BnF
gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Casanova . Histoire de ma vie [NAF

28604 (1)]

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Casanova. Histoire de ma vie [NAF 28604 (1)].

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

A. 10-02

NAF 28604 (1)

Casanova

Mémoires de ma vie

Tome I

Manuscrit autographe

194 f.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

F. 1-2. Page de titre du Tome I des *Mémoires* établie par Brockhaus.
F. 3-4. Page de titre de la Préface, établie par Brockhaus.
F. 5-10. Préface. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 1-11).
F. 11-18. Chapitre I
    F. 11-12. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus
    F. 13-18. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 13-23).
F. 19-34. Chapitre II.
    F. 19-20. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 21-34. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 23-39).
F. 35-48. Chapitre III.
    F. 35-36. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 37-48. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 39-55).
F. 49-66. Chapitre IV.
    F. 49-50. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 51-66. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 55-81).
F. 67-82. Chapitre V.
    F. 67-68. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 69-82. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 81-99).
F. 83-94. Chapitre VI.
    F. 83-84. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 85-94. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 100-116).
F. 95-110. Chapitre VII.
    F. 95-96. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 97-110. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 116-135).
F. 111-126. Chapitre VIII.
    F. 111-112. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 113-126. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 136-167).
F. 127-142. Chapitre IX.
    F. 127-128. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 129-142. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 167-197).
F. 143-158. Chapitre X.
    F. 143-144. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 145-158. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 197-227).
F. 159-160. Note de Brockhaus marquant le début du Tome II dans les diverses éditions.
F. 161-162. Chapitre XI.
    F. 161-162. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 163-172. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 227-244).
F. 173-184. Chapitre XII.
    F. 173-174. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 175-184. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 244-260).
F. 185-194. Chapitre XIII.
    F. 185-186. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 187-194. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 260-274).

Von Frau zurück!

Vol I

Original

1725 - 1744

BnF MSS

Bnf
Mss

Bd I

Préface

BnF MSS

ms S. 1–12

Histoire de ma vie
jusqu'à l'an 1797

Neminem sapit qui sibi non sapit
Cic: de Fin:

Preface

Je commence par declarer à mon Lecteur que dans tout ce que j'ai fait de bon ou de mauvais dans toute ma vie, je suis sûr d'avoir merité ou demerité, et que par conseguent je dois me croire libre. La doctrine des Stoïciens, et de toute autre secte sur la force du Destin est une chimere de l'imagination qui tient à l'athéisme. Je suis non seulement monothéiste, mais Chretien fortifié par la philosophie, qui n'a jamais rien gâté.

Je crois à l'existence d'un Dieu immateriel intelligent, et maitre de toutes les formes; et ce qui me prouve que je n'en ai jamais douté, c'est que j'ai toujours compté sur sa providence, reconnoissant à lui par le moyen de la priere dans toutes mes detresses; et m'a toujours exaucé. Le desespoir fut: la priere le fait disparoitre; et a: près elle l'homme confie, et agit. Quels soyent les moyens, dont l'Etre des etres se sert pour detourner les malheurs imminens, sur ceux qui implorent son secours, c'est une recherche au dessus du pouvoir de l'entendement de l'homme, qui dans le meme instant qu'il contem: ple l'incompreensibilité de la providence divine, se voit réduit à l'ad: orer. Notre ignorance devient notre seule ressource; et les vrais heu: reux sont ceux qui la cherissent. Il faut donc prier Dieu, et croire d'avoir obtenu la grace, même quand l'apparence nous dit que nous ne l'avons pas obtenu. Sur ce qui regarde la posture du corps dans laquelle il faut être quand on adresse des voeux au créateur, je crois que

Petrarque nous l'indique

Con le ginocchia della mente inchine.

L'homme est libre; mais il ne l'est pas s'il ne croit pas de l'être, car plus il suppose de force au Destin plus il se prive de celle que Dieu lui a donné quand il l'a partagé de la raison. La raison est une parcelle de la divinité du Createur. Si nous nous en servons pour être humbles, et justes, nous ne pouvons que plaire à celui qui nous en a fait le don. Dieu ne cesse d'être Dieu que pour ceux qui conçoivent possible son inexistence. Ils ne peuvent pas subir une plus grande punition.

Quoique l'homme soit libre, il ne faut cependant pas croire qu'il soit maitre de faire tout ce qu'il veut. Il devient esclave lorsqu'il se determine à agir quand une passion l'agite. Nisi paret imperat. Celui qui a la force de suspendre ses demarches jusqu'à l'arrivée du calme est le sage. Cet être est rare.

Le lecteur qui aime à penser verra dans ces memoires que n'ayant jamais visé à un point fixe, le seul systeme que j'eus, si c'en est un, fut celui de me laisser aller où le vent qui soufflait me poussoit. Que de vicissitudes dans cette indépendance de methodes! Mes ~~[illegible]~~ infortunes egalement que mes bonheurs m'ont demontré que dans ce monde tant physique que moral le bien sort du mal, comme du bien le mal. Mes egaremens montreront aux penseurs les chemins contraires, ou leur apprendront le grand art de se tenir à cheval du fossét. Il ne s'agit que d'avoir du courage, car la force sans la confiance ne sert à rien. J'ai vu tres souvent le bonheur tomber sur moi en consequence d'une demarche imprudente, qui auroit dû me mener au precipice; et quoiqu'en me blamant, j'ai remercié Dieu. J'ai aussi vu, tout au contraire, un malheur accablant sorti d'une conduite mesurée par la sagesse: cela m'a humilié; mais sûr d'avoir eu raison, je m'en suis facilement consolé.

Malgré le fond de l'excellente morale, fruit necessaire des divins principes enracinés dans mon coeur, je fus toute ma vie la victime des

mes sens; je me suis plu à m'egarer, et j'ai continuellement vecu dans l'er:
reur, n'ayant autre consolation que celle de savoir que j'y étois. Par cette raison
j'espere, cher lecteur, que bien loin de trouver dans mon histoire le caractere
de l'impudente jactance, vous y trouverez celui qui convient à une confession
generale, quoique dans le style de mes narrations vous ne me trouverez ni
l'air d'un penitent, ni la contrainte de quelqu'un qui rougit rendant compte
des ses fredaines. Ce sont des folies de jeunesse. Vous verrez que j'en ris, et si vous
etes bon, vous en rirez avec moi.

Vous rirez quand vous saurez que souvent je ne me suis pas fait un scrupule
de tromper des étourdis, des fripons, et des sots quand j'en ai eu besoin. Pour ce qui
regarde les femmes, ce sont des tromperies reciproques qu'on ne met pas en ligne
de compte, car quand l'amour s'en mêle, on est ordinairement la dupe de part
et d'autre. Mais c'est bien different pour ce qui regarde les sots. Je me felicite
toujours quand je me souviens de les avoir fait tomber dans mes filets, car ils sont
insolens, et presomptueux jusqu'à défier l'esprit. On le venge quand on trompe
un sot, et la victoire en vaut la peine, car il est cuirassé, et on ne sait pas par
où le prendre. Tromper un sot enfin est un exploit digne d'un homme d'esprit.
Ce qui a mis dans mon sang, depuis que j'existe, une haine invincible con:
tre cette engeance, c'est que je me trouve sot toutes les fois que je me vois
en societé avec eux. Il faut cependant les distinguer de ces hommes qu'
on appelle bêtes, car n'étant bêtes que par défaut d'education, je les aime
assez. J'en ai trouvé de fort honêtes, et qui dans le caractere de leur bêtise
ont une sorte d'esprit. Ils ressemblent à des yeux qui sans la cataracte seroient
fort beaux.

Examinant, mon cher lecteur, le caractere de cette preface, vous devine:
rez facilement mon but. Je l'ai faite parceque je veux que vous me
connoissiez avant de me lire. Ce n'est qu'aux Cafés, et aux tables
d'hôte qu'on converse avec des inconnus.

J'ai écrit mon histoire, et personne ne peut y trouver à redire; mais
suis-je sage la donnant au public que je ne connois qu'à son grand desavan:
tage? Non. Je sais que je fais une folie; mais ayant besoin de m'occuper,
et de rire, pourquoi m'abstiendrois-je de la faire?

Expulit elleboro morbum, bilemque meraco.

Un ancien me dit en ton d'instituteur : si tu n'as pas fait des choses dignes d'être écrites, écris en du moins qui soyent dignes d'être lues. C'est un precepte aussi beau qu'un diamant de premiere eau brillante en Angleterre ; mais il m'est incompetant, car je n'écris ni l'histoire d'un illustre, ni un roman. Digne ou indigne, ma vie est ma matiere, ma matiere est ma vie. L'ayant faite sans avoir jamais cru que l'envie de l'écrire me viendroit, elle peut avoir un caractere interessant qu'elle n'auroit peut être pas, si je l'avoit faite avec intention de l'écrire dans mes vieux jours, et qui plus est de la publier.

Dans cette année 1797, à l'age de soixante et douze ans, ou je peux dire vixi, quoique je respire encore, je ne saurois me procurer un amusement plus agréable que celui de m'entretenir de mes propres affaires, et de donner un noble sujet de rire à la bonne compagnie qui m'écoute, qui m'a toujours donné des marques d'amitié, et que j'ai toujours frequenté. Pour bien écrire, je n'ai besoin que de m'imaginer qu'elle me lira : Quæcumque dixi, si placuerint, dictavit auditor. Pour ce qui regarde les profanes que je ne pourrai empecher de me lire, il me suffit de savoir que ce n'est pas pour eux que j'ai écrit.

Me rappellant les plaisirs que j'eus je me les renouvelle, et je ris des peines que j'ai enduré, et que je ne sens plus. Membre de l'univers, je parle à l'air, et je me figure de rendre compte de ma gestion, comme un maitre d'hotel le rend à son seigneur avant de disparoitre. Pour ce qui regarde mon avenir, je n'ai jamais voulu m'en inquieter en qualité de philosophe, car je n'en sais rien ; et en qualité de chretien la foi doit croire sans raisonner, et la plus pure garde un profond silence. Je sais que j'ai existé, et en étant sûr parceque j'ai senti, je sais aussi que je n'existerai plus quand j'aurai fini de sentir. S'il m'arrivera après ma mort de sentir encore, je ne douterai plus de rien ; mais je donnerai un dementi à tous ceux qui viendront me dire que je suis mort.

Mon histoire, devant commencer par le fait le plus reculé que ma memoire puisse me rappeller, commencera à mon age de huit ans, et quatre mois. Avant cette epoque, s'il est vrai que vivere cogitare est, je ne vivois pas : je vegetois. La pensée de l'homme, ne consistant que dans des comparaisons faites pour examiner des rapports, ne

peut pas preceder l'existence de sa memoire. L'organe qui lui est propre ne se developpa dans ma tête que huit ans, et quatre mois après ma naissance; ce fut dans ces momens là que mon ame commença à être susceptible d'impressions. Comment une substance immaterielle qui ne peut nec tangere nec tangi puisse l'être, il n'y a point d'homme qui soit en état de l'expliquer.

Une philosophie consolante d'accord avec la religion pretend que la dépendence de l'ame des sens, et des organes n'est que fortuite, et passagere, et qu'elle sera libre, et heureuse quand la mort du corps l'aura affranchie de leur pouvoir tyrannique. C'est fort beau; mais, religion à part, ce n'est pas sûr. Ne pouvant donc me trouver dans la certitude parfaite d'être immortel qu'apres avoir cessé de vivre, on me pardonnera, si je ne suis pas pressé de parvenir à connoitre cette verité. Une connoissance qui coute la vie coute trop cher. En attendant j'adore Dieu me defendant toute action injuste, et abhorrant les hommes injustes, sans cependant leur faire du mal. Il me suffit de m'abstenir de leur faire du bien. Il ne faut pas nourrir les serpens.

Devant dire quelque chose aussi de mon temperament, et de mon caractere, l'indulgent entre mes lecteurs ne sera ni le moins honête, ni le plus depourvu d'esprit.

J'ai eu tous les quatre temperamens: le pituiteux dans mon enfance; le sanguin dans ma jeunesse, puis le bilieux, et enfin le melancolique, qui apparament ne me quitera plus. Conformant ma nouriture à ma constitution, j'ai toujours joui d'une bonne santé; et ayant apris que ce qui l'altere est toujours l'excès soit de nouriture, soit d'abstinence, je n'ai jamais eu autre medecin que moi même. Mais j'ai trouvé l'abstinence beaucoup plus dangereuse. Le trop donne une indigestion; mais le trop peu donne la mort. Aujourd'hui, vieux comme je suis, j'ai besoin, malgré l'excellence de mon estomac, de ne manger qu'une fois par jour, mais ce qui me dédommage de cette privation est le doux sommeil, et la facilité avec laquelle je couche sur du papier mes raisonnemens sans avoir besoin ni de paradoxes, ni d'entortiller sophismes sur sophismes faits plus

pour me tromper moi même que mes lecteurs, car je ne pourrois jamais me determiner à leur donner de la fausse monnoye, si je la connoissois pour fausse.

Le temperament sanguin me rendit tres sensible aux attraits de toute volupté, toujours joyeux, et empressé de passer d'une jouissance à l'autre, et ingenieux à en inventer. De là vint mon inclination à faire des nouvelles connoissances, autant que ma facilité à les rompre, quoique toujours avec connoissance de cause, et jamais par legereté. Les defauts du temperament sont incorrigibles, parceque le temperament même est indépendant de nos forces; mais le caractere est autre chose. Ce qui le constitue est le coeur, et l'esprit; et le temperament y ayant tres peu d'influence, il s'ensuit qu'il depend de l'education, et qu'il est susceptible de corrections, et de reforme.

Je laisse à d'autres à decider si le mien est bon ou mauvais, mais tel qu'il est il se laisse facilement voir sur ma physionomie à tout connoisseur. Ce n'est que là que le caractere de l'homme est un objet de la vue, car c'est son siege. Observons que les hommes qui n'ont pas de physionomie, et dont le nombre est tres grand, n'ont pas non plus ce qu'on appelle un caractere. Par consequent la diversité des physionomies sera egale à la diversité des caracteres.

Ayant reconnu que dans toute ma vie j'ai agi plus en force du sentiment, que des mes réflexions, j'ai decidé que ma conduite a plus dépendu de mon caractere que de mon esprit après une longue guerre entr'eux, dans laquelle alternativement je ne me suis jamais trouvé ni assez d'esprit pour mon caractere, ni assez de caractere pour mon esprit. Brisons là dessus, car c'est le cas que si brevis esse volo obscurus fio. Je crois que sans blesser la modestie je peux m'approprier ces paroles de mon cher Virgile: Nec sum adeo informis: nuper me in littore vidi

Cum placidum ventis staret mare.

Cultiver les plaisirs de mes sens fut dans toute ma vie ma principale affaire: je n'en ai jamais eu de plus importante. Me sentant né pour le sexe different du mien, je l'ai toujours aimé, et je m'en suis fait aimer tant que j'ai pu. J'ai aussi aimé la bonne table avec transport, et passionément tous les objets faits pour exciter la

curiosité.

J'eus des amis qui me firent du bien, et je fus assez heureux de pouvoir en toute occasion leur donner des marques de ma reconnaissance; et j'eus des détestables ennemis qui m'ont persécuté, et que je n'ai pas extrêmement pardonnés, ce que je ne l'ai pas pu! Je ne leur aurais jamais pardonné, si je n'eusse oublié le mal qu'ils m'ont fait. L'homme qui oublie une injure ne l'a pas pardonnée; il l'a oubliée; car le pardon part d'un sentiment héroïque d'un cœur noble, et d'un esprit généreux, tandis que l'oubli vient d'une faiblesse de mémoire, ou d'une douce nonchalance amie d'une âme pacifique, et souvent d'un besoin de calme, et de paix; car la haine, à la longue, tue le malheureux qui se plaît à la nourrir.

Si on m'appelle un sensuel on aura tort, car la force dame sans me m'a jamais attaché à moi davantage que j'en ai eu. Par la même raison on n'aurait jamais dû appeller Homère ivrogne: laudibus arguitur vini vinosus Homerus.

J'ai aimé les mets au haut goût: le pâté de macaroni fait par un bon cuisinier napolitain, l'Oglio patrida, la morue de Terre-neuve bien gluante, le gibier au fumet qui confine, et les fromages dont la perfection se manifeste quand les petits êtres qui les habitent commencent à se rendre visibles. Pour ce qui regarde les femmes, j'ai toujours trouvé que celle que j'aimais sentait bon, et plus sa transpiration était forte plus elle me semblait suave.

Bnf MSS

Quel goût dépravé! Quelle honte de le reconnaître, et de ne pas en rougir! Ce critique m'excite à rire. En grâce de mes gros goûts, je suis assez effronté pour me croire plus heureux qu'un autre, d'abord que je me trouve convaincu que mes goûts me rendent susceptible de plus de plaisir. Heureux ceux qui sans nuire à personne savent s'en procurer, et insensés les autres qui s'imaginent que le Grand-être puisse jouir des douleurs, des peines, et des abstinences qu'ils lui offrent en sacrifice, et qu'il ne chérisse que les extravagances qui se les procurent. Dieu ne peut exiger de ses créatures que l'exercice des vertus dont il a placé le germe dans leur âme, et il ne nous a rien donné qu'à dessein de nous rendre heureux: amour propre, ambition d'éloge, sentiment

d'émulation, force, courage, et un pouvoir dont nulle tyrannie peut nous priver: c'est celui de nous tuer, si après un calcul juste, ou faux nous avons le malheur d'y trouver notre compte. C'est la plus forte preuve de notre liberté morale que le sophisme a tant combattu. Elle est cependant justement en horreur à la nature; et toutes les religions doivent la proscrire.

Un prétendu esprit fort me dit un jour, que je ne pouvois pas me dire philosophe, et admettre la révélation.

Si nous n'en doutons pas en physique, pourquoi ne l'admettrions nous pas en matiere de religion? Il ne s'agit que de la forme. L'esprit parle à l'esprit, et non pas aux oreilles. Les principes de tout ce que nous savons ne peuvent qu'avoir été revelés à ceux qui nous les comuniquerent par le grand et supreme principe qui les contient tous. L'abeille qui fait sa ruche, l'hirondelle qui construit son nid, la fourmi qui fait sa cave, et l'araignée qui ourdit sa toile n'auroient jamais rien fait sans une revelation préalable eternelle. Ou nous devons croire que la chose est ainsi, ou convenir que la matiere pense. Pourquoi non, diroit Loke, si Dieu l'eut voulu? Mais nous n'osons pas faire tant d'honneur à la matiere. Tenons nous donc à la révelation

Le grand philosophe, qui après avoir étudié la nature, crut pouvoir chanter victoire la reconnoissant pour Dieu mourut trop tôt. S'il eût vecu quelque temps d'avantage, il seroit allé beaucoup plus loin, et son voyage n'eût pas été long. Se trouvant dans son auteur, il n'auroit plus pu le nier: in eo movemur, et sumus. Il l'auroit trouvé inconcevable; et il ne s'en seroit pas inquieté. Dieu, grand principe de tous les principes, et qui n'eut jamais de principe, pourroit il lui même se concevoir, si pour se concevoir il eut besoin de connoitre son propre principe? O heureuse ignorance! Spinosa, le vertueux Spinosa mourut avant de parvenir à la posseder. Il seroit mort savant, et en droit de pretendre à la récompense de ses vertus supposant son ame immortelle.

Ce n'est pas vrai qu'une prétention de récompense disconvienne à la veritable vertu, et qu'elle porte atteinte à sa pureté, car, tout au contraire,

elle sert à la soutenir, l'homme étant trop foible pour ne vouloir 9
être vertueux que pour plaire uniquement à soi même. Je crois fabuleux
cet Amphiaraus qui vir bonus esse quam videri malebat. Je crois enfin
qu'il n'y a pas d'honete homme au monde sans quelqu'espece de
pretention; et je vais parler de la mienne.

Je pretens à l'amitié, à l'estime, et à la reconnoissance de mes
lecteurs. A leur reconnoissance, si la lecture de mes memoires les
aura instruits, et leur aura fait plaisir. A leur estime, s'ils m'au=
ront trouvé, me rendant justice, plus de qualités que de défauts; et à
leur amitié d'abord qu'ils m'en auront trouvé digne par la franchise,
et la bonne foi avec la quelle je me livre sans nul déguisement tel que
je suis à leur jugement.

Ils trouveront que j'ai toujours aimé la verité avec tant de passion,
que souvent j'ai commencé par mentir pour la faire entrer dans des
testes qui n'en connoissoient pas les charmes. Ils ne me condamneront pas
quand ils me verront vider la bourse de mes amis pour m'en servir à
satisfaire à mes caprices. Ils avoient des projets chimeriques, et leur en
faisant esperer la réussite, j'esperois en même tems de les guerir de leur
folie les desabusant. Je les trompois pour les faire devenir sages; et je ne
me croyois pas coupable, car ce qui me fesoit agir n'étoit pas un esprit d'=
avarice. J'employois à payer mes plaisirs des sommes destinées à parvenir
à des possessions que la nature rend impossibles. Je me croirois coupable,
si aujourd'hui je me trouvois riche. Je n'ai rien; j'ai tout jeté, et cela
me console, et me justifie. C'étoit un argent destiné à des folies: j'en ai détour:
né l'usage le fesant servir aux miennes.

Si dans l'espoir que j'ai de plaire je me trompe, j'avoue que j'en serois
fachè, mais non pas assez pour me repentir d'avoir écrit, car rien ne
pourra faire que je ne me sois amusé. Cruel ennui! Ce ne peut être
que par oubli que les auteurs des peines de l'enfer ne t'y placerent.

J'avouerai cependant que je ne peut pas me défendre de la crainte
du sifflet. Elle est trop naturelle pour que j'ose me vanter d'y être
superieur; et je suis bien loin de me consoler esperant que quand mes

10 memoires paroitront je ne serai plus. Je ne peux me figurer sans hor:
reur de contracter quelqu'obligation avec la mort que je deteste. Heureuse,
ou malheureuse, la vie est le seul tresor que l'homme possede, et ceux
qui ne l'aiment pas n'en sont pas dignes. On lui prefere l'honneur, par:
ceque l'infamie la fletrit. Si dans l'alternative on se tue, la philosophie doit
se taire. O mort! Cruelle loi de la nature, que la raison doit reprouver,
car elle n'est faite que pour la détruire. Ciceron dit qu'elle nous délivre
des peines. Ce grand philosophe enregistre la dépense, et ne met pas en ligne
de compte la recette. Je ne me souviens pas, si quand il écrivoit ses Tusculanes, sa
Tulliole étoit morte. La mort est un monstre qui chasse du grand théatre un spec:
tateur attentif avant qu'une piece qui l'interesse infiniment finisse. Cette
seule raison doit suffire pour la detester.

Dans ces memoires on ne trouvera pas toutes mes aventures. J'ai omis celles
qui auroient deplu aux personnes qui y eurent part, car elles y feroient
mauvaise figure. Malgré cela on ne me trouvera par fois que trop indiscret;
et j'en suis faché. Si avant ma mort je deviens sage, et si je suis à tems,
je brulerai tout. Je n'en ai pas la force actuellement.

Ceux aux quels je paroitrai trop peintre là où je conte en detail certaines
aventures amoureuses auront tort à moins qu'ils ne me trouvent mau:
vais peintre. Je les prie de me pardonner, si ma vieille ame est réduite à
ne pouvoir plus jouir que par reminiscence. La vertu sautera tous les ta:
bleaux qui pourront l'alarmer; et je suis bien aise de lui donner cet
avis dans cette preface. Tant pis pour ceux qui ne la liront pas. La pre:
face est à un ouvrage ce que l'affiche est à une comedie. On doit la lire.

Je n'ai pas écrit ces memoires pour la jeunesse qui pour se garantir
des chutes a besoin de la passer dans l'ignorance; mais pour ceux qui
à force d'avoir vecu sont devenus insusceptibles de seduction, et qui à
force d'avoir demeuré dans le feu sont devenus Salamandres. Les vraies
vertus n'étant qu'habitudes, j'ose dire que les vrais vertueux sont les
heureux qui les exercent sans se donner la moindre peine. Ces gens là
n'ont point d'idée de l'intollerance. C'est pour eux que j'ai écrit.

J'ai écrit en françois, et non pas en italien parceque la langue
françoise est plus repandue que la mienne. Les puristes qui trouvant

dans mon style des tournures de mon pays me critiqueront auront rai=
son, si elles les empecheront de me trouver clair. Les Grecs gouteront Théo=
phraste malgré ses phrases d'Erese, et les Romains leur Tite-Live,
malgré sa patavinité. Si j'interesse, je peux, ce me semble, aspirer à
la même indulgence. Toute l'Italie goute Algaroti quoique son
style soit petri de gallicismes.

C'est pourtant digne d'observation qu'entre toutes les langues vi=
ventes, qui figurent dans la republique des lettres, la françoise soit
la seule que ses présidens condamnerent à ne pas s'enrichir aux dé=
pens des autres, tandis que les autres, toutes plus riches qu'elle,
la pillerent, tant dans ses paroles, que dans ses manieres, d'abord
qu'elles connurent que par ces petits vols elles s'embelliroient.
Ceux qui la soumirent à cette loi convinrent cependant de sa pau=
vreté. Ils dirent qu'étant parvenue a posseder toutes les beautés
dont elle est susceptible, le moindre trait étranger l'enlaidiroit.
Cette sentence peut avoir été prononcée par la prevention. Toute
la nation, du tems de Lulli, portoit le meme jugement sur sa mu=
sique, jusqu'à ce que Rameau vint pour la desabuser. Actuellement,
sous le gouvernement republicain, les eloquens orateurs, et les sa=
vans écrivains ont deja convaincu toute l'Europe qu'ils l'eleve=
ront à ce haut degré de beauté, et de force que jusqu'à present le
monde n'a apperçu dans aucune autre langue. Dans le court espace
d'un lustre elle a deja gagné une centaine de mots étonnants ou par
leur douceur, ou par la majesté, ou par leur noble harmonie. Peut
on par exemple inventer rien de plus beau en matiere de langue qu'am=
bulance, franciade, monarchien, sansculotisme? Vive la republique.
Il est impossible qu'un corps sans tête fasse des folies.

La devise que j'ai arboré justifie mes digressions, et les commen=
taires que je fais peut être trop souvent à mes exploits en tout
genre: nequicquam sapit qui sibi non sapit. Par la meme raison
j'eus besoin de m'entendre louer en bonne compagnie:

Vᵉ Excitat auditor studium, laudatague virtus
Crescit, et immensum gloria calcar habet.

J'aurois volontiers adopté le fier axiome Nemo Laditur nisi a seipso, si je n'eusse eu peur de choquer le nombre immense de ceux qui font tout ce qui leur va de travers s'écrient qu'on est par ma faute. Il faut leur laisser cette petite consolation, car sans elle ils ~~[illegible]~~ se haïroient; et à la suite de cette haine vient le projet de se tuer.

Pour ce qui me regarde, me reconnoissant toujours pour la cause principale de tous les malheurs qui me sont arrivés, je me suis vu avec plaisir en état d'être l'écolier de moi même, et on devoit d'aimer mon precepteur.

Original

BN I 11

Chap. I

BnF MSS

Ms S. 1 – 11

Histoire
de Jacques Casanova de Seingalt venitien
ecrite par lui même à Dux
en Boheme

Nequicquam sapit qui sibi non sapit

Chapitre I.er

L'an 1428 D. Jacobe Casanova né à Saragosse capitale de l'Aragon, fils naturel de D. Francisco enleva du couvent D.a Anna Palafox le lendemain du jour qu'elle avoit fait ses voeux. Il étoit secretaire du roi D. Alphonse; Il se sauva avec elle à Rome où, apres une année de prison, le pape Martin III donna à D. Anna la dispense de ses voeux, et la benediction nuptiale à la recomandation de D. Jouan Casanova maître du sacré palais oncle de D. Jacobe. Tous les issus de ce mariage moururent en bas âge excepté D. Jouan qui epousa en 1475 d'Léonore Albini dont il eut un fils nommé Marc-antoine.

L'an 1481 D. Jouan dut quiter Rome pour avoir tué un officier du roi de Naples. Il se sauva à Como avec sa femme, et son fils; puis il alla chercher fortune. Il mourut en voyage avec Christophe Colombo l'an 1493.

Marc-antoine devint bon poète dans le gout de Martial, et fut secretaire du cardinal Pompée Colonna. La satire contre Jules de Medicis, que nous lisons dans ses poésies, l'ayant obligé de quiter Rome, il retourna à Como, où il epousa Abondia Rezzonica.

Le même Jules de Medicis devenu pape Clement VII lui pardonna, et le fit retourner à Rome avec sa femme, où après qu'elle fut prise, et pillée par les imperiaux l'an 1526, il mourut de la peste. Sans cela il seroit mort de misere, car les soldats

de Charles V. lui avoient pris tout ce qu'il possedoit. Pierre Valerien parle assez de lui dans son livre de inf: litt:

Trois mois après sa mort, sa veuve accoucha de Jacques Casanova qui mourut fort vieux en France Colonel dans l'armée que commandoit Turenne contre Henri roi de Navarre, puis de France. Il avoit laissé un fils à Parme qui épousa Thérèse Conti, de laquelle il eut Jaques qui épousa Anne Roli l'an 1650. Jaques eut deux fils, dont J. Baptiste aîné sortit de Parme l'an 1718, et on ne sait pas ce qu'il est devenu. Le cadet Gaetan Joseph Jaques quitta aussi sa famille l'an 1715 âgé de dix neuf ans.

C'est tout ce que j'ai trouvé dans un capitulaire de mon père. J'ai su de la bouche de ma mere ce qui suit.

Gaetan Joseph Jacques quitta sa famille épris des charmes d'une actrice nommée Frogolotta qui jouoit les rôles de soubrette. Amoureux, et n'ayant pas de quoi vivre, il se détermina à gagner sa vie tirant parti de sa propre personne. Il s'adonna à la danse, et cinq ans après, il joua la comédie se distinguant par ses mœurs plus encore que par son talent.

Soit par inconstance, ou par des motifs de jalousie, il quitta la Frogolotta, et il entra à Venise dans une troupe de comédiens qui jouoit sur le theatre de S. Samuel. Vis à vis de la maison où il logeoit demeuroit un cordonnier nommé Jerome Gozzi avec Marzia sa femme, et Zanetta leur unique fille beauté parfaite à l'age de seize ans. Le jeune comedien devint amoureux de cette fille, sut la rendre sensible, et la disposer à se laisser enlever. Etant comedien, il ne pouvoit pas espérer de l'obtenir du consentement de Marzia sa mere, et encore moins de Jerome son pere, au quel un comedien paroissoit un personage abominable. Les jeunes amans pourvus de leur certificats nécessaires, et accompagnés de deux témoins allerent se présenter au patriarche de Venise qui les unit en mariage. Marzia la mere de la fille fit les hauts cris; et le pere en mourut de chagrin. Je suis né de ce mariage au bout de neuf mois, le 2 du mois d'Avril de l'an 1725.

L'année suivante, ma mere me laissa entre les mains de la sienne qui lui avoit pardonné d'abord qu'elle sut que mon pere lui avoit promis de ne jamais la forcer à monter sur le théatre. C'est une promesse que tous les comediens font aux filles des bourgeois qu'ils épousent, et qu'ils ne tiennent jamais parcequ'elles ne se soucient pas de les sommer de leur parole. Ma mere d'ailleurs fut fort heureuse d'avoir apris à jouer la comedie, car étant restée veuve neuf ans après avec six enfans, elle n'auroit pas eu le moyen de les élever.

J'avois donc un an quand mon pere me laissa à Venise pour aller jouer la comedie à Londres. Ce fut dans cette grande ville que ma mere monta sur le théatre pour la premiere fois, et ce fut là qu'elle accoucha l'année 1727 de mon frere François, celebre peintre de batailles qui vit à Vienne depuis l'an 1783, y exerçant son metier.

Ma mere retourna à Venise avec son mari vers la fin de l'an 1728, et puisqu'elle étoit devenue comedienne elle poursuivit à l'être. L'an 1730 elle accoucha de mon frere Jean, qui ~~vit~~ mourut à Dresde ~~au~~ vers la fin de l'an 1793 au service de l'electeur en qualité de directeur de l'academie de peinture. Dans les trois années suivantes, elle accoucha de deux filles, dont l'une mourut en bas age, et l'autre fut mariée à Dresde, où dans cette année 1798 elle vit encore. J'eus un autre frere né posthume, qui se fit pretre, et mourut à Rome il y a quinze ans.

Venons actuellement au commencement de mon existence en qualité d'être pensant. Au commencement d'Aoust de l'année 1733, l'organe de ma memoire se developpa. J'avois donc huit ans, et quatre mois. Je ne me souviens de rien qui puisse m'être arrivé avant cette epoque. Voici le fait.

J'etois debout au coin d'une chambre, courbé vers le mur, soutenant ma tete, et tenant les yeux fixés sur le sang, qui ruisseloit par terre sortant copieusement de mon nez.

Marzia ma grande mere, dont j'étois le bien aimé, vint à moi, me lava le visage avec de l'eau fraiche, et à l'insu de toute la maison me fit monter avec elle dans une gondole, et me mena à Muran. C'est une ile tres peuplée distante de Venise une demie heure.

Descendant de gondole, nous entrons dans un taudis, où nous trouvons une vieille femme assise sur un grabat, tenant entre ses bras un chat noir, et en ayant cinq ou six autres ~~[illegible]~~ autour d'elle. C'étoit une sorciere. Les deux vieilles femmes tinrent entr'elles un long discours, dont j'ai dû être le sujet. A la fin de leur dialogue en langue fourlane la sorciere, ~~[illegible]~~ après avoir reçu de ma grande mere un ducat d'argent, ~~[illegible]~~ ouvrit une caisse, me prit entre ses bras, m'y mit dedans, et m'y enferma, me disant de n'avoir pas peur. C'étoit le moyen de me la faire avoir, si j'avois eu un peu d'esprit; mais j'étois hébété. Je me tenois tranquille, tenant mon mouchoir au nez parceque je saignois, tres indifferent au vacarme que j'entendois faire au dehors. J'entendois rire, pleurer tour à tour, crier, chanter, et frapper sur la caisse. Tout cela m'étoit egal.

On me tire enfin dehors, mon sang s'étanche. Cette femme extraordinaire, après m'avoir fait cent caresses, me deshabille, me met sur le lit, brule des drogues, en ramasse la fumée dans un drap, m'y emmaillotte, me recite des conjurations, me demaillotte apres, et me donne à manger cinq dragées tres agréables au gout. Elle me frotte tout de suite les tempes, et la nuque avec un onguent qui exaloit une odeur suave, et elle me rhabille. Elle me dit que mon hémoragie iroit toujours en decadence, pourvu que je ne rendisse compte à personne de ce qu'elle m'avoit fait pour me guerir, et elle m'intime au contraire toute la perte de mon sang, et la mort si j'osois reveler à quelqu'un ses mysteres. Après m'avoir ainsi instruit, elle m'annonce une charmante dame qui viendroit me faire une visite dans la nuit suivante, dont mon bonheur dépendoit, si je pouvois avoir la force de ne dire à personne d'avoir reçu cette visite. Nous partimes, et nous retournames chez nous.

A peine couché, je me suis endormi sans même me souvenir de la belle visite que je devois recevoir; mais m'étant reveillé quelques heures après, j'ai vu, ou cru voir, descendre de la cheminée une femme éblouissante en grand panier, et vêtue d'une étoffe superbe,

portant sur sa tête une couronne parsemée de pierreries qui me sem=
bloient étincellantes de feu. Elle vint à pas lents d'un air majestueux,
et doux s'asseoir sur mon lit. Elle tira de sa poche des petites boëtes,
qu'elle ~~[illegible]~~ vida sur ma tête murmurant des mots. Après m'avoir
tenu un long discours, au quel je n'ai rien compris, et m'avoir baisé, elle
partit par où elle étoit venue, et je me suis rendormi.

Le lendemain, ma grande mere, d'abord qu'elle s'approcha de mon lit
pour m'habiller, m'imposa silence. Elle m'intima la mort si j'osois ra=
dire ce qui devoit m'être arrivé dans la nuit. Cette sentence lancée
par la seule femme qui avoit sur moi un ascendant absolu, et
qui m'avoit accoutumé à obéir aveuglement à tous ses ordres, fut
la cause que je me suis souvenu de la vision, et qu'en y apposant le
sceau, je l'ai placée dans le plus secret recoin de ma memoire
naissante. D'ailleurs je ne me sentois pas tenté de conter ce fait
à quelqu'un. Je ne savois ni qu'on pourroit le trouver interessant,
ni à qui en faire la narration. Ma maladie me rendoit mor=
ne, et point du tout amusant; tout le monde me plaignant
me laissoit tranquille: on croyoit mon existence passagere.
Mon pere, et ma mere ne me parloient jamais.

Après le voyage à Muran, et la visite nocturne de la fée,
je saignois encore; mais toujours moins; et ma memoire
peu à peu se developpoit. En moins d'un mois j'ai apris à lire.
Il seroit ridicule d'attribuer ma guerison à ces deux extravagances;
mais on auroit aussi tort de dire qu'elles ne purent pas y con=
tribuer. Pour ce qui regarde l'apparition de la belle reine,
je l'ai toujours crue un songe, à moins qu'on ne m'eut fait
cette mascarade exprès; mais les remedes aux plus gran=
des maladies ne se trouvent pas toujours dans la pharmacie.
Tous les jours quelque phenomene nous demontre notre igno=
rance. Je crois que c'est par cette raison que rien n'est si rare
qu'un savant qui ait un esprit entierement exempt de
superstition. Il n'y a jamais eu au monde des sorciers; mais
leur pouvoir a toujours existé par rapport à ceux aux

6 quels ils ont eu le talent de se faire croire tels.

Somnia, nocturnos lemures, portentaque Thessala rides?

Plusieurs choses deviennent réelles qui n'existoient auparavant que dans l'imagination, et par consequent plusieurs effets qu'on attribue à la foi peuvent n'être pas toujours miraculeux. Ils le sont pour ceux qui donnent à la foi une puissance sans bornes.

Le second fait dont je me souviens, et qui me regarde, m'est arrivé trois mois après mon voyage à Muran, six semaines avant la mort de mon pere. Je le comunique au lecteur pour lui donner une idée de la façon dont mon caractere se développoit.

Un jour vers la moitié de novembre, je me suis trouvé avec mon frere François, plus jeune que moi de deux ans, dans la chambre de mon pere, attentif à le regarder travaillant en optique.

Ayant observé sur une table un gros crystal rond brillanté en facettes, je fus enchanté le mettant devant mes yeux de voir tous les objets multipliés. Me voyant inobservé j'ai saisi le moment de le mettre dans ma poche.

Trois ou quatre minutes après, mon pere se leva pour aller prendre le crystal, et ne le trouvant pas il nous dit que l'un de nous deux devoit l'avoir pris. Mon frere l'assura qu'il n'en savoit rien, et quoique coupable, je lui ai dit la même chose. Il nous menaça de nous fouiller, et il promit les étrivieres au menteur. ~~[illegible]~~ Après avoir fait semblant de le chercher dans tous les coins de la chambre; ~~[illegible]~~, j'ai mis adroitement le crystal dans la poche de l'habit de mon frere. J'en fus d'abord faché, car j'aurois pu faire semblant de le trouver quelque part; mais la mauvaise action étoit deja faite. Mon pere, impatienté de nos vaines recherches, nous fouille, trouve le crystal dans la poche de l'innocent, et lui inflige la punition promise. Trois ou quatre ans après, j'eus la bêtise de me vanter à lui même de lui avoir joué ce tour. Il ne me l'a jamais pardonné, et il a saisi toutes les occasions de se venger.

Dans une confession generale, ayant declaré au confesseur ce crime avec toutes ses circonstances, j'ai gagné à une condition qui me fit plaisir. C'étoit un jesuite. Il me dit, que m'appellant Jacques, j'avois verifié par cette action la signification de mon nom; car Jacob vouloit dire en langue hebraïque supplanteur. Par cette raison Dieu avoit changé le nom de l'ancien patriarche Jacob en celui d'Israel, qui veut dire voyant. Il avoit trompé son frere Esau.

Six semaines après cette aventure, mon pere fut attaqué d'un abcès dans l'interieur de la tête à l'oreille qui le conduisit au tombeau dans huit jours. Le medecin Lombelli, après avoir donné au patient des remedes quelconques, crut de reparer sa faute par le Castoreum, qui le fit mourir en convulsion. L'operateur creva par l'oreille une minute après sa mort: il partit après l'avoir vue, comme s'il n'eut eu plus rien à faire chez lui. Il avoit le bel age de trente six ans. Il mourut regretté du public, et de la noblesse principalement, qui le reconnoissoit pour superieur à son etat tant à l'egard de sa conduite, que de ses connoissances en mecanique. Deux jours avant son trepas, il voulut nous voir tous à son lit en presence de sa femme, et de messieurs Guimard nobles venitiens pour les engager à devenir nos protecteurs. Après nous avoir donné sa benediction, il obligea notre mere qui fondoit en larmes à lui jurer qu'elle n'eleveroit aucun de ses enfans pour le théatre, où il ne seroit jamais monté, si une malheureuse passion ne l'y eut forcé. Elle lui en fit le serment, et les trois patriciens lui assurerent l'inviolabilité. Les combinaisons l'aiderent à lui tenir sa promesse.

Ma mere se trouvant grosse en six mois fut dispensée de jouer la comedie jusqu'après Pasques. Belle, et jeune comme elle étoit, elle refusa sa main à tous ceux qui se presenterent. Ne perdant pas le courage, elle se crut suffisante à nous elever. Elle crut devoir s'occuper d'abord de moi, non par tout par predilection qu'à cause de ma maladie, qui me rendoit tel

BnF V 55

8 qu'on ne savoit que faire de moi. J'étois tres foible, sans appetit, incapable de m'appliquer à rien, ayant l'air insensé. Les physiciens disputoient entr'eux sur la cause de mon mal. Il perd, disoient ils, deux livres de sang par semaine, et il ne peut en avoir que seize à dixhuit. D'où peut donc deriver une sanguification si abondante? L'un disoit que tout mon chyle devenoit sang: un autre soutenoit que l'air que je respirois devoit à chaque respiration en augmenter une portion dans mes poumons, et que c'étoit par cette raison que je tenois la bouche toujours ouverte. C'est ce que j'ai su six ans après de Monsieur Baffe grand ami de mon pere.

Ce fut lui qui consulta à Padoue le fameux medecin Macop, qui lui donna son avis par écrit. Cet écrit, que je conserve, dit que notre sang est un fluide elastique, qui peut diminuer, et augmenter en épaisseur, jamais en quantité, et que mon hemorragie ne pouvoit deriver que de l'épaisseur de la masse. Elle se soulageoit naturellement pour se faciliter la circulation. Il disoit que je serois deja mort, si la nature qui veut vivre, ne s'étoit aidée par elle même. Il concluoit que la cause de cette épaisseur ne pouvant se trouver que dans l'air que je respirois, on devoit m'en faire changer, ou se disposer à me perdre. Selon lui l'epaisseur de mon sang étoit la cause de la stupidité qui se laissoit voir sur ma physionomie.

Monsieur Baffe donc, sublime genie, poëte dans le plus lubrique de tous les genres, mais grand, et unique, fut la cause qu'on se determina à me mettre en pension à Padoue, et auquel par consequent je dois la vie. Il est mort vingt ans après, le dernier de son ancienne famille patricienne; mais ses poëmes quoique sales ne laisseront jamais mourir son nom. Les inquisiteurs d'état venitiens par esprit de pieté auront contribué à sa celebrité. Persecutant ses ouvrages manuscrits, ils les firent devenir pretieux: ils devoient savoir que spreta exolescunt.

D'abord que l'oracle du professeur Macop fut approuvé, ce fut M. l'abbé Grimani qui se chargea de me trouver une bonne pension à Padoue par le moyen d'un chimiste de sa connoissance qui demeuroit dans la même ville. Il s'appelloit Ottaviani, et il étoit aussi antiquaire. En peu de jours la pension fut trouvée, et le 12 d'Avril 1734, jour dans le quel j'accomplissois ma neuvième année, on m'a conduit à Padoue dans un Burchiello par la Brente. Nous nous sommes embarqués deux heures avant minuit après avoir soupé.

Le Burchiello peut être regardé comme une petite maison flottante. Il a une sale qui a un cabinet à chacun de ses deux bouts, et gîte pour les domestiques à proue, et à poupe: c'est un carré long à imperiale, il est bordé de fenetres vitrées, avec des volets: on fait le petit voyage en huit heures. Ceux qui m'accompagnerent furent, outre ma mere, M. l'abbé Grimani, et M. Baffo. Elle me prit à coucher avec elle dans la sale; et les deux amis coucherent dans le camerino.

D'abord qu'il fit jour, elle se leva; et ayant ouvert une fenetre, qui étoit vis à vis du lit, les rayons du Soleil naissant me frappant au visage, me firent ouvrir les yeux. Le lit étoit bas. Je ne voyois pas la terre. Je ne voyois pas la même fenetre que le sommet des arbres dont les bords de la riviere sont continuellement garnis. La barque alloit; mais d'un mouvement si egal que je ne pouvois pas le deviner: les arbres donc qui rapidement se derobaient à ma vue causerent ma surprise. Ah! Ma chere mere! m'ecriai-je; qu'est ce que cela? Les arbres marchent.

Dans ce moment là les deux seigneurs entrerent, et me voyant stupefait me demandent de quoi j'étois occupé. D'où vient, leur repondis-je, que les arbres marchent?

Ils rirent; mais ma mere, après avoir fait un soupir, me dit

10 d'un ton pitoyable c'est la barque qui marche, et non pas les arbres. Habille toi.

J'ai dans l'instant conçu la raison du phenomene allant au devant avec ma raison naissante, et point du tout préoccupée. Il se peut donc, lui dis-je, que le Soleil ne marche pas non plus, et que ce soit nous qui tournons d'Occident en Orient. Ma bonne mere i écrie à la bêtise, monsieur Grimani deplore mon imbecillité, et je reste consterné, affligé, et prêt à pleurer. Celui qui vient me rendre l'ame est M. Basso. Il se jéte sur moi, il m'embrasse tendrement me disant tu as raison mon enfant. Le Soleil ne bouge pas, prens courage, raisonne toujours en conséquence, et tu vivra vive.

Ma mere lui demanda s'il étoit fou me donnant des leçons pareilles; mais le philosophe, sans pas seulement lui répondre, poursuivit à m'ébaucher une Theorie faite pour ma raison pure, et simple. Ce fut le premier vrai plaisir que j'aigoutai dans ma vie. Sans M. Basso, ce moment là eut été suffisant pour avilir mon entendement: la bêtise de la crédulité s'y seroit introduite. La bêtise des deux autres auroit à coup sûr anéanti en moi le tranchant d'une faculté par la quelle je ne sais pas si je suis allé bien loin; mais je sais que c'est à elle seule que je dois tout le bonheur dont je jouis quand je me trouve ci à ci de moi même.

Nous arrivames de bonne heure à Padoue chez Ottaviani, dont la femme me fit beaucoup de caresses. J'ai vu cinq à six enfans, entre les quels une fille de huit ans qui s'appelloit Maria, et une autre de sept qui s'appelloit Rose jolie comme un ange. Marie dix ans après devint femme du courtier Colonda; et Rose quelques années après le devint du patricien Pierre Marcello qui eut d'elle un fils, et deux filles, dont l'une

fut epousée par M. Pierre Mocenigo, et l'autre par un noble de la famille Corraro, dont dans la suite le mariage fut declaré nul. Il m'arrivera de devoir parler de toutes ces personnes. Ottaviani nous mena d'abord à la maison où je devois rester en pension.

— C'étoit à cinquante pas de chez lui à S.te Marie d'Horance, paroisse de S.t Michel chez une vieille esclavone qui louoit son premier étage à madame Mida femme d'un colonel esclavon. On lui ouvrit ma petite malle, lui donnant l'inventaire de tout ce qu'elle contenoit. Après cela on lui compta six sequins pour six mois d'avance de ma pension. Elle devoit pour cette petite somme me nourrir, me tenir propre, et me faire instruire à l'école. On la laissa dire que ce n'étoit pas assez. On m'embrassa; on m'ordonna d'être toujours obéissant à ses ordres, et on me laissa là. Ce fut ainsi qu'on se débarassa de moi.

1/2

Origine

N° I

24

Chap. II.

BnF Mss

Mss. fr. 13-16

Chapitre II

Ma grand'mère vient me mettre en pension chez le docteur Gozzi. Ma première leçon de connoissance.

L'esclavone me fit d'abord monter au grenier avec elle, où elle me montra mon lit au bout de quatre autres, dont trois appartenoient à trois garçons de mon age, qui dans ce moment là étoient à l'école, et le quatriéme à la servante, qui avoit ordre de nous faire prier Dieu, et devoit veiller pour nous empecher toutes les polissonneries habituelles des écoliers. Après cela elle me fit descendre au jardin, où elle me dit que je pouvois me promener jusqu'à l'heure du dîner.

Je ne me trouvois ni heureux ni malheureux; je ne disois rien; je n'avois ni crainte, ni espoir, ni aucune espece de curiosité; je n'étois ni gai, ni triste. La seule chose qui me choquoit étoit la personne de la maîtresse. Malgré que je n'eusse aucune idée décidée de beauté ni de laideur, sa figure, son air, son ton, et son langage me rebutoient: ses traits hommasses me demontoient toutes les fois que j'élevois les yeux à sa physionomie pour écouter ce qu'elle me disoit. Elle étoit grande, et grosse comme un soldat, à teint jaune, à cheveux noirs, aux sourcils longs, et épais. Elle avoit plusieurs longs poils de barbe au menton, un sein hideux à moitié découvert, qui tombant lui descendoit jusqu'à la moitié de sa grande taille, et son age paroissoit de cinquante ans. La servante étoit une paysanne qui faisoit tout. Le soi-disant nommé jardin étoit un carré de trente à quarante pas, qui n'avoit de délectable que la couleur verte.

Bibl. MSS

Vers midi j'ai vu venir à moi trois enfans, qui comme si nous avions été vieilles connoissances me dirent beaucoup de choses me supposant des prenotions que je n'avois pas, je ne leur répondois rien; mais cela ne les deconcertoit pas: ils m'obligerent à partager leurs innocens plaisirs. Il s'agissoit de courir, de se porter sur les épaules, et de faire des culbutes. Je me suis laissé initier à tout cela d'assez bonne grace jusqu'au moment qu'on nous appella à diner. Je m'assieds à table, et voyant devant moi une cuiller de bois, je la rejette, demandant mon couvert d'argent que je cherissois en qualité de present de ma bonne grand mere. La servante me dit que la maitresse, voulant l'egalité, je devois me conformer à l'usage. Cela m'a deplu; mais je m'y suis soumis. Ayant apris que tout devoit être egal, j'ai mangé comme les autres la soupe dans le plat, sans me plaindre de la vitesse avec la quelle mes comarades mangeoient, fort étonné qu'elle fût permise. Après la fort mauvaise soupe, on nous donna une petite portion de morue seche, puis une pomme, et le diner finit là. Nous étions en quaresme. Nous n'avions ni verres, ni gobelets, nous bumes tous dans le même bocal de terre d'une infame boisson nommée graspia. C'étoit de l'eau dans laquelle on avoit fait bouillir des grappes depouillées de raisins. Dans les jours suivans, je n'ai bu que de l'eau simple. Cette table m'a surpris, parceque je ne savois pas s'il m'étoit permis de la trouver mauvaise. Après diner, la servante me conduisit à l'école chez un jeune pretre appellé le docteur Gozzi. L'esclavone avoit fait un accord de lui payer quarante sous par mois. C'est l'onzieme partie d'un cequin. Il s'agissoit de commencer par m'aprendre à ecrire. Par cette raison on m'a mis avec les enfans de cinq ans qui d'abord se moquerent de moi.

Le souper fut, comme de raison, plus mauvais que le dîner. J'étois étonné qu'il ne me fut pas permis de m'en plaindre. On m'a couché dans un lit, où les trois insectes assez connus ne me laissèrent pas fermer les yeux. Outre cela des rats qui couroient par tout le grenier, et qui sautoient sur mon lit me faisoient une peur qui me glaçoit le sang. Voilà par où j'ai commencé à devenir sensible au malheur apprenant à le souffrir en patience. Les insectes cependant qui me devoroient diminuoient la frayeur que les rats me causoient, et cette même frayeur à son tour me rendoit moins sensible aux morsures. Mon ame profitoit du combat de mes maux. La servante fut toujours sourde à mes cris.

A la première clarté du jour je suis sorti de ce nid de vermines. Après m'être un peu plaint de toutes les peines que j'avois endurées, je lui ai demandé ma chemise, les taches de punaises rendant celle que j'avois sur mon corps hideuse. Elle me répondit qu'on n'en chargeoit que le dimanche, et elle fut grande je l'ai menacée de me plaindre à la maîtresse. J'ai pleuré de chagrin pour la première fois, et de colère entendant mes camarades qui me bafouoient. Ils étoient à ma même condition; mais ils y étoient accoutumés. C'est tout dire.

Accablé de tristesse, j'ai passé toute la matinée à l'école toujours endormi. Un de mes camarades en dit la raison au docteur, mais à dessein de me rendre ridicule. Le bon prêtre, que la providence éternelle m'avoit ménagé, me fit entrer avec lui dans un cabinet, où après m'avoir entendu, et vu tout, fut comme voyant les ampoules dont ma peau innocente étoit couverte. Il mit cite son manteau, il me conduisit à ma portion, et il fit voir à la Lestrigone l'état dans lequel j'étois. Se montrant étonnée, elle rejeta la faute sur la servante. Elle fut convertie à la

curiosité que le prêtre eut de voir mon lit, et je ne fus pas moins étonné que lui voyant la saleté de draps entre les quels j'avois passé la cruelle nuit. La maudite femme, rejetant toujours la faute sur la servante, l'assura qu'elle la chasseroit; mais la servante rentrant dans le moment, et ne pouvant pas souffrir la réprimande, lui dit en face que la faute étoit d'elle, découvrant les lits de mes trois camarades, dont la malpropreté étoit egale à celle du mien. La maîtresse alors lui donna un soufflet auquel l'autre repondit par un plus fort prenant d'abord la fuite. Le docteur alors partit me laissant là, et lui disant qu'il ne m'admettroit à son école que quand elle m'y enverroit aussi propre que les autres écoliers. J'ai dû alors souffrir une très forte réprimande qui la termina me disant qu'à une autre traverse pareille elle me mettroit à la porte.

Je n'y comprenois rien; je ne savois que de naître, je n'avois idée que de la maison où j'étois né, et élevé, où regnoit la propreté, et une honnête abondance; je me voyois maltraité, et grondé: d'une semblable impunité d'être coupable. Elle me jeta au nez une chemise, et une heure après j'ai vu une nouvelle servante, qui changea les draps, et mon dîner.

Mon maître d'école prit un soin particulier de m'instruire. Il me fit asseoir à sa propre table, ayant la connoissance que je méritois cette distinction je me mis appliqué à l'étude de toutes mes forces. Au bout d'un mois j'écrivois à bien qu'il me mit à la grammaire.

La nouvelle vie que je menois, la faim qu'on me faisoit souffrir, et plus que tout cela l'air de Padoue m'ont procuré une santé, dont je n'avois pas eu d'idée auparavant; mais cette même santé me rendoit encore plus dure la faim: elle étoit devenue canine. Je grandissois à vue d'œil: je dormois neuf heures du sommeil le plus profond que nul mal ne troubloit, si non celui qu'il me paroissoit

toujours d'être assis à une grande table occupé à assouvir mon cruel ap=
petit. Les reves flatteurs sont plus mauvais que les desagréables.
Cette faim enragée m'auroit à la fin entierement extenué, si
je n'avois pris le parti de voler, et d'engloutir tout ce que je trou=
vois de mangeable par tout, quand j'étois sûr de n'être pas vu.
J'ai mangé en peu de jours une cinquantaine de harengs sorêts,
qui etoient dans une armoire de la cuisine, où je descendois la
nuit à l'obscur, et toutes les saucisses qui étoient attachées au toit
de la cheminée toutes crues défiant les indigestions; et tous les oeufs
que je pouvois surprendre dans la basse cour à peine pondus étoient
ainsi tous chauds ma nourriture exquise. J'allois voler des man=
geailles jusque dans la cuisine du docteur mon maitre. L'escla=
vone desesperée de ne pas pouvoir decouvrir les voleurs, ne fe=
soit que mettre à la porte des servantes. Malgré cela, l'occa=
sion de voler ne se presentant pas toujours, j'étois maigre com=
me un squelette, veritable carasse.

En quatre ou cinq mois mes progrès furent si rapides, que le doc=
teur me créa decurion de l'école. Mon inspection étoit celle d'exa=
miner les leçons de mes trente camarades, de corriger leurs fau=
tes, et de les denoncer au maître avec les epithetes de blâme, ou
d'approbation qu'ils meritoient; mais ma rigueur ne dura pas
long tems. Les paresseux trouverent facilement le secret de me
flechir. Quand leur latin étoit rempli de fautes, ils me gagnoient
moyennant des coteletes roties des poulets, et souvent me donnant
de l'argent: mais je ne me suis pas contenté de mettre en contribu=
tion les ignorans: j'ai poussé l'avidité au point de devenir tyran.
Je refusois mon approbation à ceux aussi qui la meritoient quand
ils pretendoient de s'exempter à la contribution que j'exigeois. Ne pou=
vant plus souffrir mon injustice ils m'accuserent au maître, qui me

BnF MSS

voyant convaincu d'extorsion me demit de ma charge. Mais ma destinée alloit deja mettre fin à mon cruel noviciat.

Le docteur, me prenant un jour tête à tête dans son cabinet, me demanda si je voulois me prêter aux demarches qu'il me suggereroit pour sortir de la pension de l'esclavone, et entrer chez lui; et me trouvant enchanté de cette proposition, il me fit copier trois lettres que j'ai envoyées une à l'abbé Grimani, une autre à mon ami M. Baffo, et la troisieme à ma bonne grand-mere. Ma mere n'étoit pas dans ce moment là à Venise; et mon semestre allant finir il n'y avoit pas de tems à perdre. Dans ces lettres je fesois la description de toutes mes souffrances, et j'annonçois ma mort, si on ne me tiroit pas des mains de l'esclavone me mettant chez mon maitre d'école qui étoit prêt à me prendre; mais qui vouloit deux cequins par mois.

M. Grimani, au lieu de me répondre, ordonna à son ami Ottaviani de me reprimander de ce que je m'étois laissé séduire; mais M. Baffo alla parler à ma grand-mere qui ne savoit pas écrire, et m'écrivit que dans peu de jours je me trouverois plus heureux.

Huit jours après, j'ai vu cette excellente femme, qui m'a constament aimé jusqu'à sa mort, paroitre devant moi precisement dans le moment que je m'étois assis à table pour diner. Elle entra avec la maitresse. A son apparition je me suis jeté à son cou ne pouvant pas retenir mes pleurs qu'elle accompagna d'abord des siens. Elle s'assit me prenant entre ses genoux. Devenu alors courageux, je lui ai detaillé toutes mes peines en presence de l'esclavone; et après lui avoir fait observer la table de gueux à laquelle je devois me nourir, je l'ai menée voir mon lit. J'ai fini par la prier de me conduire diner avec elle après six mois que la faim me fesoit languir. L'esclavone intrepide ne dit autre chose si non qu'elle ne pouvoit pas faire d'avantage pour l'argent qu'on lui donnoit. Elle disoit vrai; mais qui l'obligeoit à tenir une pension pour devenir le bourreau des jeunes gens que l'avarice lui consignoit, et qui avoient besoin d'être nourris?

Ma grand-mere fort paisiblement lui dit de mettre dans ma mâle toutes mes hardes parcequ'elle alloit m'amener. Charmé de revoir mon couvert d'argent, je l'ai vite mis dans ma poche. Ma joie étoit inexprimable. J'ai pour la premiere fois senti la force du contentement, qui oblige le coeur de celui qui le ressent à pardonner, et l'esprit à oublier tous les desagremens qui l'ont ammené.

Ma grand-mere me conduisit à l'auberge où elle logeoit, et où elle ne mangea presque rien dans l'étonnement que lui causoit la voracité avec laquelle je mangeois. Le docteur Gozzi qu'elle fit avertir parut, et sa presence la prevint en sa faveur. C'étoit un beau pretre de vingt six ans, rebondi, modeste, et reverentieux. Dans un quart d'heure ils convinrent de tout, et lui comptant vingt quatre cequins, elle reçut quitance d'une annee payée d'avance; mais elle me garda trois jours pour m'habiller en abbé, et pour me faire faire une perruque, la malpropreté l'obligeant à me faire couper les cheveux.

Après ces trois jours, ce fut elle même qui voulut m'instaler dans la maison du docteur pour me recomander à sa mere qui lui dit d'abord de m'envoyer, ou de m'acheter un lit; mais le docteur lui ayant dit que je pourrois coucher avec lui dans le sien qui étoit fort large, elle se montra tres reconnoissante à la bonté qu'il vouloit avoir. Elle partit, et nous l'accompagnames au burchiello où elle retourna à Venise.

La famille du docteur Gozzi coustoit en sa mere qui avoit beaucoup de respect pour lui, parcequ'étant née paysanne elle ne se croyoit pas digne d'avoir un fils pretre, et qui plus est docteur. Elle étoit laide, vieille, et acariatre. Le pere étoit cordonnier, qui travailloit toute la journée, ne parlant jamais à personne, pas même à table. Il ne devenoit sociable que les jours de fête qu'il passoit au cabaret avec ses amis, rentrant à minuit ivre à ne pouvoir pas se tenir debout, et chantant le Tasso: dans cet état il ne pouvoit pas se resoudre a se

coucher, et il devenoit brutal quand on vouloit le forcer. Il n'avoit ni autre esprit, ni autre raison que celle que le vin lui donnoit, au point qu'à jeun il se trouvoit hors d'état de traiter de la moindre affaire de famille. Sa femme disoit qu'il ne l'auroit jamais epousée, si on n'eut pas eu soin de le faire bien dejeuner avant d'aller à l'eglise.

Le docteur Lozzi avoit aussi une soeur agée de treize ans nommée Bettine, jolie, gaie, et grande liseuse de romans. Le pere, et la mere la grondoit toujours parcequ'elle se montroit trop à la fenetre, et le docteur à cause de son penchant à la lecture. Cette fille me plut d'abord sans que je susse pourquoi. Ce fut elle qui peu à peu jeta dans mon coeur les premieres étincelles d'une passion qui dans la suite devint ma dominante.

Six mois après mon entrée dans cette maison le docteur n'eut plus d'écoliers. Ils deserterent tous parceque j'étois le seul objet de ses attentions: et par cette raison il se determina à instituer un petit college prenant en pension des jeunes écoliers; mais deux ans s'ecoulerent avant que cela put se faire. Dans ces deux ans il me comuniqua tout ce qu'il savoit, qui à la verité étoit peu de chose; mais assez pour m'initier dans toutes les sciences. Il m'enseigna aussi à jouer du violon, chose dont il m'arriva de devoir tirer parti dans une circonstance que le lecteur aprendra à sa place. Cet homme n'étant philosophe en rien me fit aprendre la logique des peripateticiens, et la cosmographie dans l'ancien systeme de Tolomée, dont je me moquois continuellement l'impatientant par des théoremes, aux quels il ne savoit que répondre. Ses moeurs d'ailleurs é=

toient irreprochables, et en matiere de religion, malgré qu'il ne fût pas bigot, il étoit tres severe: tout étant pour lui article de foi, rien ne devenoit difficile à sa conception. Le deluge avoit été universel, les hommes avant ce malheur vivoient mille ans, Dieu conversoit avec eux, Noé avoit fabriqué l'arche en cent ans, et la terre suspendue en l'air se tenoit ferme au centre de l'univers que Dieu avoit crée le tirant du rien. Quand je lui disois, et lui prouvois que l'existence du rien étoit absurde, il coupoit court me disant que j'étois un sot. Il aimoit le bon lit, la chopine de vin, et la gayeté en famille. Il n'aimoit ni les beaux esprits, ni les bons mots, ni la critique parcequ'elle devenoit facilement medisance, et il rioit de la bêtise de ceux qui s'occupoient à lire des gazettes, qui selon lui mentoient toujours, et disoient toujours la même chose. Il disoit que rien n'incomodoit tant que l'incertitude, et par cette raison il condamnoit la pensée parcequ'elle engendroit le doute.

Sa grande passion étoit la predication ayant en sa faveur la figure, et la voix: aussi son auditoire n'étoit composé que de femmes, dont cependant il étoit ennemi juré. Il ne les regardoit pas en face quand il étoit obligé à leur parler. Le peché de la chair étoit selon lui le plus grand de tous les autres, et il se fachoit quand je lui disois qu'il ne pouvoit être que le plus petit. Ses sermons étant petris de passages tirés d'auteurs grecs qu'il citoit en latin, je lui ai dit un jour qu'il devoit les citer en italien, car le latin n'étoit pas entendu plus que le grec par les femmes qui l'ecoutoient disant leur chapelet. Ma remontrance le facha, et dans la suite je n'ai plus osé lui en parler. Il me celebroit avec ses amis comme un prodige parceque j'avois apris à lire le grec tout seul sans autre secours que celui de la gramaire.

BnF MSS

M Dans le careme de l'année 1736, ma mere lui écrivit qu'il lui feroit plaisir me conduisant à Venise pour trois ou quatre jours parceque devant aller à Petersbourg, elle desiroit de me voir avant son depart. Cette invitation le mit en devoir de penser, car il n'avoit jamais vu Venise, ni bonne compagnie, et il ne vouloit paroitre nouveau en rien. Nous partimes donc de Padoue accompagnés au burchiello par toute la famille.

Ma mere le reçut avec la plus noble aisance, mais étant belle comme le jour, mon pauvre maitre se trouva fort embarassé se trouvant obligé à dialoguer avec elle sans oser la regarder en face. S'en étant apperçue, elle pensa à s'en divertir. Ce fut moi qui attira l'attention de toute la coterie, qui m'ayant connu presqu'imbecille étoit étonnée de me voir degourdi dans le court espace de deux ans. Le docteur jouissoit voyant qu'on lui en attribuoit tout le merite. La premiere chose qui choqua ma mere fut ma peruque blonde qui crioit sur mon visage brun, et qui fesoit le plus cruel desaccord avec mes sourcils, et mes yeux noirs. Le docteur interrogé par elle pourquoi il ne me fesoit pas coiffer en cheveux, repondit que moyennant la peruque sa soeur pouvoit beaucoup plus facilement me tenir propre. Après en avoir ri, on lui demanda si sa soeur étoit mariée, et les risées redoublerent lorsque repondant pour lui j'ai dit que Bettine étoit la plus jolie fille de notre rue à l'age de quatorze ans. Ma mere dit au docteur qu'elle vouloit faire à sa soeur un fort joli present; mais sous condition qu'elle me coifferoit en cheveux, et il le lui promit. Elle fit d'abord appeller un peruquier qui me porta une peruque de ma couleur.

Tout le monde s'étant mis à jouer, et le docteur étant resté spectateur, je suis allé voir mes freres dans la chambre de ma grand-mere. François me fit voir des desseins d'architecture

que j'ai fait semblant de trouver passables, et Jean ne me fit rien voir : il me parut bête. Les autres étoient encore en jaquette.

A souper, le docteur assis près de ma mere fut fort gauche. Il n'auroit jamais prononcé un seul mot si un anglois homme de lettres ne lui eut adressé la parole en latin. Il lui repondit modestement qu'il n'entendoit pas la langue angloise, et voila un grand éclat de rire. M. Baffo nous tira d'embaras nous informant que les anglois lisoient le latin suivant les lois qu'il faut observer pour lire de l'anglois. J'ai osé dire qu'ils avoient tort autant que nous l'aurions lisant l'anglois comme si nous lisions du latin. L'anglois ayant trouvé ma raison sublime écrivit ce vieux distique, et me le donna à lire — Discite gramatici cur mascula nomina cunnus,

Et cur femineum mentula nomen habet.

Après l'avoir lu tout haut, j'ai dit que pour le coup c'étoit du latin. Nous le savons, me dit ma mere, mais il faut l'expliquer. Je lui ai dit qu'au lieu de l'expliquer, c'étoit une question à laquelle je voulois repondre, et après y avoir un peu pensé j'ai écrit ce pentametre. — Disce quod à domino nomina servus habet.

Ce fut mon premier exploit litteraire, et je peux dire que ce fut dans ce moment là qu'on sema dans mon ame l'amour de la gloire qui depend de la litterature, car les applaudissemens me mirent aux faites du bonheur. L'anglois etonné, après avoir dit que jamais garçon à l'age de onze ans en avoit fait autant, me fit present de sa montre après m'avoir embrassé à reprises. Ma mere curieuse demanda à M. Grimani ce que ces vers signifioient ; mais n'y comprenant pas plus qu'elle ce fut M. Baffo qui lui dit tout à l'oreille : surprise alors de ma science elle ne put s'empecher d'aller prendre une montre d'or, et de la presenter à mon maitre qui

ne sachant comment faire à lui marquer sa grande reconnois:
sance, fit devenir la scene tres comique. Ma mere pour le dispen:
ser de tout compliment lui presenta sa figure: il s'agissoit de deux
baisers, dont rien n'est plus ~~[illegible]~~ simple en bonne compagnie, ni moins
significatif; mais le pauvre homme se trouva decontenancé à
un point qu'il auroit voulu plustot mourir que les lui donner.
Il se retira baissant la tete, et on le laissa en repos jusqu'au mo:
ment que nous allames nous coucher.

Il attendit à epancher son coeur quand nous fumes seuls dans
notre chambre. Il me dit que c'étoit un dommage qu'il ne pût pas
publier à Padoue ni le distique, ni ma réponse — Pourquoi? —
Parceque c'est une turpitude; mais elle est sublime. Allons nous
coucher, et n'en parlons plus. Ta reponse est prodigieuse parce:
que tu ne peux ni connoitre la matiere, ni savoir faire des vers.

Pource qui regarde la matiere je la connoissois par theorie ayant
deja lu Meursius en cachette precisement parcequ'il me l'avoit de:
fendu; mais il avoit raison de s'etonner que j'eusse su faire un vers,
car lui même qui m'avoit enseigné la prosodie n'avoit jamais su en
faire un. Nemo dat quod non habet est un axiome faux en morale.

Quatre jours après au moment de notre depart ma mere me
donna un paquet, dans lequel il y avoit un present pour
Bettine, et l'abbé Grimani me donna quatre cequins pour
m'acheter des livres. Huit jours après, ma mere partit pour
Petersbourg.

A Padoue mon bon maitre ne fit que parler de ma mere
tous les jours, et à tout propos pour trois ou quatre mois de
suite; mais Bettine s'affectionna singulierement à ma
personne quand elle trouva dans le paquet cinq aunes
de cendal noir qu'on appelle lustrin, et douze paires de gants.
Elle prit soin de mes cheveux de façon qu'en moins de six
mois j'ai quité ma perruque. Elle venoit me peigner

tous les jours, et souvent lorsque j'étois encore au lit me disant qu'elle n'avoit pas le loisir d'attendre que je m'habillasse: elle me lavoit le visage, le cou, et la poitrine, et elle me faisoit des caresses enfantines qu'en devoir de juger innocentes, je ne voulois du mal de ce qu'elles m'altéroient. Ayant trois ans moins qu'elle, il me semblait qu'elle ne pût pas m'aimer avec malice, et cela me mettoit de mauvaise humeur contre la mienne. Quand assise sur mon lit elle me disoit que j'engraissois, et que pour m'en convaincre elle s'en rendoit sûre par ses propres mains, elle me causoit la plus grande émotion. Je la laissois faire de peur qu'elle ne s'apperçut de ma sensibilité. Quand elle me disoit que j'avois la peau douce le chatouillement m'obligeoit à me retirer, et j'étois fâché contre moi même de ce que je n'osois pas lui en faire autant; mais en cherchè qu'elle ne pût pas deviner que j'en avois envie. Après m'avoir débarbouillé, elle me donnoit les plus doux baisers m'appellant son cher enfant; mais malgrè l'envie que j'en avois je n'osois pas les lui rendre. Quand enfin elle commença à mettre en ridicule ma timidité, je commençai aussi à les lui rendre, même mieux appliqués; mais je finissois d'abord que je me sentois excité à aller plus loin, je tournois alors ma tête de l'autre côté feignant semblant de chercher quelque chose, et elle partoit. Après son depart j'étois au desespoir de n'avoir pas suivi le penchant de ma nature, et étonné que Bettine put faire de moi sans conséquence tout ce qu'elle feroit sans que je ne pouvois m'abstenir d'aller plus en avant qu'avec la plus grande peine. Je me promettois toujours de changer de conduite à

Au commencement de l'automne le docteur reçut trois pensionnaires, et un d'eux âgé de quinze ans nommé Cardiani me parut en moins d'un mois fort bien avec Bettine.

26 Cette observation me causa un sentiment, dont jusqu'à ce moment là je n'avois jamais eu aucune idée; et dont je n'ai fait l'analise que quelques années après. Ce ne fut ni jalousie, ni indignation, mais un noble dedain qui ne me parut pas fait pour être rejeté, car Candiani ignorant, grossier, sans esprit, sans education civile, fils d'un fermier, et hors d'état de me tenir tête en rien, n'ayant sur moi autre avantage que l'age de la puberté ne me paroissoit pas fait pour m'être preferé: mon amour propre naissant me disoit que je valois mieux que lui; j'ai conçu un sentiment de mépris mêlé d'orgueil qui se declara contre Bettine que j'aimois sans le savoir. Elle s'en apperçut à la façon dont je recevois ses caresses quand elle venoit à mon lit pour me peigner: je repoussois ses mains, je ne répondois pas à ses baisers; et piquée un jour de ce que me demandant la raison de mon changement, je ne lui en ai allegué aucune, elle me dit, avec l'air de me plaindre que j'étois jaloux de Candiani. Ce reproche me parut une calomnie avilissante: je lui ai dit que je croyois Candiani digne d'elle, comme elle de lui: elle s'en alla en souriant; mais enfantant le projet unique qui pouvoit la venger. Elle se trouva engagée à me rendre jaloux, mais pour l'executter ayant besoin de me rendre amoureux, ce fut ainsi qu'elle s'y prit.

Elle vint un matin à mon lit me portant des bas blancs tricottés par elle; et après m'avoir coiffé, elle me dit qu'elle avoit besoin de me les chausser pour voir leur deffauts, et se regler pour m'en faire d'autres. Le docteur étoit allé dire sa messe. Me mettant les bas, elle me dit que j'avois les cuisses malpropres, et tout de suite elle se mit en devoir de me les laver sans m'en demander la permission.

Je fus honteux de pouvoir lui paroitre honteux, ne m'imaginant pas d'ailleurs que ce qui est arrivé arriveroit. Bettine assise sur mon lit poussa trop loin son zele pour la propreté; et sa curiosité me causa une volupté qui ne cessa que quand elle se trouva dans l'impossibilité de devenir plus grande. Me trouvant calme, je me suis avisé de me reconnoitre pour coupable, et je me suis cru en devoir de lui demander pardon. Bettine qui ne s'y attendoit pas, après y avoir un peu pensé, me dit d'un ton d'indulgence que toute la faute étoit d'elle; mais que cela ne lui arriveroit plus. Elle me quita ainsi m'abandonnant à mes reflexions.

Elle furent cruelles. Il me sembloit de l'avoir deshonorée; d'avoir trahi la confiance de sa famille, d'avoir violé la loi de l'hospitalité, et d'avoir commis le plus grand des crimes, crime que je ne pouvois reparer que l'epousant, si cependant elle pourroit se résoudre à prendre pour mari un impudent comme moi indigne d'elle.

A la suite de ces reflexions vint la plus sombre tristesse, qui devenoit tous les jours plus forte, Bettine ayant tout à fait cessé de venir à mon lit. Dans les premiers huit jours ce parti qu'elle prit me parut juste, et ma tristesse en peu de jours encore seroit devenue amour parfait, si les procedés de cette fille vis à vis de Landiani n'eussent mis dans mon ame le

poison de la jalousie. [illegible]
[illegible]
[illegible]
étant cependant [illegible] tres eloigné de la croire coupable
du même crime qu'elle avoit commis avec moi.

Convaincu dans quelques unes de mes reflexions, que
ce qu'elle avoit fait avec moi avoit été volontaire, je
m'imaginois qu'un fort repentir l'empechoit de re=
tourner à mon lit, et cette idée me flattoit, car elle
me la faisoit conjecturer [illegible] amoureuse. Dans cette
detresse de raisonnement je me suis determiné à l'en=
courager par écrit. Je lui ai écrit une courte lettre
faite pour lui mettre l'esprit en paix soit qu'elle se
crut coupable, soit qu'elle pût me soupçonner des senti=
mens contraires à ceux que son amour propre exi=
geoit. Ma lettre me parut un chef d'oeuvre, et
plus que suffisante pour me faire adorer, et pour obte=
nir la preference sur Candiani qui me semblait un
vrai animal indigne de la faire balancer entre lui et
moi un seul moment. Elle me repondit de bouche une
demie heure après [illegible] qu'elle
viendroit à mon lit le lendemain, et elle ne vint pas.
J'en fus outré; mais elle m'étonna à midi à table me
demandant si je voulois qu'elle m'habillat en fille pour
aller avec elle à un bal du medecin Olivo notre voisin
qu'on devoit donner cinq ou six jours après. Toute la table
applaudit, et j'y ai consenti. Je voyois le moment dans le
quel une justification reciproque alloit nous rendre amis
intimes, et à l'abri de toute surprise dependante
de la foiblesse des sens. Mais voila ce qui est

~~est~~ arrivé de fatal pour mettre un obstacle à cette partie, et pour faire naitre une veritable tragicomedie.

Un parrein du docteur Gozi vieux, et à son aise, qui demeuroit à la campagne, croyant au bout d'une longue maladie sa mort imminente, lui envoya une voiture le priant d'aller d'abord avec son pere pour assister à sa mort, et recomander à Dieu son ame. Le vieux cordonnier vida d'abord une bouteille, s'habilla, et partit avec son fils.

D'abord que j'ai vu cela, impatient d'attendre jusqu'à la nuit du bal, j'ai trouvé le moment de dire à Bettine que je laisserois ouverte la porte de ma chambre qui donnoit sur le coridor, et que je l'attendrois d'abord que tout le monde seroit couché. Elle me
a. 1737 dit qu'elle n'y manqueroit pas. Elle dormoit dans un cabinet rez-de chaussée qu'une cloison separoit de celui où couchoit son pere: ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ le docteur étoit absent, je dormois seul dans la grande chambre. Les trois pensionnaires demeuroient dans une sale près de la cave. Je n'avois aucun contretems à craindre. J'étois tres content de me voir parvenu au moment desiré.

A peine retiré dans ma chambre, j'ai fermé ma porte au verou, et j'ai ouvert celle qui donnoit sur le coridor de façon que Bettine n'avoit qu'à la pousser pour entrer. Après cela, j'ai eteint ma chandele sans me deshabiller.

On croit que dans les romans que nous lisons ces situations sont exagerées, et ce n'est pas vrai. Ce que l'Arioste dit de Roger qui attendoit Alcine est un beau portrait tiré d'après nature.

J'ai attendu jusqu'à minuit sans grande inquietude; mais lorsque j'ai vu passer deux, trois, et quatre heures sans la voir paroitre je devins furieux. La neige tomboit à gros flocons; mais je mourois plus encore de rage que de froid. Une heure avant jour, je me suis determiné à descendre sans souliers craignant de reveiller le chien pour aller me mettre au bas de l'escalier à quatre pas de la

porte qui auroit dû être ouverte, si Bettine en [illegible] sortie. Je l'ai trouvée fermée. On ne pouvoit la fermer que par de dans: j'ai pensé qu'elle pouvoit s'être endormie; mais pour l'éveiller j'aurois dû frapper fort, et le chien auroit aboyé. La cette porte à celle de son cabinet il y avoit encore dix à douze pas. Accablé par le chagrin, et ne pouvant me déterminer à rien, je me mis assis sur le dernier degré. Vers la pointe du jour, transi, engourdi, grelottant, je me déterminai à retourner dans ma chambre, car la servante me trouvant là m'auroit cru devenu fou.

Je me levai donc; mais dans le moment j'entens du bruit au dedans. Sûr que Bettine alloit paroître, je vais à la porte, elle s'ouvre; mais au lieu de Bettine, je vois Candiani, qui me lache un si fort coup de pied au ventre que je me trouve etendu, et enfoncé dans la neige. Après cela il va s'enfermer dans la sale, où il avoit son lit près de ceux de Bettine ses camarades.

Je me levai vite pour aller étrangler Bettine que dans ce moment là rien n'auroit pu garantir de ma fureur, mais voilà la porte fermée. J'y donne un grand coup de pied, la chienne japa, je remonte chez moi, je m'enferme, et je me couche pour recouvrer mon ame, et mon corps, car j'étois pire que mort.

Trompé, humilié, maltraité, devenu objet de mépris devant Candiani heureux, et triomphant, j'ai passé trois heures à méditer les plus noirs projets de vengeance; les empoisonner tous les deux me paroissoit peu de chose dans ce malheureux moment. J'ai formé le lache projet d'aller d'abord à la campagne

pour informer le docteur de tout le fait. N'ayant que l'age de douze ans, mon esprit n'avoit pas encore gagné la froide faculté de bastir des projets de vengeance heroïque enfantés par les sentimens factices de l'honneur. Je ne fesois que m'initier dans les affaires de cette espece.

Me trouvant dans cette situation d'esprit, j'entens à la porte interieure de ma chambre la voix rauque de la mere de Bettine qui me prie de descendre parceque sa fille se mouroit. Taché qu'elle meure avant que je la tue, je me leve, je descens, et je la vois dans le lit de son pere en convulsions effroyables entourée de toute la famille, pas tout à fait vêtue, se tournant à droite, et à gauche. Elle s'arquoit, elle se cambroit donnant des coups de poings, et de pieds au hazard, et échappant par des violentes secousses tantot à l'un, et tantot à l'autre de ceux qui vouloient la tenir ferme.

Voyant ce tableau, et plein de l'histoire de la nuit je ne savois que penser. Je ne connoissois ni la nature ni les ruses, et je m'étonnois de me voir froid spectateur, et capable de me posseder voyant devant moi deux objets, dont j'avois intention de tuer l'un, et de deshonorer l'autre. Au bout d'une heure Bettine s'endormit. Une sage femme, et le docteur Olivo arriverent dans le même instant. La premiere dit que c'étoient des effets hysteriques; et le docteur dit qu'il n'y avoit pas question de matrice. Il ordonna qu'on la laissât tranquille, et des bains froids. Je me moquois d'eux sans rien dire, car je savois que la maladie de cette fille ne pouvoit deriver que de ses travaux nocturnes, ou de la peur que ma rencontre avec Landiani devoit lui avoir faite. Je me suis determiné à differer ma vengeance jusqu'à l'arrivée du docteur. J'etois fort loin de croire la maladie de Bettine feinte, car il me paroissoit impossible qu'elle pust avoir tant de force.

BnF MSS

Passant par le cabinet de Bettine pour retourner dans ma chambre, et voyant sur son lit ses poches, l'envie me vint d'y mettre la main. Je trouve un billet, je vois l'écriture de Candiani, je vais le lire dans ma chambre étonné de l'imprudence de cette fille, car sa mere même auroit pu le trouver, et ne sachant pas lire le donner au docteur son fils. J'ai cru alors qu'elle avoit perdu la tête. Mais que devins-je quand j'ai lu ces paroles. Puisque votre pere est parti, il est inutile que vous laissiez votre porte ouverte comme les autres fois. Sortant de table j'irai me mettre dans votre cabinet: vous m'y trouverez.

Après une courte reflexion, l'envie de rire me prit, et me trouvant dupe parfaite j'ai cru d'être gueri de l'amour. Candiani me parut digne de pardon et Bettine ~~me~~ prisable. Je me suis felicité d'avoir reçu une excellente leçon pour ma vie à venir. Je trouvois même que Bettine avoit eu raison de me preferer Candiani qui avoit quinze ans tandis que j'étois encore enfant. Me souvenant cependant du coup de pied qu'il m'avoit donné je n'ai pas cessé de lui en vouloir.

À midi; Nous étions à table dans la cuisine à cause du froid lorsque Bettine retomba en convulsions. Tout le monde accourut moi excepté. J'ai fini de diner tranquillement, puis je suis allé à mes études. A l'heure de souper j'ai vu le lit de Bettine dans la cuisine à coté de celui de sa mere, et j'y fus indifferent comme au bruit qu'on fit toute la nuit, et à la confusion du lendemain quand ses convulsions lui reprirent.

Vers le soir le docteur retourna avec son pere. Candiani qui craignoit ma vengeance vint me demander quelle étoit mon intention, mais il se sauva vite quand il me vit lui aller devant le canif à la main. Je n'ai pas pensé un seul moment ~~[illegible]~~ à conter au docteur la vilaine histoire: un projet de cette espece ne pouvoit exister dans mon caractere que dans un instant de colere. Irasci celerem tamen ut placabilis essem.

Le lendemain, la mere du docteur vint interrompre nôtre

leçon pour dire à son fils après un long préambule qu'elle croyoit la maladie de Bettine effet d'un sort qu'une sorciere qu'elle connoissoit devoit lui avoir jeté — Cela peut être, ma chere mere; mais il ne faut pas se tromper. Quelle est cette sorciere? — C'est notre vieille servante; et je viens de m'en assurer — De quelle façon? — J'ai barré la porte de ma chambre avec deux manches à balai croisés qu'il lui falloit decroiser voulant y entrer; mais quand elle les vit, elle recula, et y entra par l'autre porte. C'est evident que n'étant pas sorciere elle les auroit decroisés — Ce n'est pas si evident, ma chere mere. Faites venir ici cette femme.

Pourquoi, lui dit il, n'es tu pas entrée ce matin dans la chambre par la porte ordinaire? — Je ne sais pas ce que vous me demandez. — N'as tu pas vu sur la porte la croix de S. André? — Qu'est ce que cette croix? — Tu fais en vain l'ignorante, lui dit la mere. Où as tu couché Jeudi passé? — Chez ma niece qui est accouchée — Point du tout. Tu es allée au sabat, car tu es sorciere; et tu as ensorcelée ma fille.

A ces mots la pauvre femme lui cracha au nez, et le docteur courut tenir sa mere qui avoit pris sa cane pour la rosser. Mais il dut courir après la servante qui descendoit l'escalier en criant pour soulever les voisins. Il l'appaisa lui donnant de l'argent, et il prit l'acoutrement de pretre pour exorciser sa soeur, et voir si elle avoit réellement le diable au corps. La nouveauté de ces mysteres attiroit toute mon attention. Ils me sembloient tous fous ou imbeciles. Je ne pouvois me figurer des diables dans le corps de Bettine sans rire. Lorsque nous approchames de son lit la respiration paroissoit lui manquer, et les conjurations que lui fit son frere ne la lui rendirent pas. Le medecin Olive survint lui demandant s'il etoit de trop, et le docteur lui dit que non s'il avoit de la foi. Le medecin alors s'en alla lui répondant qu'il n'en avoit que pour les miracles de l'evangile. Le docteur rentra dans sa chambre, et étant resté seul avec Bettine je lui ai dit à l'oreille ces paroles: prenez courage,

134 guerissez, et soyez sûre de ma discretion. Elle tourna la tête de l'au=
tre côté sans me répondre, et elle passa le reste de la journée sans convulsions.
J'ai cru de l'avoir guerie, mais dans le jour suivant les convulsions lui
allerent au cerveau. Elle prononçoit dans son delire des mots latins
et grecs, et pour lors on ne douta plus de la qualité de sa maladie.
Sa mere sortit, et revint une heure après avec le plus fameux exor=
ciste de Padoue. C'étoit un capucin fort laid qui s'appelloit le frere
Prospero da Bovolenta.
Bettine à son apparition lui dit en eclatant de rire des injures sanglantes,
qui plurent à tous les assistans, puisqu'il n'y avoit que le diable d'assez har=
di pour traiter ainsi un capucin; mais celui ci à son tour s'entendant
appeller ignorant, imposteur, et puant commença à donner des coups
à Bettine avec un gros crucifix disant qu'il battoit le diable. Il ne s'ar=
reta que lorsqu'il la vit en position de lui jeter un pot de chambre
à la tete, chose que j'aurois bien voulu voir. Si celui qui t'a cho=
qué, lui dit elle, par des paroles est le diable frappe le avec les
tiennes âne que tu es; et si c'est moi aprens butor que tu dois me
respecter; est va-t-en. J'ai vu alors le docteur Lozi rougir.
Mais le capucin, armé de pié en cap, après avoir lu un terrible
exorcisme, somma l'esprit malin de lui dire son nom — Je m'appelle
Bettine — Non, car c'est le nom d'une fille baptisée — Tu crois
donc qu'un diable doit avoir un nom masculin! Sache, capucin ignorant,
qu'un diable est un ange qui n'a aucun sexe. Mais puisque tu crois
que celui qui te parle par ma bouche est un diable promets moi de
me repondre la verité, et je te promets de me rendre à tes ex=
orcismes — Oui: je te promets de te répondre la verité — Je
crois tu plus savant que moi? — Non; mais je me crois plus puis=
sant au nom de la tres sainte Trinité, et en force de mon sacre caractere
— Si tu es donc plus puissant empeche moi de te dire tes verités.
Tu es vain de ta barbe: tu la peignes dix fois par jour, et tu ne
voudrois pas en couper la moitié pour me faire sortir de ce corps.
Coupe la, et je te jure d'en sortir — Pere du mensonge, je re=
doublerai tes peines — Je t'en deffie.

Bettine alors donna dans un tel eclat de rire que j'ai
poussé; mais le capucin qui me vit dit au docteur que je n'avois pas
de foi, et de me faire sortir. Je suis parti lui disant qu'il avoit deviné.
mais je n'ai pas moins vu Bettine lui cracher sur la main quand
il la lui presenta lui ordonnant de la lui baiser.

Inconcevable fille remplie de talent, qui confondit le capucin,
et qui n'étonna personne, puisqu'on attribua toutes ses paroles au
diable. Je ne concevois pas quel pouvoit être son but.

Le capucin après avoir diné avec nous, et avoir dit cent be=
tises, rentra dans la chambre pour donner sa benediction à la
possedée, qui lui jéta à la tete un verre rempli d'une liqueur
noire que l'apoticaire lui avoit envoyée, et Candiani qui étoit
à coté du moine en reçut sa part, ce qui me fit le plus grand
plaisir. Bettine avoit raison de saisir l'occasion qu'on attribuoit
tout au diable. Le pere Rospero en partant dit au docteur, que
la fille étoit sans doute possedée; mais qu'il devoit chercher un
autre exorciste, puisque ce n'étoit pas à lui que Dieu vou=
loit accorder la grace de la delivrer.

Après son depart Bettine passa six heures fort tran=
quillement, et nous surprit tous venant se mettre à
table avec nous pour souper. Après avoir assuré son pere,
sa mere, et son frere qu'elle se portoit bien, elle me dit qu'
on donnoit le bal le lendemain, et qu'elle viendroit le ~~[illegible]~~
~~demain~~ matin pour me coiffer en fille. Je l'ai remerciée lui di=
sant qu'elle avoit été fort malade, et qu'elle devoit se me=
nager. Elle alla se coucher, et nous restames à table ne
parlant que d'elle.

En allant me coucher j'ai trouvé dans mon bonnet de
nuit ce billet au quel j'ai repondu quand j'ai vu le docteur
endormi. Ou venez au bal avec moi habillé en fille, ou je

36 vous ferai voir un spectacle qui vous fera pleurer.

Voici ma réponse. Je n'irai pas au bal, car je suis bien deter=
miné à eviter toutes les ocasions de me trouver seul avec vous.
Pour ce qui regarde le triste spectacle que vous me menacez je
vous crois assez d'esprit pour me tenir parole; mais je vous prie
d'epargner mon coeur, car je vous aime comme si vous étiez ma
soeur. Je vous ai pardonné, chere Bettine, et je veux tout
oublier. Voici un billet que vous devez être enchantée
de revoir entre vos mains. Vous voyez ce que vous avez ris=
qué le laissant dans votre poche sur votre lit. Cette resti=
tution doit vous convaincre de ~~[illegible]~~ mon amitié.

N I

12

Chap. III.

BnF MSS

p. 35 – 56

Chapitre III

Bettine crue folle. Le pere Mancia. La petite verole. Mon depart de Padoue.

Bettine devoit etre au desespoir ne sachant pas entre quelles mains son billet etoit tombé; ainsi je ne pouvois lui donner une marque plus certaine de mon amitié que la tirant d'inquietude; mais ma generosité qui la delivra d'un chagrin dut lui en causer un autre plus fort. Elle se voyoit decouverte. Le billet de Candiani demontroit qu'elle le recevoit toutes les nuits: ainsi la fable, qu'elle avoit peut etre inventée pour m'en imposer, devenoit alors inefficace. J'ai voulu la soulager de cet embaras. Je suis allé le matin à son lit; et je le lui ai remis ~~les trois lettres~~ avec ma reponse.

L'esprit de cette fille lui avoit gagné mon estime; je ne pouvois plus la mepriser. Je la regardois comme une créature séduite par son propre temperament. Elle aimoit l'homme; et elle n'etoit à plaindre qu'à cause des consequences. Croyant de voir la chose dans son vrai aspect, j'avois pris mon parti en garçon qui raisonnoit et non pas en amoureux. C'étoit à elle à rougir, et non pas à moi. Il ne me restoit autre curiosité que celle de savoir, si les Feltrins avoient aussi couché avec elle. C'etoient les deux camarades de Candiani.

Bettine affecta toute la journée une humeur fort enjouée. Le soir elle s'habilla pour aller au bal; mais tout d'un coup une indisposition vraie, ou feinte l'obligea d'aller se mettre au lit. Toute la maison en fut alarmée. Quant à moi, sachant tout, je m'attendois

à des nouvelles scenes toujours plus tristes. J'avois pris sur elle un dessus que son amour propre ne pouvoit pas souffrir. Malgré cependant une si belle école qui a precedé mon adolescence, j'ai poursuivi à être la dupe des femmes jusqu'à l'age de soixante ans. Il y a ~~dix ans~~ douze ans que sans l'assistance de mon Genie tutelaire j'aurois epousé à Vienne une jeune etourdie qui m'avoit rendu amoureux. Actuellement je me crois à l'abri de toutes les ~~[illegible]~~ folies de cette espece; mais helas! j'en suis faché.

Le lendemain toute la maison fut desolée, parceque le demon qui possedoit Bettine s'étoit emparé de sa raison. Le docteur me dit que dans ses deraisonnemens il y avoit des blasphemes, et qu'elle devoit donc être possedée, car il n'y avoit pas d'apparence qu'en qualité de folle elle eut tant maltraitté le pere Prospero. Il se determina à la mettre entre les mains du pere Mancia. C'étoit un fameux exorciste Jacobin, c'est à dire Dominicain, qui avoit la reputation de n'avoir jamais manqué aucune fille ensorcellée.

C'étoit un Dimanche. Bettine avoit bien diné, et avoit été folle toute la journée. Vers minuit son pere arriva à la maison chantant le Tasso, ivre à ne pas pouvoir se tenir de bout. Il alla au lit de sa fille, et après l'avoir tendrement embrassée il lui dit qu'elle n'étoit pas folle. Elle lui répondit qu'il n'étoit pas seul — Tu es possedée, ma chere fille — Oui mon pere; et vous etes le seul qui peut me guerir — Eh bien! Je suis prêt.

Il parle alors en théologien; il raisonne sur la force de la foi, et sur celle de la benediction paternelle; il jete son manteau; il prend un crucifix d'une main, il met l'autre sur la tete de sa fille, et il commence à parler au diable d'une façon que sa femme meme toujours bete, triste, et acariatre

doit en rire à gorge deployée. Les seuls qui ne rioient pas étoient les deux acteurs, et c'étoit cela qui rendoit la scene plaisante. J'admirois Bettine qui rieuse du premier ordre avoit alors la force de se maintenir dans le plus grand serieux. Le docteur Gozi rioit aussi, mais en desirant que la farce se terminat, car il lui sembloit que les disparottes de son pere étoient autant de profanations à la sainteté des exorcismes. L'exorciste enfin alla se coucher disant qu'il étoit sûr que le demon laissoroit sa fille tranquille toute la nuit.

Le lendemain, dans le moment que nous nous levions de table voila le pere Mancia. Le docteur suivi de toute la famille le conduisit au lit de sa soeur. Tout occupe à regarder, et examiner ce moine, j'étois comme transporté hors de moi même. Voici son portrait.

Sa taille étoit grande et majestueuse, son age à peu près de trente ans, ses cheveux étoient blonds, ses yeux bleux, les traits de son visage étoient ceux d'Apollon de Belvedere, avec la difference qu'ils n'indiquoient ni le triomphe ni la pretention. Blanc à eblouir, il étoit pale, ce qui fesoit briller d'avantage le carmin de ses levres, qui laissoient voir ses belles dents. Il n'étoit ni maigre, ni gras, et la tristesse de sa physionomie en augmentoit la douceur. Sa demarche étoit lente, son air timide, ce qui fesoit conjecturer la plus grande modestie dans son esprit.

Bettine lorsque nous entrames étoit, ou fesoit semblant d'être endormie. Le pere Mancia commença par empoigner un goupillon, et l'arroser d'eau lustrale: elle ouvrit les yeux, regarda le moine, et les referma dans l'instant: puis elle les réouvrit, le regarda un peu mieux, se mit sur son dos, laissa tomber ses bras, et avec sa tête joliment penchée se livra à un sommeil, dont rien n'avoit la plus douce apparence.

L'exorciste de bout tira de sa poche son rituel, et l'étola qu'il mit sur son cou, et un reliquiaire qu'il plaça sur la poitrine de l'endormie. Puis avec l'air d'un saint il nous pria de nous mettre tous à genoux pour prier Dieu qu'il lui fasse connoître si la patiente étoit obsédée, ou affectée de maladie naturelle. Nous laissa là une demie heure toujours lisant à voix basse. Bettine ne bougeoit pas.

Lors, je crois, de jouer ce rôle, il prie le docteur de l'écouter à l'écart. Ils entrèrent dans la chambre, d'où ils sortirent un quart d'heure après, excités par un grand éclat de rire de la folle qui d'abord qu'elle le vit reparoître leur tourna le dos. Le père Marcia fit un sourire, plongea, et replongea l'aspergille dans le benitier, nous arrosa généreusement tous, et partit.

Le docteur nous dit qu'il reviendroit le lendemain, et qu'il s'étoit engagé de la délivrer en trois heures si elle étoit possédée; mais qu'il ne promettoit rien si elle étoit folle. La mère le dit sûre qu'il la délivreroit, et elle remercia Dieu de lui avoir fait la grace de voir un saint avant de mourir. Rien n'étoit si joli que le derrière de Bettine le lendemain. Elle commença à tenir les propos les plus fous que poëte pût inventer, et elle ne les interrompit pas à l'apparition du charmant exorciste, qui après en avoir joui un quart d'heure s'avisa de toutes pièces, et nous pria de sortir. Il fut d'abord obéi. La porte resta ouverte; mais c'est égal. Qui auroit osé y entrer? Nous n'entendîmes durant l'espace de trois heures que le plus morne silence. A midi il appella, et nous entrâmes. Bettine étoit là triste, et fort tranquille, tandis que la mère plioit bagage. Il partit en disant qu'il reviendroit, et priant le docteur de lui en donner des nouvelles. Bettine dîna dans son lit, soupa à table, fut sage le lendemain,

mais voila ce qui arriva pour me rendre sûr qu'elle n'étoit ni folle ni possedée.

C'étoit l'avantveille de la purification de Notre Dame; le docteur étoit accoutumé de nous faire comunier à la paroisse; mais il nous conduisoit à confesse à St Augustin, eglise deservie par les Jacobins de Padoue. Il nous dit à table de nous y disposer pour le surlendemain. La mere dit vous devriez tous aller vous confesser au pere Mancia pour avoir l'absolution d'un si saint homme. Je compt d'y aller aussi. Candiani, et les Feltrins ~~[illegible]~~ y consentirent; je n'ai rien dit.

Ce projet m'a deplu; mais j'ai dissimulé, bien determiné à empecher son execution. Je croyois au sceau de la confession, et je n'étois pas capable d'en faire une fausse; mais sachant que j'étois le maitre de choisir mon confesseur, je n'aurois certainement jamais eu la bêtise d'aller dire au pere Mancia ce qui m'étoit arrivé avec une fille qu'il auroit d'abord deviné que ce ne pouvoit être que Bettine. J'étois sûr que Candiani lui diroit tout, et j'en ~~[illegible]~~ étois fort faché.

Le lendemain de bonne heure elle vint à mon lit pour me porter un petit collet, et elle me glissa cette lettre.

" Haïssez ma vie; mais respectez mon honneur, et une ombre
" de paix à laquelle j'aspire. Aucun de vous ne doit aller
" demain à confesse chez le pere Mancia. Vous etes le seul qui
" pouvez faire avorter ce dessein, et vous n'avez pas besoin que
" je vous en suggere le moyen. Je verrai s'il est vrai que vous
" ayez de l'amitié pour moi.

BnF NSB

Il est incroyable comme cette pauvre fille me fit pitié à la lecture de ce billet. Malgré cela je lui ai repondu ainsi.

" Je conçois que malgré toutes les inviolables lois de la con=
" fession, le projet de votre mere doit vous inquieter; mais

" je ne conçois pas comment pour faire avorter ce projet vous
" puissiez compter sur moi plutot que sur Landiani, qui s'en
" est declaré approbateur. Tout ce que je peux vous promettre
" c'est que je ne serai pas de la partie; mais je ne peux ~~[illegible]~~ rien
" ~~[illegible]~~ sur votre amant. C'est à vous à lui parler.

Voici la reponse qu'elle me donna. " Je n'ai plus parlé à
" Landiani depuis la fatale nuit qui m'a rendue malheu=
" reuse; et je ne lui parlerai plus quand même en lui parlant
" je pourrois redevenir heureuse. C'est à vous seul que je
" veux devoir ma vie, et mon honneur

Cette fille me paroissoit plus etonnante que toutes celles,
dont les romans que j'avois lus m'avoient representé
les merveilles. Il me sembloit de me voir joué par elle
avec une effronterie sans exemple. Je voyois qu'elle vou=
loit me remettre dans ses chaines; et malgré que je ne m'en
souciasse pas, je ~~[illegible]~~ me suis cependant determiné à faire l'ac=
tion genereuse, dont elle me croyoit uniquement capable.
Elle se sentoit sûre de réussir; mais dans quelle école avoit
elle apris à si bien connoitre le coeur humain? En lisant
des romans. Il se peut que la lecture de plusieurs soit la
cause de la perte d'une grande quantité de filles; mais
il est certain que la lecture des bons leur aprend la gen=
tillesse, et l'exercice des vertus sociales.

Determiné donc à avoir pour cette fille toute la complai=
sance dont elle me croyoit capable, j'ai dit au docteur dans le
moment que nous allions nous coucher, que ma conscience m'obli=
geoit à le prier de me dispenser d'aller me confesser au
pere Mancia, et que je desirois de n'etre pas en cela different
de mes camarades. Il me repondit qu'il penetroit mes raisons,
et qu'il nous conduiroit tous à S.t Antoine. Je lui ai baisé la main.

La chose fut faite ainsi, et j'ai vu Bettine à midi venir à table avec la satisfaction peinte sur sa figure.

Une engelure ouverte m'obligeant à rester au lit, et le docteur étant allé à l'eglise avec tous mes camarades, Bettine étant restée seule à la maison, elle vint s'asseoir sur mon lit. Je m'y attendois. J'ai alors vu le moment de la grande explication, qui dans le fond ne me deplaisoit pas.

Elle debuta par me demander si j'etois faché de l'occasion qu'elle saisissoit de me parler. Non, lui repondis-je, car vous me procurez celle de vous dire que les sentimens que j'ai pour vous n'étant que ceux de l'amitié vous devez être sûre que pour l'avenir le cas que je puisse vous inquieter n'arrivera jamais. Ainsi vous ferez tout ce que vous voudrez. Pour me regler autrement il faudroit que je fusse amoureux de vous; et je ne le suis plus. Vous avez etouffé le germe d'une belle passion dans un instant. A peine rentré dans ma chambre après le coup de pied que Candiani m'a donné, je vous ai haye, puis meprisée, puis vous m'etes devenue indifferente, et enfin ~~[illegible]~~ l'indifference a disparu lorsque j'ai vu de quoi votre esprit est capable. Je suis devenu votre ami, je pardonne à vos foiblesses, et m'etant accoutumé à vous considerer telle que vous etes, j'ai conçu pour vous l'estime la plus singuliere par rapport à votre esprit. J'en ai été la dupe, mais n'importe: il existe, il est surprenant, divin, je l'admire, je l'aime, et il me semble que l'hommage que je lui dois est celui de nourir pour l'objet qui le possede l'amitié la plus pure. Payez moi de la meme monnoye. Verité, sincerité, et point de detours. Finissez donc toutes les niaiseries, car vous avez deja gagné sur moi tout ce que vous pouviez pretendre. La seule pensée d'amour me rebute, car je ne peux aimer que sûr d'etre aimé

uniquement. Vous etes la maitresse d'attribuer ma sotte delicatesse à mon age; mais la chose ne peut pas etre autrement. Vous m'avez ecrit que vous ne parlez plus à Candiani, et si je suis la cause de cette rupture croyez que j'en suis faché. Votre honneur exige que vous tachiez de vous raccomoder; et je dois me garder à l'avenir de lui causer le moindre ombrage. Songez aussi que si vous l'avez rendu amoureux le seduisant de la même façon, dont vous vous etes servie vis à vis de moi, vous avez doublement tort, car il se peut que s'il vous aime vous l'ayez rendu malheureux.

Tout ce que vous m'avez dit, me repondit Bettine, est fondé sur le faux. Je n'aime pas Candiani, et je ne l'ai jamais aimé. Je l'ai hay, et je le hais, parcequ'il a merité ma haine, et je vous en convaincrai, malgré que l'apparence me condamne. Pour ce qui regarde la seduction, je vous prie de m'epargner ce vil reproche. Songez vous aussi que si vous ne m'aviez pas seduite d'avance, je n'aurois jamais fait ce dont je me suis bien repentie par des raisons que vous ignorez, et que je vais vous aprendre. La faute que j'ai comise n'est grande que parceque je n'ai pas prevu le tort qu'elle pouvoit me faire dans la tete sans experience d'un ingrat comme vous capable de me la reprocher.

Bettine pleuroit. Ce qu'elle venoit de me dire etoit vraisemblable, et flatteur; mais j'avois trop vu. Outre cela, ce dont elle m'avoit fait voir son esprit capable me rendoit sûr qu'elle alloit m'en imposer, et que sa demarche n'etoit que l'effet de son amour propre qui ne la laissoit pas souffrir en paix une victoire de ma part qui l'humilioit trop.

Inebranlable dans mon idée, je lui ai repondu que je croyois tout ce qu'elle venoit de me dire sur l'etat de son coeur avant le badinage qui m'avoit fait devenir amoureux d'elle, et par consequent je lui ai promis de lui epargner pour l'avenir le titre de seductrice. Mais convenez, lui dis-je, que la violence de

votre feu ne fut que momentanée, et qu'il n'a fallu qu'un leger souffle pour l'éteindre. Votre vertu qui ne s'est ecartée de son devoir qu'une seule heure, et qui a repris tout d'un coup l'empire sur vos sens qui s'etoient egarés merite quelqu'eloge. Vous qui m'adoriez devintes dans un moment insensible à toutes mes peines que je ne manquois pas de vous faire connoitre. Il me reste à savoir comment cette vertu pouvoit vous être si chere, tandis que Candiani ne cessoit de lui faire faire naufrage toutes les nuits entre ses bras.

Voici, me dit elle alors (en me regardant de cet air qu'on a quand on est certain de la victoire) où je vous voulois. Voici ce que je ne pouvois pas vous faire savoir, et ce que je n'ai jamais pu vous dire, car vous vous etes refusé au rendez vous que je ne vous ai demandé qu'au seul dessein de vous faire connoitre la verité.

Candiani, poursuivit elle à me dire, m'a fait une declaration d'amour huit jours après qu'il est entré chez nous. Il me demanda mon consentement pour me faire demander en mariage par son propre pere d'abord qu'il auroit achevé ses études. Je lui ai repondu que je ne le connoissois pas encore bien, que je n'avois pas de volonté la dessus; et je l'ai prié de ne me parler plus de cela. Il fit semblant d'être devenu tranquille; mais je me suis apperçue, peu de tems après, qu'il ne l'étoit pas un jour qu'il me pria d'aller quelque fois le peigner. Quand je lui ai repondu que je n'en avois pas le tems il me dit que vous etiez plus heureux que lui. Je me suis moquée de ce reproche, et de ses soupçons, car toute la maison savoit que j'avois soin de vous.

Ce fut quinze jours après que je lui ai refusé le plaisir d'aller le peigner qu'il m'est arrivé de passer avec vous une heure dans ce badinage que vous savez, et qui, comme de raison, fit naitre

un feu qui vous donna des idées que vous ne connoissiez pas auparavant. Quant à moi, je me trouvois fort contente; je vous aimois, et m'étant abandonnée à des desirs naturels à ma passion, nul remords ne pouvoit m'inquieter. Il me tardoit de me voir avec vous le lendemain; mais le même jour après souper le premier moment de mes peines arriva. Candiani glissa entre mes mains ce billet, et cette lettre, que dans la suite j'ai cachés dans un trou du mur avec intention de vous les faire voir à tems et lieu.

Bettine alors me remit la lettre, et le billet. Voici le billet.

» Ou recevez moi pas plus tard que cette nuit dans votre cabinet,
» en laissant entrebaillée la porte qui donne dans la cour ~~entrebaillée~~, ou pen=
» sez à vous tirer d'affaires demain vis à vis du docteur au quel
» je remettrai la lettre dont vous voyez la copie ci jointe.

La lettre contenoit le recit d'un delateur infame et enragé, qui effectivement pouvoit avoir des suites tres facheuses. Il disoit au docteur que sa soeur passoit avec moi les matinées dans un commerce criminel, lorsqu'il alloit dire la messe, et il lui promettoit de lui donner la dessus des tels eclaircissemens qu'il ne pourroit pas en douter.

Après avoir fait la reflexion, poursuivit Bettine, que le cas exigeoit, je me suis determinée à ecouter ce monstre. J'ai laissé la porte entrouverte, et je l'ai attendu ayant mis dans ma poche un stylet de mon pere. Je l'ai attendu à la porte pour qu'il me parle là, mon cabinet n'étant separé de celui où couche mon pere que d'une cloison. Le moindre bruit auroit pu l'eveiller.

A ma premiere question sur la calomnie que contenoit la lettre qu'il me menaçoit de donner à mon frere, il me repondit que ce n'etoit pas une calomnie, car il avoit vu lui même tout l'entretien que nous avions eu le matin par un trou qu'il avoit fait ~~lui même~~ dans le plancher du grenier perpendiculaire à votre lit, où il alloit se mettre d'abord que j'entrois chez vous. Il conclut qu'il alloit decouvrir tout à mon frere, et à ma mere si je m'obstinois à lui refuser les mêmes complaisances qu'il etoit sûr que j'avois pour vous. Après lui avoir dit dans ma juste colere les injures les plus atroces, et l'avoir appellé lache espion, et calomniateur, car il ne pouvoit avoir vu que des enfantillages, j'ai fini par lui jurer qu'il se flattoit en vain de me reduire par

des menaces à avoir pour lui les memes complaisances. Il se mit alors à me demander mille pardons, et à me representer que je ne devois attribuer qu'à ma rigueur sa demarche, à laquelle il ne se seroit jamais determiné sans la passion que je lui avois inspirée, et qui le rendoit malheureux. Il convint que sa lettre pouvoit etre calomnieuse, et qu'il en avoit agi en traitre, et il m'assura qu'il n'employeroit jamais la force pour obtenir des faveurs qu'il ne vouloit devoir qu'à la constance de son amour. Je me suis crue obligée à lui dire que je pourrois l'aimer dans la suite, et à lui promettre que je n'irois plus à votre lit lorsque le docteur n'y seroit pas; et je l'ai renvoyé content sans qu'il osa me demander un seul baiser lorsque je lui ai promis que nous pourrions nous parler quelqu'autre fois dans le meme endroit.

Je suis allée me coucher au desespoir songeant que je ne pourrois plus ni vous voir lorsque mon frere n'y seroit pas, ni vous en faire savoir la raison par rapport aux consequences. Trois semaines s'ecoulerent ainsi, et ce que j'ai souffert est incroyable, car vous ne manquiez pas de me presser, et je me voyois toujours obligée à vous manquer. Je craignois même le moment dans le quel je me serois trouvée seule avec vous, car j'étois sûre que je n'aurois pas pu m'empecher de vous découvrir la raison de la difference de mes procedés. Ajoutez que je me voyois obligée au moins une fois par semaine à me rendre à la porte de l'allée pour parler au coquin, et moderer par des paroles son impatience.

Je me suis enfin determinée à finir mon martire quand je me suis vue menacée par vous aussi. Je vous ai proposé d'aller au bal habillé en fille; j'allois vous decouvrir toute l'intrigue, et vous laisser le soin d'y remedier. Cette partie de bal devoit deplaire à Candiani; mais mon parti etoit pris. Vous savez de quelle espece fut le contretems. Le depart de mon frere avec mon pere vous inspira à tous les deux la même pensée. Je vous ai promis d'aller dans votre chambre avant de recevoir le billet de Candiani qui ne me demandoit pas le rendez-vous; mais qui m'avertissoit qu'il alloit se mettre dans mon cabinet. Je n'ai eu ni le tems de lui dire que j'avois des raisons pour lui defendre d'y aller, ni celui de vous avertir que je n'irois chez vous qu'après minuit comme

j'avois pensé de faire, car après une heure de bavardage j'e=
tois sûre de renvoyer ce malheureux dans sa chambre; mais le
projet qu'il avoit enfanté, et qu'il se crut en devoir de me comu=
niquer demandoit un tems beaucoup plus long. Il ne m'a pas
été possible de le faire partir. J'ai dû l'écouter, et le souffrir toute
la nuit. Ses plaintes, et ses exagerations sur son malheur ne finis=
soient jamais. Il se plaignoit de ce que je ne voulois pas consentir à un
projet, que, si je l'avois aimé, j'aurois dû approuver. Il s'agissoit de
m'enfuire avec lui la semaine sainte pour aller à Terrare, où
il a un oncle qui nous auroit accueillis, et auroit facilement fait
entendre raison à son pere pour être dans la suite heureux
toute notre vie. Les objections de ma part, ses réponses, les
details, les explications pour l'applanissement des difficultés
eurent besoin de toutte la nuit. Mon coeur saignoit pensant
à vous; mais je n'ai rien à me reprocher; et il n'est rien arri=
vé qui puisse me rendre indigne de vôtre estime. Le seul moyen
que vous puissiez avoir pour me la refuser est ~~[illegible]~~ celui de croire
que tout ce que je viens de vous dire est un conte; mais vous vous
tromperez, et vous serez injuste. Si j'avois pu me resoudre à des
sacrifices qui ne sont dus qu'à l'amour, j'aurois pu faire sortir de
mon cabinet ce traitre une heure après qu'il y étoit entré;
mais j'aurois preferé la mort à cet affreux expedient. Pou=
vois-je deviner que vous étiez dehors exposé au vent, et à la
neige? Nous étions tous les deux à plaindre; mais moi plus
que vous. Tout cela ~~[illegible]~~ dans le ciel pour me faire perdre
la santé, et la raison que je ne possede plus que par intervalles
sans être jamais sûre que mes convulsions ne me reprennent.
On pretend que je ~~[illegible]~~ sois ensorcelée, et que des demons se soyent
emparés de moi. Je ne sais rien de tout cela; mais si c'est vrai,
me voila la plus miserable de toutes les filles.

A ce point elle se tut en laissant un libre cours à ses larmes,
et à ses gemissemens. L'histoire qu'elle m'avoit debitée etoit possible,

mais elle n'étoit pas croyable.

Forse era ver, ma non però credibile
A chi del senso suo fosse signore

et je possedois mon bon sens. Ce qui causoit alors mon emotion etoient ses pleurs, dont la realité ne me laissoit pas lieu de douter. Je les attribuois à la force de son amour propre. J'avois besoin de conviction pour ceder; et pour convaincre il ne faut pas le vraisemblable mais l'evident. Je ne pouvois ajouter foi ni à la moderation de Landiani, ni à la patience de Bettine, ni à l'emploi de sept heures dans un seul propos. Malgré cela je ressentois une espece de plaisir à prendre pour bon argent comptant toute la fausse monnoye qu'elle m'avoit debitée.

Après avoir essuyé ses larmes, elle fixa ses beaux yeux dans les miens, croyant d'y discerner les marques visibles de sa victoire; mais je l'ai étonnée lui touchant un article que par artifice elle avoit negligée dans son apologie. La rethorique n'employe les secrets de la nature que comme les peintres qui veulent l'imiter. Tout ce qu'ils donnent de plus beau est faux.

L'esprit delié de cette fille, qui ne s'étoit pas raffiné par l'étude, pretendoit à l'avantage d'etre supposé pur et sans art: il le savoit, et il se servoit de cette connoissance pour en tirer parti; mais cet esprit m'avoit donné une trop grande idée de son habileté.

Eh quoi? lui dis-je, ma chere Bettine; tout vôtre recit m'a attendri; mais comment voulez vous que je croye naturelles vos convulsions, la belle folie de votre raison egarée, et les symptomes d'energumene que vous avez laissé voir trop à propos dans les exorcismes, malgré que tres serieusement vous dites que sur cet article vous avez des doutes!

BnF MSS

A ces mots elle se tint muette cinq ou six minutes en me regardant fixement; puis en baissant ses yeux elle se mit à pleurer ne disant de tems en tems autre chose que pauvre malheureuse! Cette situation à la fin me devenant genante, je lui ai demandé ce que je pouvois faire pour elle. Elle me répondit d'un ton triste que si mon coeur ne me disoit rien, elle ne savoit pas ce qu'elle pouvoit exiger de moi. Je croyois, me dit elle, de pouvoir regagner sur

votre cœur des droits que j'ai perdus. Je ne vous interesse plus. Poursuivez à me traiter durement, et à supposer fictions des maux reels, dont vous etes la cause, et que vous augmentez maintenant. Vous vous en repentirez trop tard, et dans votre repentir vous ne vous trouverez pas heureux.

Elle alloit partir; mais la croyant capable de tout elle me fit peur. Je l'ai rappellée pour lui dire que le seul moyen qu'elle pouvoit avoir pour regagner ma tendresse étoit celui de passer un mois sans convulsions, et sans avoir besoin qu'on aille chercher le beau pere Mancia. Tout cela, me repondit elle, ne depend pas de moi; mais que voulez vous dire par cette epithete de beau que vous donnez au Jacobin? Supposeriez vous?..... — Point du tout, point du tout; je ne suppose rien, car j'aurois besoin d'être jaloux pour supposer quelque chose; mais je vous dirai que la preference que vos diables donnent aux exorcismes de ce beau moine sur ceux du vilain capucin est sujette à des commentaires qui ne vous font pas d'honneur. Reglez vous d'ailleurs comme il vous plaira.

Elle partit; et un quart d'heure après tout le monde rentra. Après souper, la servante me dit sans que je l'interroge que Bettine s'étoit couchée avec des fort frissons après avoir fait transporter son lit dans la cuisine près de celui de sa mere. Cette fievre pouvoit être naturelle; mais j'en doutois. J'étois sûr qu'elle ne se seroit jamais determinée à se bien porter, car elle m'auroit fourni par là un trop fort argument pour la croire fausse aussi dans la pretendue innocence de ses entretiens avec Candiani. Je regardois aussi comme un artifice celui d'avoir fait transporter son lit dans la cuisine.

Le lendemain, le medecin Olivo lui ayant trouvé une forte fievre, dit au docteur qu'elle lui causeroit des vaniloques, mais qu'ils viendroient de la fievre, et non pas des diables. Bettine effectivement delira toute la journée; mais le docteur

devenu de l'avis du medecin laissa dire sa mere, et n'envoya pas chercher le ~~medecin~~ jacobin. La fievre fut encore plus forte le troisieme jour, et destaches sur la peau firent soupçonner la petite verole qui se declara le quatrieme. On a d'abord envoyé loger ailleurs Candiani, et les deux Tettrins qui ne l'avoient pas eue, et n'etant pas dans le cas de la craindre, je suis resté seul. La pauvre Betine fut tellement couverte de cette peste que le sixieme jour on ne voyoit plus sa peau sur tout son corps nulle part. Ses yeux se fermerent, on dut lui couper tous les cheveux, et on desespera de sa vie lorsqu'on vit qu'elle en avoit la bouche, et le gozier si plein qu'on ne pouvoit plus lui introduire dans l'oesophage que quelques gouttes de miel. On n'appercevoit plus dans elle autre mouvement que celui de la respiration. Sa mere ne s'eloignoit jamais de son lit, et on me trouva admirable lorsque j'ai porté près du même lit ma table avec mes cahiers. Cette fille étoit devenue quelque chose d'affreux: sa tête etoit d'un tiers plus grosse: on ne lui voyoit plus de nez, et on craignoit pour ses yeux quand meme elle en echapperoit. Ce qui m'incomodoit extremement, et que j'ai voulu constament souffrir, fut sa puante transpiration.

Le neuvieme jour le curé vint lui donner l'absolution, et les saintes huiles, puis il dit qu'il la laissoit entre les mains de Dieu. Dans une scene si triste les dialogues de la mere de Bettine avec le docteur me fesoient rire. Elle vouloit savoir si le diable qui la possedoit pouvoit alors lui faire faire des folies, et ce que ce diable deviendroit si elle venoit à mourir, car elle ne le croyoit pas assez beste pour rester dans un corps si degoutant. Elle lui demandoit s'il pouvoit s'emparer de l'ame de la pauvre fille. Le pauvre docteur theologien ubiquiste repondoit à toutes ces questions des choses qui n'avoient pas l'ombre du bon sens, et qui embarassoient toujours plus la pauvre femme.

Le dixieme, et onzieme jour l'on craignit à tout moment de la perdre. Tous ses boutons pouris devenus noirs suppuroient, et infec=

toient l'air: personne n'y resistoit excepté moi que l'etat de cette pauvre créature desoloit. Ce fut dans cet état epouvantable qu'elle m'inspira toute la tendresse que je lui ai temoignée après sa guerison.

Le treizieme jour, lorsqu'elle n'eut plus de fievre, elle commença à avoir un mouvement d'agitation à cause d'une demageaison insoutenable, et qu'aucun remede n'auroit pu mieux calmer que ces puissantes paroles que je lui disois à tout moment: souvenez vous Bettine que vous allez guerir; mais que si vous osez vous grater vous resterez si laide que personne ne vous aimera plus.

On peut defier tous les physiciens de l'univers de trouver un frein plus puissant que celui ci contre la demangeaison d'une fille qui sait d'avoir été belle, et qui se voit dans le risque de devenir laide par sa faute si elle se grate.

Elle ouvrit enfin ses beaux yeux, on la changea de lit, et on la transporta dans sa chambre. Un abcès qui lui vint au cou la retint au lit jusqu'à Pagues. Elle m'inocula de huit à dix boutons, dont trois m'ont laissé la marque ineffaçable sur la figure: ils me firent honneur près de Bettine qui reconnut alors que je meritois uniquement sa tendresse. Sa peau resta toute couverte de taches rouges qui ne disparurent qu'au bout d'un an. Elle m'a aimé dans la suite sans aucune fiction, et je l'ai aimée sans jamais m'emparer d'une fleur que la destinée aidée par le prejugé avoit reservée à l'Hymenée. Mais quel pitoyable Hymenée! Ce fut deux ans après qu'elle devint epouse d'un cordonnier nommé Pigozzo infame coquin qui la rendit pauvre et malheureuse. Le docteur son frere dut prendre soin d'elle. Quinze ans après il la conduisit avec lui à S. George de la Vallée, dont il fut elu archipretre. Etant allé le voir il y a dixhuit ans, j'ai trouvé Bettine vieille, malade, et mourante. Elle expira sous mes yeux l'an 1776 vingt quatre heures après mon arrivée chez elle. Je parlerai de cette mort à sa place.

Ma mere arriva dans ce tems là de Petersbourg, où l'imperatrice Anna Ivanovnna ne trouva pas la comédie italienne assez amusante. Toute la troupe etoit deja de retour en Italie,

BnF MSS

et ma mere avoit fait le voyage avec Carlin Bertinazzi Arle=
quin, qui mourut à Paris l'année 1783. A peine arrivée à
Padoue elle envoya avertir de son arrivée le docteur Gozzi
qui me conduisit d'abord à l'auberge où elle logeoit avec
son compagnon de voyage. Nous y dinames, et avant de par=
tir elle lui fit present d'une fourure, et elle me donna une
peau de loup cervier pour que j'en fisse present à Bettine. Six
mois après elle me fit aller à Venise pour me voir encore
une fois avant de partir pour Dresde où elle avoit été en=
gagée pour toute la vie au service de l'electeur de Saxe Au=
gusta III roi de Pologne. Elle conduisit avec elle mon
frere Jean qui avoit alors huit ans, et qui en partant pleuroit
comme un desesperé, ce qui me fit conjecturer beaucoup de
~~[illegible]~~ sottise dans son caractere, car dans ce depart il n'y avoit
rien de tragique. Il fut le seul qui dut toute sa fortune à
notre mere, dont cependant il n'étoit pas le bien aimé.

Après cette epoque j'ai passé encore un an à Padoue étudiant
les droits, dont je suis devenu docteur à l'age de seize ans, a=
yant eu dans le civil le point de testamentis, et dans le
canon utrum hebrei possint construere novas sinagogas.
Ma vocation étoit celle d'étudier la medicine pour en
exercer le metier pour lequel je me sentois un grand penchant,
mais on ne m'ecouta pas: on voulut que je m'applicasse à l'é=
tude des lois pour lesquelles je me sentois une aversion invin=
cible. On pretendoit que je ne pouvois faire ma fortune que de=
venant avocat, et ce qui est pire, avocat ecclesiastique, par=
ce qu'on trouvoit que j'avois le don de la parole. Si on y avoit
bien pensé on m'auroit contenté en me laissant devenir me=
decin, où le charlatanisme fait encore plus d'effet que dans
le metier d'avocat. Mais je n'ai fait ni l'un ni l'autre;
et cela ne pouvoit pas etre autrement. Il se peut que
ce soit par cette raison que je n'ai jamais voulu ni me servir
d'avocats quand il m'est arrivé d'avoir des pretentions
legales au bureau, ni appeller des medecins quand j'ai eu

des maladies. La chicane ruine beaucoup plus de familles qu'elle n'en soutient; et ceux qui meurent tués par les medecins sont beaucoup plus nombreux que ceux qui guerissent. Le resultat est que le monde seroit beaucoup ~~plus~~ moins malheureux sans ces deux engeances.

Le devoir d'aller à l'université qu'on appelle le Bo pour aller ecouter les leçons des professeurs m'avoit mis dans la necessité de sortir tout seul, et j'en étois charmé, car avant ce moment là je ne m'étois jamais reconnu pour homme libre. Voulant jouir en plein de la liberté, dont je me voyois en possession, j'ai fait toutes les mauvaises connoissances possibles avec les plus fameux écoliers. Les plus fameux devoient être les plus libertins, joueurs, coureurs de mauvais lieux, ivrognes, debauchés, bourreaux d'honetes filles violens, faux, et incapables de nourir le moindre sentiment de vertu. Ce fut en compagnie de gens de cette espece que j'ai commencé à connoitre le monde en l'étudiant sur le fier livre de l'experience.

La theorie des moeurs n'est d'autre utilité à la vie de l'homme que de celle qui resulte à celui qui avant de lire un livre en parcourt l'index: quand il l'a lu il ne se trouve informé que de la matiere. Telle est l'école de morale que nous donnent les sermons, les preceptes, et les histoires que nous content ceux qui nous elevent. Nous ecoutons tout avec attention; mais lorsque le cas nous arive de mettre à profit les avis qu'on nous a donné, il nous vient envie de voir si la chose sera comme elle nous a été predite: nous nous y livrons, et nous nous trouvons punis par le repentir. Ce qui nous dedommage un peu c'est que dans ces moments là nous nous reconnoissons pour savans, et pour possesseurs du droit d'instruire les autres. Ceux que nous endoctrinons ne font ni plus ni moins de ce que nous avons fait, d'où il resulte que le monde reste toujours là, ou va de mal en pire.

5B Etas parentum pejor avis tulit nos nequiores mox daturos progeniem vitiosiorem. ~~Pour faire devenir sage le monde tout entier, il faudroit que pour cinquante ans de suite le genre humain cessât de mourir et de naître. Alors la fin de ce dernier siècle la folie ne regneroit plus sur la terre. Mais quelle tristesse! On ne trouveroit autre ressource que dans la bonne chère, dans les voyages, dans la littérature, et dans la froide amitié. [illegible] Le [illegible] de la folie, elle fait tous ses grands.~~

Dans le privilege donc que le docteur Gozzi m'a accordé de sortir tout seul j'ai trouvé la connoissance de plusieurs verités, qui avant ce moment non seulement m'étoient inconnues, mais dont je ne supposois pas l'existence. A mon apparition les plus agguerris s'emparerent de moi, et me sonderent. Me trouvant nouveau en tout ils se determinerent à m'instruire me fesant tomber dans tous les panneaux. Ils me firent jouer, et après m'avoir gagné le peu d'argent que j'avois, ils me firent perdre sur ma parole, et ils m'aprirent à faire des mauvaises affaires pour payer. J'ai commencé à apprendre ce que c'étoit que d'avoir des chagrins. J'ai apris à me meffier de tous ceux qui ~~me louoient~~ louent en face, et à ne point du tout compter sur les offres de ceux qui ~~me flattoient~~ flattent. J'ai apris à vivre avec les chercheurs de querelle, dont il faut fuir la societé, ou être à tout moment sur les bords du precipice. Pour ce qui regarde les femmes libertines de mêtier je ne suis pas tombé dans leurs filets parceque je n'en voyois pas une seule si jolie que Bettine; mais je n'ai pas pu me defendre du desir de cette espece de gloire qui derive d'un courage dependant du mepris de la vie.

Les ecoliers de Padoue jouissoient dans ce tems là de grands privileges. C'étoient des abus que l'ancienneté avoit rendus legaux: c'est le caractere primitif de presque tous les privileges. Ils different des prerogatives. Le fait est que les écoliers pour tenir leurs privileges en force commettoient des crimes. On ne punissoit pas à la rigueur les coupables, parceque la raison d'état ne vouloit pas qu'on diminuat par la ~~rigueur~~ severité l'affluence des écoliers qui accouroient de toute l'Europe à cette celebre université. La maxime du gouvernement venitien étoit de payer à tres cher prix des professeurs d'un grand nom, et de laisser vivre ceux qui venoient ecouter leurs leçons dans la plus grande liberté. Les écoliers ne dependoient que d'un chef ecolier qu'on appelloit Syndic. C'étoit un gentilhomme etranger qui devoit tenir un état, et répondre au gouvernement de la conduite des ecoliers. Il devoit les livrer à la justice lorsqu'ils violoient les lois, et les écoliers se soumettoient à ses sentences, parceque quand ils avoient une apparence de raison il les defendoit aussi. Ils ne vouloient par exemple pas souffrir que les comis aux fermes visitassent leurs mâles, et les sbirres ordinaires n'auroient jamais osé arrêter un écolier: ils portoient toutes les armes defendues qu'ils vouloient; ils trompoient impunement des filles de famille que leur parens ne savoient pas tenir en reserve: ils inquietoient souvent le repos public par des impertinences nocturnes; c'étoit une jeunesse effrenée qui ne demandoit qu'à satisfaire

ses caprices, s'amuser, et rire.

Il est arrivé dans ce tems là qu'un sbirre entra dans un caffé où il y avoit deux ecoliers. Un de ceux ci lui ordonna de sortir, le sbirre le mepria, l'écolier lui lacha un coup de pistolet, et le manqua, mais le sbirre riposta, et blessa l'ecolier, puis se sauva. Les ecoliers s'assemblerent au Bo, et allerent divisés en plusieurs pelotons chercher des sbirres pour venger l'affront reçu en les massacrant; mais dans une rencontre deux ecoliers resterent morts. Tout le corps des ecoliers s'unit alors, et jurerent de ne jamais mettre bas les armes que lorsqu'il n'y auroit plus de sbirres à Padoue. Le gouvernement s'en mêla, et le sindic s'engagea de faire mettre bas les armes aux ecoliers moyennant une satisfaction, puisque les sbirres avoient tort. Le sbirre qui avoit blessé l'ecolier fut pendu, et la paix fut faite; mais dans les huit jours avant qu'on fasse cette paix tous les ecoliers allant par Padoue divisés en patrouilles je n'ai pas voulu être moins brave que les autres, et j'ai laissé que le docteur dise. Armé de pistolets, et de carabine je suis allé tous les jours avec mes compagnons chercher l'ennemi. Je fus tres mortifié que la compagnie dont j'etois membre ne rencontra jamais aucun sbirre. Le docteur à la fin de cette guerre se moqua de moi; mais Bettine admira mon courage.

~~Cette demelée entre sbirres, et écoliers me donna une idée de la guerre, et me rendit convaincu que si j'en avois embrasé le metier je n'aurois pas manqué de courage, mais je n'ai pas eu le tems d'y penser~~

Dans ce nouveau train de vie, ne voulant pas paroitre

moins riche que mes nouveaux amis, je me mis bientôt
à des dépenses que je ne pouvois pas soutenir : j'avois vendu,
ou engagé tout ce que j'avois, et j'avois fait des dettes que je ne
pouvois pas payer. Ce fut mes premiers chagrins, et les plus
cuisans qu'un jeune homme puisse ressentir.

J'avois écrit à ma bonne grand-mere pour lui demander
du secours ; mais au lieu de me l'envoyer, elle vint elle-même
à Padoue ramener le Docteur Gozzi, et Battina, et me con-
duisit à Venise le 1 d'Avril 1739.

Le Docteur au moment de mon depart me fit present
en versant des larmes de ce qu'il avoit de plus cher. Il me
mit au cou une relique je ne me souviens plus de quel saint,
que j'aurois peut-être encore si elle n'avoit pas été liée en
or. Le miracle qu'elle fit fut de me tirer dans un urgent
besoin. Toutes les fois que je fus retourné à Padoue pour a-
chever mon droit j'avois logé chez lui ; mais toujours affligé de
voir privé de Battina le coquin qui devoit l'épouser, et
pour le quel elle ne ~~devoit pas~~ me paroissoit pas faite. J'étois fachée
de la lui avoir arrachée. C'étoit un préjugé que j'avois ;
mais duquel je n'ai pas tardé à me défaire.

Bnf
Mss

Nd I
30

Chap. IV.

BnF
Mss

p. 57—86

Chapitre IV

Le patriarche de Venise me donne les ordres mineurs. Ma connoissance avec le senateur Malipiero, avec Therese Imer, avec la niece du curé, avec Madame Orio, avec Nanette, et Marton, avec la Cavamacchie. Je deviens predicateur. Mon aventure à Pasean avec Lucie. Rendez vous au troisieme etage.

Il vient de Padoue, où il a fait ses etudes étoit la formule avec la quelle on m'annonçoit par tout, et qui à peine prononcée m'attiroit la taciturne observation de mes egaux en condition, et en age, les complimens des peres de famille, et les caresses des vieilles femmes, dont plusieurs qui n'étoient pas vieilles vouloient passer pour telles pour pouvoir deçament m'embrasser. Le curé de St. Samuel nommé Josello après m'avoir installé à son eglise me presenta à monseigneur Correr patriarche de Venise, qui m'a tonsuré, et quatre mois après par grace speciale il m'a conferé les quatre ordres mineurs. La consolation de ma grand-mere etoit extreme. On me trouva d'abord des bons maitres pour poursuivre mes études, et M. Baffo a choisi l'abbé Schiavo pour m'apprendre à écrire purement en italien, et sur tout la langue de la poésie pour la quelle j'avois un penchant decidé. Je me suis trouvé parfaitement bien logé avec mon frere François qu'on avoit mis à etudier l'architecture théatrale. Ma soeur, et mon frere le posthume demeuroient avec ma grand-mere dans une autre maison à elle appartenante, et dans la quelle elle vouloit mourir parceque son mari y étoit mort. Celle que j'habitois etoit la meme où j'avois perdu mon pere, dont ma mere poursuivoit à payer le loyer : elle étoit

BnF MSS

grande, et tres bien meublée.

Quoique l'abbé de Grimani dût etre mon principal protec=
teur, je ne le voyois cependant que tres rarement. Celui auquel je
me suis attaché fut M. de Malipiero auquel le curé Josello m'a
d'abord presenté. C'étoit un senateur qui à l'age de soixante et
dix ans, ne voulant plus se mêler d'affaires d'état, menoit une vie
heureuse dans son palais, mangeant bien, et ayant tous les soirs une
assemblée tres choisie de dames qui avoient toutes roti le balai, et
d'hommes d'esprit qui savoient tout ce qui arrivoit de nouveau dans
la ville. Ce vieux seigneur étoit garçon, et riche, mais trois ou quatre
fois par an sujet à des attaques de goute tres douloureuses qui à
chaque assaut le laissoient perclus tantôt dans un membre, tan=
tôt dans un autre, de sorte qu'il étoit estropié dans toute sa per=
sonne. Sa seule tête, ses poumons, et son estomac avoient été
respectés. Il étoit beau, gourmet, friand: il avoit l'esprit fin; il
possedoit la grande science du monde, l'eloquence des venitiens,
et cette sagacité qui reste à un senateur qui ne s'est retiré qu'a=
près avoir passé quarante ans à gouverner la republique, et
qui n'a cessé de faire la cour au beau sexe qu'après avoir eu vingt
maitresses, et s'etre reconnu deçu de la pretention de plus
plaire à aucune. Cet homme presque perclus ne paroissoit pas
l'être quand il étoit assis, quand il parloit, et quand il étoit à
table. Il ne mangeoit qu'une fois par jour, et tout seul par=
ceque n'ayant plus de dents il employoit le double de tems qu'
un autre auroit employé en mangeant comme lui, et il ne vou=
loit ni se hater par complaisance vers ses convives, ni les voir em=
ployés à attendre qu'il mache avec ses bonnes gencives ce qu'il
vouloit avaler. Par cette seule raison il souffroit le desagrement
de manger tout seul, ce qui deplaisoit beaucoup à son excellent
cuisinier.

La premiere fois que le curé me fit l'honneur de me pre=
senter à Son Excellence, je me suis tres respectueusement opposé

à cette raison que tout le monde trouvoit sans replique. Je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à inviter à sa table ceux qui par nature mangeoient comme deux — Où sont ils? — L'affaire est delicate. V. E. doit essayer des convives, et après les avoir trouvés tels que vous les desirez, savoir aussi vous les conserver sans leur en dire la raison; car il n'y a au monde personne de bien elevé qui voulut qu'on dise qu'il n'a l'honneur de manger avec V. E. que parcequ'il mange le double ~~[illegible]~~ d'un autre.

Comprenant toute la force de mes paroles S. E. dit au curé de me conduire à diner le lendemain. Ayant trouvé que si je donnois le precepte bien, je donnois l'exemple encore mieux, il me fit son commensal quotidien.

Ce senateur qui avoit renoncé à tout excepté qu'à lui même, nourissoit malgré son age et sa goutte un penchant amoureux. Il aimait Therese fille du comedien Imer qui demeuroit dans une maison voisine de son palais, dont les fenetres étoient vis à vis de l'appartement où il couchoit. Cette fille agée alors de dix sept ans, jolie, bizarre, coquette, qui aprennoit ~~[illegible]~~ la musique pour aller l'exercer sur les théatres, qui se laissoit continuellement voir à ses fenetres, et dont les charmes avoient deja enivré le vieillard, lui étoit cruelle. Elle venoit presque tous les jours lui faire une belle visite, mais toujours accompagnée de sa mere, vieille actrice qui s'étoit retirée du théatre pour faire le salut de son ame, et qui avoit, comme de raison, formé le projet d'allier Dieu avec le diable. Elle conduisoit sa fille à la messe tous les jours, elle vouloit qu'elle allat à confesse tous les dimanches; mais l'après diner elle la menoit chez le vieillard amoureux, dont la fureur dans laquelle il tomboit m'epouventoit quand elle lui refusoit un baiser, lui alleguant en raison qu'ayant fait ses devotions le matin, elle ne pouvoit pas condescendre à offenser ce même Dieu qu'elle avoit mangé, et qu'elle avoit peut

être encore dans son estomac. Quel tableau pour moi agé alors de quinze ans, que le vieillard admettoit uniquement à être temoin silentieux de ces scenes! La scelerate mere aplaudissoit la resistence de sa fille, et osoit sermonner le voluptueux, qui à son tour n'osoit pas refuter ses maximes trop ou point du tout chretiennes, et qui devoit ~~[illegible]~~ resister à la tentation de lui jéter à la figure ce qui lui seroit tombé entre les mains ~~[illegible]~~. Il ne savoit que lui dire. La colere prenoit la place de la concupiscence; et après qu'elles étoient parties, il se soulageoit avec moi par des reflexions philosophiques. Obligé à lui répondre, et ne sachant que lui dire, je lui ai un jour suggeré le mariage. Il m'a etonné me répondant qu'elle ne vouloit pas devenir sa femme — Pourquoi? — Parcequ'elle ne veut pas encourir la haine de ~~la~~ ma famille — Offrez lui une grosse somme; un état — Elle ne voudroit pas, à ce qu'elle dit, commettre un peché mortel pour devenir reine du monde — Il faut la violer, ou la chasser, la bannir de chez vous — Je ne peux l'un; et je ne peux pas me determiner à l'autre — Juez la — Cela arrivera, si je ne ~~[illegible]~~ meurs pas auparavant — Votre Excellence est à plaindre — Vas tu jamais chez elle? — Non, car je pourrois en devenir amoureux; et si elle étoit vis à vis de moi telle que je la vois ici, je deviendrois malheureux — Tu as raison

Après avoir été ~~honoré~~ temoin de ces scenes, et honoré de ces dialogues je suis devenu le favori de ce seigneur. Il m'admit à l'assemblée du soir, composée, comme j'en ai deja rendu compte, de femmes surannées, et d'hommes d'esprit. Il me dit que c'étoit là que j'aprendrois une science beaucoup plus grande que la philosophie de Gassendi que j'etudiois alors par son ordre à la place de la peripateticienne dont il se moquoit. Il me donna des preceptes, dont il me demontra l'observance necessaire

pour intervenir à son assemblée qui s'étonnait d'y voir admis un garçon de mon age. Il m'ordonna de ne jamais parler que pour répondre à des interrogations de fait, et sur tout de ne dire jamais mon avis sur aucune matière, car à l'age de quinze ans il ne m'étoit pas permis d'en avoir un. Fidelement soumis à ses ordres, je me suis gagné son estime, et en peu de jours je suis devenu l'enfant de la maison. De toutes les dames qui alloient chez lui, en qualité de jeune abbé sans conséquence, elles voulaient que je les accompagnasse lorqu'elles alloient voir leurs filles, ou leurs nièces aux parloirs des couvents où elles étoient en pension: j'allois chez elles à toutes les heures, on me l'annonçoit pour, on me gardoit quand je laissois passer une semaine sans me laisser voir; et quand j'allois dans l'appartement des filles, je les entendois se sauver; mais elles l'appellaient folles d'abord qu'elles voyoient que ce n'étoit que moi. Se trouvoit leur confiance charmante.

M. de Malipiéro s'amusoit avant dîner à m'interroger sur les avantages que me procuroit l'accueil que me faisoient les respectables dames que j'avois connues chez lui, me disant avant que je lui répondisse qu'elles étoient la sagesse même, et que tout le monde en jugeoit un engoûment si je disois d'elles quelque chose de contraire à la bonne réputation dont elles jouissoient dans le monde. Il m'inculquoit par là le sage precepte de la discretion. Ce fut chez lui que j'ai connu madame Manzoni femme d'un notaire public dont j'aurai occasion de parler. Cette digne dame m'inspira le plus grand attachement. Elle me donna des leçons, et des conseils très sages que si j'avois suivis, ma vie n'auroit pas été orageuse, et par conséquent je ne l'aurois pas aujourd'hui trouvée digne d'être écrite.

Mart. de belles connoissances avec des femmes qu'on appelle comme il faut me donnerent l'envie de plaire par la figure, et par l'élegance de me mettre; mais monsieur y trouva à redire d'accord en cela avec ma bonne grand-mere. Un jour me prenant à part

62 il me dit avec des paroles miséricordieuses que dans l'état que j'avois embrassé je devois penser à plaire à Dieu par l'esprit, et non pas aux hommes par la figure: il condamna ma frisure trop étudiée, et l'odeur délicate de ma pomade: il me dit que le diable m'avoit pris par les cheveux, que j'étois excommunié si je poursuivois à les cultiver me citant les paroles d'un concile oecumenique Clericus qui nutrit comam anathema sit. Je lui ai répondu lui citant l'exemple de cet abbé qui ne regardoit pas comme excommunié, et qui on laissoit tranquille, qui mettoit de la poudre trois fois plus que moi qui n'en mettois qu'une once, et qui se servoient d'une pomade ambrée qui faisoit mourir les femmes en ronde, tandis que la mienne qui sentoit le jasmin m'attiroit les complimens de toutes les compagnies où j'allois. J'ai fini par lui dire que si j'avois voulu puer je me serois fait capucin; et qu'en cela j'étois fort fâché de ne pas pouvoir lui obéir.

Trois ou quatre jours après, il persuada ma grand-mere de le laisser entrer dans ma chambre de si grand matin que je dormois encore. Elle m'a juré après que si elle avoit su ce qu'il alloit faire elle ne lui auroit pas ouvert la porte. Ce fin prêtre qui m'aimoit s'approcha doucement de moi, et avec des bons ciseaux il me coupa impitoyablement tous mes cheveux de devant d'une oreille à l'autre. Mon frere François qui étoit dans l'autre chambre l'a vu, et l'a laissé faire. Il en fut même charmé, car pourtant il étoit jaloux de la beauté de mes cheveux. Il a été toute sa vie envieux, combinant cependant je ne sais pas comment l'envie avec l'amitié: son vice doit être aujourd'hui mort de vieillesse, comme tous les miens.

Je me suis réveillé que l'ouvrage étoit déjà fini. Après le fait le curé me dit comme si de rien n'étoit. Mes deux mains furent celles qui me firent connoître toute l'horreur de cette exécution inouie.

Quelle colere! Quelle indignation! Quels projets de vengeance d'abord qu'un miroir à la main j'ai vu l'état dans lequel m'avoit mis ce prêtre audacieux! Ma grande mere accourut à mes cris; mon frere vint. La vieille femme me calma un peu connoissant que le curé avoit outrepassé les bornes de la correction permise.

Déterminé à me venger je me suis habillé en ruminant cent noirs projets. Il me sembloit d'avoir droit de me venger au sang à l'abri de toutes les lois. Les théâtres étant ouverts, je suis sorti en masque, et je suis allé chez l'avocat Carrara que j'avois connu chez M. Malipiero pour savoir si je pouvois attaquer le curé en justice. Il me dit qu'on avoit il n'y avoit pas longtems ruiné une famille à cause que le chef avoit coupé la moustache d'un marchand esclavon, ce qui est beaucoup moins qu'un toupé tout entier; et qu'ainsi je n'avois qu'à ordonner si je voulois intimer d'abord au curé une extrajudiciaire qui le feroit trembler. Je lui ai dit de la faire, et de dire le soir à M. Malipiero par quelle raison il ne m'avoit pas qu'à dîner; ~~[illegible]~~. Il étoit evident que je ne pouvois plus sortir sans masque tant que mes cheveux ne seroient pas revenus.

Je suis allé dîner fort mal avec mon frere. L'obligation dans laquelle ce malheur me mettoit de devoir me priver de la table délicate à laquelle M. Malipiero m'avoit accoutumé n'étoit pas la moindre peine que je devois endurer à cause de l'action de ce violent curé, dont j'étois le billeul. La rage qui m'obsedoit étoit telle que je versois des larmes. J'étois au desespoir que cet affront avoit en soi un caractere comique qui me donnoit un ridicule, que je regardois comme plus deshonorant qu'un crime. M'étant mis au lit de bonne heure, un bon sommeil de dix heures me rendit moins ardent; mais non pas moins decidé à me venger par le fore competant.

Je m'habillois donc pour aller lire l'extrajudiciaire chez M. Carrara, lorsque j'ai vu devant moi un habile friseur que j'avois connu chez Madame Contarini. Il me dit que M. Malipiero l'envoyoit pour qu'il me raccomodât les cheveux de façon que je pusse sortir, car il desiroit que j'allasse dîner avec lui dans le même jour. Après avoir considéré le degât, il me dit, se mettant à rire que je n'avois qu'à le laisser faire, en m'assurant qu'il me mettra en état de sortir frisé avec encore plus d'elegance qu'auparavant. Cet habile garçon me rendit tous les cheveux du devant egaux aux coupés, et m'accomoda en vergette si bien que je me suis trouvé content, satisfait, et vengé.

J'ai dans l'instant oublié l'injure, je suis allé dire à l'avocat que je ne voulois plus me venger, et j'ai volé chez M. Malipiero où le hazard fit que je trouvasse le curé, auquel malgré ma joye j'ai lancé un coup d'œil foudroyant. On ne parla pas de l'affaire, M. Malipiero observa tout, et le curé partit certainement repenti de ce qu'il avoit fait, car ma figure etoit si recherchée qu'elle meritoit tout de bon l'excomunication.

Après le depart de mon cruel parein je n'ai pas dissimulé avec M. Malipiero: je lui ai dit en clairs termes que je me chercherois une autre eglise, car je ne voulois absolument plus être membre de celle d'un homme capable de pareils excès. Le sage vieillard me dit que j'avois raison. C'étoit le moyen de me faire faire tout ce qu'il en vouloit. Le soir toute l'assemblée qui avoit deja su l'histoire, me fit compliment m'assurant que rien n'étoit plus joli que ma figure. J'étois le plus content de tous les garçons, et encore plus content de ce qu'il y avoit deja quinze jours que l'affaire étoit arrivée, et que M. Malipiero ne me parloit jamais de retourner à l'eglise. Ma seule grand-mere m'envoyoit me disant toujours que je devois y retourner.

Mais lorsque je croyois que ce seigneur ne m'en parleroit plus, je fus très surpris de l'entendre me dire que le cas se presentoit que je pouvois retourner à l'eglise ayant du curé même une très ample satisfaction. En qualité, poursuivit il à me dire, de president de la confraternité du St Sacrement c'est à moi à choisir l'orateur qui en fasse le panegirique le quatrième Dimanche de ce mois qui tombe precisement le lendemain du jour de Noël. Or c'est toi que je vais lui proposer, et je suis sûr qu'il n'osera pas te refuser. Que dis tu de ce triomphe? Te semble-t-il beau? A cette proposition ma surprise fut extrême, car il ne m'étoit jamais passé par la tête ni de devenir predicateur, ni d'être capable de composer un sermon, et de le debiter. Je lui ai dit que j'étois sûr qu'il badinoit; mais d'abord qu'il m'assura qu'il parloit tout de bon, il n'eut besoin que d'une minute pour me persuader, et me rendre certain que j'étois né pour devenir le plus célèbre predicateur du siecle d'abord que je serois devenu gras, car dans ce temps là j'étois fort maigre. Je ne doutois ni de ma voix, ni de mon action, et pour ce qui

regardoit la composition je me suis facilement senti assez de force pour produire un chef d'oeuvre.

Je lui ai dit que j'etois pret, et qu'il me tardoit d'etre chez moi pour commencer à écrire le panegirique. Sans être théologien, lui dis-je, je connois la matiere. Je dirai des choses surprenantes, et toutes neuves. Le lendemain il me dit que le curé avoit été enchanté de son choix, et plus encore de ma bonne volonté à accepter cette sainte commission, mais qu'il exigeoit que je lui montrasse ma composition d'abord que je l'aurois achevée, car la matiere étant du ressort de la plus sublime théologie il ne pouvoit me permettre de monter en chaire qu'étant sûr que je n'aurois pas dit des heresies. J'y ai consenti, et dans le courant de la semaine j'ai composé, et mis en net mon panegirique. Je le conserve, et qui plus est je le trouve excellent.

Ma pauvre grand-mere ne fesoit que pleurer de consolation voyant son petit fils devenu apôtre. Elle voulut que je le lui ~~lisse~~ lusse, elle l'écouta en disant son chapelet, et elle le trouva fort beau. M. Malipiero, qui n'écoutoit pas disant le chapelet, me dit qu'il ne plairoit pas au curé. J'avois pris mon theme d'Horace Ploravere suis non respondere favorem speratum meritis. Je deplorois la mechanceté, et l'ingratitude du genre humain qui avoit fait manquer le projet que la divine sagesse avoit enfanté pour le redimer. Il n'auroit pas voulu que j'eusse pris mon theme d'un ethnique; mais il étoit enchanté que mon sermon ne fût pas entrelardé de citations latines.

Je suis allé chez le curé pour le lui lire: il n'y étoit pas, et devant l'attendre je suis devenu amoureux d'Angela sa niece, qui brodoit au tambour, qui me dit qu'elle avoit envie de me connoitre, et qui ayant envie de rire voulut que je lui contasse l'histoire de mon toupé que son sacré oncle m'avoit coupé. Cet amour me fut fatal; il fut cause de deux autres, qui furent causes de plusieurs autres causes qui aboutirent à la fin à me faire renoncer à l'état d'ecclesiastique. Mais allons tout doucement.

Le curé en arrivant ne me parut pas faché de me voir entretenu par sa niece qui avoit mon même age. Après avoir lu mon sermon

Il me dit que c'étoit une fort jolie diatribe academique; mais qu'elle ne pouvoit pas convenir à la chaire. Je vous en donnerai un, me dit il, de ma façon, que personne ne connoit. Vous l'apprendrez par coeur, et je vous permets de dire qu'il est de vous — Je vous remercie tres reverend. Je veux donner du mien ou rien — Mais vous ne debiterez pas celui ci dans mon eglise — Vous parlerez de cela à M. Malipiero. En attendant je vais porter ma composition à la censure; puis à Monseigneur patriarche, et si on n'en veut pas je la ferai imprimer — Venez ici jeune homme. Le patriarche sera de mon avis.

Le soir j'ai conté en pleine assemblée à M. Malipiero mon altercation avec le curé. On m'a fait lire mon panegirique, qui a obtenu tous les suffrages. On loua ma modestie en ce que je ne citois aucun saint pere qu'etant jeune je ne pouvois pas connoitre, et les femmes me trouverent admirable en ceci qu'il n'y avoit autre passage latin que le texte d'Horace qui quoique grand libertin disoit cependant de tres bonnes choses. Une niece du patriarche qui étoit là me promit de prevenir son oncle auquel j'etois determiné à reclamer. M. Malipiero me dit d'aller conferer avec lui le lendemain matin avant toute autre demarche.

J'ai obéi; et il envoya chercher le curé qui vint d'abord. Après l'avoir laissé parler tant qu'il voulut, je l'ai convaincu lui disant qu'ou le patriarche approuvera mon sermon, et je le reciterai sans qu'il risque rien; ou il le desapprouvera, et je flechirai — N'y allez pas, me dit il, et je l'approuve: je vous demande seulement de changer le texte, car Horace etoit un scelerat — Pourquoi citez vous Seneque, Origene, Tertullien, Boece qui etant tous heretiques doivent vous paroitre plus abominables qu'Horace, qui enfin ne pouvoit pas être chretien?

Mais enfin j'ai cedé pour faire plaisir à M. Malipiero, et j'y ai mis le texte que le curé a voulu malgré qu'il ne quadrat pas avec mon sermon. Je le lui ai donné pour avoir un pretexte

allait le prendre le lendemain de parler à sa nièce.

Mais ce qui me divertit fut le docteur Gozzi. Je lui ai envoyé mon sermon par vanité. Il me le renvoya le désapprouvant, et me demandant si j'étois devenu fou. Il me disoit que si on me permettoit de le réciter en chaire je me déshonorerois avec celui qui m'avoit élevé.

J'ai récité mon sermon dans l'église de St Samuel ayant un auditoire des plus choisis. Après m'avoir beaucoup applaudi la prédiction qu'on me fit fut générale. J'étois destiné à devenir le premier prédicateur du siècle, puisque à l'âge de quinze ans personne n'avoit jamais si bien joué ce rôle.

Dans la bourse, où la coutume est de donner l'aumône au prédicateur, le sacristain qui la vida trouva à peu près cinquante cequins, et des billets amoureux qui scandalisèrent les dévots. Un billet anonime, dont j'ai cru de connoître la personne qui me l'avoit écrit, me fit faire un faux pas, dont je crois devoir faire grace au lecteur. Cette riche moisson dans le grand besoin d'argent que j'avois, me fit tout de bon penser à devenir prédicateur, et j'ai expliqué ma vocation au curé lui demandant son secours. Par ce moyen je me mis en possession d'aller tous les jours chez lui, où je devenois toujours plus amoureux d'Angela qui connoissoit bien que je l'aimois, mais qui exerçant la vertu d'un dragon étoit obstinée à ne m'accorder la moindre faveur. Elle vouloit que je quittasse l'état d'ecclésiastique, et devenir mon femme. Je ne pouvois pas m'y résoudre; mais espérant de la faire changer d'avis je poursuivois. Son oncle m'avoit donné la commission de composer un panégirique à S. Joseph pour que je le récitasse le jour de Mars. Je l'ai fait, et le curé même en parloit avec enthousiasme; mais il arrêta décidé que je ne devois avoir prêché sur la terre qu'une seule fois. Voici cette histoire misérable, mais trop vraie qu'on a la barbarie de trouver comique.

68 J'ai cru de n'avoir pas besoin de me donner beaucoup de peine pour aprendre mon sermon par coeur. J'en etois l'auteur, je savois de le savoir; et le malheur de l'oublier ne me sembloit pas dans l'ordre des choses possibles. Je pouvois oublier une phrase; mais je devois être le maitre d'en substituer une autre, et tout comme je ne restois jamais court quand je parlois à une compagnie d'honetes gens, je ne trouvois pas vraisemblable qu'il put m'arriver de rester muet vis à vis d'un auditoire, ou je ne connoissois personne qui pût me rendre timide, et me faire perdre la faculté de raisonner. Je me divertissois donc à mon ordinaire me contentant de relire soir, et matin ma composition pour la bien imprimer dans ma memoire, dont je n'avois jamais eu raison de me plaindre.

Le jour donc du 19 de Mars, dans le quel je devois quatre heures après midi monter en chaire pour reciter mon sermon, je n'ai pas eu le courage de me priver du plaisir de diner avec le comte de Mont Real qui logeoit chez moi, et qui avoit invité le patricien Barozzi qui après Paques devoit epouser la comtesse Lucie sa fille.

J'etois encore à table avec toute la belle compagnie, lorsqu'un clerc vint m'avertir qu'on m'attendoit à la sacristie. Avec l'estomac plein et la tete alterée, je pars, je cours à l'eglise, je monte en chaire.

Je dis tres bien l'exorde, et je prens haleine. Mais à peine prononcées les cent premieres paroles de la narration, je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je dois dire, et voulant poursuivre à force je bats la campagne, et ce qui acheve de me perdre est un bruit sourd de l'auditoire inquiet qui s'etoit trop apperçu de ma deroute. Je vois plusieurs sortir de l'eglise, il me semble d'entendre rire, je perds la tête, et l'espoir de me tirer d'affaires. Je peux assurer mon lecteur que je n'ai jamais su si j'ai fait semblant de tomber en defaillance, ou si j'y suis tombé tout de bon. Tout ce que je sais est que je me suis laissé tomber sur le plancher de la chaire en donnant un grand coup de tete contre le mur desirant qu'il me l'eut fendue. Deux clercs sont venus me prendre pour me reconduire à la sacristie, ou sans dire le mot à personne j'ai pris mon manteau et mon chapeau, et je suis allé chez moi. Enfermé dans ma chambre je me suis mis en habit court tel que les abbés le portent

à la campagne, et après avoir mis dans un portefeuille beaucoup de
certaine je fus allé demander de l'argent chez ma grand-mère,
et je fus allé à Padoue prendre mes lettres. J'y fus arrivé à minuit,
où je me fus d'abord couché avec mon bon docteur Gozzi, auquel je
ne me fus pas pressé de faire la narration de mon désastre. Après
avoir fait tout ce que je devois pour mon doctorat pour l'année suivante je fus retourné à Venise après Pâques, où j'ai trouvé mon
malheur oublié; mais il n'y a plus eu question de me faire prêcher.
On a eu beau m'encourager. J'ai entièrement renoncé à ce métier.

La veille de l'Ascension le mari de Madame Manzoni me présenta
à une jeune courtisane qui faisoit alors à Venise le plus grand bruit. Elle
à une
appelloit la Cavamacchie, ce qui veut dire Degraisseuse, parce que son père
avoit fait le métier de dégraisseur. Elle avoit voulu se faire appeller
Preali, parce que tel étoit son nom de famille; mais ses amis l'appelloient
c'étoit
Juliette, son nom de baptême, et assez joli pour prêter des allusions à l'histoire.

La renommée de cette fille avoit de ce que la magnifique Zamitali
de Corinthe
parmesan lui avoit donné cent mille écus pour mix de ses faveurs. De
ne parloit à Venise que de sa beauté. Ceux qui pouvoient parvenir à lui
parler se croyoient heureux, et très heureux ceux qui étoient admis
à la toilette. Comme je devois plusieurs fois parler d'elle dans ces
Dignorance on peut
mémoires, le lecteur aura pour agréable de mettre son histoire.

Dans l'année 1753 Juliette agréa de quelques écus porta un habit
de noble à un noble vénitien nommé Marco Muazzo. Ce noble
l'ayant trouvée charmante malgré sa guenille, alla la voir chez
son père même avec un célèbre avocat nommé Bastien Uccelli.
C'est Uccelli étonné plus encore de l'esprit romanesque, et folâtre de cette
fille que de sa beauté, et de sa belle taille, la mit dans un appartement
bien meublé, lui donna un maître de musique, et en fit sa maîtresse.
Dans le temps de la foire il la conduisit avec lui sur la Brenta, où elle
étonna tous les amateurs. Les six mois de temps elle se crut devenue assez
musicienne pour s'engager avec un entrepreneur, qui la prit pour la
conduire à Vienne jouer un rôle de contralto dans un opéra de Metastasio.

L'avocat alors crut de devoir la quiter la cedant à un riche juif, qui après lui avoir donné des diamans la quita aussi. A Vienne, ses charmes lui procurerent l'applaudissement qu'elle ne pouvoit pas esperer de son talent trop au dessous du mediocre. La foule d'adorateurs qui alloient sacrifier à l'idole, et qui se renouvelloit de semaine en semaine, fit determiner l'auguste Marie Therese à detruire ce nouveau culte. Elle fit ordonner à la nouvelle divinité de sortir d'abord de la capitale de l'Autriche. Ce fut le comte Bonifazio Spada qui la reconduisit à Venise, d'où elle partit pour aller chanter à Parme. Ce fut là qu'elle fit devenir amoureux le comte Jacques Sanvitali; mais sans consequence, puisque la marquise qui n'entendoit pas raillerie lui donna un soufflet dans sa propre loge à un certain propos dans lequel la virtueuse lui parut insolente. Cet affront degouta Juliette du theatre au point qu'elle y renonça pour toujours. Elle retourna à sa patrie. Riche de la reputation d'avoir été sfratata de Vienne elle ne pouvoit pas manquer de faire fortune. C'etoit devenu un titre. Quand on vouloit dire du mal d'une chanteuse, ou danseuse, on disoit qu'elle avoit été à Vienne où on l'avoit meprisée au point que l'imperatrice n'avoit pas cru qu'elle valut la peine d'être chassée. Monsieur Steffano Querini des Papozzes devint d'abord son amant en titre, et trois mois après gueduchon d'abord que le marquis de Sanvitali se declara son amant dans le printems de l'année 1740. Il debuta par lui donner $\frac{m}{100}$ ducats courans. Pour empecher le monde d'attribuer à foiblesse le don d'une somme si exorbitante, il dit qu'elle étoit à peine suffisante pour venger la virtue d'un soufflet que sa femme lui avoit donné. Juliette cependant n'a jamais voulu l'avouer, et elle eut raison; rendant hommage à l'heroïsme du marquis elle se seroit trouvée deshonorée. Le soufflet auroit fletri des charmes qu'elle etoit glorieuse de voir le monde convaincu de leur valeur intrinseque.

Dans l'année suivante 1741, M. Manzoni me presenta à

cette Trine comme un jeune abbé qui commençoit à se faire un nom.
Elle logeoit à S. Paternian aux pieds du pont dans une maison qui appar=
tenoit à M. Piaï. Je l'ai vue en compagnie de six ou sept courtisans
aguerris. Elle étoit negligeament assise sur un sopha près de M. Querini.
Sa personne m'a surpris; elle me dit d'un ton de princesse, me regar=
dant comme si j'avois été à vendre qu'elle n'étoit pas fachée d'avoir
fait ma connoissance. D'abord qu'elle me fit asseoir, j'ai commencé
aussi à l'examiner tout à mon aise. La chambre n'étoit pas gran=
de; mais il n'y avoit pas moins vingt bougies.

Juliette étoit une belle personne de la grande taille agée de dix=
huit ans, dont la blancheur eblouissante, l'incarnat des joues, le
vermillon des levres, le noir, et la ligne courbe, et tres etroite de
ses sourcils me parurent artificiels. Deux beaux rateliers de dents
fesoient qu'on ne remarquat pas que sa bouche fût trop grande.
Aussi avoit elle soin de la tenir toujours riante. Sa gorge n'étoit
qu'une belle, et ample table sur la quelle un fichu placé avec
art vouloit faire imaginer que les mets qu'on y desire se trouvoient;
mais je n'y ai pas consenti. Malgré les bagues, et les bracelets je
me suis apperçu que ses mains étoient trop larges, et trop charnues;
et en depit du soin qu'elle avoit de ne pas montrer ses pieds, une pan=
toufle qui gissoit au bas de sa robe m'instruisit qu'ils etoient aussi
grands qu'elle: proportion desagréable qui deplait non seulement aux
chinois, et aux espagnols; mais à tous les connoisseurs. On veut
qu'une grande femme ait les pieds petits: c'étoit le gout de
Monsieur d'Holopherné, qui sans cela n'auroit pas trouvé cham=
mante madame Judith. Et sandalia ejus, dit le saint Esprit,
rapuerunt oculos ejus. Dans mon examen reflechi, la com=
parant aux $\frac{m}{100}$ ducats que le parmesan lui avoit donné, je
m'étonnois de moi même qui n'aurois pas donné un cequin pour
parcourir toutes ses autres beautés quas insternebat stola.

Un quart d'heure après mon arrivée, le murmure de l'eau
frappée par les rames d'une gondole qui abordoit, annonça le
prodigue marquis. Nous nous levames, et M. Querini quita vite
sa place rougissant un peu. M. de Sanvitali plus vieux que jeune,

et qui avoit voyagé, prit place près d'elle mais non pas sur le sopha, ce qui obligea la belle à se tourner. Ce fut alors que j'ai pu la voir en face. Je l'ai trouvée plus belle qu'en profil. En quatre ou cinq fois que je lui ai fait ma cour, je me suis trouvé en état de dire à l'assemblée de M. de Malipiero qu'elle ne pouvoit plaire qu'à des gourmans usés, car elle ne possedoit ni les beautés de la simple nature, ni l'esprit de la société, ni un talent marqué, ni les manieres aisées. Ma decision plut à toute l'assemblée; mais M. Malipiero me dit à l'oreille en riant que Juliette seroit certainement informée du portrait que je venois de faire, et qu'elle deviendroit mon ennemie. Il devina

Je trouvois cette célèbre fille singuliere en ce qu'elle ne m'adressoit que tres rarement la parole, et en ce qu'elle ne me regardoit jamais qu'approchant à sa vue myope une lentille concave, ou en retrecissant ses paupieres, comme si elle n'eut pas voulu me rendre digne de voir entierement ses yeux, dont la beauté étoit incontestable. Ils étoient bleux, fendus à merveille, à fleur de tête, et enluminés par un Iris inconcevable que la nature ne donne quelque fois qu'à la jeunesse; et qui disparoit ordinairement vers les quarante ans après avoir fait des miracles. Le deffunt roi de Prusse l'a conservé jusqu'à sa mort.

Juliette sut le portrait que j'avois fait d'elle chez M. Malipiero. L'indiscret avoit été le rationaire Xavier Cordantini. Elle dit à ma presence à M. Manzoni qu'un grand connoisseur lui avoit trouvé des deffauts qui la declaroient maussade; mais elle ne les specifia pas. Je me suis apperçu qu'elle tiroit sur moi de bricole, et je m'attendois à l'ostracisme. Elle me le fit cependant attendre une bonne heure. On vint sur le propos d'un concert que le comedien Imer avoit donné, ou sa fille Therese avoit brillé. Elle me demanda d'emblée ce que M. Malipiero fesoit d'elle: je lui ai repondu qu'il lui donnoit de l'education — Il en est capable, me repondit elle, car il a beaucoup d'esprit; mais je voudrois savoir ce qu'il fait de vous — Tout ce qu'il peut — On m'a dit, qu'il vous trouve un peu bête.

Les rieurs, comme de raison, furent pour elle. Ne sachant que repondre, j'ai manqué de rougir, et je suis parti un quart d'heure après sûr de ne plus remettre les pieds chez elle. La narration de cette rupture amusa beaucoup mon vieux senateur le lendemain à diner.

J'ai passé l'été en allant filer le parfait amour avec Angela à l'école, où elle alloit apprendre à broder. Son avarice à m'accorder des faveurs m'irritoit; et mon amour m'étoit deja devenu un tourment. Avec un grand instinct j'avois besoin d'une fille dans le gout de Bettine qui aimoit à assouvir le feu de l'amour sans l'éteindre. Mais je me suis bien vite defait de ce gout frivole. Ayant moi meme une espece de ~~pu~~ virginité ~~[illegible]~~ j'avois la plus grande veneration pour ~~[illegible]~~ celle d'une fille. Je la regardois comme le Palladium de Cecrops. Je ne voulois pas des femmes mariées. Quelle sottise! J'étois assez dupe pour être jaloux de leurs maris. Angela étoit negative au supreme degré sans cependant être coquette. Elle me sechoit; je maigrissois. Les discours pathetiques, et plaintifs que je lui tenois au tambour où elle brodoit avec deux de ses camarades qui étoient soeurs fesoient plus d'effet sur elles que sur son coeur trop esclave de la maxime qui m'empoisonnoit. Si je n'avois eu d'yeux que pour elle je me serois apperçu que ces deux soeurs avoient plus de charmes qu'elle; mais elle m'avoit obstiné. Elle me disoit qu'elle étoit prête à devenir ma femme, et elle croyoit que je ne pouvois pas duirer d'avantage. Elle m'assommoit quand à titre d'extreme faveur elle me disoit que l'abstinence la fesoit souffrir autant que moi.

Au commencement de l'automne, une lettre de la comtesse de Montréal m'appella à sa campagne dans le Trioul à une terre qui lui appartenoit appellée Paséan. Elle devoit avoir brillante compagnie avec celle de sa fille devenue dame venitienne, qui avoit esprit, et beauté, et un oeil si beau qu'il la dedommageoit de l'autre qu'une taie rendoit affreux.

Ayant trouvé à Paséan la gaieté il ne me fut pas difficile de l'augmenter oubliant pour quelque tems la cruelle Angela. On m'a donné une chambre rez de chaussée attenante au jardin, où je me suis trouvé bien logé sans me soucier de savoir de qui j'étois voisin. Le lendemain à mon reveil mes yeux furent agréablement surpris par le charmant objet qui s'approcha de mon lit pour me servir du caffé. C'étoit une fille toute jeune, mais formée comme le sont les filles de ville qui ont dixsept ans: elle n'en avoit que quatorze. Blanche de peau, noire ~~des~~ d'yeux, et de cheveux, echevelée, est couverte de sa seule chemise

et d'un jupon lacé de travers, qui laissoit voir nue la moitié de sa jambe elle me regardoit d'un air libre, et serein comme si j'avois été sa vieille connoissance. Elle me demanda si j'avois été content de mon lit — Oui. Je suis sûr que c'est vous qui l'avez fait. Qui êtes vous? — Je suis Lucie, fille du concierge, je n'ai ni freres, ni soeurs, et j'ai quatorze ans. Je suis bien aise que vous n'ayez pas un valet, car je vous servirai moi même, et je suis sûre que vous serez content.

Enchanté de ce debut, je me mets sur mon séant, elle me passe ma robe de chambre me disant cent choses que je ne comprenois pas. Je prens mon caffé interdit autant qu'elle étoit à son aise; et étonné d'une beauté à la quelle il étoit impossible d'être indifferent. Elle s'étoit assise sur le pied de mon lit, ne justifiant la liberté qu'elle prenoit que par un rire qui disoit tout. Son pere, et sa mere entrerent que j'avois encore la tasse à la bouche. Lucie ne bouge pas: elle les regarde ayant un air de se pavaner du poste dont elle avoit pris possession. Ils la grondent avec douceur, me demandant excuse pour elle.

Ces bonnes gens me disent cent honnêtetés; et Lucie part pour ses affaires. Ils m'en font l'éloge: c'est leur enfant unique, cheri, la consolation de leur vieillesse. Lucie leur est obéissante; elle craint Dieu, elle est saine comme un poisson; elle n'a qu'un defaut — Quel est il? — Elle est trop jeune — Charmant defaut.

Dans moins d'une heure je me trouve convaincu que je parlois à la probité, à la verité, aux vertus sociales, et au vrai honneur.

Voila Lucie qui rentre toute riante, debarbouillée, coiffée à sa guise, chaussée, vetue, et qui après m'avoir fait une reverence de village va ~~s'asseoir~~ donner des baisers à sa mere, puis va s'asseoir sur les genoux de son pere; je lui dis de s'asseoir sur le lit; mais elle me dit que tant d'honneur ne lui convient pas quand elle est vetue. L'idée simple, innocente et enchanteresse, que je trouve dans cette reponse, me fait rire. J'examine si elle étoit alors plus jolie qu'une ~~demie~~ heure auparavant, et je decide pour l'auparavant. Je

la mets au dessus, non seulement d'Angela; mais de Bettine aussi.

Le friseur vient, l'honete famille s'en va, je m'habille, je monte, et je passe la journée tres gayement comme on la passe à la campagne en compagnie choisie. Le lendemain à peine reveillé je sonne, et voila Lucie qui reparoit devant moi la même que la veille surprenante dans ses raisonnemens, et dans ses manieres. Tout dans elle brilloit sous le charmant vernis de la candeur, et de l'innocence. Je ne pouvois pas concevoir comment étant sage, et honete, et point du tout bête elle ~~pouvoit~~ ignoroit qu'elle ne pouvoit s'exposer ainsi à mes yeux sans crainte de m'enflammer. Il faut, me disois-je, que n'attachant aucune importance à certains badinages, elle ne soit pas scrupuleuse. Dans cette idée, je me decide à la convaincre que je lui rendois justice. Je ne me sens pas coupable vis à vis de ses parens, car je les suppose aussi insoucieux qu'elle. Je ne crains pas non plus d'être le premier à allarmer sa belle innocence, et à introduire dans son ame la tenebreuse lumiere de la malice. Ne voulant enfin ni être la dupe du sentiment, ni en agir contre, j'ai voulu m'eclaircir. J'allonge sans façon une main libertine sur elle, et par un mouvement qui semble involontaire elle recule, elle rougit, sa gaieté disparoit, et elle se tourne fesant semblant de chercher, elle ne savoit pas quoi jusqu'à ce qu'elle se trouve delivrée de son trouble. Cela s'est fait dans une minute. Elle s'approche de nouveau, ne lui restant que la honte de s'être laissée connoitre malicieuse, et la peur d'avoir mal interpretée une action, qui de ma part auroit pu ou etre innocente ou du bel usage. Elle rioit deja. J'ai vu dans son ame tout ce que je viens d'écrire, et je me suis hâté de la rassurer. Voyant que je risquois trop par l'action, je me suis proposé d'employer la matinée du lendemain à la faire parler.

BnF MSS

Après avoir pris mon caffé je l'interromps sur un propos qu'elle me tenoit pour lui dire qu'il fesoit froid, et qu'elle ne le sentiroit pas se metant près de moi sous la couverture — Vous incommoderai-je? — Non, mais je pense que ta mere pourroit entrer.

— Elle ne pensera pas à malice — Viens. Mais tu sais quel ris=
que nous courons — Certainement, car je ne suis pas bête; mais
vous êtes sage, et qui plus est prêtre — Viens donc; mais fer=
me auparavant la porte — Non non; car on penseroit que sais je.
Elle vint donc à la place que je lui ai fait me fesant un long
conte auquel je n'ai rien compris, car dans cette position, ne vou=
lant pas me rendre aux mouvemens de la nature, j'étois le plus en=
gourdi de tous les hommes. L'intrepidité de Lucie, qui certainement
n'étoit pas feinte, m'en imposoit au point, que j'avois honte à lui
faire voir clair. Elle me dit enfin que quinze heures venoient de
sonner, et que si le vieux comte Antonio descendoit, et nous voyoit là com=
me nous étions il diroit des plaisanteries qui l'ennuyeroient. C'est
un homme, me dit elle, que quand je le vois je me sauve. Je m'en
vais parceque je ne suis pas curieuse de vous voir sortir du lit.
Je suis resté là plus d'un quart d'heure immobile, et à faire
pitié, car j'étois vraiment en état de violence. Les raisonnemens
dans les quels je l'ai engagée le lendemain, sans la faire entrer
dans mon lit, finirent de me convaincre qu'elle étoit à juste
titre l'idole de ses parens, et que la liberté de son esprit, et sa con=
duite sans gêne ne venoient que de son innocence, et de la pureté
de son âme. Sa naïveté, sa vivacité, sa curiosité, son frequent
rougir lorsqu'elle me disoit des choses qui m'excitoient à rire,
et dans les quelles elle n'entendoit pas finesse, tout me fesoit
connoitre que c'étoit un ange incarné qui ne pouvoit man=
quer de devenir la victime du premier libertin qui l'entre=
prendroit. Je me sentois bien sûr que ce ne seroit pas moi.
La seule pensée me fesoit fremir. Mon amour propre même
garantissoit l'honneur de Lucie à ses parens honettes qui me
l'abandonnoient ainsi, fondés sur la bonne opinion qu'ils a=
voient de mes moeurs. Il me sembloit que je deviendrois le
plus malheureux des hommes en trahissant la confiance qu'ils
avoient en moi. J'ai donc pris le parti de souffrir, et sûr

d'obtenir toujours la victoire je me suis determiné à combattre, content que sa presence fût la seule récompense de mes desirs. Je n'avois pas encore apris l'axiome que tant que le combat dure, la victoire est toujours incertaine.

Je lui ai dit qu'elle me feroit plaisir à venir de meilleure heure, et à me reveiller meme si je dormois, car moins ~~que~~ je dormois mieux je me portois ~~me portoit toujours mieux~~. Ainsi les deux heures de discours devinrent trois qui passoient comme un eclair. Lorsque sa mere qui la cherchoit la trouvoit assise sur mon lit, elle n'avoit plus rien à lui dire, admirant la bonté que j'avois de la souffrir. Lucie lui donnoit cent baisers. Cette trop bonne femme me prioit de lui donner des leçons de sagesse, et de lui cultiver l'esprit. Après son depart Lucie ne croyoit pas d'être plus libre. La compagnie de cet ange me fesoit souffrir les peines de l'enfer. Dans la tentation continuelle où j'etois d'inonder de baisers sa physionomie, lorsqu'en riant elle la mettoit à deux doigts de la mienne me disant qu'elle desiroit d'etre ma soeur, je me gardois bien de prendre ses mains entre les miennes; un seul baiser que je lui aurois donné auroit fait sauter en l'air l'edifice, car je me sentois devenu une vraie paille. Je m'etonnois toujours quand elle partoit, d'avoir obtenu la victoire; mais insatiable de lauriers il me tardoit de voir le retour du lendemain pour renouveller le doux, et dangereux combat. Ce sont les petits desirs qui rendent un jeune homme hardi; les grands l'hebétent.

Au bout de dix à douze jours, me trouvant dans la necessité de finir, ou de devenir scelerat, j'ai choisi de finir parceque rien ne m'assuroit d'obtenir le salaire dû à ma sceleratesse dans le consentement de l'objet qui me l'auroit fait commettre. Lucie devenue dragon lorsque je l'aurois mise dans le cas de devoir se défendre, la porte de la chambre étant ouverte, m'auroit exposé à la honte, et au triste repentir. Cette idée m'effrayoit. Il falloit finir, et je ne savois comment m'y prendre. Je ne pouvois plus resister à une fille, qui à la pointe du jour n'ayant au dessus de sa chemise qu'un jupon, couroit avec la gageté dans l'ame sur moi me demandant comment j'avois dormi, et me mettant les paroles sur les levres. Je retirois ma tête, et en riant elle me reprochoit ma peur tandis qu'elle n'en avoit pas. Je lui repondois tres ridicu=

Comment qu'elle se trompoit, si elle croyoit que j'eusse peur d'elle qui n'étoit qu'une enfant. Elle me repondit que la difference de deux ans n'étoit rien.

N'en pouvant donc plus, et devenant tous les jours plus amoureux, precisement à cause du pacifique des circonstances qui desarme en quelque sorte dans le moment la puissance, mais qui invitant la nature l'excite à la vengeance qu'elle exerce en redoublant les soins du tyran qui l'a domptée, j'ai passé toute la nuit avec le phantôme de Lucie devant mon esprit triste d'avoir decidé de la voir le matin pour la dernière fois. Le parti de la prier elle même de ne plus venir me paroit superbe, heroique, unique, immorcable. ~~En me vengeant j'aurois fait~~ ~~j'ai passé la nuit en jouissant d'elle en imagination. Cependant~~ ~~pleurer de rage en dévorant mes larmes~~ j'ai cru que Lucie non seulement se prêteroit à l'execution de mon projet; mais qu'elle concevroit de moi la plus haute estime pour toute la vie de sa vie.

Le voila à la premiere clarté du jour fleur bigarrée, radieuse, riante, eveillée courant à moi à bras ouverts; mais devenant tout d'un coup triste parce qu'elle m'appercoit pale, defait, et affligé. Qu'avez vous donc me dit elle, — Je n'ai pas pu dormir — pourquoi? — parceque je me suis determiné à vous communiquer un projet triste pour moi; mais qui me gagnera toute votre estime — S'il doit vous concilier mon estime, il doit au contraire, vous rendre gai. Dites moi pourquoi n'ayant hier à me parler aujourd'hui comme à une demoiselle. Que vous ai-je fait? monsieur l'abbé. Je m'en vais chercher votre caffé, et vous me direz tout après l'avoir pris. Il me tarde de vous entendre.

Elle va, elle revient, je le prens, je suis serieux, elle me dit des naiveté qui me font rire, elle s'en rejouit; elle revient tout à la place, elle en ferme la porte parceque il feroit du vent, et ne voulant pas perdre un seul mot de ce que j'allois lui dire, elle me dit de lui faire un peu de place. Je lui fais sans rien craindre, parceque je ne croyois egal à un mot.

Après lui avoir fait une fidele narration de l'etat dans lequel ses charmes m'avoient mis, et des peines que j'avois soufferes pour avoir voulu resister au penchant de lui donner des marques evidentes de ma tendresse, je lui representai que ne pouvant plus endurer les tourmens que la presence causoit à mon ame amoureuse, je me voyois reduit à devoir

la prier de ne plus se montrer à mes yeux. L'ample matière, la 79
verité de ma passion, le desir qu'elle conçût que l'expedient que j'avois
choisi étoit le plus grand effort d'un amour parfait me fournirent une
eloquence sublime. Je lui ai peint les consequences affreuses qui pour=
roient nous rendre malheureux, si nous allions agir autrement de ce
que sa vertu, et la mienne m'avoient contraint à lui proposer.

A la fin de mon sermon, elle essuya mes larmes avec le devant de sa che=
mise, sans songer que par cet acte charitable elle estaloit à mes yeux
deux rochers faits pour faire faire naufrage au pilote le plus expert.

Après un moment de scene muette, elle me dit d'un ton triste que mes
pleurs l'affligeoient; et qu'elle n'auroit jamais pu deviner de pouvoir
me donner motif d'en verser. Tout votre discours me dit elle, m'a fait
voir que vous m'aimez beaucoup; mais je ne sais pas pourquoi vous
puissiez en être tant alarmé, tandis que votre amour me fait un
plaisir infini. Vous me bannissez de votre presence parceque votre
amour vous fait peur. Que feriez vous, si vous me haïssiez? Suis-je
coupable parce que je vous ai rendu amoureux? Si c'est un crime
je vous assure que, n'ayant pas eu intention de le commettre, vous ne
pouvez pas en conscience m'en punir. Il est cependant vrai que j'en suis
un peu bien aise. Pour ce qui regarde les risques qu'on court quand on s'aime,
et que je connois tres bien, nous sommes les maitres de les deffier. Je m'é=
tonne que quoiqu'ignorante cela ne me paroisse pas difficile, tandis que
vous, qui, à ce que tout le monde dit, avez tant d'esprit, craignez. Ce qui
me surprend est que l'amour, n'étant pas une maladie, il ait pu vous
rendre malade, tandis que l'effet qu'il fait sur moi est tout à fait le
contraire. Seroit il possible que je me trompasse, et que ce que je sens pour
vous ne fût pas de l'amour? Vous m'avez vue si gaie en arrivant par=
ceque j'ai revé à vous toute la sainte nuit; mais cela ne m'a pas empe=
ché de dormir, excepté que je me suis reveillée cinq à six fois pour savoir
si c'etoit vraiment vous que j'avois entre mes bras. D'abord que je voyois
que ce n'etoit pas vous, je me rendormois pour rattraper mon reve, et j'y
réussissois. N'avois-je pas raison ce matin d'etre gaie? Mon cher abbé, si
l'amour est un tourment pour vous, j'en suis fachée. Seroit il possible
que vous fussiez né pour ne pas aimer? Je ferai tout ce que vous m'ordon=
nerez, excepté que, quand meme votre guerison en dependroit, je ne

BnF MSS

pourrai jamais cesser de vous aimer. Si cependant pour quelque vous
avez besoin de ne m'aimer plus, dans ce cas faites tout ce que vous pourrez,
car je vous aime mieux vivant sans amour que mort par amour. Voyez
seulement si vous pouvez trouver un autre expédient, car celui que vous
m'avez communiqué m'afflige. Pensez. Il répond qu'il n'en voit pas d'unique
qu'il vous semble. Suggérez m'en un autre. Ciao vous à Lucie.

Ce discours vrai, naïf, naturel me fit voir combien l'éloquence de la na-
ture est ingénieuse à celle de l'esprit philosophique. J'ai serré pour la pre-
mière fois entre mes bras cette fille céleste, lui disant: oui, ma chère Lucie;
tu peux porter au mal qui me dévore le plus puissant lénitif: laisse moi
baiser mille fois ta langue, et ta bouche divine qui m'a dit que je suis
heureux.

Nous passâmes alors une bonne heure dans le plus éloquent silence,
excepté que Lucie s'écriait de temps en temps Mon Dieu! Est il vrai que
je ne rêve pas? Je l'ai malgré elle regardée dans le fond du cœur, et pas une
mouvement par lequel elle ne m'apprit la moindre résistance. C'était mon vœu
le plus inquiète, me dit elle tout d'un coup: mon cœur commence à
me parler. Elle sauta du lit, elle la remit de côté, et elle va s'asseoir sur
le pied. Un instant après, sa mère entre, et ne pense la porte disant
que j'avais raison car le vent était fort. Elle me fait compliment sur ma
belle conduite, dit à sa fille d'aller s'habiller pour aller à la messe. Elle
revint une heure après me dire que le prodige qu'elle avait fait la ren-
dait mille fois plus
doit glorieuse, car la sainte qu'on me croyait la rendait mille fois plus
certaine de mon amour que l'était précédemment dans laquelle elle m'avait
trouvée le matin. Si bon paraît bonheur, me dit elle, me dépend que de
moi, fais le. Je n'ai rien à le refuser.

Elle me laissa alors; et malgré que mes sens flottassent encore dans l'ivresse,
je n'ai pas manqué de réfléchir que je me trouvais au bord du précipice, et
que j'avais besoin d'une grande force pour m'empêcher d'y tomber.

Après avoir passé tout le mois de Septembre à cette campagne je ne suis
trouvé onze nuit de suite en possession de Lucie qui rêve du bon sommeil de
sa mère vint les passer avec nous. Ce qui nous rendait inaltérable était
une abstinence, à laquelle elle fit tout ce qu'elle put pour me faire re-
noncer. Elle ne pouvait goûter la douceur du fruit défendu qu'en me le lais-
sant savourer. Elle tenta cent fois de me tromper me disant que je l'avais
déjà cueilli, mais Battista m'avait trop bien instruit pour qu'on put m'en

imposer. Je suis parti de Paséan en l'assurant d'y retourner au printems; mais en la laissant dans une situation d'esprit qui dut être la cause de son malheur. Malheur que je me suis bien reproché en Hollande vingt ans après, et que je me reprocherai jusqu'à la mort.

Trois ou quatre jours après mon retour à Venise, j'ai repris toutes mes habitudes redevenant amoureux d'Angela, esperant de parvenir au moins à ce où j'etois parvenu avec Lucie. Une crainte que je ne trouve pas aujourd'hui dans ma nature, une terreur panique des consequences fatales à ma vie à venir m'empechoit de jouir. Je ne sais pas si j'ai jamais été parfaitement honete homme; mais je sais que les sentimens que je cherissois dans ma premiere jeunesse etoient beaucoup plus delicats que ceux auxquels je me suis habitué à force de vivre. Une mechante philosophie diminue trop le nombre de ce qu'on appelle prejugés.

Les deux soeurs qui travailloient au tambour avec Angela etoient ses amies intimes, et à part de tous ses secrets. Je n'ai su qu'après avoir fait connoissance avec elles qu'elles condamnoient la severité excessive de leur amie. N'etant pas assez fait pour croire que ces filles en ecoutant mes plaintes pussent devenir amoureuses de moi, non seulement je ne me gardois pas d'elles; mais je leur confiois mes peines lorsqu'Angela n'y etoit pas. Je leur parlois souvent avec un feu de beaucoup superieur à celui qui m'animoit lorsque je parlois à la cruelle qui l'animoit. Le veritable amant a toujours peur que l'objet qu'il aime le croye exagerateur; et la crainte de dire trop le fait dire moins de ce qui en est.

La maitresse de cette école vieille, et devote qui dans le commencement se montroit indifferente à l'amitié que je montrois d'avoir pour Angela, prit enfin en mauvaise part la frequence de mes visites, et en avertit le curé Moselle son oncle, qui me dit un jour avec douceur que je devois frequenter un peu moins cette maison, car mon assiduité pouvoit être mal interpretée, et prejudiciable à l'honneur de sa niece. Ce fut pour moi un coup de foudre; mais recevant son avis de sang froid, je lui ai dit que j'irois passer ailleurs le tems que je passois chez la brodeuse.

BnF MSS

Trois ou quatre jours après je lui ai fait une visite de politesse sans m'arreter un seul moment au tambour; mais j'ai tout de même

 glissé entre les mains de l'aînée des deux soeurs qui s'appelloit Na=
nette une lettre dans laquelle il y en avoit une pour ma chere
Angela, où je lui rendois compte de la raison qui m'avoit obligé à
suspendre mes visites. Je la priois de penser au moyen qui pourroit
me procurer la satisfaction de l'entretenir de ma passion. J'écrivois
à Nanette que j'irois le surlendemain prendre la reponse qu'elle
trouveroit facilement le moyen de me remettre.

Cette fille fit tres bien ma commission, et deux jours après elle
me remit la reponse dans le moment que je sortois de la sale sans
que personne pût l'observer.

Angela dans un court billet, car elle n'aimoit pas a écrire, me
promettoit une constance eternelle, me disant ~~[illegible]~~ de tacher de
faire tout ce que je trouverois dans la lettre que Nanette m'écrivoit.
Voici la traduction de la lettre de Nanette que j'ai conservé comme
toutes les autres qu'on trouve dans ces memoires.

» Il n'y a rien au monde, monsieur l'abbé, que je ne soye prête
» à faire pour ma chere amie. Elle vient chez nous tous les jours
» de fête, elle y soupe, et y couche. Je vous suggere un moyen de faire
» connoissance avec madame Orio notre tante; mais si vous réus=
» sissez à vous introduire je vous avertis de ne pas montrer d'avoir
» du gout pour Angela, car notre tante trouveroit mauvais que vous
» vinssiez dans sa maison pour vous faciliter le moyen de ~~lui~~ parler à
» quelqu'un qui ne lui appartient pas. Voici donc le moyen que je
» vous indique, et au quel je preterai la main tant que je pourrai.
» Madame Orio quoique femme de condition n'est pas riche, et par
» consequent elle desire d'être inscrite dans la liste des veuves nobles
» qui aspirent aux graces de la confraternité du S. Sacrement,
» dont M. Malipiero est president. Dimanche passé Angela lui
» dit que vous possedez l'affection de ce seigneur, et que le vrai
» moyen de parvenir à obtenir son suffrage, seroit celui de vous en=
» gager à le lui demander. Elle lui dit follement que vous etes

„ amoureux de moi, que vous n'alliez chez la brodeuse que
„ pour pouvoir me parler, et que par consequent je pourrois vous enga=
„ ger à vous interesser pour elle. Ma tante repondit que vous étant
„ pretre il n'y avoit rien à craindre, et que je pourrois vous écrire de
„ passer chez elle; mais je n'y ai pas consenti. Le procureur Rosa,
„ qui est l'ame de ma tante dit que j'avois raison, et qu'il ne me con=
„ venoit pas de vous écrire; mais que c'étoit elle même qui devoit
„ vous prier d'aller lui parler pour une affaire de consequence.
„ Il dit que s'il etoit vrai que vous eussiez du gout pour moi vous
„ ne manqueriez pas d'y aller, et il la persuada à vous écrire le
„ billet que vous trouverez chez vous. Si vous voulez trouver chez nous
„ Angela differez à venir jusqu'après demain dimanche. Si vous pou=
„ vez obtenir de M. Malipiero la grace que ma tante desire, vous de=
„ viendrez l'enfant de la maison. Vous pardonnerez, si je vous
„ traiterai mal, car j'ai dit que je ne vous aimois pas. Vous ferez
„ bien à conter fleurette à ma tante même qui a soixante ans. M.
„ Rosa n'en sera pas jaloux, et vous vous rendrez cher à toute la mai=
„ son. Je vous menagerai l'ocasion de parler à Angela tête à tête.
„ Je ferai tout pour vous convaincre de mon amitié. Adieu.

J'ai trouvé ce projet parfaitement bien filé. J'ai reçu le soir le billet de Madame Orio, je suis allé chez elle comme Nanette m'avoit instruit; elle me pria de m'interesser pour elle, et elle me remit tous les certificats qui pouvoient m'être necessaires. Je m'y suis engagé. Je n'ai presque pas parlé à Angela: j'ai enjolé Nanette qui m'a traité fort mal, et je me suis gagné l'amitié du vieux procureur Rosa qui dans la suite me fut utile.

BnF MSS

Pensant au moyen d'obtenir de M. Malipiero cette grace j'ai vu que je devois recourir à Therese Imer, qui tiroit parti de tout à la satisfaction du vieillard toujours amoureux d'elle. Je lui ai donc fait une visite inattendue entrant même dans sa chambre sans me faire annoncer. Je l'ai trouvée seule avec le medecin Doro, qui fit d'abord semblant de n'être chez elle ~~qu'à cause~~ qu'en consequence de son

 mettier. Il ecrivit alors un recipe, lui toucha le pouls, et il s'en alla.

Le medecin Doro passoit pour etre amoureux d'elle, et M. Mali=
piero qui en étoit jaloux lui avoit defendu de le recevoir, et elle le lui
avoit promis. Therese savoit que je n'ignorois pas cela, et elle dut être
fachée que j'eusse decouvert qu'elle se moquoit de la parole qu'elle avoit
donnée ~~à M. Malipiero~~ au vieillard. Elle devoit aussi craindre mon indiscretion.
C'étoit le moment dans le quel je pouvois esperer d'obtenir d'elle tout
ce que je desirerois.

Je lui ai dit en peu de mots quelle étoit l'affaire qui me conduisoit
chez elle, et en même tems je l'ai assurée qu'elle ne devoit jamais
me croire capable d'une noirceur. Therese après m'avoir assuré
qu'elle ne demandoit pas mieux que de saisir l'occasion de me con=
vaincre du desir qu'elle avoit de m'obliger, elle me demanda tous
les certificats de la dame ~~de laq~~ pour laquelle elle devoit s'interesser.
En meme tems elle me montra ceux d'une autre dame pour
laquelle elle avoit promis de parler; mais elle me promit de
me la sacrifier, et elle tint parole. Le surlendemain, pas plus
tard, j'ai eu le decret signé par son Excellence en qualité de Pre=
sident de la Fraterne des pauvres. Madame Orio fut d'abord ins=
crite pour les graces qu'on tiroit au sort deux fois par an.

Nanette, et sa soeur Marton etoient orphelines filles d'une soeur
de Madame Orio, qui pour tout bien n'avoit que la maison où elle
habitoit, dont elle louoit le premier etage, et une pension de son
frere qui étoit secretaire du conseil des dix. Elle n'avoit chez
elle que ses deux charmantes nieces, dont l'une avoit seize
ans, l'autre quinze. A la place de domestique elle avoit une
porteuse d'eau qui pour quatre livres par mois alloit tous les jours
lui faire le service de toute sa maison. Le seul ami qu'elle avoit
etoit le procureur Rosa qui avoit comme elle l'age de soixante
ans, et qui n'attendoit que la mort de sa femme pour l'epouser.
Nanette, et Marton dormoient ensemble au troisieme
etage dans un large lit, ou Angela couchoit aussi avec elles

tous les jours de fête. Les jours ouvriers elles alloient toutes à l'école chez la brodeuse

D'abord que je me suis vu possesseur du decret que Madame Orio desiroit, j'ai fait une courte visite à la brodeuse pour donner à Nanette un billet dans le quel je lui donnois la belle nouvelle que j'avois obtenu la grace, et que j'irois porter le decret a sa tante le surlendemain qui etoit un jour de fete. Je lui fesois les plus grandes instances pour qu'elle me menageat un entretien tete à tete avec Angela.

Nanette, attentive à mon arrivée le surlendemain, me donna un billet me disant de bouche de trouver le moyen de le lire avant de sortir de la maison. J'entre, et je vois Angela avec madame Orio, le vieux procureur, et Marton. Comme il me tardoit de lire le billet, je refuse une chaise, et je presente à la veuve ses certificats, et le decret d'admission aux graces: je ne lui demande autre recompense que l'honneur de lui baiser la main — Ah! Abbé de mon coeur vous m'embrasserez, et on n'y trouvera rien à redire puisque j'ai trente ans plus que vous. Elle devoit dire quarante cinq. Je lui donne les deux baisers, et elle me dit d'aller embrasser ses nieces aussi qui se sauverent dans l'instant. La seule Angela resta deffiant mon audace. La veuve me prie de m'asseoir — Madame je ne peux pas — Pourquoi donc? Quel proceder! — Madame je reviendrai — Point du tout — J'ai un pressent besoin — J'entens. Nanette va la haut avec l'abbé, et montre lui — Ma tante, vous me dispenserez — Ah! La bagueule. Marton vas y toi meme — Ma tante, faites vous obéir de Nanette — Helas! madame, ces demoiselles ont raison. Je m'en vais. — Point du tout; mes nieces sont des betes à quatre pattes. M. Rosa vous conduira

Il me prend par la main, et il me mene au troisieme où il falloit, et il me laisse là. Voici le billet de Nanette.

" Ma tante vous priera à souper; mais vous vous dispenserez.

96

» Vous partirez lorsque nous nous mettrons à table, et Marton ira vous
» éclairer jusqu'à la porte de la rue qu'elle ouvrira; mais vous ne sortez
» point pas: elle la fermera, et remontera. Tout le monde croira que
» vous êtes parti. Vous remonterez à l'obscur l'escalier, et puis les deux
» autres jusqu'au troisième étage. Les escaliers sont bons. Vous nous attendrez
» là tout seul trois. Nous viendrons après le départ de M. Rosa, et après que
» nous aurons mis notre tante au lit. Il ne tiendra qu'à Angela de vous
» accorder, même toute la nuit, la tête à tête que vous désirez, et que je vous
» souhaite très heureux.

Quelle joie! Quelle reconnaissance au hasard qui me fesait lire
ce billet précisément dans l'endroit où je devais attendre à l'obscur
l'objet de ma flamme! Sûr que je n'y trouverais sous la moindre
difficulté, et ne prévoyant aucune contrariété, je descends chez madame
Orio plein de mon bonheur

×

Bd I

26

Chap. V.

BnF MSS

5.

Chapitre V

87

Nuit fâcheuse. Je deviens amoureux de deux sœurs, j'oublie Angela, Bal chez moi, Bellette humiliée. Mon retour à Paris. Lucie malheureuse. La foudre tombe.

Madame Orio, après m'avoir fait un long sermon, me dit que pour l'avenir je devois jouir de tous les droits d'ami de la maison. Nous passâmes quatre heures à rire, et à faire des riches. J'ai si bien fait mes excuses pour ne pas rester à souper qu'elle dut les approuver. Marton alloit m'accabler; mais un ordre absolu qu'elle donna à Nanette, qu'elle croyoit me favorable, l'obligea à me procéder, le chandelier à la main. Le fin matois descendit vite vite, ouvrit la porte, la referma d'un grand coup, éteignit la chandelle, et remonta en courant me laissant là, et revolant chez sa Tante qui la reprimanda fort sur sa vilaine procedure avec moi. Je suis monté à tâtons à l'endroit convenu, me jettant sur un canapé comme un homme qui attend le moment de son bonheur à l'insu de ses amis.

Après avoir passé une heure dans les plus douces rêveries, j'entens ouvrir la porte de la rue, puis la fermer à la clef à double tour, et dix minutes après je vois les deux jeunes rivales d'Angela. Je me promene gravement de-çà à-là, et je passe deux heures entières à ne parler qu'avec elle. Minuit sonne: on me plaint de ce que je n'avois pas soupé; mais la Nature de commiseration me choque: je réponds qu'un sein du bonheur je ne pouvois me sentir incommodé par aucun besoin. On me dit que je suis en prison, puisque la clef de la grande porte étoit sous le chevet de madame, qui ne l'ouvroit qu'à la pointe du jour pour aller à la première messe. Je m'étonne qu'on croye que j'aurois pu me paroître une telle nouvelle: je me réjouis, au contraire, d'avoir devant moi cinq heures, et d'être sûr que je les passerois avec l'objet de mon adoration. Une heure après, Nanette vit sous cappa: Angela vient savoir de quoi elle rit; elle lui répond à l'oreille; Marton vit aussi: je les prie de me dire de quoi elles riaient; et Nanette enfin d'un air malicieux me dit qu'elle n'avoit point d'autre chandelle, et qu'à la fin de celle-là nous serions dans les ténèbres. Cette nouvelle me combla de joie; mais je la dissimule. Le jour des gens

j'étois fâché pour elles. Je leur propose d'aller se coucher, et de dormir tran=
quillement, les assurant de mon respect; mais cette proposition les fait
rire — Que ferons nous à l'obscur? — Nous causerons.

Nous étions quatre; il y avoit trois heures que nous parlions, et j'étois
le ~~protagoniste~~ héros de la pièce. L'amour est grand poète: sa matière est inépuisable;
mais si la fin à la quelle il vise n'arrive jamais, il morfond comme la
pâte chez le boulanger. Ma chère Angela écoutoit; et n'étant pas
grande amie de la parole, répondoit peu: elle n'avoit pas l'esprit brillant:
elle se piquoit plutôt de faire parade de bon sens. Pour affoiblir mes
argumens, elle ne crachoit souvent qu'un proverbe, comme les romains
lançoient la catapulte. Elle se retiroit, ou avec la plus désagréable
douceur elle repoussoit mes pauvres mains toutes les fois que l'a=
mour les appelloit à son secours. Malgré cela je poursuivois à par=
ler, et gesticuler sans perdre courage. Je me trouvois au désespoir lorsque
je m'apperçevois que mes argumens trop subtils au lieu de la con=
vaincre l'étourdissoient, et au lieu d'attendrir son cœur l'ébranloient.
J'étois tout étonné de voir sur les physionomies de Nanette, et de
Marton l'impression resultante des traits que je lançois en droite
ligne à Angela. Cette courbe metaphysique me sembloit hors de
nature: ç'auroit dû être un angle. Malheureusement j'étudiois alors
la géometrie. Malgré la saison je suois à grosses gouttes. Nanette se
leva pour porter dehors la chandele, qui mourant à notre presence
nous auroit infectés.

A la premiere apparition des ténébres mes bras s'élevent na=
turellement pour se saisir de l'objet necessaire à la situation actuelle
de mon ame; et je ris de ce qu'Angela avoit saisi l'instant d'avance
pour s'assurer de n'être pas prise. J'ai employé une heure à dire
tout ce que l'amour pouvoit inventer de plus gai pour la persuader
à venir se remettre sur le meme siege. Il me paroissoit impossible
que cela pût être tout de bon. Ce badinage, lui dis-je à la fin,
est trop long: il est contre nature: je ne peux pas courir après vous,
et je m'étonne de vous entendre rire: dans une conduite si étrange
il semble que vous vous moquez de moi. Venez donc vous asseoir.
Devant vous parler sans vous voir, au moins mes mains doivent m'
assurer que je ne parle pas à l'air. Si vous vous moquez de moi,
vous devez sentir que vous m'insultez, et l'amour, je crois, ne doit
pas être mis à l'épreuve de l'insulte — eh bien! Calmez vous.

Je vous écoute sans perdre un seul de vos mots; mais vous devez aussi sentir qu'honnêtement je ne peux pas à l'obscur me mettre auprès de vous.

— Vous prétendez donc que je me tienne ici comme — çà jusqu'à l'aube?

— Jetez vous sur le lit, et dormez — Je vous admire que vous trouviez cela possible, et combinable avec mon feu. Allons. Je veux m'imaginer de jouer à Colin maillard.

Je me lève alors; et je la cherche en vain par toute la chambre en long, et en large. Je me saisis de quelqu'un; mais c'est toujours Nanette, ou Marton, qui par effet d'amour propre se nomment dans l'instant. Dans le même instant, sot D. Quichotte, je me crois en devoir de lâcher prise. L'amour, et le préjugé m'empêchent de connoître la vilenie de ce respect. Je n'avois pas encore lu les anecdotes de Louis XIII roi de France; mais j'avois lu Boccace. Je poursuis à la chercher. Je lui reproche sa dureté, je lui remontre qu'elle doit à la fin se laisser trouver, et elle me répond alors qu'elle doit avoir la même difficulté que moi à me trouver. La chambre n'étoit pas grande, et je commence à enrager de ce que je ne pouvois jamais l'attraper.

Plus ennuyé que fatigué, je m'assieds, et je passe une heure à leur conter l'histoire de Roger lorsqu'Angelique lui avoit disparu moyennant la bague enchantée que trop bonnement le chevalier amoureux lui avoit remise —

Così dicendo, intorno a la fontana
Brancolando n'andava come cieco.
O quante volte abbracciò l'aria vana
Sperando la donzella abbracciar seco.

Angela ne connoissoit pas l'Arioste; mais Nanette l'avoit lu plusieurs fois. Elle se mit à défendre Angelique, et à accuser la bonhomie de Roger qui étant sage n'auroit jamais dû confier la bague à la coquette. Nanette m'enchanta; mais j'étois alors trop bête pour faire des reflexions convenables à un retour sur moi même.

Je n'avois plus qu'une seule heure devant moi, et il ne falloit pas attendre le jour, car Madame Orie seroit plutôt morte que tentée de manquer sa messe. J'ai passé cette dernière heure à parler tout seul à Angela pour la persuader, et puis pour la convaincre qu'elle devoit venir s'asseoir près de moi. Mon ame a passé par toutes les couleurs dans un creuset, dont le lecteur ne peut pas avoir une idée claire, à moins qu'il ne se soit trouvé en pareil cas. Après avoir employé toutes les raisons excogitables, j'ai employé les prieres, puis (infandum) les

larmes. Mais quand je les ai reconnues pour inutiles, la sensation qui s'empara de moi fut la juste indignation qui annoblit la colere. Je serois parvenu à battre le fier monstre qui avoit pu me tenir cinq heures entieres dans la plus cruelle de toutes les détresses, si je ne me fusse pas trouvé dans l'obscurité. Je lui ai dit toutes les injures qu'un amour meprisé peut suggerer à un entendement irrité. Je lui ai lancé des maledictions fanatiques: je lui ai juré que tout mon amour s'étoit changé en haine, finissant par l'avertir de se garder de moi, car certainement je la tuerois lorsqu'elle s'offriroit à mes yeux.

Mes invectives finirent avec la sombre nuit. A l'apparition des premiers rayons de l'Aurore, et au bruit que firent la grosse clef, et le verou, lorsque madame Orio ouvrit la porte pour aller mettre son ame dans le repos quotidien qui lui étoit necessaire, je me suis disposé à partir prenant mon manteau, et mon chapeau. Mais je ne sauroit peindre à mon bon lecteur la consternation de mon ame, quand glissant mes yeux sur la figure de ces trois filles, je les ai vues fondantes en larmes. Honteux, et desesperé, jusqu'à me sentir aiseilli de l'envie de me tuer, je me suis assis de nouveau. Je songeois que ma brutalité avoit mis en pleurs ces trois belles ames. Je n'ai pas pu parler. Le sentiment m'étrangloit; les larmes vinrent à mon secours et je m'y suis livré avec volupté. Nanette se leva me disant que sa tante ne pouvoit pas tarder a rentrer. J'ai vite essuyé mes yeux, et sans les regarder, ni leur dire mot, je suis parti, allant d'abord me mettre au lit, où je n'ai jamais pu dormir.

A midi M. Malipiero, me voyant extremement changé, m'en demanda la raison, et ayant besoin de soulager mon ame, je lui ai dit tout. Le sage vieillard n'a pas ri. Par des reflexions tres sensées il me mit du beaume dans l'ame. Il se voyoit dans mon même cas vis a vis de Therese. Mais il dut rire, et moi aussi quand il me vit manger avec un appetit canin. Je n'avois pas soupé; mais il me felicita sur mon heureuse constitution.

Determiné à ne plus aller chez madame Orio, j'ai tenu dans ces jours là une conclusion de metaphysique dans laquelle j'ai soutenu que tout être, dont on ne pouvoit avoir qu'une idée abstraite ne pouvoit exister qu'abstraitement. J'avois raison; mais on mit facilement ma these en aspect d'impieté, et on m'a condamné à chanter la palinodie. Je suis allé à Padoue où on m'a promu au doctorat

Ch. XXVIII

Intrigue jusqu'au

A mon retour à Venise, j'ai reçu un billet de M. Roza qui me prioit de la part de Madame Orio d'aller la voir. J'y fus allé le soir de ne pas y trouver Angela, à laquelle je ne voulois plus penser. Nanette, et Madon par leur gaieté dissipèrent la honte que j'avois de paroître devant elles au bout de deux mois; mais ma confusion, et mon dou- leur furent valoir mes excuses auprès de madame Orio, qui n'avoit à me dire autre chose si non que se plaindre que je n'allois plus chez elle. Nanette à mon départ me remit une lettre qui renfermoit une d'Angela. » Si vous avez le courage, me disoit-elle ici, de passer encore une nuit, avec moi vous n'aurez pas raison de vous plaindre, car je vous » aime. Je mettrai de savoir de votre bouche même, si vous aurez » promis à m'aimer, si j'aurai consenti à me rendre méprisable. » Voici la lettre de Nanette, qui seule avoit de l'esprit » M. Roza » s'étoit engagé à vous faire retourner chez nous, je prépare cette » lettre pour vous faire savoir qu'Angela est au désespoir de vous » avoir perdu. La nuit que vous avez passée avec nous fut cruelle, » j'en conviens; mais il me semble qu'elle ne devoit pas vous faire » prendre le parti de ne plus venir voir ni moi ni madame Orio. » Je vous conseille, si vous aimez encore Angela, de courir la risque » encore d'une nuit. Elle se justifiera peut-être, et vous en retirerez » content. Vale donc. Adieu.

Ces deux lettres me firent plaisir. Je me croyois sûr de me ven- ger d'Angela par le plus marqué de tous les mépris. J'y suis allé le premier jour de fête avant dîner avec une bouteille de vin de Chypre, et une longue fumée, et je fus surpris de ne pas voir la cruelle. Elle alloit tomber la grosse sur elle, Nanette dit qu'elle lui avoit dit le matin à la messe qu'elle ne pouvoit venir qu'à l'heure de souper. Je n'en eus donc pas de doute, et je n'ai pas accepté l'invi- tation que Madame Orio m'a prié de rester. Un peu avant l'heure, j'ai fait semblant de partir comme la première fois, et je me suis allé me mettre dans l'endroit convenu. Il me tardoit de jouer le charmant rôle que j'avois déjà prémédité. J'étois sûr que quand même An- gela se seroit déterminée à changer de système elle ne m'accor- deroit que des petites faveurs, et je ne m'en soucierois plus. Je ne me restoit plus dans le cœur que pour un fort désir de vengeance.

Trois quarts d'heure après j'entends fermer la porte de la rue, et dix minutes après j'entends monter l'escalier, et je vois devant moi Nanette, et Marton. Où est donc Angela? dis-je à Nanette — Il faut qu'elle n'ait pu ni venir ni nous le faire dire. Elle doit cependant être sûre que vous êtes ici — Elle croit de m'avoir attrapé; et effectivement je ne m'y attendois pas; vous la convaincrez actuellement. Elle se moque de moi, et elle triomphe. Elle s'est servie de vous pour me faire donner dans le panneau; elle y a gagné, car si elle étoit venue, c'est moi qui me serois moqué d'elle — Oh pour cela je vous le dis que j'en doute — N'en doutez pas, ma chère Nanette, et vous en serez convaincue par la belle nuit que nous passerons sans elle — C'est à dire qu'en homme d'esprit vous saurez vous arranger à un pis aller; mais vous vous coucherez ici, et nous irons dormir sur le canapé dans l'autre chambre — Je ne vous l'empêcherai pas; mais vous ne jouirez en tout cas que d'à demi, je ne me coucherois pas — Quoi! Vous auriez la force de passer sept heures avec nous? Je suis sûre que lorsque vous ne saurez plus que dire vous vous endormirez — Nous verrons. En attendant voici une bouteille, et voici du Chypre. Avez vous la cruauté de me laisser manger seul? Avez vous du pain — Oui; et nous ne serons pas cruelles. Nous souperons une seconde fois — C'est de vous que je devrois être amoureux. Dites moi, belle Nanette, si vous me rendriez malheureux comme Angela — Vous semble-t-il de pouvoir me faire cette question? elle est d'un fat. Tout ce que je peux vous répondre c'est que je n'en suis sûr.

Elles mirent vite trois couverts; elles apportèrent du pain, du fromage parmesan, et de l'eau, et vinrent de la chasse, elle mangea gaiement, et buvant avec moi du Chypre, qui, n'y étant point accoutumée, leur monta à la tête. Leur gaieté devint délicieuse. J'étois surpris en les examinant de n'avoir pas avant ce moment là reconnu tout leur mérite.

Après le petit souper, assis au milieu d'elles, prenant leurs

16. mains, et les les leur baisant je leur ai demandé si elles 72 93
étoient mes veritables amies, et si elles approuvoient la façon in:
digne dont Angela m'avoit traité. Elles me répondirent d'accord
que je leur avois fait verser des larmes. Laissez donc, leur dis-je,
que j'aie pour vous la tendresse d'un vrai frere, et partagez la
comme si vous étiez mes soeurs: donnons nous en des gages dans
l'innocence de nos coeurs: embrassons nous, et jurons nous une
fidelité eternelle.

Les premiers baisers que je leur ai donnés ne sortirent ni d'un
desir amoureux, ni d'un projet tendant à les seduire, et de leur coté,
elles me jurerent quelques jours après qu'elles ne me les rendirent
que pour m'assurer qu'elles partageoient mes honetes sentimens
de fraternité; mais ces baisers innocens ne tarderent pas à de:
venir enflammés, et à susciter en tout les trois un incendie, dont
nous dumes être fort surpris, car nous les suspendimes nous en:
treregardant après tous étonnés, et fort serieux. Les deux soeurs
bougerent sous un pretexte, et je suis resté absorbé dans la ré:
flexion. Ce n'est pas étonnant que le feu que ces baisers avoient
allumé dans mon ame, et qui serpentoit dans tous mes membres m'
ait rendu dans l'instant invinciblement amoureux de ces deux filles.
Elles étoient toutes les deux plus jolies qu'Angela et Nanette par l'es:
prit, comme Marton par son caractere doux, et naïf lui étoient in:
finiment superieures: je me suis trouvé fort surpris de n'avoir pas
reconnu leur merite avant ce moment là; mais ces filles étant
nobles, et fort honétes, le hazard qui les avoit mises entre mes
mains ne devoit pas leur devenir fatal. Je ne pouvois pas sans
fatuité croire qu'elles m'aimoient; mais je pouvois supposer que
les baisers avoient fait sur elles le même effet qu'ils avoient
fait sur moi. Dans cette supposition j'ai vu avec evidence qu'
employant des ruses, et des tournures, dont elles ne pouvoient pas
connoitre la force, il ne me seroit pas difficile, dans le courant
de la longue nuit que je devois passer avec elles, de les faire

consentir à des complaisances, dont les suites pouvoient devenir très
décisives. Cette journée me fit honneur. Je me suis imposé une loi
sévère, et je n'ai pas douté de la force qui m'étoit nécessaire pour
l'observer.

Les voyant reparoître portant sur leur physionomie le caractère
de la sécurité, et du contentement, je me mis dans l'instant
donné le même vernis bien déterminé à ne plus m'exposer au
feu des baisers.

Nous passâmes une heure à parler d'Angela. Je leur ai dit
que je me sentois déterminé à ne plus la voir, puisque j'étois
convaincu qu'elle ne m'aimoit pas. Elle vous aime, me dit
la naïve Marton, et j'en suis sûre; mais si vous ne pouvez pas
à l'éprouver, vous savez fort bien à rompre avec elle tout à fait,
car elle est décidée à ne vous accorder par un seul baiser tant
que vous ne serez que son amoureux: il faut donc la quitter,
ou vous disposer à ne la trouver complaisante en rien — Vous avez
raison, comme un ange; mais comment pouvez vous être
sûre qu'elle m'aime? — Très sûre. Dans l'amitié fraternelle
que nous nous sommes promis je peux sincèrement vous le
dire. Quand Angela couche avec nous, elle m'appelle, me com-
vrant de baisers, son cher abbé.

Nanette alors, éclatant de rire, lui mit une main sur la bou-
che; mais cette naïveté me mit tellement en feu, que j'ai
eu la plus grande des peines à conserver ma contenance.
Marton dit à Nanette qu'il étoit impossible, ayant beaucoup
d'esprit, que j'ignorasse ce que deux filles bonnes amies faisoient
quand elles couchoient ensemble — Sans doute, lui ajoutai-je,
personne n'ignore ces bagatelles, et je ne crois pas, ma chère
Nanette, que vous ayez trouvée dans cette confidence amicale d'être
vous trop indiscrette — A présent c'est fait, mais ce sont des
choses qu'on ne dit pas. Si Angela le savoit...! — Elle seroit au
désespoir, je le sais bien; mais Marton m'a donnée une belle marque

d'amitié, que je lui serai reconnoissant jusqu'à la mort. C'en est fait. Je déteste Angela; je ne lui parlerai plus. C'est une ame fausse, elle vise à mon precipice — Mais elle n'a pas tort, si elle vous aime, de vous desirer pour mari — D'accord; mais employant ce moyen, elle ne pense qu'à son propre interest, et sachant ce que je souffre, elle ne peut proceder ainsi que ne m'aimant pas. En attendant par une fausse imagination monstrueuse elle soulage ses desirs brutaux avec cette charmante Marton qui veut bien lui servir de mari.

Les eclats de rire de Nanette redoublerent alors; mais je n'ai pas quité mon air serieux, ni changé de style avec Marton fesant les plus pompeux eloges à sa belle sincerité

Ce propos me fesant le plus grand plaisir, j'ai dit à Marton qu'Angela à son tour devoit lui servir de mari, et pour lors elle me dit en riant qu'elle n'étoit mari que de Nanette, et Nanette dut en convenir. Mais comment nomme-t-elle son mari, lui dis-je, dans ses transports — Personne n'en sait rien — Vous aimez donc quelqu'un, dis-je à Nanette — C'est vrai; mais personne ne saura jamais mon secret.

Je me suis alors flatté que Nanette en secret pouvoit etre la rivale d'Angela. Mais avec ces jolis propos j'ai perdu l'envie ~~de passer la nuit~~ de passer la nuit sans rien faire avec ses deux filles qui étoient faites pour l'amour. Je leur ai dit que j'étois bien heureux de n'avoir pour elles que des sentimens d'amitié, car sans cela je me trouverois fort embarassé à passer la nuit avec elles sans desirer de leur donner des marques de ma tendresse, et d'en recevoir, car, leur dis-je d'un air tres froid, vous êtes l'une et l'autre jolies à ravir, et faites pour faire tourner la tête à tout homme que vous mettrez à même de vous connoitre à fond.

96 Après avoir parlé ainsi, j'ai fait semblant d'avoir envie de dormir. Ne faites pas de façon, me dit Nanette, mettez vous au lit: nous irons dormir dans l'autre chambre sur le canapé. — Je me croirois, fesant cela, le plus lache des hommes. Causons: l'envie de dormir me passera. Je suis seulement faché à cause de vous. C'est vous qui devriez vous coucher; et c'est moi qu'irai dans l'autre chambre. Si vous me craignez enfermez vous; mais vous auriez tort car je ne vous aime qu'avec des entrailles de frere — Nous ne ferons jamais cela, me dit Nanette. Laissez vous persuader: couchez vous ici — Habillé, je ne peux pas dormir — Deshabillez vous. Nous ne vous regarderons pas — Je ne crains pas cela; mais je ne pourrois jamais m'endormir vous voyant obligées à veiller à cause de moi — Nous nous coucherons aussi, me dit Marton, mais sans nous deshabiller — ~~Je vous assure que quand même vous vous deshabilleriez, je ne penserois pas à m'écarter de mes devoirs — Tout bien. Mettez vous donc au lit — Avec plaisir; mais, mais vous ne dites rien, belle Nanette — Je me coucherai aussi malgré que ce soit un peu fort — Nous ne pouvons nous donner une preuve plus évidente ni de notre amitié ni de notre confiance réciproque. Après ce concordat d'après lequel nous sommes peut être tous les trois ce qui devoit arriver, je me suis deshabillé [illegible] Marton dit qu'il falloit éteindre la chandele, et Nanette qui ne rioit plus, dit que c'étoit bien crainte d'accident, puisqu'en tout cas il y avoit un briquet.~~

— C'est une mefiance qui insulte ma probité. Dites 97
moi, Nanette, si vous me croyez honête homme — Oui cer:
tainement — Fort bien. Vous devez m'en convaincre. Vous
devez vous coucher toutes les deux à mes cotés tout à fait
deshabillées, et compter sur la parole d'honneur que je
vous donne que je ne vous toucherai pas. Vous êtes deux, et
je suis un: que pouvez vous craindre? Ne serez vous pas
les maitresses de sortir du lit, si je cesse d'être sage? Bref:
si vous ne me promettez pas de me donner cette marque de
confiance du moins quand vous me verrez endormi, je n'irai
pas me coucher.

J'ai alors cessé de parler fesant semblant de m'endormir;
et elles se parlerent tout bas; puis Marton me dit d'aller me
coucher, et qu'elles en feroient de même quand elles me
verroient endormi. Nanette me le promit aussi, et pour lors
je leur ai tourné le dos, et après m'être entierement des:
habillé, je me suis mis au lit, et je leur ai souhaité la bonne
nuit. J'ai d'abord fait semblant de dormir, mais un quart
d'heure après, je me suis endormi tout de bon. Je ne me suis
reveillé que quand elles vinrent se coucher; mais je me suis
d'abord tourné pour reprendre mon someil, et je n'ai commencé
à agir que quand je me suis vu le maitre de les croire en:
dormies. Si elles ne dormoient pas, il ne tenoit qu'à elles d'en
faire semblant. Elles m'avoient tourné le dos, et nous étions
à l'obscur. J'ai commencé par celle vers la quelle j'étois
tourné ne sachant pas si c'étoit Nanette ou Marton. Je l'ai
trouvée accroupie, et enveloppée dans sa chemise, mais ne
brusquant rien, et n'avançant l'entreprise qu'aux pas les plus
petits elle se trouva convaincue que le meilleur parti qu'elle
put prendre étoit celui de faire semblant de dormir, et de me

98 laisser faire. Peu à peu je l'ai developpée; peu à peu elle se deplo:
ya, et peu à peu par des mouvemens suivis, et tres lents, mais mer:
veilleusement bien d'après nature, elle se mit dans une position,
dont elle n'auroit pu m'en offrir une autre plus agréable que se
trahissant. J'ai entamé l'ouvrage, mais pour le rendre parfait
j'avois besoin qu'elle s'y prêtat de façon à ne plus pouvoir le de:
savouer, et la nature enfin l'obligea à s'y determiner. J'ai trou:
vé la premice exempte de doute, et ne pouvant pas douter non
plus de la douleur qu'on avoit dû endurer j'en fus surpris. En
devoir de respecter religieusement un prejugé au quel je de:
vois une jouissance dont je goutois la douceur pour la pre:
miere fois de ma vie, j'ai laissé la victime tranquille, et je me
suis tourné de l'autre coté pour en agir de même avec la
soeur qui devoit compter sur toute ma réconnoissance.
Je l'ai trouvée immobile dans la posture qu'on peut avoir quand
on est couché sur le dos dormant profondement, et sans aucune
crainte. Avec les plus grands menagemens, et toute l'appa:
rence de crainte de la reveiller j'ai commencé par flatter son
ame m'assurant qu'elle ~~elle~~ étoit toute neuve comme sa soeur:
et je n'ai differé à la traiter de même que jusqu'au moment
qu'affectant un mouvement tres naturel, et sans le quel
il m'auroit été impossible de couronner l'oeuvre, elle m'aida
à triompher; mais dans le moment de la crise, elle n'eut
pas la force de poursuivre la fiction. Elle se demasqua me
serrant tres étroitement entre ses bras, et colant sa bouche
sur la mienne. Après le fait, je suis sûr, lui dis-je, que vous
etes Nanette — Oui; et je m'appelle heureuse, comme ma
soeur, si vous etes honéte, et constant — Jusqu'à la mort,
mes anges, tout ce que nous avons fait fut l'ouvrage de l'
amour; et qu'il n'y ait plus question d'Angela.

Je l'ai alors prié de se lever pour aller allumer des bougies, et ce fut Marton qui eut cette complaisance. Quand j'ai vu Nanette entre mes bras animée par le feu de l'amour, et Marton qui tenait une bougie nous regardait, et paraissait nous accuser d'ingratitude de ce que nous ne lui disions rien, tandis qu'ayant été la première à se rendre à mes caresses elle avait encouragé sa sœur à l'imiter, j'ai senti tout mon bonheur. Levons nous, leur dis-je, pour nous jurer une amitié éternelle, et pour nous rafraîchir. Nous fîmes tous les trois dans un baquet plein d'eau une toilette de mon invention qui nous fit rire, et qui renouvella tous nos désirs; puis dans le costume de l'âge d'or nous mangeames le reste de la langue, et vidames l'autre bouteille. Après nous être dit cent choses, que dans l'ivresse de nos sens il n'est permis d'interrompre qu'à l'amour, nous nous recouchames, et nous passames dans des débats toujours diversifiés tout le reste de la nuit. Ce fut Nanette qui en fit la clôture. Madame Orio était allée à la messe; j'ai dû les quitter abruptement tous les pour. Après leur avoir juré que je ne pensais plus à Angela, je suis allé chez moi m'habiller dans le compte jusqu'à dîner. M. de Malipiero me trouva l'air joyeux, et les yeux cernés; et j'ai laissé qu'il s'imaginât tout ce qu'il voudrait; mais je ne lui ai rien dit. Je suis allé chez madame Orio le matin suivant, et Angela n'y était pas; j'y ai soupé, puis je suis parti avec R. Rosa Nanette trouva le moment de me remettre une lettre, et un paquet. Ce paquet contenait un morceau de pâte sur laquelle était l'empreinte d'une clef, et la lettre me disait de faire faire la clef, et d'aller passer les nuits avec elles quand j'en aurais envie. Elle me rendait compte outre cela qu'Angela était

allée passer avec elle la nuit du lendemain, et que dans les habitudes où elles étoient elle avoit deviné tout ce qui étoit arrivé, et qu'elles en étoient convenues lui reprochant qu'elle en avoit été la cause. Elle leur avoit dit les injures les plus grossieres, et elle avoit juré de ne plus remettre les pieds chez elle. Elles ne s'en soucioient pas.

Quelques jours après la fortune nous delivra d'Angela. Elle est allée demeurer à Vicence avec son pere qui y fut occupé pour deux ans à peindre a fresco des appartements. De cette façon je suis resté tranquille possesseur de ces deux anges ou je passois au moins la nuit deux fois par semaine y allant toujours attendu avec la clef qu'elles surent me procurer.

Vers la fin du carnaval Monsieur Manzoni me dit que la celebre Julietta vouloit me parler; et qu'elle avoit été toujours fachée de ne plus me voir. Assez curieux de savoir ce qu'elle avoit à me dire j'y fus avec lui. Après m'avoir reçu assez poliment, elle me dit qu'elle avoit su que j'avois chez moi une belle sale, et qu'elle desiroit que je lui donnasse un bal à ses depens. J'y ai d'abord consenti. Elle me donna 24 cequins, et elle envoya ses domestiques garnir de lustres ma sale, et mes chambres, je ne devois penser qu'à l'orkestre, et au souper. Monsieur de San-Vitali étoit deja parti, et le gouvernement de Parme lui avoit donné un econome. Je l'ai vu dix ans après à Versailles decoré des ordres du roi en qualité de grand ecuyer de la fille aînée de Louis XV duchesse de Parme, qui comme toutes les princesses de France ne pouvoit pas se souffrir en Italie.

Mon bal fut en ordre. Il n'y avoit que la coterie de Juliette, et dans une petite chambre Madame Orio avec ses deux nieces, et le procureur Rosa qu'en qualité de personnes sans consequence elle m'avoit permis de faire venir.

Après le souper, tandis qu'on dansoit des menuets, la belle me prend à part, et me dit menez moi vite dans votre chambre, car il m'est venue une idée plaisante, et nous rirons.

Ma chambre étoit au troisieme étage, et nous y allons.

Je vois qu'elle ferme d'abord la porte au verrou, je ne
savois que penser. Je veux, me dit elle, que vous m'ha-
billiez completement en abbé avec un de vos habits,
et je vous habillerai en femme avec ma robe. Nous
descendrons deguisés ainsi, et nous donnerons les con-
tredances. Allons vite, mon cher ami, commençons
par nous coiffer.

Sûr d'une bonne fortune, et charmé de la rare
aventure je lui arrange vite ses longs cheveux en rond,
et après je laisse qu'elle me fasse un chignon qu'elle
met très bien sous son propre bonnet. Elle me met
du rouge, et des mouches, je m'en complais, je lui
laisse voir en honnête garçon mon contentement, et
elle m'accorde de bonne grace un doux baiser sous
condition que je ne prétendrois pas d'avantage: je lui
réponds que tout ne pouvoit dépendre que d'elle. Je l'
avertis en attendant que je l'adorois.

Je mets sur le lit une chemise, un petit collet, des
caleçons, des bas noirs, et un habit complet. En devoir
de laisser tomber ses jupes, elle se passe adroitement
des caleçons, et elle dit qu'ils vont bien, mais quand elle
veut se passer mes culottes elle les trouve trop étroites
à la ceinture, et dans le haut des cuisses. Il n'y a pas
de remède, il faut découdre par derrière, et s'il le faut
couper l'étoffe. Je me charge de tout cela; je m'assis sur
le pied du lit, et elle se met devant moi me tournant le dos.

101 mais il lui semble que je veuille trop voir, que je m'y prenne
mal, que j'aille trop lentement, et que je touche où il n'étoit pas
necessaire que je touchasse: elle s'impatiente, elle me laisse, elle
dechire, et s'arrange elle même ses culottes. Je lui mets bas, et souliers,
puis je lui passe la chemise, et lui arrangeant le jabot, et le petit
colet, elle trouve mes mains trop curieuses, car sa poitrine n'é=
toit pas garnie. Elle me chante pouille: elle m'appelle mal honete,
mais je la laisse dire; je ne voulois pas qu'elle me prit pour dupe,
et d'ailleurs c'étoit une femme qu'on avoit payé cent mille écus,
et qui devoit interesser un penseur. La voila enfin habillée, et
voila mon tour.

J'ôte vite mes culottes malgré qu'elle vouloit que je les gardasse;
elle doit elle même me passer sa chemise, puis une jupe; mais tout
d'un coup, devenue coquette, elle se fache de ce que je ne lui cache
pas le trop visible effet de ses charmes, et elle se refuse à un soula=
gement qui dans un instant m'auroit calmé. Je veux lui donner un
baiser, elle ne veut pas; à mon tour je m'impatiente, et malgré elle
les eclaboussures de mon incontinence paroissent sur la chemise.
Elle me dit des injures, je lui répons, et je lui démontre son tort;
mais tout est inutile; elle est fachée; ~~mais~~ elle dut cependant achever
son ouvrage ~~et~~ finissant de m'habiller.

C'est evident qu'une honête femme qui se seroit exposée
vis à vis de moi à une pareille aventure auroit eu des inten=
tions tendres, et ne se seroit pas dementie dans le moment
qu'elle m'auroit vu les partager; mais les femmes de l'
espece de Juliette sont dominées par un maudit esprit qui
les rend ennemies d'elles mêmes. Juliette se trouva attrapée
quand elle vit que je n'étois pas timide. Ma facilité lui pa=
rut un manque de respect. Elle auroit voulu me voir
voleur de quelques faveurs qu'elle m'auroit accordées fesant
semblant de ne pas s'en appercevoir. J'aurois trop flatté
sa vanité.

~~elle s'assied sur le pied de mon lit, je lui dis devant elle te-~~
~~nant les culottes entre mes mains qu'elles devaient lui être~~
~~étroites à la ceinture, et pour l'en convaincre j'allonge~~
~~les bras vous se chemise, et je me laisse tomber sur elle.~~
~~C'eut été fait dans l'instant en tout honneur; mais~~
~~par un fatal retour sur elle, par un mouvement peut~~
~~être involontaire d'un esprit ennemi de la nature qui a-~~
~~nime toutes les femmes de cette espèce, elle s'avise de me~~
~~dire d'un air fâché que je lui manquais que je m'oubliais,~~
~~et disant cela elle affronte une de ses mains contre ma~~
~~poitrine. Indigné par ce procédé, je me possède, je~~
~~me trouve, et je me punis à sa présence jusqu'à me~~
~~réduire en état de vice lui tomber à ses pieds ce dont~~
~~elle s'étoit rendue indigne. Après cela je lui passe les cu-~~
~~lottes qu'effectivement elle ne peut pas boutonner. Elle~~
~~dut se tourner si elle voulut que je les déboucle, et pour lors~~
~~j'ai vu qu'elle aurait pu encore facilement me calmer;~~
~~mais je n'ai pas demandé. Je les lui ai ou modèles, et vous~~
~~finîmes de nous habiller. Je lui ai chauvé mes souliers,~~
~~et elle eut la modification de voir que les siens m'al-~~
~~loient bien.~~

Déguisés ainsi, nous descendîmes à la sale où un cla-
quement de mains général nous mit d'abord de bonne
humeur. Tout le monde me supposoit la bonne for-
tune que je n'avois pas eue; mais j'étois bien aise de
la laisser croire. Je me suis mis à la contredanse avec
mon abbé que j'étois fort fâché de trouver charmant.
Juliette dans le courant de la nuit me traita si bien

que la croyant repentie de son vilain proceder je me suis re=
penti aussi du mien; mais ce fut un sentiment de foiblesse,
dont le ciel dut me punir.

Après la contredanse tout le monde masculin se crut au=
torisé à prendre des libertés avec Juliette devenue abbé, et
à mon tour je me suis emancipé avec les filles qui auroient
craint de passer pour bêtes si elles se fussent opposées à mes
manieres. M. Querini fut assez sot pour me demander si
j'avois des culottes, et je l'ai vu palir quand je lui ai dit que
j'avois été obligé de les ceder à l'abbé. Il alla s'asseoir
dans un coin de la sale, et il ne voulut plus danser.

Toute la compagnie enfin remarquant que j'avois
une chemise de femme ne douta pas de la beauté de
mon aventure exceptés Nanette, et Marton qui ne pou=
voient pas me croire capable d'une infidelité. Juliette
s'apperçut qu'elle avoit fait une grande étourderie;
mais il n'y avoit plus de remede.

D'abord que nous retournames dans ma chambre
pour nous deshabiller, la croyant repentie, et ayant d'
ailleurs pris du gout pour elle, j'ai cru de pouvoir l'
embrasser, et en même tems lui prendre une main pour
la convaincre que j'étois pret à lui donner toute la satis=
faction qu'elle meritoit; mais elle me sangla un si violent
soufflet que peu s'en fallut que je ne le lui rendisse.
Je me suis alors deshabillé sans la regarder, et elle en fit
autant. Nous descendimes ensemble; mais malgré l'eau
fraiche avec laquelle je me suis lavé le visage toute
la compagnie put voir sur ma figure la marque de la

grosse main qui l'avoit frappée.

Avant de s'en aller, elle me dit tête à tête de son ton le plus ferme que si j'avois envie de me faire jeter par la fenêtre je n'avois qu'à aller chez elle, et qu'elle me feroit arranger si ce qui étoit arrivé entre nous devenoit public.

Je ne lui ai donné motif de faire ni l'un ni l'autre, mais je n'ai pas pu empêcher qu'on conte que nous avions troqué nos chemises. Personne ne m'ayant plus vu chez elle, tout le monde crut qu'elle dut donner cette satisfaction à M. Querini. Le Lecteur verra dans six ans d'ici à quelle occasion cette célèbre fille dut faire semblant d'avoir oubliée toute cette histoire.

J'ai passé le quarême très heureux avec mes deux anges, à l'assemblée chez M. de Malipiero, et à étudier la physique expérimentale au couvent de la Salute.

Après Pâques devant tenir parole à la comtesse de Monreal, et impatient de revoir ma chère Lucie je suis allé à Passeau. J'y ai trouvé une compagnie tout à fait différente de celle que j'y étois trouvée dans l'automne passé. Le comte Daniel qui étoit chez de la famille avoit épousé une comtesse Gozzi, et un jeune riche fermier qui avoit épousé une fillette de la vieille comtesse y étoit admis avec sa femme, et sa belle sœur. Le souper me parut fort long. On m'avoit logé dans la même chambre, et il me tardoit de voir Lucie avec laquelle j'étois bien décidé de ne plus faire l'enfant.

Ne l'ayant pas vue avant de me coucher, je l'attendois

sans faute le matin à mon reveil; mais au lieu d'elle je vois une vilaine servante paysanne. Je lui demande des nouvelles de la famille, et je n'apprens rien, car elle ne parloit que patois. C'est la langue du païs.

Cela m'inquiete. Qu'est donc devenue Lucie? Est-ce de couvert notre commerce? Est elle malade? Est elle morte? Je me tais, et je m'habille. Si on lui a defendu de me voir, je me vengerai, car d'une façon ou de l'autre je trouverai le moyen de la voir, et par esprit de vengeance je ferai avec elle ce que l'honneur malgré l'amour m'a empeché de faire.

Mais voila le concierge qui entre d'un air triste. Je lui demande d'abord comment se portoient sa femme, et sa fille, et au nom de cette derniere il pleure — Est elle morte? — Plut à Dieu qu'elle fut morte. — Qu'a-t-elle fait! — Elle s'est enallée avec l'aigle coureur de Monsieur le comte Daniel, et nous ne savons par où.

Sa femme arrive, et entendant ce discours, sa douleur se renouvelle, et elle se pame. Le concierge me voyant sincerement allarmé à son affliction, me dit qu'il n'y avoit que huit jours que ce malheur lui étoit arrivé. Je connois l'aigle, lui dis-je,

C'est un coquin celebre. Vous l'a-t-il demandée en mariage? — Non; car il étoit certain que nous ne la lui aurions pas accordée — Je m'étonne de Lucie — Il l'a seduite, et nous ne conçumes qu'après sa fuite d'où venoit la grosseur de son ventre — Il y avoit donc long tems qu'ils se voyoient? — Elle l'a connu un mois à peu près après votre depart. Il faut qu'il l'ait ensorcelée, car c'étoit une colombe, et vous pouvez, je crois, en rendre bon temoignage. — Et personne ne sait où ils sont? — Personne. Dieu sait ce que ce misérable fera d'elle.

Si affligé que ces honêtes gens, je suis allé m'enfoncer dans le bois pour digerer ma tristesse. J'ai passé deux heures en reflexions de bon, et de mauvais aloi qui commençoient toutes par des Si. Si j'etois arrivé là, comme je l'aurois pu, huit jours auparavant, la tendre Lucie m'auroit tout confié; et j'aurois empeché ce meurtre. Si j'avois procedé avec elle comme j'ai fait avec Nanette, et Marton, elle ne se seroit pas trouvée quand je l'ai quitée dans un etat de violence, qui dut avoir été la principale cause qu'elle s'etoit abandonnée aux desirs du scelerat. Si elle ne m'avoit pas connu avant le coureur, son ame encore pure ne l'auroit pas ecouté. J'etois au desespoir de devoir me reconnoitre pour agent de l'infame seducteur. J'avois travaillé pour lui.

E 'l fior che sol potea por mi fra dei,
Quel fior che intatto io mi venia serbando
Per non turbar, ohimè, l'animo casto,
Ohimè il bel fior colui m'à colto, e guasto.

C'est sûr que si j'avois su où probablement la trouver, je serois parti sur l'heure. Avant que le desastre de Lucie me fut connu, j'etois vain, et glorieux d'avoir eu la vertu de la laisser intacte, et je me trouvois alors repenti, et honteux de ma sotte epargne. Je me suis promis une conduite plus sage dans la suite sur l'article d'épargner. Ce qui me desoloit étoit

qui en peut de tems fut dans la misere, et peut être dans la
opprobre devoit en se souvenant de moi me detester, et me
~~haïr~~ comme source de ses malheurs. Ce fatal ouvrage
2
rement m'a fait entrevoir un nouveau système que dans la
suite j'ai poussé trop loin

J'ai rejoint la bruyante compagnie au jardin qui m'a si bien ac-
cueilli que j'ai fait la gageure de la traiter. Mon affliction étoit
montée que j'ai fait la gageure de la traiter à pieds joints en partie. Ce
si grande que je devois la traiter à pieds joints en partie. Ce
qui m'a donné un très fort helon fut la figure, et encore plus
le caractere tout à fait nouveau pour moi de la nouvelle
mariée. Sa sœur étoit plus jolie qu'elle; mais les visages com-
mencent à m'ennuyer. J'y voyois trop de beauté.
mençoient à m'ennuyer. J'y voyois trop de beauté.

Cette nouvelle mariée agée de dix-neuf à vingt ans attiroit
sur elle l'attention de toute la compagnie à cause de ses ma-
nieres empruntées. Parleuse, surchargée de maximes, dont elle
croyoit de devoir faire parade, dévote, étonnoit de son mari,
elle ne cachoit pas la peine qu'il lui faisoit quand il se montroit en-
chanté de sa sœur qui à table étoit toujours vis à vis d'elle et ar-
rêtoit par lui. Le mari étoit un étourdi qui peut être aimoit
beaucoup sa femme, mais qui en grace du bon ton se croyoit en
devoir de se montrer indifférent, et qui par vanité se plaisoit à
lui donner des motifs de jalousie. Elle à son tour avoit peur de
passer pour sote ne savoit pas faire la bonne compagnie la gê-
noit prodigieusement parce qu'elle croyoit y paroître faite. Quand
je débitois des sornettes elle m'écoutoit attentivement, et pour
ne pas passer pour bête elle rioit hors de propos. Elle me ra-
vit enfin si curieux d'elle que je me suis déterminé à l'entrepren-
dre. Mes attentions, mes agaceries, mes soins grands, et petits
firent connoître à tous par plus tard que le troisieme jour que
j'avois jetté un dé à coudre sur elle. Ils en amusoient en pu-
blic le mari qui se riant l'intrépide se moquoit quand il lui
disoient que j'étois redoutable. Je contrefaisois le modeste, et
souvent l'innocent. Pour lui, conséquent dans son rôle, il m'
fort mal
excitoit à cajoler sa femme qu'à son dire jouoit à la dissimulée.

Le cinquieme, ou sixieme jour, se promenant avec moi au jardin, elle eut la betise de m'expliquer les justes raisons de ses inquietudes, et le tort que son mari avoit de lui en donner des motifs. Je lui ai repondu en ton d'ami que le seul moyen qu'elle pouvoit employer pour le corriger en peu de tems etoit celui de faire semblant de ne pas voir les politesses qu'il feroit à sa soeur, et à son tour de se montrer amoureuse de moi. Pour l'engager à prendre ce parti, je lui ai dit qu'il etoit difficile, et qu'il falloit avoir beaucoup d'esprit pour jouer un role si faux. Elle m'assura qu'elle le joueroit à merveille; mais elle le joua si mal que la compagnie s'apperçut que le projet etoit de mon cru.

Quand je me trouvois avec elle dans les allées du jardin, sûr que personne ne nous voyoit, et que je voulois la mettre tout de bon à son role, elle devenoit serieuse, puis imperieuse, et elle employoit enfin l'imprudent moyen de s'eloigner de moi en courant, et en rejoignant les autres qui pour lors se moquoient de moi m'appellant mauvais chasseur. Je lui reprochois en vain après ces faits le triomphe mal entendu qu'elle procuroit à son mari. Je louois son esprit, et je deplorois son education. Je lui disois pour l'appaiser que mes manieres avec une femme d'esprit comme elle etoient celles de la bonne compagnie. Mais au bout de dix à douze jours elle me desespera me disant qu'étant pretre je devois savoir que dans la matiere de l'amour le moindre attouchement etoit un peché mortel, que Dieu voyoit tout, et qu'elle ne vouloit ni damner son ame, ni se voir exposée à la honte de devoir dire à son confesseur qu'elle etoit descendue à faire des abominations avec un pretre. Je lui ai dit que je n'etois pas pretre; mais elle me terrassa enfin me demandant si je convenois que ce que je voulois entreprendre sur elle etoit peccamineux. N'ayant pas eu le courage d'en disconvenir, j'ai vu que je devois finir

étant devenu froid avec elle, et le vieux comte disant en pleine table que ma froideur derivoit de ce que c'étoit une affaire faite, je n'ai pas manqué de representer à la devote ce que sa conduite fe=soit juger à ceux qui connoissoient le monde; mais cela fut egal. Voici le curieux incident qui fit le denouement de la piece:

Le jour de l'Ascension nous allames tous faire une visite à Madame Bergali celebre dans le Parnase italien. Devant retourner à Paséan, la jolie fermiere vouloit se mettre dans la voiture à quatre places où son mari s'étoit deja mis avec sa soeur, tandis que j'etois tout seul dans une caleche à deux roues. J'ai fait du bruit me plaignant de cette meffiance; et la compagnie lui remontra qu'elle ne pouvoit pas me faire cet affront. Pour lors elle vint, et ayant dit au postillon que je voulois aller par la plus courte, il se separa de toutes les autres voitures prenant le che=min du bois de Cequini. Le ciel etoit beau mais en moins d'une demie heure il s'eleva un orage de l'espece de ceux qui s'elevent en Italie, qui durent une demie heure, qui ont l'air de vouloir bouleverser la terre, et les ele=mens, et qui finissent en rien; le ciel retournant serain, et l'air restant rafraichi, de sorte qu'ordinairement ils font plus de bien que de mal.

Ah! Mon Dieu! dit la fermiere, Nous allons essuyer un orage — Oui; et malgré que la caleche soit ouverte, la pluie abimera votre habit; j'en suis faché — Patience l'habit; mais je crains le tonnere — Bouchez vos oreilles — Et la foudre? — Postillon: allons nous mettre à couvert quelque part — Il n'y a des maisons, me repondit il, qu'à une demie heure d'ici; et dans une demie heure il n'y aura plus d'orage.

Disant cela il poursuit tranquillement son chemin, et voila les eclairs qui se succedent, le tonnere qui gronde, et la

pauvre femme qui tremble. La pluie commence.
J'ôte mon manteau pour l'employer à nous couvrir par
devant tous les deux; et après qu'un grand eclair a annoncé
la foudre, nous la voyons eclater à cent pas devant nous. Les che=
vaux se cambrent, et ma pauvre dame est prise par des
convulsions spasmodiques. Elle se jete sur moi, me serrant étroi=
tement entre ses bras. Je m'incline pour ramasser le man=
teau qui étoit tombé à nos pieds, et en le ramassant je prens ses
jupes avec. Dans le moment qu'elle veut les rabaisser, une
nouvelle foudre eclate, et la frayeur l'empeche de se mouvoir.
Voulant remettre le manteau sur elle, je me l'approche, et elle
tombe positivement sur moi qui rapidement la place à califourchon.
Sa position ne pouvant pas etre plus heureuse, je ne pers pas de
tems, je m'y adapte dans un instant fesant semblant d'oran=
ger dans la ceinture de mes culottes ma montre. Comprenant
que si elle ne m'en empechoit pas bien vite, elle ne pouvoit
plus se defendre, elle fait un effort, mais je lui dis que si elle
ne fait pas semblant d'etre evanouie, le postillon se tour=
neroit et verroit tout. En disant ces paroles, je laisse qu'elle
m'appelle impie tant qu'elle veut, je la serre au croupion, et
je remporte la plus complete victoire que jamais habile gla=
diateur ait remportée.

La pluie à verse, et le vent contre etant tres fort, elle se
voit reduite à me dire serieusement que je la perdois d'hon=
neur puisque le postillon devoit la voir — Je le vois, lui dis-je,
et il ne pense pas à se tourner; et quand même, le manteau
nous couvre entierement tous les deux: soyez sage, et te=
nez vous comme evanouie, car en verité je ne vous lache pas.
Elle se persuade, me demandant comment je pouvois de=
fier la foudre avec une pareille scelerotesse: je lui repons que
la foudre etoit d'accord avec moi, elle est tentée de croire que
c'est vrai, elle n'a presque plus de peur, et ayant vu, et senti
mon extase, elle me demande si j'avois fini. Je ris lui disant que
non, puisque je voulois son consentement jusqu'à la fin de l'orage.
Consentez ou je laisse tomber le manteau — Vous etes un

homme affreux qui m'avez rendu malheureuse pour tout le reste de mes jours. Etes vous content à present? — Non — Que voulez vous? — Un deluge de baisers — Que je suis malheureuse! Eh bien. Tenez — Dites que vous me pardonnez. Convenez que je vous fais plaisir — Oui. Vous le voyez. Je vous pardonne.

Je l'ai alors essuyée; et l'ayant priée d'avoir la meme honeteté avec moi, je lui ai vu la bouche riante — Dites moi que vous m'aimez, lui dis-je — Non, car vous etes un athee, et l'enfer vous attend.

L'ayant alors remise à sa place, et voyant le beau tems je l'ai assurée que le postillon ne s'étoit jamais tourné. En badinant sur l'avanture, et lui baisant les mains, je lui ai dit que j'etois sûr de l'avoir guerie de la peur du tonnere, mais qu'elle ne reveleroit jamais à personne le secret qui avoit operé sa guerison. Elle me repondit qu'elle étoit pour le moins tres sûre que jamais femme n'avoit eté guerie par un pareil remede — Cela, lui dis-je, doit être arrivé dans mille ans un million de fois. Je vous dirai meme que montant dans la caleche j'y ai compté dessus, car je ne connois: sois autre moyen que celui ci pour parvenir à vous posseder. Consolez vous. Sachez qu'il n'y a pas au monde de femme peureuse qui dans votre cas eut osé resister — Je le crois; mais pour l'avenir je ne voyagerai qu'avec mon mari — Vous ferez mal car votre mari n'aura pas l'esprit de vous consoler comme j'ai fait — C'est encore vrai. On gagne avec vous des singulieres connoissances; mais soyez sûr que je ne voyagerai plus avec vous.

Avec des si beaux dialogues nous arrivames à Pasé an avant tous les autres; A peine descendue elle courut s'enfermer dans sa chambre tandis que je cherchois ~~[illegible]~~ un ecu pour le donner au postillon. Il rioit — De quoi ris tu? — Vous le savez bien — Tiens. Voila un ducat. Mais soye discret.

Nd I
20

Chap. VI.

Inf
MSS

Chapitre VI

6. Mort de ma grand-mere. Ses conséquences. Je perds la grace de M. Malipiero. Je n'ai plus de maison. La Tintoretta. On me met dans un seminaire. On me chasse. On me met dans un fort.

A souper on ne parla que de l'orage; et le fermier qui connoissoit la maladie de sa femme me dit qu'il étoit bien sûr que je ne voyagerois plus avec elle. Ni moi avec lui, repartit elle, car c'est un impie qui conjuroit la foudre par des bouffonneries.

Cette femme eut le talent de m'éviter si bien que je ne me suis plus trouvé tête à tête avec elle.

A mon retour à Venise j'ai du regarder mes habitudes à cause de la dernière maladie de ma bonne grand-mere que je n'ai quitée que lorsque je l'ai vue expirer. Elle ne put me rien laisser, car elle m'a donné de son vivant tout ce qu'elle avoit. Cette mort eut des suites qui m'obligerent à prendre un nouveau système de vie. Un mois après j'ai reçu une lettre de ma mere qui me disoit que n'y ayant plus d'appas à ce qu'elle pensoit retourner à Venise, elle s'étoit déterminée à quitter la maison qu'elle y tenoit. Elle me disoit qu'elle avoit communiqué ses intentions à l'abbé Grimani, dont je devois suivre les volontés. Ce devoit être lui qui après avoir rendu tous les meubles avoit soin de me mettre dans une bonne pension, également que mes freres, et ma sœur. Je me suis allé chez M. Grimani pour l'assurer qu'il me trouveroit toujours soumis à ses ordres. Le loyer de la maison étoit payé jusqu'à la fin de l'année.

116 Quand j'ai su qu'à la fin de l'année je n'aurai plus de maison, et qu'on vendroit tous les meubles, je ne me suis plus gêné dans mes besoins. J'avois deja vendu du linge, des tapisseries, et des porcelaines; ce fut mon affaire de vendre des miroirs, et des lits. Je savois qu'on les trouveroit mauvais, mais c'étant l'heritage de mon pere sur le quel ma mere n'avoit rien à pretendre je me regardois comme maître. Pour ce qui regardoit mes freres, nous aurions toujours eu le tems de nous parler.

Quatre mois après j'ai reçu une lettre de ma mere datée de Varsovie qui en contenoit une autre. Voici la traduction de celle de ma mere » J'ai connu, mon cher fils, ici un savant
" moine Minime Calabrois, dont les grandes qualités me
" fesoient penser à vous toutes les fois qu'il m'honoroit d'une
" visite. Je lui ai dit, il y a un an, que j'avois un fils acheminé
" pour l'état d'ecclesiastique, que je n'avois pas la force
" d'entretenir. Il me repondit que ce fils deviendroit le sien,
" si je pouvois obtenir de la reine sa nomination à un eveché
" dans son païs. L'affaire, me dit-il, seroit faite, si elle voulut
" avoir la bonté de le recomander à sa fille reine de Naples.
" Pleine de confiance en Dieu je me suis jetée aux pieds de
" S. M., et j'ai trouvé grace. Elle ecrivit à sa fille, et elle l'a
" fait elire par notre seigneur le Pape à l'eveché de Marto=
" rano. En consequence de sa parole il vous prendra avec lui
" à la moitié de l'année prochaine, car pour aller en Calabre
" il doit passer par Venise. Il vous l'ecrit lui même, repon=
" dez lui d'abord, envoyez moi votre reponse, et je la lui remettrai.
" Il vous acheminera aux plus grandes dignité de l'eglise.
" Imaginez vous ma consolation quand je vous verrai dans
" vingt ou trente ans d'ici devenu, au moins évêque.
" En attendant son arrivée l'abbé Grimani aura soin de
" vous. Je vous donne ma benediction, et je suis etc:

La lettre de l'eveque, qui étoit en latin, me disoit la même chose. Elle étoit pleine d'onction. Il m'avertissoit qu'il ne s'arreteroit à Venise que trois jours. J'ai repondu en consequence.

Ces deux lettres me rendirent fanatique. Adieu Venise. Rempli de certitude que j'allois au devant de la plus haute fortune qui devoit m'attendre au bout de ma carrière, il me tardoit d'y entrer; et je me felicitois de ne me sentir dans mon coeur aucun regret de tout ce que j'allois quitter en m'eloignant de ma patrie. Les vanités sont finies, me disois-je, et ce qui m'interessera à l'avenir ne sera que grand et solide. M. Grimani, après m'avoir fait les plus grands complimens sur mon sort m'assura qu'il me trouveroit une pension où j'entrerai au commencement de l'année suivante, en attendant l'eveque.

M. Malipiero qui dans son espece étoit un sage, et qui me voyoit à Venise engouffré dans les vains plaisirs fut charmé de me voir au moment d'aller accomplir ma destinée ailleurs, et de voir l'elancement de mon ame dans la vive promptitude avec la quelle je me soumettois à ce que la combinaison me presentoit. Il me fit alors une leçon que je n'ai jamais oubliée. Il me dit que le fameux precepte des stoïciens sequere Deum ne vouloit dire autre chose sinon abandonne toi à ce que le sort te presente, lorsque tu ne te sens pas une forte repugnance à te livrer. C'étoit, me disoit il, le demon de Socrate sepe revocans raro impellens, et c'étoit de là que venoit le fata viam inveniunt des mêmes stoïciens. C'est en ceci que la science de M. Malipiero consistoit, étant savant sans avoir jamais étudié autre livre que celui de la nature morale. Mais dans les maximes de cette même école il m'est arrivé un mois après une affaire qui m'a produit sa disgrace, et qui ne m'a rien appris.

M. Malipiero croyoit de connoître sur la physionomie des jeunes gens des signes qui indiquoient l'empire absolu que la fortune exerceroit sur eux. Lorsqu'il voyoit cela il se les attachoit pour les instruire à seconder la fortune avec la sage conduite, car il disoit avec un grand sens que la medecine entre les mains de l'imprudent étoit un poison, comme le poison devenoit une medecine entre les mains du sage.

Il avoit donc trois favoris pour les quels il fesoit tout ce qui de=
pendoit de lui en ce qui regardoit leur education. C'étoit Therese
Imer, dont les vicissitudes furent inombrables, et dont mes lecteurs
en verront partie dans ces memoires. J'étois le second, dont ils
jugeront ce qu'ils voudront; et le troisieme étoit une fille du bar=
carol Gardela, qui avoit trois ans moins que moi, et qui en joli por=
toit sur la physionomie un caractere frapant. Pour la mettre sur le
trotoir le speculatif vieillard lui fesoit aprendre à danser; car il
est, disoit il, impossible que la bille entre dans la blouse tant
que personne ne la pousse. Cette Gardela est celle que sous le nom
d'Agata brilla à Stutgard. Ce fut la premiere maitresse titrée
du duc de Wirtemberg l'an 1737. Elle étoit charmante. Je l'ai
laissée à Venise, où elle est morte il y a deux ou trois ans. Son mari Michel
de l'Agata s'est empoisonné peu de tems après.

Un jour, après nous avoir fait diner avec lui tous les trois, il
nous laissa comme il fesoit toujours pour aller faire la sieste.
La petite Gardella, devant aller prendre sa leçon, me laissa seul
avec Therese, qui, malgré que je ne lui eusse jamais conté
fleurette, ne laissoit pas de me plaire. Étant assis l'un près
de l'autre, devant une petite table, le dos tourné à la porte
de la chambre, où nous supposions que nôtre patron dormît,
il nous vint envie à un certain propos, dans l'innocente gaieté
de notre nature, de confronter les differences qui passoient
entre nos configurations. Nous étions au plus interessant de l'
examen, lorsqu'un violent coup de cane tomba sur mon cou,
suivi par un autre, qui auroit été suivi par d'autres, si tres ra=
pidement je ne me fusse soustrait à la grele prenant d'abord
la porte. Je suis allé chez moi sans manteau, et sans chapeau.
Un quart d'heure après j'ai reçu le tout avec un billet de la
vieille gouvernante du senateur qui m'avertissoit de ne plus
oser mettre les pieds dans le palais de son excellence.

Ce fut à lui même que dans la minute j'ai repondu en
ces termes. Vous m'avez battu étant en colere, et par cette
raison vous ne pouvez pas vous vanter de m'avoir donné une
leçon. Je ne veux donc avoir rien apris. Je ne peux vous par=
donner qu'oubliant que vous etes un sage; et je ne l'oublie=
rai jamais.

Ce seigneur eut peut être raison; mais avec toute sa pru=
dence il s'est mal reglé, car tous ses domestiques ont deviné par
quelle raison il m'avoit exilé, et par consequent toute la ville
a vi de l'histoire. Il n'a osé faire le moindre reproche à
Mherese, comme elle m'a dit quelque tems après; mais, comme
de raison, elle n'a pas osé demander ma grace.

Le tems dans lequel notre maison devoit se vider approchant,
j'ai vu devant moi un beau matin un homme à peu près
de quarante ans en perruque noire, et manteau d'ecarlate, à
teint roti du soleil, qui me donna un billet de M. Grimani dans
lequel il m'ordonnoit de lui laisser en liberté tous les meubles
de la maison après les lui avoir consignés selon l'inventaire
qu'il portoit, et dont je devois avoir le semblable. Etant donc
d'abord allé prendre le mien, je lui ai fait voir tous les meu=
bles que l'ecriture indiquoit lorsqu'ils y etoient, lui disant quand
ils n'y etoient pas, que je savois ce que j'en avois fait. Le butord
prenant un ton de maitre, me dit qu'il vouloit savoir ce que
j'en avois fait, et pour lors je lui ai repondu que je n'avois
pas des comptes à lui rendre, et entendant sa voix qui s'ele=
voit je l'ai conseillé à s'en aller d'une façon qu'il a vu que
je savois que chez moi j'etois le plus fort.

Me voyant obligé à informer M. Grimani de ce fait, j'y fus à
son lever; mais j'y ai trouvé mon homme qui l'avoit deja in=
formé de tout. J'ai dû souffrir une forte reprimande. Il me
demanda compte tout de suite des meubles qui manquoient.
Je lui ai repondu que je les avois vendus pour ne pas faire
des dettes. Après m'avoir dit que j'etois un coquin, que je
n'en etois pas le maitre, qu'il savoit ce qu'il feroit, il m'or=
donna de sortir de chez lui dans l'instant.

Outré de colere, je vais chercher un juif pour lui vendre
tous ceux qui restoient; mais voulant rentrer chez moi, je
trouve à ma porte un huissier qui me remet un comende=
ment. Je le lis, et je le trouve fait à l'instance d'Antoine Raz=
zetta. C'etoit l'homme à teint roti. Le scellé etoit à toutes

les portes. Je ne peux entrer par même dans ma chambre. Le huissier était parti, et il avait laissé un garde. Le parti, et je vais chez M. Rosa, qui après avoir lu l'ordre, me dit que le lendemain matin le scellé serait levé, et qu'en attendant il allait faire citer Razzetta devant l'avogador. Pour cette nuit, me dit il, vous irez coucher chez quelqu'ami. C'est une violence; mais il vous la payera cher — Il agit ainsi par ordre de M. Grimani — Ce sont ses affaires.

Je suis allé dormir avec mes anges.

Le lendemain matin, le scellé fut levé, et je suis rentré chez moi, et Razzetta n'ayant point paru, Rosa en mon nom l'a cité sous la peine pour le faire devenir de prise de corps le jour suivant s'il ne comparaissait pas. Un laquais de M. Grimani vint le troisième jour me dire bonnement de porter un billet de sa main dans lequel il m'ordonnait d'aller chez lui lui parler; et j'y fus.

A mon apparition il me demanda d'un ton brusque ce que je prétendais faire — Me mettre à l'abri de la violence sous la protection des lois, me défendre d'un homme avec lequel je n'ai rien à faire, et qui m'a forcé à aller passer la nuit dans un mauvais lieu — Dans un mauvais lieu? — Certainement. Pourquoi m'a-t-on empêché d'aller chez moi? — Vous y êtes à présent. Mais allez d'abord dire à votre procureur de suspendre toute procédure. Razzetta n'a rien fait que par mon ordre. Vous allez prendre et rendre tout le reste des meubles. On a remédié à tout. Vous avez une chambre à S. A. Grimani dans une maison qui m'appartient, dont le premier étage est occupé par la Victoire Razzetta notre première danseuse. Allez y porter vos hardes et vos livres, et venez dîner tous les jours avec moi. J'ai dit votre frère dans une bonne maison, et votre sœur dans une autre, ainsi tout est fini.

Monsieur Rosa, auquel je suis d'abord allé rendre compte de tout, me conseilla de faire tout ce que l'abbé Grimani vous avait dit; et j'ai suivi son conseil. C'était une satisfaction, et l'admission à sa table m'honorait. Outre cela j'étais curieux de mon nouveau logement chez la Victoretta dont on parlait beaucoup à cause d'un prince de Waldeck qui dépensait beaucoup pour elle. L'ouverture devait arriver dans l'été,

je n'avois qu'encore six mois à attendre à Venise
prelat qui devoit m'acheminer peut être au pontificat.
Mes chateaux en Espagne. Après avoir dîné le
même jour chez M. Guimard sans jamais dire le mot à Rezzetta
qui étoit à mon côté je suis allé pour la dernière fois à ma belle
maison à S. Samuel d'où j'ai fait transporter dans un bateau
à mon nouveau logement tout ce que j'ai jugé m'appartenir.

Mademoiselle Nanetta que je ne connoissois pas, mais
dont je connoissois les allures, et le caractere étoit médiocre
danseuse; mais fille d'esprit qui n'étoit ni plate, ni laide. Le
prince de Waldeck qui dépensoit beaucoup pour elle ne lui
pechoit pas de conserver son ancien protecteur. C'étoit un
noble vénitien de la famille Zen aujourd'hui éteinte, âgé de
soixante ans, qui étoit chez elle dans toutes les heures du jour.
Ce fut ce seigneur qui me connoissoit, qui entra dans ma
chambre vers la chandelle au commencement de la nuit pour
me complimenter de la part de mademoiselle, et me dire
qu'étant enchantée de m'avoir chez elle si je lui ferois un
vrai plaisir d'entrer à son assemblée. J'ai répondu à
M. Zen que je ne savois pas d'être chez elle, que M. Guimard
ne m'avoit pas averti que la chambre que j'occupois lui appar-
tenoit, que sans cela je lui aurois rendu mes devoirs même
avant de faire porter mon petit équipage. Après cette excuse
nous montames au premier. Il me présenta, elle me reçut fort

Elle me reçut en princesse ôtant son gant pour me donner sa main à baiser, et après avoir dit mon nom à cinq ou six etrangers qui étoient là, elle me les nomma un à un, puis elle me fit asseoir à son coté. Elle etoit venitienne, et trouvant ridicule qu'elle me parlat francois que je ne comprenois pas je l'ai priée de parler le langage de notre pays. S'étonnant beaucoup que je ne parlasse pas françois, elle me dit d'un air mortifié, que je figurerois donc mal chez elle, où elle ne recevoit que des etrangers. Je lui ai promis de l'aprendre. Le matador arriva une heure après. Ce genereux prince me parla tres bien italien, et fut avec moi tres gracieux dans tout le courant du carneval. Vers la fin il me donna une tabatiere d'or en recompense d'un tres mauvais sonet que j'ai fait imprimer à l'honneur de la Signora Margherita Grisellini detta la Tintoretta. Grisellini etoit son nom de famille. On l'appelloit Tintoretta parceque son pere avoit été teinturier. Ce Grisellini, dont le comte Joseph Brigido fit la fortune etoit son frere. S'il vit encore il passe une heureuse vieillesse dans la belle capitale de la Lombardie

La Tintoretta avoit des qualités pour rendre amoureux des hommes raisonnables beaucoup plus que Juliette. Elle aimoit la poesie, et j'en serois devenu amoureux sans l'eveque que j'attendois. Elle étoit amoureuse d'un jeune medecin nommé Righelini rempli de merite mort à la fleur de son age que je regrette encore. Je parlerai de lui dans ~~treize~~ douze ans d'ici

Vers la fin du carnaval ma mere ayant ecrit à l'abbé Grimani qu'il étoit honteux que l'eveque me trouvat logé avec une danseuse il se determina à me loger avec decence, et dignité. Il consulta avec le curé Josello, et raisonnant avec lui sur l'endroit qui me seroit le plus convenable, ils deciderent que rien n'etoit plus beau que me mettre dans un seminaire. Ils firent tout à mon insu, et le curé fut chargé de m'en donner la nouvelle, et de me persuader à y aller volontiers, et de bon coeur.

Je me suis mis à rire lorsque j'ai entendu le curé se servir d'un style fait pour calmer, et pour dorer la pilule.

Je lui ai dit que j'étois prêt à aller par tout où il voudroit
1743 voudroient bon que j'allasse. Leur idée étoit folle, car à l'âge de dix-sept ans, et tel que j'étois on ne devoit jamais penser à me mettre dans un séminaire; mais toujours Ecclésiastique ne me sentant aucune aversion non seulement j'y aiconsentis; mais la chose ne paroissant plaisante il me tardoit d'y être. J'ai dit à Monsieur Grimani que j'étois prêt à tout pourvu que Rolletta n'en fut pas à s'en mêler. Il me le promit; mais il ne me tint pas parole après le séminaire. Je n'ai jamais pu deviner si cet abbé Grimani étoit bon ou méchant il étoit bête, ou si la bêtise étoit un défaut de sa bonté. Mais tous ses frères étoient de la même pâte. Le plus mauvais tour que la fortune puisse jouer à un jeune homme qui a du génie est celui de le mettre dans la dépendance d'un sot. Après m'avoir fait habiller en séminariste le curé me conduisit à S.t Ciprien de Murano pour me présenter au recteur.

L'église patriarcale de S.t Ciprien est desservie par des moines Camaldules. C'est un ordre institué par le bienheureux Romuald noble vénitien. Le recteur me reçut avec une politesse affabilité. Au discours plein d'onction qu'il me fit je me rendis affabilité. Au discours plein d'onction qu'il me fit je me aperçu qu'il croyoit qu'on me mettoit au séminaire pour me punir, ou pour le moins pour m'empêcher de poursuivre à mener une vie scandaleuse — Je ne peux pas croire, mon très révérend, qu'on prétende de me punir — Non non: mon cher fils. Je voulois vous dire que vous vous trouverez très content chez nous. On me fit voir dans trois chambres au moins cent cinquante séminaristes, dix à douze en cercle, le réfectoire, le dortoire, les jardins pour la promenade aux heures de récréation, et on me fit entrevoir dans ce lieu la vie la plus heureuse que jeune homme puisse désirer au point qu'à l'instant de l'heure que je la regretterois. Dans le même tems ils avoient l'air de m'encourager me disant que je ne resterois là que tout au plus cinq à six mois. Leur éloquence me fit rire.

J'y fus entré au commencement de Mars. J'avois passé la nuit entre mes deux femmes, qui comme madame Orio et Mr. Roman ne pouvoient pas se persuader qu'un garçon de mon humeur pût avoir tant de facilité. Elles arrosèrent le lit de leurs larmes mêlées avec les miennes.

La veille de ce jour j'avois porté à Madame Manzoni mon dépôt sacré tous mes papiers. C'étoit un gros paquet que j'avois retiré des mains de cette respectable femme quinze ans après. Elle vivoit encore âgée de quatre vingt dix ans et bien portante. Rien de tout son cœur de la bêtise qu'on avoit de me mettre au collège, elle me soutint que je n'y resterois qu'un mois tout au plus — Vous vous trompez madame: j'y vais avec plaisir, et j'y attendrai l'évêque — Vous ne connoissez ni vous ni eux, ni l'évêque avec le quel vous ne resterez pas un plus.

Le curé m'accompagna au séminaire; mais à la moitié du voyage il fit arrêter la gondole à S. Michel à cause d'un commencement qui me prit qui paroissoit me suffoquer. Le frère apothicaire me rendit la santé avec l'eau de Melisse. C'étoit l'effet des efforts amoureux que j'avois fait toute la nuit avec mes deux anges, que je craignois d'avoir entre mes bras pour la dernière fois. Je ne sais pas si le lecteur sait ce que c'est qu'un amant qui prend congé de l'objet qu'il aime avant de ne plus le revoir. Il fait le dernier compliment, et après l'avoir fait il ne croit pas que ç'ait été le dernier, et il le renouvelle jusqu'à ce qu'il voit son ame distillée en sang.

Le curé m'a laissé entre les mains du recteur. On avoit déjà porté ma malle et mon lit dans le dortoir, où j'avois eu très peur d'y laisser mon manteau, et mon chapeau. On ne me mit pas dans la classe des adultes parce que malgré ma taille je n'en avois pas l'âge. J'avois la vanité de conserver encore mon poil folet: c'étoit un duvet que je cherchois parce qu'il ne laissoit pas douter de ma jeunesse. C'étoit un ridicule;

mais quel est l'âge dans lequel l'homme cesse d'en avoir ?
On se defait plus facilement des vices. La tyrannie n'a pas exercé sur moi son empire jusqu'à m'obliger de me faire raser. Ce ne fut qu'en cela que je l'ai trouvée tollerante.

Dans quelle ecole, me demanda le recteur, voulez vous être mis ?
— Dans la dogmatique, mon tres reverend pere ; je veux aprendre l'histoire de l'eglise — Je vais vous conduire chez le pere examinateur.
— Je suis docteur, et je ne veux pas subir un examen — Il est necessaire, mon cher fils. Venez

Ceci me parut une insulte. Je me suis trouvé outré. Je me suis sur le champ determiné à une singuliere vengeance, dont l'idée me combla de joie. J'ai si mal repondu à toutes les questions que l'examinateur me fit en latin, disant tant de solleçysmes qu'il se vit obligé à m'envoyer à la classe inferieure de la gramaire, où à ma grande satisfaction je me suis vu camarade de dix huit à vingt garçons de neuf à dix ans, qui quand ils surent que j'étois docteur ne fesoient que dire accipiamus pecuniam et mittamus asinum in patriam suam.

A l'heure de la recréation, mes camarades de dortoire qui étoient tous au moins à l'ecole de philosophie, me regardoient avec mepris, et comme ils parloient entr'eux de leur theses sublimes, ils se moquoient de moi de ce que j'avois l'air d'ecouter avec attention leur disputes, qui devoient être pour moi des enigmes. J'étois bien loin de la pensée de me decouvrir ; mais trois jours après un evenement inevitable m'a demasqué.

Le pere Barbarigo Somasque du couvent de la Salute de Venise, qui m'avoit eu entre ses ecoliers de Physique, étant venu faire une visite au recteur, me vit au sortir de la messe, et me fit mille complimens. La premiere chose qu'il me demanda fut à quelle science je m'occupois, et il crut que je badinois quand je lui ai repondu que j'étois à la gramaire. Le recteur arriva alors, et nous allames tous à nos classes. Une heure après voila le recteur qui vient m'appeller dehors. Pourquoi, me dit il, avez vous fait l'ignorant à l'examen ? — Pourquoi avez vous eu l'injustice de m'y soumettre ?

Il me conduisit alors ayant l'air un peu faché à l'école de dogmatique, ou mes camarades de dortoir furent étonnés de me voir. L'après diner à la recréation ils devinrent tous mes amis, me firent cercle, et me mirent de bonne humeur.

Un beau seminariste agé de quinze ans, qui aujourd'hui à moins qu'il ne soit mort, est eveque, fut celui dont la figure, et le talent me frapperent. Il m'inspira l'amitié la plus forte, et dans les heures de recréation, au lieu de jouer aux quilles, ce n'etoit qu'avec lui que je me promenois. Nous parlions poesie. Les plus belles odes d'Horace fesoient nos delices. Nous preferions l'Arioste au Tasse, et Petrarque etoit l'objet de notre admiration, comme Tassoni, et Muratori qui l'avoient critiqué l'etoient de notre mepris. Nous devinmes en quatre jours si tendres amis que nous etions jaloux l'un de l'autre. Nous boudions lorsque l'un de nous quitoit l'autre pour se promener avec un troisieme.

Un moine ~~[illegible]~~ laïque surveilloit à notre dortoire. Son inspection etoit d'en conserver la police. Toute la chambrée après souper precedée par ce moine qu'on appelle prefet alloit au dortoire; chacun s'approchoit de son lit, et après avoir fait sa priere à voix basse, se deshabilloit, et se couchoit tranquillement. Lorsque le prefet nous voyoit tous couchés, il se couchoit aussi. Une grande lanterne eclairoit ce lieu qui etoit un carré long de quatre vingt pas, large de dix. Les lits etoient placés à egales distances. A la hauteur de chaque lit il y avoit un escabeau en prie Dieu, un siege, et la mâle du seminariste. A un bout du dortoire il y avoit le lavoir d'un coté, et de l'autre le cabinet qu'on appelle la garderobe. A l'autre bout près de la porte il y avoit le lit du prefet. Le lit de mon ami etoit de l'autre coté de la sale vis à vis du mien. La grande lanterne se trouvoit entre nous deux.

La principale affaire qui appartenoit à la surveillance du prefet etoit celle de bien voir qu'un seminariste n'allat se coucher avec

un autre. On ne supposoit jamais cette visite innocente: c'étoit un crime capital, car le lit d'un seminariste n'est fait que pour qu'il y dorme, et non pas pour qu'il y converse avec un camarade. Deux camarades donc ne peuvent enfreindre cette loi que par des raisons illicites, les laissant d'ailleurs les maîtres de faire seuls tout ce qu'ils veulent, et tant pis pour eux s'ils se maltraitent. Les communautés de garçons en Allemagne où les directeurs se donnent des soins pour empecher les manustuprations, sont celles où elles régnent d'avantage. Les auteurs de ces reglemens furent des sots ignorans qui ne connoissoient ni la nature ni la morale; car la nature exige pour sa propre conservation ce soulagement dans l'homme sain qui n'a pas l'adiutorium de la femme, et la morale se trouve attaquée par l'axiome nitimur in vetitum. La defense l'excite. Malheureuse la republique dont le legislateur ne fut pas philosophe. Ce que dit Tissot n'est en partie vrai que lorsque le jeune homme se manstupre sans que la nature l'appelle; mais cela n'arrivera jamais à un ecolier à moins qu'on ne s'avise de lui defendre la chose, car dans ce cas il l'execute pour avoir le plaisir de desobéir, plaisir naturel à tout les hommes depuis Eve, et Adam, et qu'on embrasse toutes les fois que l'occasion se presente. Les superieures des couvens de filles montrent dans cette matiere beaucoup plus de sagesse que les hommes. Elles savent par experience qu'il n'y a pas de fille qui ne commence à se manstuprer à l'age de sept ans, et elles ne s'avisent pas de leur defendre cette puerilité, quoiqu'elle puisse engendrer des maux dans elles aussi; mais en moindre quantité à cause de la tenuité de l'excretion.

Ce fut dans le huitieme ou neuvieme jour de mon sejour dans le seminaire que j'ai senti quelqu'un venir se coucher pres de moi. Il me serre d'abord la main me disant son nom et il me fait rire. Je ne pouvois pas le voir car la lanterne étoit eteinte. C'étoit l'abbé mon ami qui ayant vu le dortoire obscur eut la labie de me faire une visite. Après en avoir ri, je l'ai prié de s'en aller, car le prefet se reveillant, et voyant le dortoire obscur, se leveroit pour ralumer la lampe, et nous serions tous les deux accusés d'avoir

consommé le plus ancien de tous les crimes, à ce que plusieurs prétendent. Dans le moment que je lui donnois ce bon conseil, nous entendons marcher; et l'abbé s'échappe; mais un moment après, j'entens un gran coup suivi de la voix rauque du prefet qui dit scelerat à demain à demain. Après avoir rallumé la lanterne il retourna dans son lit.

Le lendemain, avant le son de la cloche qui ordonne de se lever, voila le recteur qui entre avec le prefet. Ecoutez moi tous, dit le recteur; Vous n'ignorez pas le desordre arrivé cette nuit. Deux de vous doivent être coupables, et je veux leur pardonner, et pour menager leur honneur faire qu'ils ne soient pas connus. Vous viendrez tous vous confesser à moi aujourd'hui avant la recréation.

Il s'en alla. Nous nous habillames, et après diner nous allames tous nous confesser à lui: nous fumes ensuite au jardin, ou l'abbé me dit qu'aiant eu le malheur de donner dans le prefet, il avoit eu de devoir le pousser par terre. Moyennant cela il avoit eu le tems de se coucher. Et actuellement, lui dis-je, vous etes sûr de vôtre pardon, car tres sagement vous avez confessé la verité au recteur — Vous badinez. Je ne lui aurois rien dit quand meme la visite innocente que je vous ai faite auroit été criminelle — Vous avez donc fait une confession subreptice, car vous etiez coupable de desobéissance — Cela se peut; mais tout doit aller sur son compte, car il nous a forcé — Mon cher ami, vous raisonnez fort juste, et actuellement le reverendissime doit avoir apris que nôtre chambrée est plus savante que lui.

Cette affaire n'auroit eu autre suite, si trois ou quatre nuits après il ne me fut venu le caprice de rendre à mon ami sa visite. Une heure après minuit, ayant eu besoin d'aller à la garde-robe, et entendant à mon retour le ronflement du prefet, j'ai vite etouffé le lumignon de la lampe, et je suis entré dans le lit de mon ami. Il me reconnut d'abord, et nous rimes; mais nous tenant tous les deux attentifs au ronflement de nôtre gardien. D'abord qu'il cessa de ronfler, voyant le danger, je sors de son lit, ne perdant pas un seul instant, et je n'employe qu'un moment pour entrer dans le mien. Mais à peine y suis-je, que voila deux fortes surprises. La premiere est que je me trouve près de quelqu'un; la seconde que je vois le prefet debout en chemise, une

bougie à la main allant lentement, et regardant à droite, et
à gauche les lits des séminaristes. Je concevois que le préfet avec un
briquet à poudre devoit avoir allumé une bougie dans un instant;
mais comment concevoir le fait que je voyois? Le séminariste couché
dans mon lit, le dos tourné vers moi dormoit. Je prens le parti ré=
fléchi de faire semblant de dormir aussi. A la seconde ou troisième
secousse du préfet, je fais semblant de me réveiller; l'autre se réveille
tout de bon. Étonné de se voir dans mon lit, il fait des excuses. Je
me suis trompé, me dit il, venant de la garderobe à l'obscur; mais le
lit étoit vide. Cela se peut, lui dis-je, car j'ai été à la garderobe aussi.
Mais, dit le préfet, comment avez vous pu vous coucher sans rien
dire trouvant votre place occupée? Et étant à l'obscur, comment
avez vous pu ne pas soupçonner de vous être au moins trompé de lit?
— Je ne pouvois pas me tromper, car à tâton j'ai trouvé le piédes=
tal du crucifix, que voilà; et pour ce qui regarde l'écolier couché
je ne m'en suis pas apperçu — Ce n'est pas vraisemblable.
Dans ce même moment il va à la lampe, et voyant le lumignon
écrasé: elle ne s'est pas éteinte, dit il, naturellement. Le lumi=
gnon est noyé; et ce ne peut être qu'un de vous deux, qui l'ait étouf=
fé exprès allant à la garderobe. Nous verrons cela demain. L'autre
cet camarade est allé dans son lit qui étoit à mon côté; et le pré=
fet, après avoir rallumé la lampe retourna dans le sien. Après
cette scène qui a réveillé toute la chambrée, j'ai dormi jusqu'à
l'apparition du recteur, qui à la pointe du jour entra d'un air fu=
rieux avec le préfet.

BnF MSS

Après avoir examiné le local, et avoir fait un long interrogatoire à l'é=
colier qui on trouva dans mon lit, qui naturellement devoit être jugé le
plus coupable, et à moi qui ne pouvois jamais être convaincu du crime,
il se retira nous ordonnant à tous de nous habiller pour aller à la
messe. D'abord que nous fumes prêts il rentra, et adressant la parole
à l'écolier mon voisin, et à moi: Vous êtes, nous dit il avec douceur,
tous les deux convaincus d'un accord scandaleux, car vous ne pouvez
avoir été que d'accord pour éteindre la lampe. Je veux croire la cause
de tout ce désordre, si non innocente, du moins non procédente que de
légèreté; mais la chambrée scandalisée, la discipline outragée, et la
police de ce lieu exigent une réparation. Allez dehors.

Nous obéimes; mais à peine fumes nous entre les deux portes du dortoire que quatre domestiques se saisirent de nous, nous lierent les bras par derriere, nous reconduisirent dedans, et nous firent mettre à genoux devant le grand Crucifix. A la presence alors de tous nos camarades le recteur nous fit un petit sermon, après lequel il dit aux satellites qui étoient derriere nous d'executer son ordre.

J'ai alors senti plouvoir sur mon dos sept à huit coups de corde ou de baton, que j'ai pris, comme mon sot compagnon, sans prononcer le moindre mot de plaiate. D'abord qu'on m'a delié, j'ai demandé au recteur, si je pouvois écrire deux lignes au pieds du Crucifix. Il me fit d'abord porter encre et papier, et voici ce que j'ai écrit.

Je jure par ce Dieu que je n'ai jamais parlé au seminariste qu'on a trouvé dans mon lit. Mon innocence par consequent exige que je proteste, et que j'appelle de cette infame violence a Monseigneur patriarche.

Le compagnon de mon supplice signa ma protestation; et j'ai demandé à l'assemblée s'il y avoit quelqu'un qui put dire le contraire de ce que j'avois juré par écrit. Tous les seminaristes alors d'un cri general dirent qu'on ne nous avoit jamais vus parler ensemble, et qu'on ne pouvoit pas savoir qui avoit éteint la lampe. Le recteur sortit sifflé, hué, interdit; mais il ne nous envoya pas moins en prison au cinquieme étage du couvent, separés l'un de l'autre. Une heure après on m'a monté mon lit, et toutes mes hardes; et à diner, et à souper tous les jours. Le quatrieme jour, j'ai vu devant moi le curé Josello avec ordre de me conduire à Venise. Je lui ai demandé s'il étoit informé de mon affaire; il me repondit qu'il venoit de parler avec l'autre seminariste, qu'il savoit tout, et qu'il nous croyoit innocens; mais qu'il ne savoit qu'y faire. Le recteur, me dit il, ne veut pas avoir tort.

J'ai alors jeté bas mon acoutrement de seminariste; m'habillant comme l'on va par Venise, et nous montames dans la gondole de M. Grimani où il étoit venu, tandis qu'on chargeoit sur un bateau mon lit, et ma mâle. Le batelier

eut ordre du curé de porter tout au palais Grimani.

Chemin faisant il me dit que M. Grimani lui avoit ordonné, me descendant à Venise, de m'avertir que si j'osois aller au palais Grimani, les domestiques avoient ordre de me chasser.

Il m'a descendu aux jesuites, où je suis resté sans le sou, et ne possedant autre chose que ce que j'avois sur moi.

Je suis allé diner chez Madame Manzoni, qui rit de voir sa prophetie avérée. Je suis allé après diner chez M. Rosa pour agir par les voyes juridiques contre la tyrannie. Il me promit de me porter une extrajudiciaire chez madame Orio, où je suis allé d'abord pour l'attendre, et pour m'egayer voyant la surprise de mes deux anges. Elle fut au dessus de l'expression. Ce qui m'étoit arrivé les etonna. M. Rosa vint, et me fit lire l'ecriture qu'il n'avoit pas eu le tems de faire mettre en actes de notaire. Il m'assura que je l'aurois le lendemain. Je suis allé souper avec mon frere François qui etoit en pension chez le peintre Guardi: la tyrannie l'opprimoit comme moi; mais je l'ai assuré que je l'en delivrerois. Vers minuit je suis allé chez madame Orio au troisieme étage, où mes petites femmes sûres que je ne leur manquerois pas, m'attendoient. Pour cette nuit là, je l'avoue à ma honte, le chagrin fit du tort à l'amour, malgré les quinze jours que j'avois passés dans l'abstinence. Je me voyois dans le cas de devoir penser, et le proverbe C... non vuol pensieri est incontestable. Le matin elles me plaignirent tout de bon; mais je leur ai promis qu'elles me trouveroient tout different dans la nuit suivante.

Ayant passé toute la matinée dans la bibliotheque de S. Marc pour n'avoir su ou aller, et n'ayant pas le sou, j'en suis sorti à midi pour aller diner chez madame Manzoni, lorsqu'un soldat m'approcha pour me dire d'aller parler à quelqu'un qui m'attendoit dans une gondole qu'il me montra à une rive de la petite place. Je lui ai repondu que la personne qui vouloit me parler n'avoit qu'à sortir; mais m'ayant dit tout bas qu'il avoit là un compagnon fait pour m'y faire aller

pour jouer, sans hésiter un seul moment j'y suis allé. J'abhorrois l'éclat, et la honte de la publicité. J'aurois pu résister, et on ne m'auroit pas arrêté, car les soldats étoient désarmés, et une pareille façon d'arrêter quelqu'un n'est pas permise à Venise. Mais je n'y ai pas pensé. Le requiem l'en vêta. Je ne me sentois aucune répugnance à y aller. Outre cela il y a des moments dans lesquels l'homme même brave, ou ne l'est pas ou ne veut pas l'être.

Je monte en gondole; on tire le rideau, et je vois Razetta avec un officier. Les deux soldats vont s'asseoir à la proue; je reconnois la gondole de M. Grimani. Elle se détache du rivage, et elle s'achemine vers le Lido. On ne me dit pas un mot, et je garde le même silence. Au bout d'une demie heure la gondole arrive à la petite porte du Fort S. André qui est à l'embouchure de la mer Adriatique, là où le Bucentaure s'arrête quand le Doge va le jour de l'Ascension épouser la mer.

La sentinelle appelle le caporal, qui nous laisse descendre.

L'officier qui m'accompagnoit me présente au Major, lui remettant une lettre. Après l'avoir lue, il ordonne à M. Zen son adjudant de me consigner au corps de garde, et de me laisser là. Un quart d'heure après je les ai vu partir, et j'ai revu l'adjudant Zen, qui me donna trois livres et demie, me disant que j'en aurois autant tous les huit jours. Cela faisoit dix sous par jour: c'étoit positivement la paye d'un soldat. Je ne me suis senti aucun mouvement de colère mais une grande indignation. Alors le voir je me suis fait acheter quelque chose à manger pour ne pas mourir d'inanition; puis étendu sur des planches j'ai passé la nuit sans dormir en compagnie de plusieurs soldats esclavons qui ne faisoient que chanter, manger de l'ail, fumer du tabac qui infectoit l'air, et boire du vin qu'on appelle esclavon. C'est comme de l'encre; les esclavons seuls peuvent le boire.

Le lendemain de très bonne heure, le major Calodoro, c'est son nom, me fit monter chez lui, et me dit qu'en me faisant

passer la nuit au corps de garde il n'avoit fait qu'obéir à 1135 04
l'ordre qu'il avoit reçu du Président de guerre qu'on appelle à Venise
le Sage à l'Écriture. Actuellement, M. l'abbé, je n'ai autre or-
dre que celui de vous tenir dans le Fort aux arrêts, et de répondre de
vôtre personne. Je vous donne pour prison toute la Forteresse. Vous
avez une bonne chambre, ou on a mis hyer votre lit, et vôtre mâle.
Promenez vous où il vous plaira, et souvenez vous, que si vous vous echapez,
vous serez la cause de mon precipice. Je suis faché qu'on m'ait
ordonné de ne vous donner que dix sous par jour; mais si vous avez
des amis à Venise qui soyent en etat de vous donner de l'argent,
écrivez, et fiez vous à moi pour ce qui regarde la sûreté de vos
lettres. Allez vous coucher si vous en avez besoin.

On m'a conduit dans ma chambre qui etoit belle, et au premier
etage avec deux fenêtres qui me procuroient une vue superbe.
J'ai vu mon lit fait, et ma male, dont j'avois les clefs, et qu'on
n'avoit pas forcée. Le major avoit eu l'attention de me faire
mettre sur une table tout le necessaire pour écrire. Un soldat
esclavon vint me dire poliment qu'il me serviroit, et que je le
payerois quand je pourrois, car tout le monde savoit que je n'a-
vois que dix sous. Après avoir mangé une bonne soupe, je me suis
enfermé, puis je me suis mis au lit, où j'ai dormi neuf heures. A mon
reveil le major me fit inviter à souper. J'ai vu que cela n'alloit
pas si mal.

Je monte chez cet, honete homme que je trouve en grande
compagnie. Après m'avoir presenté à son epouse, il me nom-
ma tous les autres personnes qui étoient là. Plusieurs officiers
militaires excepté deux, dont l'un étoit l'aumonier du Fort, l'
autre un musicien de l'eglise de S. Marc nommé Paolo Vida,
dont la femme étoit soeur du major, encore jeune, que le
mari ~~jaloux~~ fesoit habiter dans le Fort à cause qu'il en etoit
jaloux, car à Venise les jaloux se trouvent tous mal logés. Les
autres femmes qui etoient là n'etoient ni belles ni laides, ni
jeunes ni vieilles; mais leur air de bonté me les rendit tou-
tes interessantes.

1/36 Gai comme j'etois par caractere, cette honête compagnie à table me mit facilement de bonne humeur. Tout le monde s'étant demontré curieux de savoir l'histoire qui avoit obligé M. Grimani à me faire mettre là dedans, j'ai fait une narration detaillée et fidele de tout ce qui m'etoit arrivé depuis la mort de ma bonne grand-mere. Cette narration m'a fait parler trois heures sans aigreur, et souvent plaisantant sur certaines circonstances qui autrement auroient deplu, de façon que toute la compagnie alla se coucher m'assurant de la plus tendre amitié, et m'offrant ses services.

C'est un bonheur constant que j'ai eu jusqu'à l'age de cinquante ans quand je me suis trouvé dans l'oppression. D'abord que j'ai trouvé des honetes gens curieux de l'histoire du malheur qui m'accabloit, et que je la leur contois, je leur ai toujours inspiré toute l'amitié qui m'étoit necessaire pour me les rendre favorables et utiles. L'artifice que j'ai employé pour cela fut celui de conter la chose avec verité sans omettre certaines circonstances qu'on ne peut dire sans avoir du courage. Secret unique que tous les hommes ne savent pas mettre en usage; parceque la plus grande partie du genre humain est composée de poltrons. Je sais par experience que la verité est un talisman, dont les charmes sont immarcables pourvu qu'on ne la prodigue pas à des coquins. Je crois qu'un coupable qui ose la dire à un juge integre, est absous plus facilement qu'un innocent qui tergiverse. Bien entendu que le narrateur doit être jeune, ou pour le moins non vieux, car l'homme vieux a pour ennemie toute la nature.

Le major badina beaucoup sur la visite faite, et rendue au lit au seminariste; mais l'aumonier, et les femmes le grondèrent. Il me conseilla d'ecrire au Sage à l'ecriture toute mon histoire s'engageant de la lui remettre, et m'assurant qu'il deviendroit mon protecteur. Toutes les femmes m'encouragerent à suivre le conseil du major

95

Bd I

27

Chap. VII

BnF MSS

Chapitre VII

Mon court arrêt dans le Fort S. André. Ma premiere maladie galante. Plaisir d'une vengeance. Belle preuve d'un alibi. Arrêt du comte Bonafede. Mon elargissement. Arrivée de l'eveque. Je quite Venise.

Ce Fort, où la Republique ne tenoit ordinairement qu'une garnison de cent esclavons invalides, étoit alors peuplé de deux mille albanois. On les nommoit cimariotes. Le president de la guerre, qu'on appelle à Venise le Sage à l'ecriture les avoit fait venir du Levant à l'occasion d'une promotion. On voulut que les officiers se trouvassent à portée de faire valoir leur merite, et de le voir recompensé. Ils étoient tous natifs de cette partie de l'Epire qu'on nomme Albanie, et qui appartient à la Republique. Il y avoit alors vingt cinq ans qu'ils s'étoient distingués à la derniere guerre que la republique eut contre les turques. Ce fut pour moi un spectacle aussi nouveau que surprenant de voir dixhuit à vingt officiers tous vieux, et tous bien portans couverts de cicatrices la figure, et la poitrine que par luxe ils portoient decouverte. Le lieutenant colonel avoit positivement un quart de tête de moins. On ne lui voyoit ni une oreille, ni un oeil, ni la machoire. Il parloit cependant, et il mangeoit tres bien: il étoit fort gai, et il avoit avec lui toute sa

famille composée de deux jolies filles que leur costume rendoit encore plus intéressantes, et de sept garçons tous Adonis. Cet homme qui avoit une taille de six pieds, et qui étoit beau, étoit si laid dans sa figure à cause de son horrible cicatrice, qu'il faisoit peur. Malgré cela je l'ai d'abord aimé, et j'aurois beaucoup couru avec lui s'il eut pu s'empêcher à manger de l'ail en aussi grande quantité que je mangeois du pain. Il en portoit toujours au moins vingt gousses dans sa poche, comme un autre porteroit des dragées. Peut on douter que l'ail ne soit un poison? La seule qualité médicinale qu'il a c'est qu'il donne de l'appétit aux animaux dégoûtés

Cet homme ne savoit pas écrire; mais il n'en étoit pas moins Docteur, car à l'exception du prêtre et d'un chirurgien, personne dans le regiment ne possédoit ce talent. Tous, officiers, et Adonis avoient la bourse pleine d'or, et au moins la moitié étoient mariés. Aussi ai-je vu cinq à six enfans, et une grande quantité d'enfans. Ce spectacle qui se présentoit à ma vue pour la première fois m'a occupé, et intéressé. Heureuse jeunesse! Je ne la regrette que parce qu'elle me donnoit du nouveau: par cette même raison je déteste ma vieillesse, où je ne trouve du nouveau que dans la gazette, dont dans ce tems là je me moquois avec plaisir l'existence, et dans des faits gouvernables qui m'obligent à prévoir.

La première chose que j'ai fait fut de tirer hors de ma malle tout ce que j'avois d'habits ecclésiastiques. J'ai impitoyablement tout vendu à un juif. Ma seconde opération fut celle d'envoyer à M. Roa tout le billets que j'avois des effets que j'avois mis en gage: je lui ai ordonné de les

faire vendre tous, et de m'envoyer le surplus. Moyennant ces deux operations je me suis trouvé en état de ceder à mon soldat les maudits dix sous par jours qu'on me donnoit. Un autre soldat, qui avoit été peruquier, avoit soin de ma chevelure que la discipline du seminaire m'avoit obligé à negliger. Je me promenois par les casernes cherchant quelqu'objet fait pour me plaire. La maison du Major pour le sentiment, et la caserne du balafré pour un peu d'amour à l'albanoise étoient mes seuls refuges. Étant sûr que son colonel seroit nommé brigadier, il demandoit le regiment de preference à un concurant qui lui fesoit craindre d'echouer. Je lui ai fait un court placét; mais si vigoureux, que le Sage, après lui avoir demandé qui en étoit l'auteur, lui promit ce qu'il demandoit. Il retourna au fort si joyeux que me serrant contre son sein il me dit qu'il m'en avoit toute l'obligation. Après m'avoir donné à diner en famille, où ses mets à l'ail m'ont brulé l'ame, il me fit present de douze boutargues, et de deux livres de tabac hingé exquis.

L'effet de mon placét fit croire à tous les autres officiers qu'ils ne parviendroient à rien sans le secours de ma plume; et je ne l'ai refusé à personne ce qui me suscita des querelles, car je servois en même tems le rival de celui que j'avois servi d'avance, et qui m'avoit payé. Me voyant devenu maitre de trente à quarante cequins je ne craignois plus la misere. Mais voici un lugubre accident qui me fit passer six semaines fort tristes.

Le 12 d'avril, fatal jour de mon entrée dans ce monde, j'ai vu devant moi sortant de mon lit une belle grecque qui me dit que son mari enseigne avoit tout le merite possible pour devenir lieutenant, et qu'il le deviendroit si son capitaine

140 ne s'étoit declaré son ennemi parcequ'elle ne ~~veut~~ vouloit pas avoir pour lui certaines complaisances que son honneur ne lui permet d'avoir que pour son mari. Elle m'offre des certificats, elle me prie de lui faire un placét qu'elle iroit en personne presenter au sage, et elle conclut par me dire qu'étant pauvre elle ne pouvoit recompenser ma peine que de son coeur. Après lui avoir repondu que son coeur n'étoit fait que pour recompenser des desirs, je procede avec elle comme un homme qui aspiroit à être recompensé d'avance, et je ne trouve que cette resistence qu'une femme polie ne fait que par maniere d'acquit. Après le fait je lui dis de revenir vers midi pour recevoir le placét, et elle est exacte. Elle ne trouve pas mauvais de me payer une seconde fois, et vers le soir sous le pretexte de certaines corrections elle vient me recompenser encore. Mais le surlendemain de l'exploit au lieu de me trouver recompensé, je me suis trouvé puni, et dans la necessité de me mettre entre les mains d'un spagyrique qui en six semaines me remit en parfaite santé. Cette femme, quand je fus assez bête pour lui reprocher sa vilaine action, me repondit en riant qu'elle ne m'avoit donné que ce qu'elle avoit, et que c'étoit à moi à me tenir sur mes gardes. Mais mon lecteur ne sauroit se figurer ni le chagrin, ni la honte que ce malheur me causa. Je me regardois comme un homme degradé. Voici à cause de cet événement un trait qui peut donner une idée aux curieux de mon étourderie.

Madame Vida, soeur du Major, dont le mari étoit jaloux, me confia un beau matin, se trouvant avec moi tête à tête, non seulement le tourment que causoit à son ame la jalousie de son homme; mais aussi la cruauté qu'il avoit de la laisser coucher seule depuis quatre ans malgré qu'elle fut à la fleur de son age. Dieu fasse, m'ajouta-t-elle, qu'il ne parvienne pas à savoir que vous avez passé une heure avec moi, car il me desespereroit.

Confidence pour confidence, je lui ai dit, pénétré pour le sentiment, que si la grecque ne m'avoit mis dans un état d'opprobre elle faisoit mon bonheur me choisissant comme un instrument de sa vengeance. A ces mots que j'ai proféré de la meilleure foi du monde, et il se peut même en forme de compliment, elle se leva, et ardente de colère, elle me dit toutes les injures qu'une femme outragée auroit pu lancer contre un audacieux qui se seroit oublié. Moult étonné, et concevant fort bien que je pouvois lui avoir manqué, je lui ai tiré la reverence. Elle m'ordonna de ne plus aller chez elle, me disant que j'étois un fort indigne de parler à une femme de bien. Je lui ai dit en partant qu'une femme de bien devoit être plus reservée qu'elle sur cet article. J'ai aussi cru dans la suite qu'elle ne se seroit pas fachée, si ne portant bien, je me fusse mis tout autrement pour la conduire.

Un autre contretemps, qui me fit bien maudire la grecque, fut une visite de mes anges avec leur famille, et M. Rosa dans le jour de l'Ascension, le fort étant le lieu où l'on voit depuis près la belle fonction. Je leur ai donné à dîner, et tenu compagnie toute la journée. Ce fut dans la solitude d'une cave: malte qu'elles me suivirent au cou croyant que je leur donnerois à la hâte un bon certificat de ma constance; mais hélas! Je ne leur ai donné que des baisers à foison, tremblant de craindre que quelqu'un n'entrât.

Ayant écrit à ma mere dans quel endroit on me feroit jurer qu'à l'arrivée de l'evêque, elle me répondit qu'elle avoit écrit à M. Guimani de façon qu'elle étoit sûre qu'il me feroit mettre en liberté dans peu, et pour ce qui regardoit les meubles que Rafetta avoit vendus, elle me disoit que M.

142 Grimani ~~avoit vendu, elle me disoit qu'il~~ s'étoit engagé à faire le patrimoine à mon frere le posthume.

Ce fut un imposture. Ce patrimoine fut fait treize ans après, mais fictice, et par un stellionat. Je parlerai à sa place de ce malheureux frere qui mourut miserable à Rome il a 120 ans.

A la moitié du mois de Juin, les cimariottes furent ren: voyés au Levant, le Tort resta avec cent invalides de garnison, et m'ennuyant dans la tristesse, je brulois de colere. La cha: leur étant forte, j'ai écrit à M. Grimani de m'envoyer deux habits d'étés, lui disant où ils devoient être si Razzetta ne les avoit pas vendus. Je fus étonné de voir cet homme huit jours après entrer dans la chambre du Major en com: pagnie d'un autre qu'il lui presenta lui disant que c'étoit le seigneur Petrillo celebre favorit de la Czarine de toutes les Russies qui venoit alors de Petersbourg. Je le connoissois de nom mais au lieu de celebre il devoit dire infame, et au lieu de favorit il devoit dire bouffon. Le major leur dit de s'asseoir, et en même tems Razzetta, ayant pris des mains du barcarol de M. Grimani un paquet, il me le donna me disant voila tes guenilles que je te porte — Le jour viendra, lui repondis-je, que je te porterai un Rigano. ~~[illegible]~~ C'est le nom de l'habit que portent les galeriens.

A ces mots l'affronteur osa lever sa cane; mais le major le petrifia lui demandant s'il avoit envie d'aller passer la nuit au corps de garde. Petrillo, qui n'avoit jamais parlé, me dit alors qu'il étoit faché de ne m'avoir pas trouvé à Venise, car je l'aurois conduit au bordel. Nous y aurions trouvé ta femme, lui repondis-je. Je me connois en physionomies, me

repliqua-t-il. Tu seras pendu. Pour lors le major se leva-
leur disant qu'il avoit des affaires à terminer, et ils partirent.
Il m'assura qu'il iroit le lendemain porter ses plaintes al Sa-
vio alla scrittura. Mais après cette scene j'ai serieusement
pensé à executer un projet de vengeance.

Tout le Fort S. André étoit entouré d'eau, et il n'y
avoit pas de sentinelle qui put voir mes fenetres. Un ba-
teau donc sous ma fenêtre dans le quel j'aurois pu me
descendre auroit pu me mettre à Venise pendant la nuit,
et me reconduire au Fort avant qu'il fût jour; et après
que j'aurois fait mon coup. Il s'agissoit de trouver un bate-
lier qui pour gagner de l'argent eut le courage de risquer
d'aller aux galeres.

Entre plusieurs qui venoit porter des provisions, un qui s'ap-
pelloit Blaise fixa mon attention. Quand je lui ai fait
ma proposition lui promettant un cequin il me promit
une reponse dans le jour suivant. Il me dit qu'il étoit
prêt. Il avoit voulu s'informer si j'étois prisonnier de con-
sequence. La femme du major lui avoit dit que je n'étois
detenu que pour des fredaines. Nous établimes qu'il se trou-
voroit au commencement de la nuit sous ma fenetre avec
son bateau, ayant un mat assez long pour que je pusse m'
y prendre, et me glisser dedans.

Il fut exact. Le tems étoit couvert, la marée haute, et le
vent étant contraire j'ai vogué avec lui. Je suis descendu
à la rive des esclavons au Sepulcre, lui ordonnant de
m'attendre. J'étois enveloppé dans un capot de marinier.
Je suis allé tout droit à St Augustin à la rue Bernard,
me fesant conduire à la porte de la maison de Razzetta
par le garçon du café.

Sûr de ne pas le trouver à la maison à cette heure là, j'ai sonné, et j'ai entendu, et connu la voix de ma sœur qui me dit que si je voulois le trouver je devois y aller le matin. Je suis alors allé m'asseoir au pied du pont pour voir de quel côté il en: sortoit dans la rue. Je l'ai vu venir vers une heure avant minuit du côté de la place S. Paul. N'ayant pas besoin d'en savoir d'avantage, je suis allé rejoindre mon bateau, et je suis retourné au Fort rentrant par la même fenêtre sans la moindre difficulté. A cinq heures du matin tout le monde m'a vu me promener par le Fort.

Voici toutes les mesures, et les précautions que j'ai prises pour assouvir ma haine contre le bourreau, et pour me mettre dans la certitude de prouver l'alibi; s'il m'arrivoit de le tuer comme j'en avois l'envie.

Le jour précédent la nuit concertée avec Blaise, je me suis promené avec le jeune Alvise Zen fils de l'adjudant qui n'avoit que douze ans; mais qui m'amusoit beaucoup par ses fines fripponneries. Dans la suite il devint fameux jusqu'à ce que le gouvernement l'a envoyé demeurer à Corfou il y a vingt ans. Je parlerai de lui dans l'année 1771.

Me promenant donc avec ce garçon, j'ai fait semblant de me donner une entorse sautant à bas d'un bastion. Je me suis fait porter dans ma chambre par deux soldats, et le chirurgien du Fort me soupçonnant une luxation me condamna au lit après m'avoir appliqué à la cheville des serviettes imbibées d'eau camphrée. Tout le monde vint me voir, et j'ai voulu que mon soldat me

serve de garde couchant dans ma chambre. C'étoit un homme qui un seul verre d'eau de vie suffisoit à le soûler, et à le faire dormir comme un loir. D'abord que je l'ai vu endormi, j'ai renvoyé le chirurgien, et l'aumonier qui habitoit dans une chambre au dessus de la mienne. C'étoit une heure et demie avant minuit quand je me suis descendu dans le bateau.

A peine arrivé à Venise j'ai dépensé un sou dans un bon baton, et je suis allé m'asseoir sur le seuil de l'auberge: mière porte de la rue du coté de la place S. Paul. Un petit canal étoit qui étoit à l'entrée de la rue ma pensé fait exprès pour y jetter dedans mon ennemi. Le canal n'est plus visible aujourd'hui. On l'a comblé quelques années après.

Un quart d'heure avant minuit je l'ai vu venir à pas lents, et posés. Lorsque la rue à pas rapides me tenant à côté du mur pour l'obliger à me faire place; et je lui lance le premier coup à la tête, le second au bras, et le troisieme plus allongé le fait tomber dans le canal criant fort, et me nommant. Dans le même moment un fanal tenant une lanterne à la main sort d'une maison à ma main gauche; je lui donne un coup sur la main de la lanterne, il la laisse là, il se sauve dans la rue, et après avoir jetté mon baton, je traverse la place comme un oiseau, et je passe le pont fondi que le monde connoit au coin de la place où le fait étoit arrivé. J'ai passé le canal à S. Thomas, et en peu de minutes je me suis mis dans mon

batteau. Le vent étoit tres fort, mais m'étant en faveur j'ai mis la voile, et j'ai pris le large. Minuit sonnoit dans le moment que j'en=trois dans ma chambre par la fenetre. Je me deshabille dans un instant, et à cris perçans je reveille mon soldat, et je lui ordonne d'aller chez le chirurgien me sentant mourir d'une colique. L'aumonier reveillé par mes cris descend, et me trouve en convulsion. Sûr que le Diascorde me gueriroit, il va en cher=cher, et il me l'apporte; mais au lieu de le prendre je le cache pendant qu'il alloit chercher de l'eau. Après une demie heure de grimaces, je dis que je me porte bien, et je remercie tout le monde qui partit me souhaitant un bon someil. Après avoir tres bien dormi, je suis resté au lit à cause de ma protendue entorce.

Le major avant de partir pour Venise vint me voir, et me dire que la colique que j'avois eu venoit d'un melon que j'avois mangé.

Une heure après midi j'ai revu le meme major. J'ai une grande nouvelle à vous donner, me dit il d'un air riant. Razzetta fut batonné, la nuit passée, et jeté dans un canal. — On ne l'a pas assommé? — Non; mais tant mieux pour vous, car votre affaire seroit beaucoup plus mauvaise; on est sûr que c'est vous qui avez comis ce crime — Je suis bien aise qu'on le croye, car cela me venge en partie; mais il sera difficile qu'on le prouve — Vous avez raison. Raz=zetta en attendant dit qu'il vous a reconnu, et le furlan Patissi aussi, au quel vous avez fracassé la main où il te=noit sa lanterne. Razzetta n'a que le nez cassé; trois dents de moins, et des contusions au bras droit. On vous a de=noncé à l'avogador. D'abord que M. Grimani sut le fait, il écrivit au Sage se plaignant qu'il vous ait mis

en liberté sans l'avertir, et je suis arrivé au bureau de la guerre
precisement dans le moment qu'il lisoit la lettre. J'ai assuré S.
Excellence que c'est un faux soupçon parceque je venois de
vous laisser au lit dans l'impuissance de vous mouvoir à cause d'
une entorce; outre cela je lui ai dit qu'à minuit vous vous sen=
tiez mourir d'une colique — Est ce qu'il fut bastonné à minuit?
— C'est ce que la denonciation dit. Le Sage écrivit d'abord
à M. Grimani qu'il lui constoit que vous n'étiez pas sorti du
Tort; mais que la partie plaignante pouvoit envoyer des com=
missaires pour verifier le fait. Attendez vous donc dans trois
ou quatre jours à des interrogatoires — Je repondrai que
je suis faché d'être innocent.

Trois jours après un commissaire vint avec un scribe de l'a=
vogarie, et le procès fut d'abord fini. Tout le Tort connoissoit mon
entorce, et le chapelain, le chirurgien, le soldat, et plusieurs au=
tres qui n'en savoient rien jurerent qu'à minuit je croyois mou=
rir d'une colique. D'abord que mon alibi fut trouvé incontes=
table, l'avogador au referatur condamna Razzetta, et le
crocheteur à payer les frais sans prejudicier à mes droits.
J'ai alors, par le conseil du major, presenté au Sage un
placet dans le quel je lui demandois mon elargissement, et j'ai
averti de ma demarche M. Grimani. Huit jours après, le
major me dit que j'étois libre et que ce seroit lui même qui
me presenteroit à M. Grimani. Ce fut à table, et dans un
moment de gayeté qu'il me donna cette nouvelle. Je ne
l'ai pas crue, et voulant faire semblant de la croire je lui ai
répondu que j'aimois mieux sa maison que la ville de Venise,
et que pour l'en convaincre; resterai dans le Tort encore huit
jours, s'il vouloit me souffrir. On me prit au mot avec des cris de joye.

Quand, deux heures après, il me confirma la nouvelle, et que je n'ai pu plus en douter, je me suis repenti de la procédé de huit jours que je lui avois fait, mais je n'ai pas eu le courage de me dédire. Les démonstrations de contentement de la part de sa femme furent telles que ma rétractation m'auroit rendu méprisable. Cette femme croyoit que je lui devois tout, et elle avoit peur que je ne le devinasse pas. Mais voici le dernier événement qui m'occupa dans ce fort; et que je ne dois pas ~~[illegible]~~ passer sous silence.

Un officier en uniforme nationale entra dans la chambre du major suivi d'un homme qui montroit l'âge de soixante ans portant sa grâce. L'officier remit au major une lettre cachetée au bureau de la guerre qu'il lut, et à laquelle il répondit sur le champ; et l'officier partit tout seul.

Le major dit alors à ce monsieur, le qualifiant de comte qu'il le devoit avec arrêts par ordre suprême, et que sa prison étoit tout le fort. L'autre voulut alors lui remettre son épée, mais il la refusa noblement, et il le conduisit à la chambre qu'il lui destinoit. Une heure après, un domestique à livrée vint porter au lendemain un lit, et une malle, et le lendemain matin la même domestique vint me prier au nom de son maître d'aller déjeuner avec lui. J'y fus; et voilà ce qu'il me dit au premier abord.

Monsieur l'abbé: on a fort parlé à Venise de la bravoure avec laquelle vous avez prouvé la réalité d'un alibi incroyable que vous ne devez pas être surpris de trouver que j'avois de vous connoître — Lorsque l'alibi est réel, monsieur le comte, il n'y a pas de bravoure à le démontrer. Ceux qui en doutent, permettez que je vous dise qu'ils font un mauvais compliment, car..... — N'en parlons donc plus: et excusez. Mais puisque nous sommes devenus camarades, j'espère que vous m'accorderez votre amitié déjeunons.

Après le dejeuner, et avoir vu de ma bouche qui j'étois, il eut de me devoir la même politesse: Je suis, me dit-il, comte de Bonafede. Etant jeune, j'ai servi sous le prince Eugene; puis j'ai quitté le service militaire pour m'attacher au cercle de Autriche, puis en Baviere à cause d'un duel. Ce fut à Munich que j'ai enlevée une fille de condition que j'ai conduite ici, où je l'ai épousée. Il y a huit ans que j'y suis, j'ai six enfans, et toute la ville me connoît. Il y a huit jours que j'ai envoyé mon laquais à la poste de Flandre pour retirer mes lettres, et on les lui a refusées pour ce qu'il n'avoit pas assez d'argent pour en payer le port. J'y suis allé en personne, et j'ai dit en outre que je payerois dans l'ordinaire suivant. On me les a refusées. Je suis monté chez le baron de Taxis qui preside à cette poste pour me plaindre de l'insulte; mais il m'a répondu grossièrement que ses commis ne font rien que par son ordre, et que quand j'en payerai le port j'aurai mes lettres. Etant chez lui, je me suis gardé mettre de mon premier mouvement; et je suis parti; mais un quart d'heure après, je lui ai écrit un billet dans lequel je m'appellois insulté, et je lui demandois satisfaction l'avertissant que je marcherois avec mon épée, et qu'il me la donneroit partout où je le trouverois. Je ne l'ai trouvé nulle part; mais ayant le secretaire des inquisiteurs d'état me dit tête à tête que je devois oublier l'impolitesse du baron, et aller avec un officier qui étoit là dehors me promener dans ce fort, m'assurant qu'il n'en y auroit que huit jours. J'aurai donc le vrai plaisir de les passer avec vous.

Je lui ai répondu que depuis vingt quatre heures j'étois libre; mais que pour lui donner une marque de reconnoissance à la confidence qu'il venoit de me faire j'aurois l'honneur moi même de lui tenir compagnie. M'étant déjà engagé avec le major, c'étoit un mensonge officieux que la politesse approuve.

BnF

l'après dîner, étant avec lui sur le Marchio du fort, je lui fis observer
une gondole à deux rames qui s'acheminoit à la petite porte.
Après y avoir adressé la lunette d'approche, il me dit que sa femme
venoit le voir avec sa fille. Nous allames à leur rencontre.

J'ai vu une dame qui pouvoit avoir mérité d'être enlevée, et
une grande fille de quatorze à seize ans, qui me parut une
beauté d'une nouvelle espece. Un blond cendré, des grands yeux
bleux, nez aquilin, et belle bouche entr'ouverte, effrayante qui comme
par occasion laissoit voir les bords de deux rateliers nacrés blancs
comme on peint, si l'incarnat n'eut empeché d'en voir toute
la blancheur. Sa taille à force d'être fine paroissoit faible, et
son corps très large en haut laissoit voir une gorge magnifique;
où on ne voyoit que deux petits boutons de rose isolés. [illegible]
[illegible]. C'étoit un nouveau
genre de luxe étalé pour la maigreur. Extasié dans la contem-
plation de cette charmante peinture tout à fait demeublée, mes
yeux insatiables ne pouvoient s'en détacher. Mon ame tout en-
tiere dans l'instant tout ce qu'on lui devoit. J'ai cherché les yeux
au visage de la demoiselle, qui avec son air vivant paroissoit me
dire vous verrez ici dans une année ou deux tout ce que vous
imaginez.

Elle étoit élegamment parée à la mode de ce tems là, en grand
panier, et dans le costume des filles nobles qui n'ont pas encore
atteint l'age de la puberté; mais la jeune comtesse y étoit déjà
atteinte. Je n'avois jamais regardé la poitrine d'une fille de condition
avec moins de menagement: il me semblait qu'il m'étoit plus
que permis de regarder un endroit où il n'y avoit rien, et qui
en faisoit pompe.

Les discours en allemand entre madame, et monsieur ayant
cessé, mon tour vint. Il me presenta dans les termes les plus

flatteurs, et on me dit tout ce qu'on peut dire de plus gracieux. Le major se croyant en devoir de conduire la comtesse voir le tort j'ai tiré bon parti de l'inferiorité de mon rang. J'ai donné le bras à la demoiselle que la mere servie par le major precedoit. Le comte resta dans sa chambre.

Ne sachant servir les dames qu'à la vieille mode de Venise, mademoiselle me trouva gauche. J'ai cru de la servir tres noblement lui mettant ma main sous l'aisselle. Elle se retira riant tres fort. Sa mere se tourne pour savoir de quoi elle rioit, et je reste interdit l'entendant lui répondre que je l'avois chatouillée au gousset. Voila, me dit elle, de quelle façon un monsieur poli donne le bras.

Disant cela, elle passa sa main sous mon bras droit que j'ai encore mal arrondi, fesant tout mon possible de reprendre contenance. La jeune comtesse croyant alors d'avoir à faire au plus sot de tous les novices, forma le projet de se divertir me mettant en cendre.

Elle commença par m'aprendre qu'arrondissant mon bras ainsi, je l'eloignois de ma taille de façon que je me trouvois hors de dessein. Je lui avoue que je ne savois pas dessiner, et je lui demande si elle s'y connoissoit. Elle me dit qu'elle aprenoit, et qu'elle me montreroit quand j'irai la voir l'Adam, et l'Eva du chevalier Liberi qu'elle avoit copié, et que les professeurs avoient trouvés beaux sans cependant savoir qu'ils étoient d'elle — Pourquoi vous cacher? — C'est que ces deux figures sont trop nues — Je ne suis pas curieux de votre Adam; mais beaucoup de vôtre Eve. Elle m'interessera, et je vous garderai le secret.

Sa mere alors se tourna de nouveau à cause de son rire. Je fesois le nigaud. Ce fut dans le moment qu'elle voulut

m'apprendre à donner le bras que j'ai ~~enfanté ce~~ projet voyant le grand parti que je pourrois en tirer. Me trouvant si neuf, elle auroit pouvoir me dire que son Adam étoit beaucoup plus beau que son Eve, car elle n'y avoit mis aucun muscle, tandis qu'on n'en voyoit pas sur la femme. C'est me dit elle, une figure sur laquelle on ne voit rien — Mais c'est positivement ce rien qui m'intéressera — Croyez moi que l'Adam vous plaira d'avantage.

Ce propos m'avoit si fort altéré que j'étois devenu indecent; et dans l'impuissance de me cacher, car la chaleur étant forte mes culotes étoient de toile. J'avois peur de faire rire madame, et le major, qui marchant dix pas devant nous pouvoient se tourner et me voir.

Un faux pas qu'elle fit ayant fait descendre du talon le quartier d'un de ses soulier, elle allongea le pied me priant de le lui relever. Je me mis à l'ouvrage me mettant à genoux devant elle. Elle avoit un grand panier, et point de jupon, et ne s'en mouvant pas elle releva un peu sa robe; mais c'en fut assez pour que rien ne pût m'empecher de voir ce qui manqua de me faire tomber mort. Elle me demanda, quand je me suis relevé, si je me trouvois mal.

Sortant d'une convulsion, sa coiffe s'étant dérangée, elle me pria de la lui raccommoder inclinant sa tête. Il me fut aussi impossible de me cacher. Elle me fit à peine me demander si le cordon de ma montre étoit un présent de quelque belle; je lui ai répondu en bégayant que c'étoit ma sœur qui me l'avoit donné; et pour lors elle eut de me convaincre de son innocence me demandant si je lui permettois de le voir de près. Je lui ai répondu qu'il étoit caché au gousset, et c'étoit vrai. Ne le croyant pas elle voulut le tirer dehors; mais n'en

pouvant plus j'ai appuyé ma main sur la sienne de façon
qu'elle se crut en devoir de cesser d'insister, et de finir. Elle dut
m'en vouloir, car decelant son jeu j'avois manqué de discretion.
Elle devint serieuse, et n'osant plus ni rire ni me parler nous al:
lames dans la guerite où le major montroit à sa mere le depot
ou corps du Marechal de Schoulembourg qu'on tenoit là jus:
qu'à ce qu'on lui eut fait un mausolée. Mais ce que j'avois
fait m'avoit mis dans un tel état de honte que je me hagrois,
et je ne doutois pas non seulement de sa haine; mais de son
plus haut mepris. Il me sembloit d'etre le premier cou:
pable qui avoit allarmé sa vertu, et je ne me serois refusé
à rien si on m'eut indiqué le moyen de lui faire une
reparation. Telle étoit ma delicatesse à l'age que j'avois
alors, fondée cependant sur l'opinion que j'avois de la
personne que j'avois offensée, et dans laquelle je pouvois
me tromper. Cette bonne foi de ma part diminua toujours
dans la suite jusqu'à ce qu'elle parvint à un tel degré de
foiblesse qu'il ne m'en reste aujourd'hui que l'ombre. Mal:
gré cela je ne me crois pas plus mechant que mes egaux en
age, et en experience

Nous retournames chez le comte, et nous passames le reste
de la journée tristement. A l'entrée de la nuit, les dames
partirent. J'ai du promettre à la comtesse mere de lui
faire une visite au pont de Barbe Truttarol, où elle me dit
qu'elle demeuroit.

Cette demoiselle, que je croyois d'avoir insultée, me laissa une
si forte impression que j'ai passé sept jours dans la plus grande
impatience. Il ne me tardoit de la voir que pour obtenir mon
pardon après l'avoir convaincue de mon repentir.

Le lendemain j'ai vu chez le comte son fils ainé. Il étoit laid,
mais je lui ai trouvé l'air noble, et l'esprit modeste. Vingt

cinq ans après, je l'ai trouvé à Madrid garçon dans les gardes du corps de S. M. C. Il avoit servi vingt ans simple garde pour parvenir à ce grade. Je parlerai de lui quand je serai là. Il m'a soutenu que je ne l'avois jamais connu, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Sa honte avoit besoin de ce mensonge: il me fit pitié.

Le comte sortit du Fort le matin de l'huitieme jour, et j'en suis sorti le soir, donnant rendez-vous au Major à un Caffé de la place S.t Marc, d'où nous devions aller ensemble chez M. Grimani. A peine arrivé à Venise je suis allé souper chez madame Orio, et j'ai passé la nuit avec mes anges qui esperoient que mon eveque mourroit en voyage.

Quand j'ai pris congé de la femme du major, femme essentielle, et dont la memoire m'est toujours chere, elle me remercia de tout ce que j'avois fait pour prouver mon alibi; mais remerciez moi aussi, me dit elle, que j'aie eu le talent de vous bien connoitre. Mon mari n'a tout su qu'après.

Le lendemain a midi je fus chez l'abbé Grimani avec le major. Il me reçut ayant l'air d'un coupable. Sa sottise m'étonna quand il me dit que je devois pardonner à Razzetta, et à Patissi qui s'étoient mépris. Il me dit que, l'arrivée de l'eveque etant imminente, il avoit ordonné qu'on me donnat une chambre, et que je pourrois manger à sa table. Après cela je suis allé avec lui faire ma reverence à M. Valavero, homme d'esprit qui, son semestre etant fini, n'étoit plus Sage. Le major étant parti, il me pria de lui avouer que c'étoit moi même qui avois batonné Razzetta, et sans detour j'en suis convenu, et je l'ai amusé lui contant toute l'histoire. Il reflechit que ne pouvant pas l'avoir batonné à minuit, les sots s'étoient trompés dans leur delation; mais que je n'avois pas

besoin de cela pour prouver l'alibi, car mon entrée qui paroit pour
réelle n'auroit suffi.

Mais voila enfin le moment où je vais voir la dame de mes pen-
sées, de la quelle je voulois absolument obtenir ma grace, en pou-
vir à ses pieds.

Je trouve sans difficulté la maison; le comte n'y étoit pas. Madame
me reçoit me disant des paroles très obligeantes; mais sa personne
m'étonne tellement que je ne sais que lui répondre.

Avant voir un ange, j'ai cru que j'entrerois dans un recoin du
Paradis, et je me vois dans un salon où il n'y avoit que trois ou qua-
tre sieges de bois pourri, et une vieille table sale. On n'y voyoit
guere, car les volets étoient clos. Ç'auroit pu être pour em-
pecher la chaleur d'entrer; mais point du tout: c'étoit pour qu'
on ne vît que les fenêtres n'avoient pas des vitres. J'ai cependant
vu que la dame qui me recevoit étoit enveloppée dans une robe
toute en lambeaux, et que sa chemise étoit sale. En voyant dis-
trait, elle me pria, me disant qu'elle alloit m'envoyer sa fille.

Elle se présente un moment après d'un air noble, et facile
me disant qu'elle m'attendoit avec impatience; mais pas à
cette heure là dans la quelle elle n'étoit habituée à recevoir
personne.

Je ne savois que lui répondre car elle me paroissoit une
autre. Son misérable déshabillé me la faisant paroître quasi
laide, il m'arriva que je ne me trouvai plus coupable de rien.
Je m'étonne de l'effet qu'elle avoit fait sur moi au fort, et elle
me semble presqu'heureuse de ce que la surprise lui avoit attiré
de ma part une action qui bien loin de l'avoir offensée devoit
l'avoir flattée. Voyant sur ma physionomie tous les mouve-
mens de mon ame, elle me laissa voir sur la sienne non pas
moins de mon ame, elle me laissa voir sur la sienne non pas
le dépit; mais une mortification qui me fit pitié. Si elle avoit
le dépit; mais une mortification qui me fit pitié. Si elle avoit

su, ou osé philosopher elle auroit eu droit de mepriser en moi un homme qu'elle n'avoit interessé que par sa parure, ou par l'opinion qu'elle lui avoit fait concevoir de sa noblesse, ou de sa fortune.

Elle se mit cependant à l'entreprise de me remonter me parlant sincerement. Si elle eut pu réussir à mettre en jeu le sentiment, elle se sentoit sûre de le faire devenir son avocat.

Je vous vois surpris, monsieur l'abbé, et je n'en ignore pas la raison. Vous vous attendiez à trouver la magnificence, et ne trouvant qu'une triste apparence de misere, les bras vous tomberent. Le gouvernement ne donne à mon pere que des tres petits appointemens, et nous sommes neuf. Etant obligés d'aller à l'eglise dans les jours de fête, et devant avoir les dehors que notre condition exige, nous sommes souvent forcés à rester sans manger pour retirer la robe, et le cendal que le besoin nous a forcees à mettre en gage. Nous les y remettons le lendemain. Si le curé ne nous voyoit pas à la messe, il rayeroit nos noms du registre de ceux qui participent aux aumones de la confraternité des pauvres. Ce sont ces aumones qui nous soutiennent.

Quel recit! elle devina. Le sentiment s'est emparé de moi, mais pour me rendre honteux beaucoup plus qu'ému. N'étant point riche, et ne me sentant plus amoureux, je suis devenu, après avoir exalé un gros soupir, plus froid que glace.

Je lui ai cependant repondu honétement, lui parlant raison avec douceur, et un air d'interest. Je lui ai dit que si j'étois riche, je la convaincrois facilement qu'elle n'avoit pas instruit de ses malheurs un homme insensible, et mon depart étant

imminent je lui ai demontré l'inutilité de mon amitié. J'ai
fini par le sot lieu comun, dont on se sert pour consoler toute fille
opprimée par le besoin, même honête. Je lui ai predit des bon:
heurs imaginaires dependans de la force immancable de ses
charmes. Cela, me répondit elle d'un ton reflechi, peut arriver,
pourvu que celui qui les trouvera puissans sache qu'ils sont in:
separables de mes sentimens, et que s'y conformant il me ren:
de la justice qui m'est due. Je n'aspire qu'à un noeud legitime
sans pretendre ni à noblesse, ni à richesse: je suis desabusée sur
l'une, et en état de me passer de l'autre, car il y a long tems
qu'on m'a accoutumée à l'indigence, et même à me passer du
necessaire, ce qui n'est pas comprehensible. Mais allons voir
mes desseins — Vous avez bien de la bonté, mademoiselle.

Helas! Je ne m'en souvenois plus, et son Eve ne pouvoit
plus m'interesser. Je l'ai suivie.

J'entre dans une chambre, où je vois une table, une chaise,
un petit miroir, et un lit retroussé, où on ne voyoit que le
dessus de la paillasse. On vouloit par là laisser le spectateur mai:
tre de s'imaginer qu'il y avoit des draps; mais ce qui m'a donné
le coup de grace fut une puanteur qui n'étoit pas de vieille date:
me voila anneanti. Jamais amoureux ne se trouva gueri plus
rapidement. Je me trouve uniquement occupé par l'envie de m'=
enaller pour ne plus retourner, et faché de ne pas pouvoir lais:
ser sur la table une poignée de cequins: je me serois trouvé
quite en conscience du prix de ma rançon.

Elle m'a montré ses desseins, et me semblant beaux je les
lui ai loués sans m'arrêter sur son Eve ni badiner sur son Adam,
comme j'aurois fait ayant l'esprit dans une differente assiette. Je
lui ai demandé par maniere d'acquit pourquoi, ayant tant de
talent, elle n'en tiroit pas parti apprenant à peindre en pastelle.

158 Je le voudrois bien, me repondit elle; mais la seule boite de cou:
leurs coute deux cequins — Me pardonnerez vous, si j'ose vous en
donner six? — Helas! Je les accepte; je vous suis reconnoissante;
et je me crois heureuse d'avoir contracté cette obligation
avec vous.

Ne pouvant pas retenir ses larmes, elle se tourna pour m'
empecher de les voir. Je lui ai mis vite sur la table la som:
me; et ce fut par politesse, et pour lui épargner une certaine
humiliation que j'ai placé sur ses levres un baiser qu'il n'a de:
pendu que d'elle de croire tendre. J'ai desiré qu'elle attribue à
respect ma moderation. Prenant congé d'elle, je lui ai promis de
retourner un autre jour pour rendre mes devoirs à M. son
pere; mais je ne lui ai pas tenu parole. Le lecteur verra
à sa place dans quelle situation je l'ai revue dix ans après.

Que de réflexions sortant de cette maison! Quelle école! Pensant
à la realité, et à l'imagination, j'ai donné la preference à celle ci,
puisque la premiere en depend. Le fond de l'amour, comme
je l'ai appris après, est une curiosité, qui jointe au panchant, que
la nature a besoin de nous donner pour se conserver, fait tout.
La femme est comme un livre qui bon ou mauvais doit com:
mencer à plaire par le frontispice; s'il n'est pas interessant il ne
fait pas venir l'envie de le lire, et cette envie est egale en force
à l'interest qu'il inspire. Le frontispice de la femme va aussi
du haut en bas comme celui d'un livre, et ses pieds, qui inte:
ressent tant des hommes faits comme moi, donnent le même
interest que donne à un homme de lettres l'édition de l'ouvrage.
La plus grande partie des hommes ne prend pas garde aux beaux
pieds d'une femme, et la plus grande partie des lecteurs ne
se soucie pas de l'édition. Ainsi les femmes n'ont point tort d'
être tant soigneuses de leur figure, et de leurs vetemens, car ce

n'est que par là qu'elles peuvent faire naître la 159
curiosité de les lire dans ceux qui à leur naissance la nature
n'a pas déclaré pour dignes d'être nés aveugles. Ajoutons com-
me ceux qui ont lu beaucoup de livres sont très curieux de les
lire nouveaux puisque ils mauvais, il arrive qu'un homme
qui a aimé beaucoup de femmes toutes belles, paraissent enfin
à être curieux de lui dès lorsqu'il les trouve neuves. Il voit
une femme fardée: le fard lui saute aux yeux; mais cela
ne le rebute pas. Sa passion devenue vice lui suggère un
argument tout en faveur du faux frontispice. Il se peut, se
dit-il, que le livre ne soit pas si mauvais; et il se peut qu'il
n'ait pas besoin de ce ridicule artifice. Il tente de le par-
courir, il veut le feuilleter; mais perdant du tout; le livre
vivant s'oppose; il veut être lu en règle; et l'agromane
devient victime de la coquetterie, qui est le monstre pesti-
férant de tous ceux qui font le métier d'aimer.

Homme d'esprit, qui as lu ces dernières vingt lignes, qu'elles
fit sortir de ma plume, permets moi de te dire que si elles ne
servent à rien pour te désabuser tu as perdu; c'est à dire que
tu seras la victime du beau sexe jusqu'au dernier moment
de ta vie. Si cela ne te déplait pas, je t'en fais mon compliment.

Vers le soir j'ai fait une visite à Madame Orio pour avertir
mes femmes qu'étant logé chez M. Grimani je ne pouvois pas
commencer par découcher. Le vieux Rosa me dit qu'on ne pou-
voit que de la bravoure de mon alibi, et que cette célébrité
ne pouvant dériver que de la certitude où on étoit de ma fuite:
je devois craindre une vengeance dans le même goût
de la part de Razetta. Partant, je devois me tenir sur mes
gardes principalement la nuit. J'avois eu trop tort de
mépriser l'avis du sage vieillard. Je remarquois qu'en compagnie,

ou en grande. Madame Manzoni m'en fit compliment. La justice, me disoit elle avoit dû m'absoudre; mais l'opinion generale savoit à quoi s'en tenir, et Rafaella ne pouvoit pas m'avoir pardonné.

Trois ou quatre jours après, M. Grimani m'annonça l'arrivée de l'evêque. Il logeoit à son couvent des Minimes à S.t François de Paule. Il me conduisit lui même chez ce prelat comme un bijoux qu'il cherissoit, et qu'il n'y avoit que lui qui pût le montrer.

J'ai vu un beau moine avec la croix d'evêque sur sa poitrine, qui m'auroit paru le pere Marcia, s'il n'avoit eu l'air plus robuste, et moins reservé. Il avoit l'age de trente quatre ans, et il étoit evêque par la grace de Dieu, du S.t siege, et de ma mere. Après m'avoir donné sa benediction, que j'ai reçu à genoux, et la main à baiser, il me serra contre sa poitrine m'appellant en Latin son cher fils, et ne me parlant jamais dans la suite que dans cette langue. J'ai presque perdu qu'il avoit honte à parler italien, étant calabrois; mais il me desabusa parlant à M. Grimani. Il me dit que ne pouvant me conduire avec lui que me prenant à Rome, le même M. Grimani auroit soin de m'y faire aller, et que dans la ville d'Ancone un moine minime son ami, qui s'appelloit Lazari me donneroit son adresse, et le moyen de faire le voyage. Depuis Rome nous ne nous separerions plus, et nous irions à Martorano par Naples. Il me pria d'aller le voir de très bonne heure le lendemain, ou après qu'il auroit dit sa messe nous dejeunerions ensemble. Il me dit qu'il partiroit le surlendemain.

M. Guimarè me reconduisit chez lui me tenant un discours de morale que ne pouvoit que me faire rire : il m'avertit entr'autres choses que je ne devois pas me dégoûter beaucoup à l'étude car dans l'air grec de la Calabre le trop d'application pouvoit me faire devenir pulmonique

Le lendemain je fus chez l'evêque au point du jour. Après la messe et le chocolat il me catechisa pour trois heures de suite. Je me vis clairement apperçu que je ne lui avois pas plu ; mais de mon côté je me vis trouvé très content de lui : il me parut un très galant homme : et d'ailleurs étant celui qui devoit m'acheminer au grand théâtre de l'eglise il ne pouvoit que me plaire, car dans ce tems là, malgré que très prevenu en ma faveur je n'avois en moi la moindre confiance

Après le depart de ce bon evêque M. Guimarè me donna une lettre qu'il lui avoit laissé, et que je devois remettre au pere Lazzari au convent des Minimes dans la ville d'Ancone. C'étoit ce moine, comme je crois l'avoir dit, qui devoit me chercher un vaisseau pour me faire aller à Ancone avec l'ambassadeur de Venise qui étoit sur son départ : je devois donc me tenir prêt à partir. J'ai trouvé tout cela excellent. Il me tardoit de me voir hors de ses mains.

D'abord que j'ai vu le moment dans lequel la cour de M. le Ch.r de Lezze ambassadeur de la republique devoit s'embarquer, j'ai pris congé de toutes mes connoissances. J'ai laissé mon frere François à l'école de M. Vernet fameux peintre en architecture théâtrale.

La pêche dans laquelle je devois m'embarquer pour aller à Chiozza ne devoit se détacher du rivage qu'à la pointe

162 du jour, je suis allé passer la courte nuit entre les bras de mes deux anges, qui pour le coup ne se flatterent point de me voir encore. De mon côté je ne pouvois rien prevoir, car m'abandonnant au destin je croyois que celle de penser à l'avenir devenoit une peine inutile. Nous passames cette nuit entre la joye, et la tristesse, entre les ris, et les larmes. Je leur ai laissé la clef. Cet amour, qui fut mon premier, ne m'a presque rien appris à l'egard de l'ecole du monde, car il fut parfaitement heureux, jamais interrompu par aucun trouble, ni terni par le moindre interest. Nous nous reconnumes tous les trois fort souvent en devoir d'elever nos ames à la providence eternelle pour la remercier de la protection immediate avec laquelle elle avoit tenu loin de nous tout accident qui auroit pu troubler la douce paix, dont nous avions joui.

J'ai laissé à madame Manzoni tous mes papiers, et tous les livres defendus que j'avois. Cette dame qui avoit vingt ans plus que moi, et qui croyant au destin s'amusoit à feuilletter son grand livre, me dit en riant qu'elle étoit sûre de me rendre tout ce que je lui laissois tout au plus tard dans l'année suivante. Ses predictions m'étonnoient, et me fesoient plaisir: ayant beaucoup de respect pour elle, il me sembloit de devoir l'aider à les verifier. Ce qui lui fesoit voir dans l'avenir n'étoit ni superstition, ni un vain pressentiment toujours denué de raison; mais une connoissance du monde, et du caractere de la personne à laquelle elle s'interessoit. Elle rioit de ce qu'elle ne se trompoit jamais.

Je suis allé m'embarquer à la petite place de St. Marc. La veille, M. Grimani m'avoit donné dix cequins, qui selon lui devoit m'être plus que suffisans à vivre dans tout le tems que je devois rester dans le lazaret d'Ancone pour faire la quarantaine. Après ma sortie du lazaret, il n'étoit pas possible de prevoir que je pusse avoir besoin d'argent. Puisqu'ils

n'en doutoient pas, mon devoir étoit d'être aussi certain
qu'eux; mais je n'y pensois pas. Je me confiois cependant de cela
j'avois dans ma bourse à l'insu de tout le monde quarante
beaux cequins qui relevoient beaucoup mon jeune courage
Je me mis gaiement avec la joye dans l'ame sur mon cheval.

BnF MSS

Bd I

Chap. VIII

BnF MSS

Chapitre VIII

Mes malheurs à Chiozza. Le père Stefano vendeur. Lazaret d'Ancone. L'esclave grecque. Mon pèlerinage à la sainte maison de notre Dame de Lorette. Je vais à Rome à pieds. Puis à Naples pour trouver l'évêque, que je ne trouve pas. Je trouve la voye d'aller à Raguse, que je quitte d'abord pour retourner à Naples.

Cette cour de l'ambassadeur qu'on appelloit une grande cour ne me semblait pas quelque chose de grand. Elle étoit composée d'un maître d'hotel milanois qui s'appelloit Carnicelli, d'un abbé qui lui servoit de secretaire parce qu'il ne savoit pas écrire, d'une vieille femme qu'on appelloit la charge, d'un cuisinier, et de la femme fort laide, et de huit à dix laquais.

En descendant à Chiozza à midi j'ai prémièrement demandé à M. Carnicelli où j'irois me loger — Où vous voudrez. Faites seulement que l'homme que voilà sache où vous êtes parceque il pourra vous avertir lorsque la Martane mettra à la voile pour Ancone. Mon devoir est de vous mettre dans le Lazaret d'Ancone à fin de dépenser du moment dans lequel nous partirons. Jusqu'à ce moment là divertissez vous.

Cet homme que voilà étoit le maître de la Martane. Je lui demande où je pourrois me loger — Chez nous, si vous vous contentez de coucher dans un grand lit avec monsieur le cuisinier, dont la femme couchera à bord de ma Martane. J'y consens, et un matelot vient avec moi portant ma malle qu'il mettoit sous le lit, parceque le lit occupoit toute la chambre. Après avoir ri de cela, car il ne me convenoit point du tout de faire le difficile, je vais dîner à l'auberge, puis je vais voir Chiozza. C'est une presqu'île, port de mer de Venise peuplé de dix mille ames matelots, pecheurs, marchands, gens de chicane, et employés aux gabelles, et finances de la republique. Voyant un caffé, j'y suis entré. Un jeune docteur en droit, qui avoit été à Padoue mon condisciple, m'embrasse, et me presente à l'apoticaire, qui avoit sa boutique à côté du caffé; oui, me dit il, tous les gens de Lettres s'assemblent. Un quart d'heure après, un grand moine Jacobin, borgne, et Modenois, nommé Cassini, que

159 j'avois connu à Venise, arrive, me voit, et me fait des grandes politesses.
Il me dit que j'étois arrivé à tems pour être du pique-nique que les aca-
demiciens macaroniques feroient le lendemain après une seance de l'
academie, où chaque membre recitoit une sienne composition à
l'honneur, et gloire des macaroni. Il m'excite à faire l'honneur à l'
academie de reciter un morceau de ma façon, et d'être du pique-nique,
et j'accepte. J'ai fait dix stances, et je fus aggregé à l'academie par ac-
clamation. J'ai figuré encore mieux à table mangeant si bien des ma-
caroni qu'on me jugea digne d'en être de cette priere.
Le jeune docteur, academicien me presenta à sa famille. Ses
parens furent à leur aise me firent toutes les honnêtetés. Il avoit une
sœur fort aimable, et une autre religieuse professe qui me passent
un prodige. J'aurois pu dans cette société passer agréablement mon
tems jusqu'au moment de mon depart; mais il étoit écrit qu'à Chiozza
je ne devois avoir que des chagrins. Le jeune docteur me donna aussi
une autre marque d'amitié: il m'avertit que le prince Corsini étoit
homme de mauvaise compagnie, qu'on ne pouvoit souffrir quelle
part, et que je devois eviter. J'ai remercié le docteur de cet avis;
mais je n'en ai pas fait cas parceque j'ai cru que la mauvaise re-
putation ne devoit que de son libertinage. Etant seul pour ca-
valier, et ne connoissant pas encore des pieges, j'ai cru que ce moine
allez étourdi pour ne pas craindre
au contraire me pouvoit Capucins, Augustins.
Ce fut le troisieme jour que ce fatal moine me presenta dans un lieu où
j'aurois pu aller tout seul, et où pour faire le brave, je me suis donné
à une miserable laide coquine. De retour de là il me conduisit à une
auberge à souper en compagnie de quatre capons ses amis, où un
d'entr'eux après souper fit une banque de Pharaon. Après avoir
perdu quatre sequins j'ai voulu quitter; mais mon bon ami Corsini
me persuada d'en risquer encore quatre de mitié avec lui. Il fit la
banque, et elle sauta. Je ne voulois plus jouer; mais Corsini le mon-
trant affligé d'être la cause de ma perte me conseilla de faire moi
même une banque de vingt, et on me la banqua. Ne pouvant pas
soutenir une si grande perte, je n'ai pas eu honte qu'on me prit à l'argent
de regagner mon argent me fit perdre tout mon vide. Je suis allé me
coucher avec le cuisinier qui dormit, et qui se reveillant me dit que
j'avois un libertin. Je lui ai répondu que c'étoit vrai.

Ma nature accablée par ce grand malheur eut besoin de 3 jours d'une insensibilité profonde pour se remettre. Ce fut le sacré bonheur qui à midi me réveilla pour me dire d'un air triomphant qu'on avoit invité à souper un jeune homme fort riche qui ne pouvoit que perdre, et que par conséquent je ne reperdrois — J'ai perdu tout mon argent. Prêtez moi vingt louis — Quand je prête, je suis sûr de perdre : c'est une négligence ; mais j'en ai trop fait l'expérience. Bonsoir de ce bonheur aveugle, et vous aussi. Adieu.

Ayant honte de faire savoir mon malheur à mon sage ami, je me suis hâté de former au premier vaisseau qui devoit mettre à la voile, un honnête prêteur sur gages. Je fus chez un vieux homme que j'ai connu chez moi, et auquel j'ai vidé ma bâle. Après avoir fait l'inventaire de tous mes effets, il me donna trente louis, sous condition, que si je ne lui rendois la somme tout au plus tard trois jours après, tout lui appartiendroit. Point d'usure. Le brave homme ! Je lui ai fait vendre tout ce qui m'obligea à retenir trois chemises, des bas, et deux mouchoirs : je ne voulois rien savoir un sûr pressentiment que je ne gagnerois la voir tout mon argent. Quelques années après, je me suis vengé assez bien d'une infâme contre ma faiblesse sentiment. Je crois que le seul pressentiment auquel l'homme sage peut faire attention est celui qui lui prédit malheur ; il est de l'argent. Celui qui prédit bonheur est du cœur, et le cœur est un fou digne de compter sur la fortune qui est folle.

Je n'eus rien de si pressé que d'aller rejoindre l'aimable compagnie, qui ne croyoit rien tant que je ne pas me voir revenir. A souper on ne parla pas de jouer : On fit le plus pompeux éloge de mes extraordinaires qualités, et on célébra la haute fortune que je devois faire à Rome. Ce fut moi, qui riois tout bas, que voyant qu'on ne parloit pas de jouer, j'ai demandé hautement ma revanche : On me dit que je n'avois qu'à faire la banque, et que tout le monde ponteroit. Je l'ai faite, et après avoir tout perdu, j'ai prié le Comte Lascaris de prêter à l'Abbé ce que je lui devois, et il me dit qu'il répondroit pour moi.

Allant me coucher désespéré, j'ai vu, pour surcroît de malheur, ma maladie, dont il n'y avoit pas encore deux mois que j'étois guéri. Je me mis au lit, et je dormis à merveille ; mais dans l'accablement de mon esprit j'ai remis au lendemain à me faire saigner. J'abhorrois la prêtrise, et la lumière dont j'étois pourvu ici me faisoit croire que j'étois indigne de jouir de la vie. Je craignois un vaisseau portant deux, dans lequel je ne savois trouvé dans la cruelle nécessité de prendre un parti. Je ne me suis pas arrêté un seul moment sur l'idée de retourner à Venise, ce que quelque j'aurois dû faire ; et j'aurois voulu plutôt mourir qu'aller confier ma jeune honte à ma situation. Mon existence m'étoit devenue à charge, j'espérois de mourir d'inanition sans bouger de là. C'est certain que je ne me serois pas déterminé à me lever, si le bon homme Mocenigo, maître de la Locande

161 ne fût venu me secouer, me disant d'aller à bord, puisque le vent étant bon il vouloit partir.

Le mortel qui sort d'une grande perplexité, quelqu'en soit le moyen, se sent soulagé. Il me sembloit que maître Alban étoit venu me dire ce, qui dans mon extrême detresse, me restoit à faire. Après m'être vite habillé, j'ai mis mes chemises dans un mouchoir, et je suis allé m'embarquer. Une heure après, la Tartane leva l'ancre, et le matin elle la jeta dans un port d'Istrie nommé Orsara. Nous descendîmes tous pour aller nous promener dans cette ville, qui n'en merite pas le nom. Elle appartient au pape: les venitiens la lui ont donnée pour faire hommage à la chaire de St Pierre.

Un jeune moine recolet, qui se nommoit F. Steffano de Belun, que maître Alban, devot de St François d'Assise avoit embarqué par charité, m'approcha pour me demander si j'étois malade — Mon pere, j'ai du chagrin — Vous le dissiperez venant avec moi dejeuner chez une de nos devotes.

Il y avoit trente six heures que la moindre nourriture n'étoit entrée dans mon estomac, et la grosse mer m'avoit fait rendre tout ce qui pouvoit encore s'y trouver. Outre cela ma maladie secrete me genoit à l'excès, sans compter l'avillissement qui m'accabloit l'esprit, étant sans le sou. Mon état étoit si triste que je n'avois pas la force de ne pas vouloir quelque chose. J'ai suivi le moine dans une parfaite apathie.

Il me presenta à sa devote, lui disant qu'il me conduisoit a Rome, où j'allois prendre le saint habit de St François. Dans toute autre situation je n'aurois pas laissé courir ce mensonge; mais dans ce moment là cette imposture me parut comique. La bonne femme nous donna un joli repas en poissons, accomodés à l'huile qui là est excellente, et à boire du Refosco que j'ai trouvé exquis. Un pretre, qui arriva là par hazard, me conseilla de ne pas passer la nuit dans la Tartane, mais de accepter un lit chez lui, et même un diner pour le lendemain, si le vent nous empechoit de partir. J'ai accepté sans balancer. Après avoir remercié la devote je suis allé me promener avec le pretre, qui me donna un bon souper fait par sa gouvernante, qui s'assit à table avec nous, et qui me plut. Son refosque, encor meilleur que celui de la devote, me fit oublier mes malheurs; j'ai causé avec ce pretre assez gaiement. Il vouloit me lire un petit poeme de sa composition; mais ne pouvant plus tenir les yeux ouverts, je lui ai dit que je l'entendrois volontiers le lendemain.

Je suis allé me coucher prenant des precautions pour que ma peste ne tomba sur les draps. Dix heures après, la gouvernante, qui épioit

mon reveil, me porta du caffé, me laissant seul a[illegible] pour que je pusse m'habiller en liberté. Cette gouvernante jeune, et bien faite me parut meriter attention. Je me sentois mortifié que mon état m'empechat de la convaincre que je lui rendois justice. Je ne pouvois souffrir de passer dans son esprit pour froid, ou impoli.

Determiné à bien payer mon hote ecoutant avec attention son poeme, j'ai envoyé à l'enfer la tristesse. J'ai fait sur ses vers des remarques qui l'enchanterent, de sorte que me trouvant de l'esprit plus qu'il ne pensoit, il voulut me lire ses idiles, et j'ai subi le joug. J'ai passé avec lui toute la journée. Les attentions redoublées de la gouvernante me demontrerent que je lui avois plu, et par concomitance elle achava de me plaire. Le jour passa au pretre comme un eclair en grace des beautés que je relevois dans ce qu'il me lisoit, tout du plus grand mauvais; mais elle fut longue pour moi à cause de cette gouvernante qui devoit me conduire au lit. Tel j'etois, et je ne sais pas si je doive en être honteux, ou m'en felicites. Dans le plus deplorable état tant physique que moral, mon ame osoit se livrer à la joie, oubliant tous les vrais motifs de tristesse qui devoient ascabler tout autre homme raisonnable.

Le moment enfin arriva. Après quelques avancoureurs de saison, je l'ai trouvée bonne jusqu'à un certain point, et determinée au refus, quand j'ai fait semblant de vouloir lui rendre une justice entiere. Content de ce que j'avois obtenu, et encor plus qu'elle ne m'eut pas pris au mot pour l'essentiel j'ai tres bien dormi. Le lendemain au caffé, je lui ai trouvé un air qui me disoit qu'elle étoit enchantée de la connoissance intime que nous avions faite. J'ai fait des demarches pour la convaincre que ma tendresse n'avoit pas été un effet du refosque, et elle ne les seconda pas; mais elle a embelli son refus ~~[illegible]~~ avec une clause qui me le rendit cher. Elle me dit que pouvant être surpris, il valoit mieux differer au soir, le vent du Sud-Est étant plus fort que la veille. C'étoit une promesse formelle. Je me suis disposé à en jouir servatis servandis.

BnF NSS

La journée avec le pretre fut egale à la precedente. A l'heure d'aller au lit, la gouvernante me dit en me quitant, qu'elle reviendroit. M'examinant alors, j'ai cru voir, que moyennant certaines attentions, je pourrois me tirer d'affaires sans risquer de devoir me reprocher une iniquité impardonnable. Il me sembloit que m'abstenant, et lui en disant la raison je me serois couvert d'opprobre, et que je l'aurois comblée de honte. Etant sage je n'aurois pas dû commencer; il me sembloit de ne pouvoir plus reculer. Elle vint. Je l'ai accueillie, comme elle s'y attendoit, et après avoir passé un

couple d'heures avec plaisir, elle retourna dans sa chambre. Deux heures après, maître Alban vint me dire de me hâter, parce qu'en côtoyant l'Istrie il vouloit être à Pola le soir. Je me mis rendre à la tartane.

Le recteur D. Steffano m'amena toute la journée par cent propos, où j'ai vu l'ignorance mêlée à la fourberie sous le voile de la simplicité. Il me fit voir dans les aumônes qu'il avoit tournées à Ancone, pain, vin, fromage, saucissons, confitures, et chocolat. Toutes les grandes poches de son grand habit étoient pleines de provisions — Avez vous aussi de l'argent? — Dieu m'en préserve. Premièrement notre glorieux institut me défend d'en toucher; et en serois bien, si quand je vais à la quête, j'acceptois de l'argent, on m'appliqueroit avec un ou deux sous, toutes les fois que ce qu'on me donne en mangeailles vaut dix fois plus. S.t François, croyez moi, avoit beaucoup d'esprit.

Je réfléchissois que ce moine feroit connoître la vie chère précisément dans ce qui feroit alors ma misère. Il me fit son commensal; et il étoit glorieux de ce que je voulois bien lui faire cet honneur.

Nous descendîmes au port de Pola qu'on appelle Veruda. Après avoir marché un quart d'heure, nous entrâmes dans la ville, où j'employai deux heures à examiner des antiquités romaines; car cette ville avoit été la capitale de l'empire; mais je n'ai vu aucun vestige de grandeur qu'une arche ruinée. Nous retournâmes à Veruda, où ayant mis à la voile nous nous trouvâmes le lendemain devant Ancone. mais nous louvoyâmes toute la nuit pour y entrer le lendemain. Ce port, malgré qu'il passe pour un signe monument de Trajan, seroit fort mauvais sans une digue faite à grands frais qui le rend assez bon. Une observation curieuse à faire dans la mer Adriatique c'est que la côte du Nord est remplie de ports, tandis que l'opposée n'en a qu'un ou deux. Il est évident que la mer se retire vers le levant, et que Venise sera jointe à la terre ferme dans trois ou quatre siècles.

Nous nous débarquâmes à Ancone au lieux lazaret, où on nous condamna à une quarantaine de vingt huit jours, parce que Venise avoit admis après une quarantaine de trois mois l'équipage de deux vaisseaux de Marine, où récemment il y avoit eu une peste. J'ai demandé une chambre pour moi, et le D. Steffano qui m'a rendu un grand service, et j'ai loué des paillasses un lit, une table, et quelques chaises, dont je devois payer le loyer à la fin de la quarantaine. Le moine n'a voulu que la paille. S'il avoit pu deviner que sans lui je serois peut être mort de faim, il ne se seroit pas, peut être tant glorifié de se voir logé avec moi. Un matelot qui apperçut de sa fenêtre ma gamelle, me demanda où étoit ma mâle, le lui ayant répondu que je n'en savois rien, il se donna beaucoup de peine pour la trouver avec maître Alban, qui me fit rire quand il vint me demander mille

excuser de l'avoir oubliée, me promettant d'ailleurs que je l'aurois en moins de trois semaines.

Le moine qui devoit en passer quatre avec moi comptoit de venir à ma fortune, que c'étoit lui que la providence m'avoit envoyé pour m'enrichir. Il avoit des provisions avec lesquelles nous aurions pu vivre huit jours.

Le fut après voyager qu'en style pathétique je lui ai fait la narration de mon triste état, et du besoin que j'aurois de tout jusqu'à Rome, où je serois au service de l'ambassadeur en qualité (je mentois) de secrétaire des mémoriaux.

Ma surprise ne fut pas petite, quand j'ai vu M. Steffano se joindre à la triste narration de mon infortune. Je me change, me dit il, de vous juger à Rome. Dites moi seulement si vous savez écrire — Vous moquez vous de moi? — Quelle merveille! Moi que vous voyez, je ne sais écrire quasiment mon nom: il est vrai que je sais l'écrire de la main gauche aussi; mais à qui me serviroit-il savoir écrire? — Je m'étonne un peu, car je vous croyois prêtre — Je ne suis pas prêtre: je suis moine, je dis la messe, et par conséquent je dois savoir lire. S.t François, voyez vous, dont je suis un indigne filigne savoit pas écrire, et on prétend même qu'il ne savoit pas lire, attendu ce fut par cette raison qu'il n'a jamais dit la messe. Bref, puisque vous savez écrire, vous écrivez de main en main en mon nom à toutes les personnes que je vous nommerai; et je vous répons qu'on nous enverra à manger en abondance jusqu'à la fin de la quarantaine.

Il me fit passer tout le jour suivant à écrire huit lettres, pendant qu'il y avoit dans la tradition orale de son ordre que tout frere devoit être sûr qu'après avoir frappé à sept portes, si on lui avoit refusé l'aumone, il la trouveroit abondante à la huitieme. Ayant fait le voyage de Rome une autre fois, il connoissoit toutes les bonnes maisons d'Aroma depuis le S.t François, et tous les ingenieux de ces maisons riches. J'ai dû écrire à tous ceux qu'il m'a nommés, et tous les mensonges qu'il a voulu. Il m'a obligé à signer son nom aussi, m'alleguant en raison que s'il signoit on connoissoit à la difference de caractere qu'il n'avoit pas écrit. Ces lettres, ce qui lui fesoit du tort, car dans ce siecle corrompu on n'estimoit que les menteurs. Il m'obligea à remplir les lettres de passages latins, même celles qu'il écrivoit à des femmes, et mes remontrances furent inutiles. Quand je voulois, il me menaçoit de ne plus me donner à manger. J'ai pris le parti de faire tout ce qu'il voulut. Dans plusieurs de ces lettres il y avoit des mensonges que les autres contredisoient. Il me fit dire aux ingenieux des jesuites qu'il ne reconnoit pas aux capucins, puisqu'ils étoient altérés, c'est pourquoi S.t François n'avoit jamais pu les souffrir. Je n'eus pas le cœur de lui dire qu'au lieu de S.t François il y avoit ni capucins, ni recolets; mais il m'appella ignorant. J'ai eu pû on le haïssoit de tout, de personne n'en entendoit rien.

Je me suis trompé: la grande quantité de mouches qui arriva le troisième, et le quatrième jour me surprit. On nous envoya du vin pour toute la quarantaine de trois ou quatre cents. C'était du vin cuit qui m'aurait fait du mal; mais je bus de l'eau par régime aussi, car il me tardait de guérir. Pour ce qui regarde la manger, nous en avions tous les jours pour cinq ou six personnes. Nous en faisions présent à notre gardien qui était pauvre, et père de famille nombreuse. De tout cela il ne se retirait reconnaissant que le P. François, pour lui tout aux bonnes mines qui lui faisaient l'aumône.

Il se chargea de donner lui même mes chemises candalement à laver à notre gardien me disant qu'il ne nuirait rien, car tout le monde savait que les Européens ne portaient pas de chemises. Il ne savait pas qu'il y avait au monde une maladie pareille à la nôtre. Comme je me tenais toute la journée au lit, je me suis dispensé d'aller me faire voir de tous ceux qui ayant reçu ma lettre recommandation en devoir de venir lui rendre visite. Ceux qui ne connaissaient pas les raisons donnaient des lettres pleines de dispenses finement écrites que je me suis bien gardé de lui faire relever. J'ai fait beaucoup à lui faire comprendre que ces lettres là ne demandaient pas de réponse.

En quinze jours de régime mon indisposition était devenue bénigne, je me promenais dans le commencement du jour dans la cour; mais un marchand turc arrivé de Salonique avec tout son monde était arrêté au lazaret et logeait vis à vis de chez moi. Je repris ma promenade. Le seul plaisir qui me restait fut de passer mes heures sur mon balcon à la même cour où le turc regnait. Il d'une heure matin. Ce qui m'intéressait était une esclave grecque d'une heure à la représenter. Elle passait presque toute la journée assise à la porte de sa chambre tricotant, ou filant à l'ombre. La chaleur était extrême. Lorsque le vent venait de deux jours elle me cognait, elle le détournait, et souvent contre son gré elle me regardait, et [illegible] à peu près, elle rentrait dans sa chambre comme si elle avait voulu dire je ne savais pas d'être observée. Sa taille était grande, et son air était celui de la première jeunesse. Sa peau était blanche, et ses yeux noirs comme ses cheveux. Son habillement était grec, était par conséquent très voluptueux.

Avais-je donc un lazaret, et tel que la nature, et l'habitude m'avaient fait, pour avoir le plaisir de contempler un tel objet quatre ou cinq heures tous les jours sans en devenir fou? Je l'avais entendre parler en langue franque avec un mien ami qui était vieux, et bel homme, qui s'ennuyait comme elle, et qui ne fumait que quelque moment avec sa pipe à la bouche pour rentrer à bord d'un vaisseau. Il me dit quelque parole à cette fille si je n'avais envie de la faire parler, et je ne le savais. Je me suis à la fin déterminé à lui écrire, n'étant pas embarrassé à lui faire tenir ma lettre, puisque je n'avais qu'à la jeter à

ses pieds. N'étant pas sûr qu'elle la ramasserait, voilà comme je m'y mis, pour ne pas risquer de faire un faux pas.

Ayant attendu un moment où elle était seule, j'ai laissé tomber un papier plié en forme de lettre, où je n'avais rien écrit, tenant ma véritable lettre dans ma main. Lorsque je l'ai vue s'incliner pour prendre la fausse lettre, je lui ai jetté l'autre aussi, et après les avoir ramassées toutes les deux, elle les mit dans sa poche: puis elle répondit. Ma lettre portait ceci.

» Ange de l'orient que j'adore, je passerai toute la nuit sur ce balcon, dans l'espérant que vous viendrez passer un seul quart d'heure entendre ma voix pour la faire qui est sous mes pieds. Nous parlerons à voix basse; et pour ne vous point prendre vous pourrez monter sur la table qui est sous le même trou.

J'ai prié mon gardien d'avoir la complaisance de ne pas m'enfermer, comme il faisait toutes les nuits, et il n'eut aucune difficulté à me contenter, sous condition cependant qu'il me nouerait, car si j'en avais de rester au bout il y allait de sa tête. Il me promit cependant de ne pas venir me tourmenter à désespérer. Je me mis alors étendu sur mon ventre, mettant ma bouche à l'endroit, je l'ai vue paraître à minuit, lorsque je commençais à désespérer. Elle était un carré de cinq à six pouces. Elle l'ai fait entrer, qui était un carré de bois de la table, où se tenant debout, sa tête n'était qu'à un pied de distance du plancher du balcon. Elle était obligée de s'appuyer d'une main au mur, par cette position incommode la pauvre chanoine. Dans cet état nous parlâmes de nous, d'amour, de désirs, d'obstacles, d'impossibilités, et de mille choses. Quand je lui ai dit la raison qui m'empêchait de monter en bas, elle me dit que pour cette même, nous nous perdions, attendu l'impossibilité où je me trouverais de redescendre. Outre cela, Dieu sait ce que la fille aurait fait d'elle, et de moi, s'il nous eut surpris. Après m'avoir promis qu'elle viendrait me parler toutes les nuits, elle mit sa main dans le trou. Hélas! je ne pouvais me rassasier de la baiser. Il me semblait de n'avoir jamais touché une main plus douce ni plus délicate. Mais quel plaisir quand elle me demanda la mienne! J'ai vite mis tout du long tout mon bras de façon qu'elle a pu se laisser sur le pli du coude: elle parsema alors à ma main toutes les caresses qu'elle a pu faire sur sa gorge grecque, dont j'étais la plus insatiable que des baisers que je venais d'imprimer sur sa main. Après notre séparation, j'ai vu avec plaisir le gardien qui dormait profondément dans un coin de la salle.

BNF

Content d'avoir obtenu tout ce que dans cette position gênante je pouvais obtenir, j'attendis avec impatience la nuit suivante mettant ma tête à l'abri pour y chercher le moyen de me la rendre plus délicieuse; mais la grille ayant la

même pensée me fit reconnoitre son esprit plus fecond que le mien.

Etant dans la cour l'après diner avec son maitre, et lui ayant dit quelque chose qu'il approuva, j'ai vu un tuve domestique aidé par leur gardien tirer dehors un grand panier de marchandises qu'on plaça sous le balcon, tandis qu'elle fit mettre une autre bale au dessus de deux autres, comme pour faire plus de place au panier. Ayant penetré son dessein, j'ai tressailli de joie. J'ai vu que par cette operation elle s'etoit assuré le moyen de s'elever dans la nuit deux pieds plus haut. Mais quoi? Me suis je dit, elle se trouvera dans la plus incomode de toutes les positions; devant se tenir courbée, elle ne pourra pas y resister. Le trou n'est pas assez grand pour qu'elle puisse se mettre à son aise y introduisant toute sa tete.

Furieux de ce que je ne pouvois pas esperer d'elargir ce trou, je m'étens, je l'examine, et je ne vois autre moyen que celui de declouer toute la vieille planche des deux poutres qui étoient dessous. Je vais dans la sale; le gardien n'y étoit pas. Je choisis la plus forte d'entre toutes les tenailles que je vois; je me mets à l'ouvrage, et à plusieurs reprises, ayant toujours peur d'être surpris, j'arrache les quatre gros clous qui tenoient la planche aux deux poutres; et je me vois maitre de la lever. Je la laisse là attendant avec impatience la nuit. Après avoir mangé un petit morceau je vais me mettre sur le balcon.

L'objet de mes desirs arriva à minuit. Voyant avec peine qu'il lui falloit beaucoup d'adresse pour monter sur la nouvelle bale, je leve ma planche, je la mets à coté, et m'etendant je lui presente mon bras dans toute sa longueur, elle s'y attache, monte, et est etonnée se redressant de se voir dans mon balcon jusqu'à la moitié de l'estomac. Elle y introduisit ses bras entierement, et tous nus sans la moindre difficulté. Nous ne perdimes alors que trois ou quatre minutes en complimens sur ce que sans nous concerter nous avions travaillé tous les deux pour le même objet. Si dans la nuit precedente j'avois été plus maitre d'elle qu'elle de moi, elle se trouva maitresse dans celle ci de toute ma personne. Helas! je ne pouvois posseder, allongeant tant que je pouvois mes deux bras, que la moitié de la sienne. J'en étois au desespoir; mais elle, qui m'avoit tout entier entre ses mains etoit desolée de ne pouvoir contenter que sa bouche. Elle donna en grec mille maledictions à celui qui n'avoit pas fait la balle au moins plus grosse d'un demi-pied. Nous n'aurions pas encor été contens; mais ma main auroit pu temperer en partie ses ardeurs de la grecque. Nos plaisirs quoique steriles nous occuperent jusqu'à l'aube. Elle s'en alla sans faire le moindre bruit, et après avoir remis la planche je suis allé me coucher dans le plus grand besoin de regagner des forces.

Elle m'avoit dit que le petit Beiram commençoit le même jour, et durant trois, elle ne pouvoit venir que le quatrième je l'étoit la 2e Pâque de Rums. Le petit Beiram est plus long que le grand. J'ai passé ces trois jours voyant leurs cérémonies, et leurs réjouissances continuels.

La première nuit après le Beiram, elle me dit me trouvant tout entre ses bras amoureux qu'elle ne pouvoit être heureuse que m'appartenant, et qu'étant chrétienne je pourrois l'acheter l'attendant dans trois ans à la fin de sa quarantaine. J'ai dû lui avouer que j'étois pauvre, et à cet aveu elle rougit. Pour la nuit suivante elle me dit que son maître la vendroit pour deux mille piastres, qu'elle pouvoit me les donner, qu'elle étoit vierge, et que je pouvois m'en convaincre si la bolle étoit plus grosse. Elle me dit qu'elle me donneroit une bourse remplie de Flamans, dont un seul valoit deux mille piastres, et que vendant les autres nous pourrions vivre à notre aise sans jamais craindre la pauvreté. Elle me dit que son maître ne s'apperceuroit du vol de sa bolle qu'après avoir fini la quarantaine, et qu'il soupçonneroit tout le monde plutôt qu'elle.

J'étois amoureux de cette créature, la proposition m'inquiéta; mais le lendemain à mon réveil je n'ai plus balancé [illegible]. Elle vint avec la bolle dans la nuit suivante, et quand je lui ai dit que je ne pouvois pas me résoudre à devenir complice du vol, elle me dit en pleurant que je ne l'aimois pas comme elle m'aimoit; mais que j'étois un vrai chrétien. C'est tout la dernière nuit. Le lendemain à midi le prieur du bazard devoit venir nous mettre en liberté. La charmante gragne entièrement en proie de ses pleurs, et ne pouvant plus résister au feu qui lui brûloit l'ame, me dit de me mettre debout, de me courber, de la saisir sous les aisselles, et de la tirer toute entière dans le balcon. Quel est l'homme qui auroit pu s'opposer à une pareille invitation? Monté comme un gladiateur, je me leve, je me courbe, je la saisis sous les aisselles, et sans avoir besoin d'avoir la force de Milon de Crotone, je la tirois dedans, lorsque je me sens saisir aux épaules, entendant la voix du gardien qui me dit que faites vous! Je lâche prise, elle s'enfuit, et je tombe sur mon derrière. Je ne me souviens plus de me lever de là et je laisse que le gardien me trouve. Il croit que l'effort m'avoit tué; mais j'étois plus que mort. Je ne me levois pas, parceque j'avois envie de l'étrangler. Je me mis enfin à me coucher sur lui sans dire, et même sans remettre la planche.

Le prieur vint le matin nous déclarer libres. En sortant je la vis avec le cœur navré; j'ai vu la gragne qui versoit des larmes. J'ai donné rendez vous à la Canée à Z. Stefano qui me loua avec le juif auquel je devois payer le loyer

des meubles qu'il m'avoit donné. Je l'ai conduit aux Minimes, ou le pere Lazzari me donna dix cequins, et l'adresse de l'eveque, qui après avoir fait la quarantaine aux confins de la Toscane devoit être à Rome, où je devois aller le rejoindre. Après avoir payé le juif, et mal diné à une auberge, je me suis acheminé à la bourse pour voir T. Steffano. Chemin fesant j'eus le malheur de rencontrer maître Alban, qui me dit des injures grossieres à cause de ma mâle que je lui avois laissé croire d'avoir oubliée chez lui. Après l'avoir appaisé lui contant toute la deplorable histoire je lui ai fait un ecrit dans le quel je certifiois que je n'avois rien à pretendre de lui. Je me suis acheté des souliers et une redingote bleue.

A la bourse, j'ai dit à T. Steffano que je voulois aller à la santa casa de N. D. de Lorette, que je l'y attendrois trois jours, et que de là nous pourrions aller à Rome à pieds ensemble. Il me repondit qu'il ne vouloit pas aller à Lorette, et que je me repentirois d'avoir meprisé la providence de S.t François. Le lendemain je suis parti pour Loreto me portant tres bien.

Je suis arrivé a cette sainte ville las à n'en pouvoir plus. C'étoit pour la premiere fois de ma vie que j'avois fait quinze milles à pieds; ne buvant que de l'eau, à cause que le vin cuit me brulait l'estomac. Malgré ma pauvreté je n'avois pas l'apparence d'un gueux. La chaleur étoit excessive.

En entrant dans la ville je rencontre un abbé à l'air respectable, avancé en age. Voyant qu'il m'examinoit attentivement, j'ôte mon chapeau, et je lui demande où il y avoit une honête auberge. Voyant, me dit-il, une personne comme vous à pieds, je juge que c'est par devotion que vous venez visiter ce saint lieu. Ella venga meco. Il rebrousse chemin, et il me conduit à une maison de belle apparence. Après avoir parlé au chef à l'écart, il part me disant d'un air noble ella sarà ben servita. J'ai cru qu'on me prenoit pour un autre; mais j'ai laissé faire.

On m'introduit dans un appartement de trois pieces, où la chambre à coucher étoit tapissée de damas avec lit sous baldaquin, et secretaire ouvert avec tout le necessaire pour écrire. Un domestique me donne une legere robe de chambre, puis il s'en va, et il rentre avec un autre portant par les deux oreilles une grande cuve remplie d'eau. On la place devant moi, on me deschausse, et on me lave les pieds. Une femme tres bien mise, suivie d'une servante qui portoit des draps, entre et après m'avoir fait une humble reverence fait le lit. Après le bain, une cloche sonne, ils se mettent à genoux, j'en fais de meme. C'étoit l'Angelus. On met un couvert sur une petite table; et on me demande quel vin je bois, je repons Chianti. On me porte la gazette, et deux flambeaux d'argent, et on s'en va. Une heure après, on me sert un souper en maigre tres delicat, et avant que j'aille au lit on me demande si je prendrai mon chocolat avant sortir, ou après la messe. Je repons avant sortir, devinant la raison de cette demande. Je me couche, on me porte une lampe de nuit devant un cadrant, et on s'en va. Je me suis trouvé couché dans un lit au quel je n'ai trouvé l'egal qu'en France. Il étoit fait pour guerir de l'insomnie; mais je n'en avois pas besoin. J'ai fait un somme de dix heures.

Me voyant traité ainsi, je fus sur de n'être pas à une auberge ; mais aurois-je osé penser que j'étois à un hopital ? Le matin après le chocolat vint un perruquier, qui pour parler n'attend pas d'être interrogé. Pensant que je ne voulois pas avoir une barbe, il s'offre à arranger mon duvet à la pointe des ciseaux, ce qui, me dit il, me feroit paroitre encore plus jeune — Qui vous a dit que je pense à cacher mon age ? — C'est tout simple, car si monsignore ne paroissoit pas à ça, il se seroit fait raser depuis long tems. Le comte Rasori a dit à Monsignor la veille il faut aller la coiffer à midi.

Voyant que je ne m'interesse pas à la comtesse, le bavard poursuit — C'est la premiere fois que monsignor loge ici ! Dans tous les états de notre Seigneur, il n'y a pas un hopital plus magnifique — Je le crois, et j'en ferai compliment à Sa Saintelé — Oh ! il le sait bien. Il y a logé lui même avant son exaltation. Si monsignor Caraffa ne vous avoit pas connu, il ne vous auroit pas proposé.

Voila en quoi les perruquiers sont utiles à un étranger dans toute l'Europe ; mais il ne faut pas les interroger, car pour lors ils mêlent le faux au vrai, et au lieu de se laisser conduire ils conduisent. Croyant de devoir faire une visite à Monsignor Caraffa je m'y fis faire conduire. Il me reçut très bien, et après m'avoir fait voir sa bibliotheque il me donna pour Cicerone un de ses abbés qui étoit de mon age, et que j'ai trouvé rempli d'esprit. Il m'a fait tout voir. Caballé, s'il est encore, est aujourd'hui chanoine de S. Jean de Latran. Vingt huit ans après cette époque il me fut utile à Rome !

Le lendemain, j'ai communié dans l'endroit même, où la sainte vierge avoit couché son créateur. J'ai passé toute la troisieme fois à voir toutes les raisons de ce prodigieux sanctuaire. Le lendemain de bonne heure je me garde n'ayant depensé que trois paules dans le perruquier.

A la moitié du chemin vers Macerata j'ai trouvé M.r Steffano qui marchoit d'un tempérament enchanté de ma voix, à Rome il m'a dit qu'il étoit parti d'ancone une heure après moi, et qu'il ne feroit que trois milles pour jour. Vous conviendrez qu'il faut employer deux mois dans ce voyage qu'à pied même on pourroit faire en huit jours. Je vous, me dit il, arriver à Rome frais, et bien portant : rien ne me presse ; et si vous etes d'humeur de voyager ainsi, venez avec moi. S.t François ne sera pas embarassé à nous enhebergir tous les deux.

Août 1741 (Ce lache étoit un homme de trente ans, de poil noir, d'une complexion très forte, veritable payzan, qui ne s'étoit fait moine que pour vivre sans fatiguer son corps. Je lui ai répondu qu'étant pressé je ne pouvois pas devenir son compagnon. Il me dit qu'il marcheroit le double ce jour là, si je voulois me changer de son manteau, qui lui étoit fort lourd. J'ai voulu essayer, et il mit ma redingotte. Nous devinmes deux personnages comiques qui faisoient rire tous les passans. Son manteau étoit effectivement la charge d'un mulet. Il avoit dans ses poches toutes pleines, outre la grande poche de derriere qu'il appelloit le batti-culo, qui seule contenoit le double de ce que pouvoient contenir toutes les autres. Pain, vin, viandes cuites fraiches, et salées, poulets, oeufs, fromages,

171

jambons, saucissons : il y avoit de quoi nous nourir pour quinze jours. Lui ayant dit com=
ment on m'avoit traité à Loreto, il me repondit que si j'avois demandé à Monsignor Ca=
raffa un billet pour tous les hopitaux jusqu'à Rome j'aurois trouvé partout à peu près
le même traitement. Les hopitaux, me dit il, ont tous la malediction de S.t François,
parcequ'on n'y reçoit pas les moines mendians ; mais nous ne nous en soucions pas
parcequ'ils sont à trop de distance les uns des autres. Nous preferons les maisons des
devots de l'ordre que nous trouvons à chaqu'heure de chemin — Pourquoi n'allez vous
pas vous loger dans vos couvens ? — Je ne suis pas si bête. Premierement on ne me
recevroit pas, car etant fugitif je n'ai point d'obedience par écrit qu'ils veulent tou=
jours voir ; je risquerois même d'etre mis en prison, car c'est une maudite canaille.
En second lieu nous ne sommes pas dans nos couvens si bien comme chez nos bienfai=
teurs — Comment, et pourquoi êtes vous fugitif ?

A cette interrogation il me fit une histoire de son emprisonnement, et de sa fuite
pleine d'absurdités, et de mensonges. C'étoit un sot qui avoit l'esprit d'Arlequin,
et qui supposoit ceux qui l'ecoutoient encore plus sots. Dans sa bêtise cependant il
étoit fin. Sa religion étoit singuliere. Ne voulant pas être bigot, il étoit scanda=
leux ; pour faire rire la compagnie il disoit des cochonneries revoltantes. Il n'avoit
le moindre gout ni pour les femmes, ni pour toute autre espece d'impudicité, et il
pretendoit qu'on dût prendre cela pour une vertu tandis que ce n'étoit qu'un defaut
de temperament. Tout dans ce genre là lui sembloit matiere à faire rire ; et quand
il étoit un peu gris, il fesoit aux convives maris, femmes, fils, et filles des questions si
lubriques qu'il les fesoit rougir. Le butor ne fesoit qu'en rire.

Lorsque nous fumes à cent pas de la maison du bienfaicteur, il reprit son man=
teau. En entrant il donna sa benediction à tout le monde, et toute la famille
vint lui baiser la main. La maitresse de la maison l'ayant prié de lui dire la
messe, fort complaisant il se fit conduire à la sacristie de l'eglise qui n'etoit qu'
à vingt pas de là. Avez vous oublié, lui dis-je à l'oreille, que nous avons de=
jeuné ? — Ce ne sont pas vos affaires.

Je n'ose pas repliquer ; mais en ecoutant sa messe, je suis fort surpris de voir
qu'il n'en savoit pas l'allure. Je trouve cela plaisant ; mais le plus comique
de l'affaire vint, lorsqu'après la messe il se mit dans le confessional, où
après avoir confessé toute la maison il s'avisa de refuser l'absolution à
la fille de l'hotesse, jeune coeur de douze à treize ans charmant et très
jolie. Ce refus fut public, il la gronda, et lui menaça l'enfer. La pauvre
fille toute honteuse sortit de l'eglise fondant en pleurs ; tandis que moi
tout emu, et interessé à elle, après avoir dit à haute voix à Mr Deffano
qu'il etoit fou, je courus après elle pour la consoler ; mais elle avoit disparu
ayant absolument refusé de venir se mettre à table. Cette extravagance
m'irrita si fort qu'il me vint envie de le rosser. L'appellant en presence de tou=
te la famille imposteur, et infame bourreau de l'honneur de cette fille je lui
ai demandé pourquoi il lui avoit refusé l'absolution, et il me ferma la bouche

me répondant de sang froid qu'il ne pouvoit pas reveler la confession.
Je n'ai pas voulu manger, bien determiné à me separer de cet animal. J'ai
dû recevoir en sortant de la maison un paul pour la maudite messe que ce
coquin avoit celebrée. Je devois faire la figure de son boursier.

D'abord que nous fumes sur le grand chemin, je lui ai dit que je le quitois pour
sortir du risque de me voir condamné aux galeres avec lui. Dans les reproches
que je lui ai fait l'ayant appellé ignorant scelerat, et l'entendant me répon:
dre que j'étois un gueux, je n'ai pu me tenir de lui donner un soufflet, au
quel il a repondu d'un coup de son baton que dans l'instant je lui ai arraché
des mains. Puis le laissant là, j'ai allongé le pas vers Macerata. Un quart
d'heure après un voiturier vide qui retournoit à Tolentino m'ayant offert
de m'y mettre pour deux pauls, j'ai accepté. De là j'aurois pu aller à Fo:
ligno pour six pauls; mais une maudite envie d'epargner me l'empe:
cha, et me portant bien j'ai cru de pouvoir aller à Valcimare à pieds, et
j'y suis arrivé n'en pouvant plus après cinq heures de marche. Cinq heu:
res de marche suffisent pour mettre aux abois un jeune homme, qui
quoique fort, et sain n'est pas acoutumé à marcher. Je me suis mis au lit.

Le lendemain voulant payer l'hote de la monnoye en cuivre que
j'avois dans la poche de l'habit, je ne trouve pas ma bourse que je de:
vois avoir dans la poche de mes culottes. Je devois y avoir sept cequins.
Quelle desolation! Je me souviens de l'avoir oubliée sur la table de l'hote
à Tolentino, lorsque j'avois changé un cequin pour le payer. Quel cha:
grin! J'ai rejeté avec dedain l'idée de retourner sur mes pas pour re:
couvrer cette bourse qui contenoit tout mon bien. Me paroissant impos:
sible, que celui qui s'en seroit emparé me la rendroit, je n'ai pu me re:
soudre à faire une perte certaine fondé sur un espoir incertain. J'ai payé, et
avec l'affliction dans l'ame je me suis mis sur le chemin de Saraval, mais
une heure avant d'y arriver après avoir marché cinq heures, et de jeuné
à Muccia j'ai fait un faux pas sautant un fossé, et je me suis donné une
si cruelle entorce que je n'ai pu plus marcher. Je reste assis au bord du fossé
sans autre ressource que l'ordinaire que la religion fournit aux malheureux qui
se trouvent dans la detresse. Je demande à Dieu la grace de faire passer par là
quelqu'un qui ~~fasse~~ eût me secourir.

BnF MSS

Une demie heure après un paysan passa qui alla chercher un ânon, qui mo:
yennant un paul me conduisit à Saraval riche d'onze pauls en monnoye de
cuivre; pour me faire faire economie il me logea chez un homme à mechante
physionomie qui pour deux pauls payés d'avance me logea. Je demande un
chirurgien; mais je ne peux l'avoir que le lendemain. Je me couche, après
un infame souper, dans un detestable lit, où j'espere cependant de dormir; mais
c'étoit precisement là que mon mauvais demon m'attendoit pour me faire

souffrir des peines infernales.

Trois hommes arrivent armés de carabines, fesant des mines épouvantables, parlant entr'eux un jargon que je ne comprenois pas, jurant, pestant sans avoir aucun egard pour moi. Après avoir bu, et chanté jusqu'à minuit, ils se coucherent sur des bottes de paille; mais à ma grande surprise mon hote ivre, et tout nu vient pour se coucher près de moi, riant de m'entendre lui dire que je ne le souffrirai jamais. Il dit en blasphemant Dieu que tout l'enfer ne pourroit l'empecher de se coucher dans son lit. J'ai dû lui faire place en m'écriant chez qui suis-je? A cette exclamation il me dit que j'étois chez le plus honete sbire de tout l'état de l'Eglise.

Aurois-je pu deviner que j'étois en compagnie de ces maudits ennemis de tout le genre humain? Mais ce n'est pas tout. Le brutal cochon, à peine couché, plus avec l'action qu'avec la parole me declare son infame dessein d'une façon qui me force à le repousser par un coup que je lui donne à la poitrine, et qui le fait tomber à bas du lit. Il jure, il se releve, et il retourne à l'assaut sans entendre raison. Je me decide à me trainer dehors, et à me mettre sur un siege, remerciant Dieu qu'il ne s'y oppose pas, et qu'il se soit d'abord endormi. J'ai passé là quatre heures des plus tristes. A la pointe du jour ce bourreau excité par ses camarades se leva. Ils burent, et après avoir repris leur carabines ils partirent.

Dans cet etat pitoyable j'ai encore passé une heure à appeller quelqu'un. Un garçon en fin monta qui pour un bayoque alla me chercher un chirurgien. Cet homme après m'avoir visité, et assuré que trois ou quatre jours de repos me gueriroient me conseilla de me laisser porter à l'auberge. J'ai suivi son conseil, et je me suis d'abord mis au lit où il eut soin de moi. J'ai donné à laver mes chemises, et je fus bien traité. Je me voyois reduit à desirer de ne pas guerir, tant je craignois le moment dans lequel pour payer l'hote j'aurois dû vendre ma redingotte. J'en étois honteux. Je voyois que si je ne m'étois pas interessé pour la fille à laquelle Z. Steffano avoit refusé l'absolution je ne me serois pas trouvé dans la misere. Il me paroissoit de devoir convenir que mon zele avoit eté vicieux. Si j'avois pu souffrir le recolet, si, si, si, et tous les maudits si qui dechirent l'ame du malheureux qui pense, et qui après avoir bien pensé se trouve encore plus malheureux. Il est cependant vrai qu'il aprend à vivre. L'homme qui se defend de penser n'aprend jamais rien.

Le matin du quatrieme jour, me trouvant en état de marcher comme le chirurgien me l'avoit predit, je me determine à le charger de la vente de ma redingotte, desolante necessité, car les playes commençoient. Je devois quinze pauls à l'hote, et quatre au chirurgien. Dans le moment que j'allois le charger de cette douloureuse vente, voila Z. Steffano qui entre

riant comme un fou, et me demandant si j'avois oublié le coup de bâton qu'il m'avoit donné. Je prie alors le chirurgien de me laisser avec ce moine. Je demande au lecteur s'il est possible de voir des choses pareilles, et de conserver l'esprit exempt de superstition. Ce qui étonne est la minute, car le moine est arrivé à la dernière, et ce qui m'étonnoit encore d'avantage étoit la force de la providence, de la fortune, de la très nécessaire combinaison qui conduisoit, ordonnoit me forçoit à ne devoir espérer que dans ce fatal moine, qui avoit commencé à être mon Génie conservateur à la cave de mes malheurs à Chiozza. Mais quel fer vie! Je devois reconnoître cette force plus pour une punition que pour une grace. J'ai dû me confier voyant paroître ce fripon, scélérat ignorant; car je n'ai pas douté un seul moment qu'il ne m'auroit tiré d'embarras. Fait à la clef qui m'envoyoit on l'a je voyois que je devois me soumettre à lui. C'étoit lui qui devoit me conduire à Rome. C'étoit un décret de la destinée.

La première chose que F. Steffano me dit fut le proverbe que cheval qui va au pas va sano. Il avoit employé cinq jours à faire le voyage que j'avois fait dans un; mais il espéroit bien, et il n'avoit pas eu de malheurs. Il me dit qu'il passoit son chemin lorsqu'on lui dit que l'abbé secrétaire de mémoires de l'ambassadeur de Venise étoit malade à l'auberge après qu'on l'avoit volé à Valvinosa. Je vous vois, me dit il, et je vous trouve en bonne santé. Quelle joie! Soyons tout, et vite à Rome. Je m'attends pour vous faire plaisir six milles par jour — Je ne peux pas; j'ai perdu ma bourse, et je n'ai cinq paules — Je vais les chercher de part S.t François.

Il entre une heure après avec le maudit sbire ivrogne, sodomite, qui me dit que si je lui avois confié ma qualité il m'auroit gardé toujours chez lui. Je le donne, me dit il, quarante paules si tu t'engages à me faire avoir la protection de ton ambassadeur; mais à Rome tu me les rendras, si tu ne veux pas. Tu dois donc me faire un billet — Je le veux bien.

Tout fut fait dans un quart d'heure; j'ai reçu quarante paules, j'ai payé mes dettes, et je suis parti avec le moine.

Une heure après midi, il me dit que Colle fiorito étant encore loin nous pouvions nous arrêter la nuit dans une maison qu'il me montra à deux cents pas du grand chemin. C'étoit une chaumière, je lui ai dit que nous y serions mal; mais mes remontrances furent inutiles, j'ai dû me soumettre à sa volonté. Nous y allons, et nous ne voyons qu'un vieillard décrépit, courbé, et tousseur; deux villaines femmes de trente ou quarante ans, et trois enfans tous nus, une vache dans un coin, et un mauvais dit chien qui jappoit. La misère étoit visible; mais le monstre

froquè au lieu de leur faire l'aumone, et s'en aller leur demande à
souper par St François. Il faut, dit le vieux moinod à ses femmes, cuire la
poule, et tirer dehors la bouteille que je conserve depuis vingt ans. Ce tour alors
le prit si fort que j'ai cru le voir mourir. Le moine lui promet que St François
le fera rajeunir. Je voulois aller à cette fiorito tout seul et l'attendre; mais
les femmes s'y opposèrent, et le chien me prit par l'habit avec les dents qui me
firent peur. J'ai dû rester là. Au bout de quatre heures la poule étoit
encor dure; j'ai debouché la bouteille, et j'ai trouvé du vinaigre. Perdant
patience j'ai tiré de quoi bien manger hors du bahicule du moine, et j'ai
vu ces femmes toutes contentes de voir tant de bonnes choses.

Après que nous eumes tous assez bien mangé on nous fit deux grands lits
d'assez bonne paille, et nous nous couchames vestus à l'abbaye parce qu'il
n'y avoit ni chandele ni huile. Cinq minutes après, dans le moment
même que le moine me dit qu'une femme s'étoit couchée près de lui
j'en vers une autre près de moi. L'effrayée m'embrasse, et voulant
fuir malgré [illegible] à hurler. Le tapage que le moine faisoit voulant la défen-
dre de la sienne rendoit la scene si comique que je ne pouvois pas me
mettre tout à fait en colere. Le fou appelloit à grands cris St François
à son secours ne pouvant par [illegible] plus encore embrasser
que lui; puisque lorsque j'ai voulu me lever le chien m'étrangloit avant
à mon cou. Le même chien allant de moi au moine, et du moine revenant
vers moi paroissoit d'accord avec les paysans pour nous empêcher de
nous défendre d'elles. Nous nous disions alarmés jurant les hauts cris;
mais en vain car la maison étoit isolée. Les enfans dormoient, le vent
sifloit terrible. Ne pouvant me sauver de là, et la b[illegible] m'assurant qu'
elle s'en iroit, si je voulois être un peu complaisant, j'ai pris le parti de la leur
faire faire. J'ai trouvé que celui qui dit nullata lucerna nullum dicimus
inter mulieres dit vrai; mais sans avoir cette grande affaire la vindicien.
M. Steffano fit autrement. Defendu par sa grosse robe, il echappa au chien,
il se leva, et il trouva son baton. Sous lors il parcourut l'endroit donnant
des coups à droite, et à gauche en aveugle. J'ai entendu la voix d'une femme
s'écrier: Dieu Mon Dieu! Et le moine dit: je l'ai assommée. J'ai cru qu'il
avoit assommé le chien aussi, car je ne l'ai plus entendu, et j'ai cru assommé
le vieillard aussi ne l'entendant plus tousser. Il vint se coucher près de
moi, tenant son gros baton, et nous dormimes jusqu'au jour.

Je me suis vite habillé étonné de ne plus voir les deux femmes, et effrayé de voir le vieillard qui ne donnoit le moindre signe de vie. J'ai fait voir à St. Steffano une meurtrissure sur la tempe du deffunt : il me dit qu'en tout cas il ne l'avoit pas tué exprès. Mais je l'ai vu furieux lorsqu'il trouva vide son batticulo. J'en fus enchanté. Ne voyant plus les deux carognes, j'ai cru qu'elles étoient allées chercher main forte, et que nous allions avoir des malheurs tres serieux; mais quand j'ai vu le batticulo pillé j'ai connu qu'elles étoient parties pour n'etre pas obligées à nous rendre compte du vol. Je l'ai cependant si bien sollecité lui representant le danger dans le quel nous étions que nous partimes. Ayant trouvé un voiturier qui alloit à Foligno je l'ai persuadé a saisir cette occasion pour nous eloigner de là, et ayant mangé là un morceau à la hâte nous montames dans une autre qui nous mit à Pisignano, où un bienfaicteur nous logea tres bien, et où j'ai bien dormi delivré de la crainte d'etre arretés.

Le lendemain nous arrivames de bonne heure à Spoleti, où ayant deux bienfaicteurs il voulut les honorer tous les deux. Après avoir diné chez le premier qui nous traita en princes, il voulut aller souper, et coucher chez l'autre. C'etoit un riche marchand de vin, dont la nombreuse famille étoit toute gentille. Tout seroit allé bien, si le fatal moine qui avoit deja trop bu chez le premier bienfaicteur, n'eut fini de s'enivrer chez le second. Ce scelerat croyant de plaire à cet honete homme, et à sa femme disant du mal de celui où nous avions diné, il dit des mensonges que je n'ai pas eu la force de souffrir. Lorsqu'il osa dire qu'il avoit dit que tous ses vins etoient frelatés, et qu'il etoit voleur, je lui ai donné un dementi formel l'appellant scelerat. L'hote, et l'hotesse me calmerent me disant qu'ils connoissoient les personnes; et m'ayant jeté la serviette au nez quand je l'ai appellé detracteur, l'hote le prit avec douceur, et le mena dans une chambre où il l'enferma. Il me conduisit dans une autre.

Le lendemain de bonne heure j'etois disposé à partir tout seul, lorsque le moine qui avoit digeré son vin, vint me dire que nous devions pour l'avenir vivre ensemble en bons amis. Pliant à ma destinée, je suis allé avec lui à Soma où la maitresse de l'auberge qui étoit une rare beauté, nous ~~logea~~ donna à diner. Elle nous donna du vin de Chypre que les courriers de Venise lui portoient pour les excellentes truffles qu'elles leur donnoit, et qu'à leur retour ils portoient à Venise. En partant j'ai laissé à cette excellente femme une portion de mon coeur; mais que devins-je, lorsque

à un ou deux milles de Terni le monstre me fit voir un petit sac de truffes qu'il lui avoit volé. C'étoit un vol de deux ceguins tout au moins. Tout fâché, j'ai pris le sac, lui disant que je voulois absolument le renvoyer à la belle, et honête femme, et pour lors nous vinmes à des voyes de fait. Nous nous battimes, et m'étant emparé de son baton je l'ai jeté dans un fossé, et je l'ai laissé là. A peine arrivé à Terni j'ai renvoyé à l'hôtesse son sac avec une lettre dans la quelle je lui demandois excuse.

Je suis allé à Otricoli à pied pour voir à mon aise l'ancien beau pont, et de là un voiturier me mena pour quatre pauls à Chateau-neuf, d'où je suis parti à minuit à pied pour arriver à Rome trois heures avant midi le premier de Septembre. Mais voici une circonstance qui peut-être plaira à quelque lecteur.

Une heure après être sorti de Chateau neuf allant vers Rome, l'air étant tranquille, et le ciel serain, j'ai observé à dix pas de moi à ma main droite une flamme pyramidale de la hauteur d'une coudée, qui quatre ou cinq pieds elevée du terrain m'accompagnoit. Elle s'arretoit quand je m'arrestois, et lorsqu'au bord du chemin il y avoit des arbres je ne la voyois plus, mais je la revoyois quand je les avois depassés. Je m'y suis approché plusieurs fois; mais tant je m'y approchois tant elle s'éloignoit. J'ai essayé à retourner sur mes pas, et pour lors je ne la voyois plus, mais d'abord que j'avois repris mon chemin je la revoyois à la meme place. Elle ne m'est disparue qu'à la lumiere du jour.

Quelle merveille pour la superstitieuse ignorance, si ayant eu des temoins de ce fait, il me fut arrivé de faire à Rome une grande fortune! L'histoire est remplie de bagatelles de cette espece; et le monde est plein de tetes, qui en font encore grand cas malgré les pretendues lumieres que les sciences procurerent à l'esprit humain. Je dois cependant dire la verité, qu'en depit de mes connoissances en physique la vue de ce petit meteore n'a pas laissé de me donner des idées singulieres. J'eus la prudence de n'en rien dire à personne. Je suis arrivé à Rome avec sept pauls dans ma poche.

Rien ne m'arrête; ni la belle entrée à la place de la porte du Peuplier, que l'ignorance appelle del popolo, ni le portail des eglises, ni tout ce qui a d'imposant à son premier aspect cette superbe ville. Je vais à Monte Magnanapoli où selon l'adresse je devois trouver mon évêque. On me dit qu'il y avoit dix jours qu'il étoit parti, laissant ordre qu'on m'envoyat defrayé de tout à Naples à une adresse qu'on me donne. Une voiture partoit le lendemain. Je ne me soucie pas de voir Rome, je me

mets au lit; et j'y reste jusqu'au moment de mon départ. Je suis arrivé à Naples le six de septembre. J'ai mangé, bu, et couché avec trois manans mes compagnons sans jamais leur dire le mot.

A peine descendu de voiture, je me fais conduire à l'endroit marqué sur l'adresse, mais l'évêque ne se trouve pas. Je vais aux Minimes, et on me dit qu'il étoit parti pour Martorano, et toutes les diligences que je fais sont inutiles. Il n'a laissé aucun ordre qui puisse me regarder. Me voilà donc dans le grand Naples avec huit carlins dans la poche ne sachant où donner de la tête. Malgré cela ma destinée m'appelle à Martorano, et je veux y aller. La distance n'est que de deux cent milles. Je trouve des voituriers qui partoient pour Cosenza, mais quand ils savent que je n'avois pas une mâle ils ne me veulent pas à moins que je ne paye d'avance. Je trouve qu'ils avoient raison; mais je devois aller à Martorano. Je me détermine d'y aller à pieds allant avec effronterie demander à manger par tout comme M. Steffano m'avoit appris. Je vais dépenser deux carlins pour manger; il m'en reste encore six. Informé que je devois prendre la route de Salerne, je vais à Portici dans une heure, et demie. Les jambes me portent à une auberge où je prens une chambre, et j'ordonne à souper. Très bien servi, je mange, et je me couche, et je dors très bien. Le lendemain je me leve, et je sors pour aller voir le palais royal. Je dis à l'hôte que je dînerai.

Entrant dans le palais royal, je me vois approché par un homme à physionomie revenante habillé à l'orientale, qui me dit que si je veux voir le palais, il me feroit tout voir, et qu'ainsi j'épargnerois mon argent. J'accepte, le remerciant beaucoup, et il se met à mon côté. Lui ayant dit que j'étois vénitien, il me dit qu'en qualité de Xantiote il étoit mon sujet. Je prens le compliment pour ce qu'il vaut lui faisant une petite reverence. J'ai, me dit il des excellens muscats du levant que je pourrois vous vendre à bon marché — Je pourrois en acheter; mais je m'y connois — Tant mieux. Quel est celui que vous preferez? — Cerigo — Vous avez raison. J'en ai de l'excellent, et nous en gouterons à dîner, si vous voulez que nous dînions ensemble — Bien avec plaisir — J'ai du Samos, et du Cephalenie. J'ai une quantité de mineraux, vitriol, cinabre, antimoine, et cent quintaux de Mercure — Le tout ici? — Non. A Naples je n'ai ici que du muscat, et du Mercure — J'achèterai aussi du Mercure.

BnF MSS

C'est par nature, et sans qu'il pense à tromper qu'un jeune homme novice dans la misere, honteux d'y être parlant à un riche qui ne le connoit pas, parle d'acheter. Je me souviens alors d'une amalgamation du Mercure faite avec du plomb, et du bismuth. Le Mercure croissoit d'un quart. Je ne dis rien; mais je pense, que si ce grec ne connoissoit pas ce magistere, je pourrois en tirer de l'argent. Je sentois que j'avois besoin d'adresse. Je voyois que lui proposant la vente de mon secret de bout en blanc, il la me priseroit: je devois auparavant le surprendre par le miracle de l'augmentation, en rire, et le

voir venir. La fourberie est vice; mais la rue honête n'est autre chose que la prudence de l'esprit. C'est une vertu. Elle ressemble, il est vrai, à la friponnerie, mais il faut passer par là. Celui qui ne sait pas l'exercer est un sot. Cette prudence s'appelle en grec cerdaleophron. Cerda veut dire Renard. [redacted]

Après avoir vu le palais, nous allons à l'auberge. Le grec me mene dans sa chambre, où il ordonne à l'hôte de preparer la table pour deux. Dans la chambre voisine il avoit des grands flacons remplis de muscat, et quatre remplis de Mercure, dont chacun en contenoit dix livres. Ayant dans ma tete mon projet ebauché, je lui demande un flacon de Mercure pour ce qu'il valoit, et je le porte dans ma chambre. Il sort pour ses affaires, me disant que nous nous reverrions à l'heure de diner. Je sors aussi, et je vais acheter deux livres et demi de plomb, et autant de Bismuth. Le droguiste n'en avoit pas d'avantage. Je retourne dans ma chambre, je demande à l'hôte des grands flacons vides, et je fais mon amalgamation.

Nous dinons gayement, et le grec est enchanté de voir que je trouve son muscat de Cerigo exquis. Il me demande en riant pourquoi j'avois acheté un flacon de son Mercure, et je lui repons qu'il pourroit le voir dans ma chambre. Il y vient, il voit le Mercure divisé en deux bouteilles, je demande un chamois, je le fais passer, je lui remplis son flacon, et je le vois surpris d'un quart de flacon de beau Mercure qui me restoit, outre une egale quantité de metal en poudre qu'il ne connoissoit pas, et qui étoit le bismuth. J'accompagne son etonnement d'un éclat de rire. J'appelle le garçon de l'auberge, et je l'envoye avec le Mercure qui me restoit chez le droguiste pour qu'il le lui vende. Il revient; et il me donne quinze carlins.

Le grec tout ebahi me prie de lui rendre son même flacon qui étoit là tout plein, qui coutoit soixante Carlins, et d'un air riant je le lui rens le remeniant de m'avoir fait gagner quinze Carlins. Je lui dis en même tems que le lendemain de bonne heure je devois partir pour Salerne. Nous souperons donc, me dit il, encore ensemble ce soir.

Nous passons tout le reste de la journée au Vesuve, et nous ne parlons jamais du Mercure; mais je le voyois pensif. Pendant notre souper, il me dit en riant que je pourrois m'arreter encore le lendemain pour gagner quarante cinq carlins sur les autres trois flacons de Mercure qu'il avoit là. Je lui repons d'un air noble, et serieux que je n'en avois pas besoin, et que je n'en avois augmenté une que pour le divertir avec une agréable surprise — Mais, me dit il, vous devez être riche — Non, car je suis après à l'augmentation de l'or, et cela nous coute beaucoup — Vous êtes donc plusieurs? — Mon oncle, et moi — Qu'avez vous besoin d'augmenter l'or? L'augmentation du Mercure doit vous souffire. Dites moi je vous

prie, si celui que vous avez augmenté est susceptible d'une égale aug= mentation — Non. S'il en étoit susceptible ce seroit une immense pepinière de richesse — Cette innocuité de votre part m'enchante.

A la fin du voyage, j'ai payé l'hôte, le priant de me faire trouver le matin de bonne heure une voiture à deux chevaux pour Salerne. Remerciant la grace pour l'accident survenu, je lui ai demandé son adresse à Naples, lui disant qu'il me verroit dans quinze jours, car je voulois absolument acheter un trait de son Cerigo. Après l'avoir cordialement embrassé, je me suis allé coucher avec content d'avoir gagné ma journée; et pensant surpris que la grace ne m'eut pas fait la proposition de lui vendre mon secret. J'étois sûr qu'il y penseroit toute la nuit, et que je la retrouvois à la pointe du jour. En tout cas j'avois assez d'argent pour aller jusqu'à la Torre del Greco; et là la Providence auroit soin de moi. Il me paroissoit impossible de pouvoir aller à Mortorano en demandant l'aumone, puisque tel que j'étois je n'excitois pas à pitié. Je ne pouvois intéresser que les passagers que je ne me trouvois pas dans le besoin. Cela ne vaut rien pour un vrai gueux

La grace, comme je l'avois espéré, vint dans ma chambre à l'aube. Nous prendrons, lui dis-je, du caffé ensemble — Dites moi, monsieur l'abbé, si vous me vendriez votre secret? — Pourquoi pas? Quand nous nous reverrons à Naples — Pourquoi pas aujourd'hui? — Je m'attends à sa= lerne; et encore le secret coute beaucoup d'argent, et je ne vous connois pas — Ce n'est pas une raison, puisque je vais avec vous ici pour payer comptant. Combien en voudriez vous? — Deux mille onces[1] — Je vous les donne: sous condition que je ferai moi même l'augmentation de trente livres que j'ai ici avec la matière que vous me nommerez, et que j'irai acheter moi même — Cela ne se peut pas, car ici cette matière ne se trouve pas; mais on en a à Naples tout qu'on veut — Si c'est un métal, on en trouvera à la Torre del grec. Nous pouvons y aller ensemble. Pouvez vous me dire ce que l'augmentation coute? — Un et demi pour cent, mais dites vous connoissez aussi à la Torre del Greco? Car je serois fâché de perdre mon tems — Votre incertitude me fait de la peine.

Il prend alors la plume, il écrit à Gillet, et il me le donne. » A vue. Payez au » porteur cinquante onces en or, et mettez le sur mon compte. Barag io Ti — » Recevez mes salutations sincères. Le Comte de Castelmonte (Sceau)

Il me dit qu'il demeuroit à deux cent pas de l'auberge, et il m'excite à y aller en personne. J'y vais sans façon, je reçois cinquante onces, et retourne dans ma chambre, où il m'attendoit, je les lui mets sur la table. Je lui dis alors de ve= nir avec moi à la Torre del Greco, où nous finirions tout après nous être engagés tous les deux par des écritures réciproques. Ayant ses chevaux, et sa voiture, il fait atteler, me disant noblement de ramasser les cinquante onces.

[1] Monnoie qui vaut 14 f. pauls.

A la Tour du grec, il me fit un écrit dans le quel il s'engagea de me pa=
yer deux mille onces d'abord que je lui aurois appris avec quelles matières, et
comment il pourroit augmenter le mercure d'un quart sans deterioration
de sa perfection egal à celui que j'avois vendu à Portici à sa presence.
Il me fit à cet effet une lettre de change à huit jours de vue sur Mr Gen=
naro de Carlo. Pour lors je lui ai nommé le plomb qui s'amalgamoit par
nature avec le Mercure, et le Vismuth qui ne servoit qu'a rendre par=
faite la fluidité qui lui étoit necessaire pour passer par le chamois.
Le grec est allé faire cette operation je n'ai pas su chez qui. J'ai diné
tout seul, et je l'ai vu le soir ayant l'air fort triste. Je m'y attendois.
L'operation est faite, me dit il, mais le Mercure n'est pas parfait — Il est
egal à celui que j'ai vendu à Portici. Votre écriture parle clair — Mais
elle dit aussi sans deterioration de sa perfection. Convenez que sa per=
fection est deteriorée. C'est aussi vrai qu'il n'est plus susceptible d'aug=
mentation — Je me tiens à l'explication de l'egalité. Nous plaide=
rons, et vous aurez tort. Je suis faché que ce secret deviendra public. Fe=
licitez vous que quand meme vous gagneriez, vous trouverez de m'
avoir arraché mon secret pour rien. Je ne vous croyois pas capable,
monsieur Panagiotti de m'attraper ainsi — Je suis incapable, mon=
sieur l'abbé d'attraper quelqu'un — Savez vous le secret, ou non?
Vous l'aurois-je dit sans le marché que nous avons fait? Cela fera
rire tout Naples, et les avocats gagneront de l'argent — Cette
affaire me chagrine deja beaucoup. En attendant voila vos cin=
quante onces.
Tandis que je les tirois de ma poche ayant grande peur qu'il les
prît, il partit me disant qu'il ne les vouloit pas. Nous avons soupé
seuls dans notre chambre l'un separé de l'autre en guerre ouverte;
mais je savois que nous ferions la paix. Il vint le matin me parler,
quand je me disposois à partir, et qu'une voiture étoit deja prête.
Quand je lui ai dit de prendre ses cinquante onces, il me répondit que
je devrois me contenter d'autre cinquante, et lui rendre sa lettre de
change de deux mille. Nous commençames alors à parler raison, et
au bout de deux heures je me suis rendu. Il me donna encore cinquante
onces, nous dinames ensemble, nous nous embrassames après, et il me
fit encore present d'un billet pour avoir à son magazin de Naples un ba=
ril de son muscat, et d'un superbe etui contenant douze rasoirs à marche d'argent de la fa=
meuse fabrique de la tour du Grec. ~~[illegible]~~ Nous nous sepa=
rames parfaitement bons amis. Je me suis arreté deux jours à Salerne

pour m'acheter des chemises, des bas, des mouchoirs, et tout ce qui m'a été tout nécessaire. Maître d'une centaine de sequins, me paroissoit très bien, et glorieux de mon exploit dans lequel il me semblait de n'avoir rien à me reprocher. La conduite adroite d'esprit que j'avois eu pour vendre mon vaisseau ne pouvoit être reprouvée que par une morale cynique qui n'a pas lieu dans le commerce de la vie. Me voyant libre, riche, et sûr de paroître devant mon evêque comme un jeune garçon, et non pas comme un gueux, j'ai repris toute ma gayeté, me félicitant d'avoir appris à mes dépens à me défendre des pervers Corses, des jaloux cafons, et des femmes mauvaises, et surtout de ceux qui louent en présence. Je suis parti avec deux matelots qui alloient vite à Cosenza. Nous fîmes les cent quarante milles en vingt deux heures. Le lendemain de mon arrivée dans cette capitale de la Calabre, j'ai pris une petite voiture et je suis allé à Martorano.

Dans ce voyage j'eus le tems de me former le fameux plan Ausonium, je jouissois de me voir au centre de la Magna Graecia, que le séjour de Pythagore avoit rendue illustre depuis vingt quatre siecles. Pays rempli avec étonnement un pays renommé par sa fertilité, dans lequel, malgré la prodigalité de la nature, je ne voyois que misere, et la famine de tout ce charmant superflu qui seul peut faire chérir la vie et un genre humain qui me paroissoit homme, songeant que c'étoit le mien. Telle est la terre de labeur où on abhorre le labeur, où tout est à vil prix, où les habitans se soulagent d'un fardeau, lorsqu'ils trouvent des gens qui ont la complaisance d'accepter les présens qu'ils leur font en toutes sortes de fruits. J'ai vu que les Romains n'avoient pas tort de les appeller bubules au lieu de Bruttiens. Les prêtres mes compagnons riaient, lorsque je leur faisois connoître la crainte que j'avois de la Tarentule, et du Chersydre. La maladie qu'ils donnent me paroissoit plus supportable que la vénérienne. Ces prêtres m'assuroient que c'étoient des fables, se moquoient des Georgiques de Virgile, et du mal que je leur disois pour justifier ma crainte.

J'ai trouvé l'evêque Bernardi malade à une pauvre table où il écrivoit. Il se leva pour me saluer, et au lieu de me baiser, il me serra étroitement contre son sein. Je l'ai vu sincèrement affligé, lorsque je lui ai dit qu'à Naples je n'avois trouvé aucun renseignement pour aller me jetter à ses pieds, et je l'ai vu serein quand je lui ai dit que je ne devois rien à personne, et que je me portois bien.

1813

Il soupira me parlant sentiment et mesure, et ordonna à un domestique de mettre sur sa table un troisième couvert. Outre ce domestique il avoit la plus canonique de toutes les servantes, et un page qui dans le peu de paroles qu'il dit à table me parut un grand ignorant. Sa maison étoit assez grande mais mal bâtie, et vilainement. Elle étoit si demeublée que pour me faire donner un mechant lit dans une chambre près de la sienne, il dut me céder un de ses domestiques. Son dîner pitoyable m'annonça l'attachement qu'il avoit à son institut qui devoit faire maigre, et l'huile étoit mauvaise. Il étoit d'ailleurs homme d'esprit, et qui plus est honnête homme. Il me dit, et j'en fus très surpris, que son archevêché, qui cependant n'étoit pas des plus pauvres, ne lui rendoit que cinq cent ducats d'argent par an, et pour surcroît de malheur il étoit endetté de six cent. Il me dit en outre que le seul bonheur dont il jouissoit étoit celui d'être sorti des griffes des moines, dont la persécution avoit été pour quinze années de suite son vrai purgatoire. Ces notices me mortifièrent, parce qu'elles me firent entrevoir l'embarras dans lequel une personne devoit la mettre. Je la voyois intérieurement de ce qu'il reconnoissoit la triste pratique qu'il m'avoit faite.

Il me paroissoit cependant devoir que le plaindre.

Il sourit quand je lui ai demandé s'il avoit des bons livres, une société de gens de lettres, une noble retraite pour passer agréablement une ou deux heures. Il me confia que dans tout son diocèse il n'y avoit positivement personne qui pût se vanter de savoir bien écrire, encore moins qui eut du goût, et une idée de bonne littérature, pas un vrai libraire, et pas un amateur qui fut curieux de la gazette. Il me permit cependant que nous entrions les lettres ensemble quand il recevroit les livres qu'il avoit ordonné à Naples.

Cela auroit pu être mais sans une bonne bibliothèque, un cercle, une émulation, une correspondance il étoit à la Chine ou j'allois me voir établi à l'âge de 18 ans? En me voyant pâlir et consumer par le triste aspect de la vie que je devois me disposer à mener chez lui, il crut m'encourager en m'assurant qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour faire mon bonheur.

Etant obligé le lendemain d'officier pontificalement, j'avois tout son clergé, et les femmes, et les hommes dont la cathédrale étoit pleine. Ce fut dans ce moment là que je me mis décidé à prendre un parti. Bien heureux d'être en état de le prendre. Je n'ai vu que des animaux qui me paroissent positivement scandalisés de toute ma superficie. Quelle laideur dans les femmes! J'ai clairement dit à Monsigneur que je ne me resterois pas la vocation de mourir dans peu de mois martir dans cette ville. Donnez moi

lui dit-je, votre benediction episcopale, et mon congé, ou partez vous aussi avec moi, et je vous assure que nous ferons fortune. Resignez votre eveché à ceux qui vous ont fait un si mauvais present.

Cette proposition le fit rire à reprises pour tout le reste de la journée; mais s'il l'eut acceptée il ne seroit pas mort deux ans après à la fleur de son age. Ce digne homme se vit forcé par le sentiment à me demander pardon de la faute qu'il avoit faite en me fesant aller là. Se reconnoissant en devoir de me renvoyer à Venise, n'ayant point d'argent, et ne sachant pas que j'en avois, il me dit qu'il me renverroit à Naples, où un bourgeois au quel il me recomanderoit, me donneroit soixante ducats di Regno avec lesquels je pourrois retourner à ma patrie. J'ai accepté son offre avec reconnoissance allant vite tirer hors de ma mâle le bel étui de rasoirs que Panagiotti m'avoit donné. J'ai eu toutes les peines du monde à le lui faire accepter, car il valoit les soixante ducats qu'il me donnoit. Il ne le prit que lorsque je l'ai menacé de rester là s'il s'obstinoit à le refuser. Il me donna une lettre pour l'archeveque de Cosenza dans laquelle il fesoit mon eloge, et il le prioit de m'envoyer à Naples à ses frais. Ce fut ainsi que j'ai quitté Martorano soixante heures après y être arrivé; plaignant l'évêque que j'y laissois, qui versant des larmes me donna de tout son coeur cent benedictions.

L'eveque de Cosenza homme d'esprit, et riche voulut me loger chez lui. A table, j'a[illegible] avec epanchement de coeur l'eloge de l'eveque de Martorano; mais j'ai impitoyablement frondé son diocese; puis toute la Calabre d'un style si tranchant que monseigneur dut en rire avec toute la compagnie, dont deux dames ses parentes fesoient les honneurs. Ce fut la plus jeune qui s'avisa de trouver mauvaise la satire que j'avois faite de son pays. Elle m'intima la guerre; mais je l'ai calmée lui disant que la Calabre seroit un pays adorable, si un seul quart lui ressembloit. Ce fut, peut être, pour me prouver le contraire de ce que j'avois dit que le lendemain il donna un grand souper. Cosenza est une ville où un homme comme il faut peut s'amuser, car il y a de la noblesse riche, des jolies femmes, et des infarinés. Je suis parti le troisieme jour avec une lettre de l'archeveque au celebre Genovesi.

185 J'ai eu cinq compagnons de voyage que j'ai toujours crus corsaires, ou voleurs de profession : aussi eus-je toujours eu soin de ne leur jamais faire voir que j'avois une bourse bien garnie. J'ai toujours dormi avec mes culottes, non seulement pour la garde de mon argent, mais par une precaution que je croyois necessaire dans un pays où le gout antiphysique est comun.

1743 Je suis arrivé à Naples le 16 de Septembre, et je suis d'abord allé porter à son adresse la lettre de l'eveque de Martorano. C'etoit à Monsieur Gennaro Palo à Ste Anne. Cet homme dont la tache ne devoit être que de me donner soixante ducats, me dit, après avoir lu la lettre qu'il vouloit me loger, parcequ'il desiroit que je connusse son fils qui étoit poëte aussi. L'évêque lui disoit que j'étois sublime. Après les façons d'usage j'ai accepté fesant porter chez lui ma petite mâle. Il me fit d'abord entrer de nouveau dans sa chambre.

DVI

Chap. IX

BnF MSS

Chapitre IX

Mon courtheureux sejour à Naples. D. Antonio Casanova D. Lelio Caraffa. Je vais à Rome en belle compagnie. J'entre au service du cardinal Acquaviva. Barbaruscia. Testaccio. Frascati.

Je ne me suis pas trouvé embarassé à repondre à toutes les interrogations qu'il me fit; mais je trouvois fort extraordinaires, et singuliers les continuels eclats de rire qui sortoient de sa poitrine à chaque reponse que je lui donnois. La description de la pitoyable Calabre, et de l'état de l'eveque de Martorano faite pour faire pleurer promut son rire au point que j'ai cru qu'il lui deviendroit fatal.

Cet homme etoit gros, gras, et rubicond. Croyant qu'il me baffouoit, je pensoit à me facher, lorsqu'en fin devenu tranquille il me dit avec sentiment que je devois pardonner à son rire, qui venoit d'une maladie de famille, dont un de ses oncles étoit même mort — Mort de rire? — Oui. Cette maladie qu'Hypocrate n'a pas connue, s'appelle li flati — Comment? Les affections hyppocondriaques, qui rendent tristes tous ceux qui les souffrent, vous rendent gai? — Mais mes flati au lieu d'influer sur l'hypocondre m'affectent la rate, que mon medecin reconnoit pour l'organe du rire. C'est une decouverte — Point du tout. Cette notion est meme tres ancienne — Voyez vous! Nous parlerons de cela à table, car j'espere que vous passerez ici quelques semaines — Je ne peux pas. Apres demain, au plus tard je dois partir — Vous avez donc de l'argent? — Je compte sur les soixante ducats que vous aurez la bonté de me donner.

Son rire alors recommença; et il le justifia après par me dire qu'il avoit trouvé plaisante l'idee de me faire rester chez lui tant qu'il voudroit. Il me pria alors d'aller voir son fils qui à l'age de quatorze ans etoit deja grand poëte

Une servante m'ayant conduit à sa chambre, je fus enchanté de trouver dans ce jeune garçon une belle presence, et des manieres faites pour interesser au premier abord. Après m'avoir tres poliment accueilli il me demanda pardon s'il ne pouvoit pas s'occuper entierement de moi étant après à une chanson qui devoit aller à la presse le lendemain: c'étoit à l'occasion de la prise d'habit d'une parente de la

duchesse del Bovino à S.te Claire. Trouvant son excuse tres legitime, je me suis offert à l'aider. Il me lut alors sa chanson, et l'ayant trouvée remplie d'enthousiasme, et versifiée à la Guidi, je l'ai conseillé de l'appeller ode. Après l'avoir louée où elle le meritoit, j'ai osé la corriger où je croyois qu'elle devoit l'être en substituant même des vers à ceux que je trouvois foibles. Il me remercia me demandant si j'etois Apollon, et il se mit à la copier pour l'envoyer au collecteur. Pendant qu'il la copioit j'ai ecrit un sonet sur le même sujet. Palo enchanté m'obligea à y mettre mon nom, et à l'envoyer au collecteur avec son ode.

Pendant que je la recopiois pour la purger de quelques fautes d'Ortographe il est allé chez son pere pour lui demander qui j'etois, ce qui le fit rire jusqu'au moment que nous sommes allés à table. On me dressa un lit dans la chambre meme de ce garçon; ce qui me fit beaucoup de plaisir.

La famille de D. Gennaro ne consistoit que dans ce fils, une fille qui n'étoit pas jolie, sa femme, et deux vieilles sœurs tres devotes. A souper il eut des gens de lettres. J'ai connu chez lui le marquis Galiani qui commentoit Vitruve frere de l'abbé que j'ai connu à Paris vingt ans après, secretaire d'ambassade du comte de Cantillana. Le lendemain à souper j'ai connu le celebre Genovesi qui avoit deja reçu la lettre que l'archevêque de Cosenza lui avoit écrit. Il me parla beaucoup d'Apostolo Zeno, et de l'abbé Conti. Pendant le souper il dit que le moindre peché mortel qu'un pretre pouvoit commettre etoit celui de dire deux messes dans un meme jour pour gagner deux carlins de plus, tandis qu'un seculier qui commetroit le meme peché meriteroit le feu.

Le lendemain la religieuse prit l'habit, et dans la raccolta les compositions qui brillerent furent les deux de Palo, et de moi. Un napolitain qui s'appelloit Casanova d'abord qu'il sut que j'etois étranger devint curieux de me connoitre. Ayant su que je logeois chez D. Gennaro, il vint le complimenter à l'occasion de la feste de son nom qu'on celebroit le lendemain de la prise d'habit de la religieuse de S.te Claire.

D. Antonio Casanova, après m'avoir dit son nom, me demanda si ma famille etoit originairement venitienne. Je suis, monsieur, lui repondis-je d'un air modeste, un arriere petit fils du petit fils du malheureux Marc-Antoine Casanova, qui fut secretaire du cardinal Pompée Colonna, et qui mourut de la peste à Rome l'an 1528 sous le pontificat de Clement VII. A cet annonce il vint m'embrasser m'appellant son cousin. Ce fut dans ce moment que toute l'assemblée crut que D. Gennaro alloit mourir de rire; car il ne sembloit pas possible de rire ainsi, et de rester

vivant après. Sa femme, d'un air faché, dit à D. Antonio, que la maladie de son mari lui étant connue, il auroit pu lui épargner cette force: il lui répondit qu'il ne pouvoit pas deviner que la chose fut risible: je ne disois rien, car dans le fond je trouvois cette reconnoissance très comique. Quand D. Gennaro devint calme, D. Antonio, sans descendre de son serieux, m'invita à diner avec le jeune Palo qui étoit devenu mon ami inseparable.

La premiere chose que mon digne cousin fit, à mon arrivée chez lui, fut de me montrer son arbre généalogique, qui commençoit par un D. Francisco frere de D. Jouan. Dans le mien que je savois par coeur, D. Jouan, dont je venois en droite ligne étoit né posthume. Il se pouvoit qu'il eut eu un frere de Marc-Antoine; mais quand il sut que le mien commençoit par D. Francisco aragonais qui existoit à la fin du quatorzieme siecle, et que par consequent toute la généalogie de la maison illustre des Casanova de Saragosse devenoit la sienne, il en fut si ravi qu'il ne savoit plus que faire pour me convaincre que le sang qui circuloit dans ses veines étoit le mien.

Le voyant curieux de savoir par quelle aventure j'étois à Naples, je lui ai dit qu'ayant embrassé l'état d'ecclesiastique après la mort de mon pere, j'allois chercher fortune à Rome. Quand il me presenta à sa famille il me parut de n'être pas bien reçu de sa femme; mais sa fille jolie, et sa niece encore plus jolie m'auroient facilement fait croire à la fabuleuse force du sang. Il me dit après diner que la duchesse del Bovino s'étant montrée curieuse de savoir qui étoit cet abbé Casanova, il se feroit un honneur de me presenter ou parloir en qualité de son parent.

Comme nous étions tête à tête, je l'ai prié de me dispenser, n'étant equipé que pour mon voyage. Je lui ai dit que je devois ménager ma bourse pour ne pas arriver à Rome sans argent. Charmé d'entendre cette raison, et convaincu de sa validité, il me dit qu'il étoit riche, et que je devois sans nul scrupule lui permettre de me conduire chez un tailleur. Il m'assura que personne n'en sauroit rien, et qu'il resteroit très mortifié, si je me refusois au plaisir qu'il desiroit. Je lui ai alors serré la main, lui disant que j'étois prêt à faire tout ce qu'il vouloit. Il me conduisit donc chez un tailleur qui me prit toutes les mesures qu'il ordonna; et qui me porta le lendemain chez D. Gennaro tout ce qui étoit necessaire pour comparoitre au plus noble des abbés. D'Antonio arriva après, resta à diner chez D. Gennaro, puis il me conduisit chez la duchesse avec le jeune Palo. Pour me gracieuser à la napolitaine, elle me tutoya au premier abord. Elle étoit avec sa fille qui avoit dix à douze ans, très jolie, et qui quelques années après devint duchesse de Matalona. Elle me fit present d'une tabatiere d'écaille

blonde toute ~~[illegible]~~ couverte d'arabesques encrustés en or. Elle nous prié à diner pour le lendemain nous disant qu'après nous irions à Ste Claire faire une visite à la nouvelle religieuse.

Sortant de la maison Bovino je suis allé tout seul au magazin de Panagiotti pour recevoir le baril de Muscat. Le chef du magazin me fit le plaisir de diviser le baril en deux petits que j'ai fait porter un à D. Gennaro, l'autre à D'Antonio. Sortant du magazin j'ai rencontré le brave grec, qui me revit avec plaisir. Devois-je rougir à la presence de cet homme que je savois d'avoir trompé? Point du tout, car il trouvoit au contraire que j'en avois agi avec lui en tres galant homme.

D. Gennaro à souper, me remercia sans rire de mon precieux present. Le lendemain D. Antonio en echange du bon muscat que je lui avois envoyé me fit present d'une canne qui valoit au moins vingt onces, et son tailleur me porta un habit de voyage, et une redingote bleue à boutonnieres d'or, le tout du plus fin drap. Je ne pouvois pas être mieux etoffé. J'ai connu chez la Duchesse del Bovino le plus sage de tous les napolitains, l'illustre D. Lelio Caraffa des ducs de Matalone, que le roi D. Carlos aimoit particulierement, et honnoroit du nom d'ami.

Au parloir de Ste Claire j'ai passé deux heures brillantes, tenant tête, et satisfesant par mes réponses à la curiosité de toutes les religieuses qui étoient aux grilles. Si ma destinée m'avoit laissé rester à Naples j'y aurois fait fortune; mais il me sembloit de devoir aller à Rome malgré que je n'eusse aucun projet. Je me suis constament refusé aux instances de D. Antonio, qui m'offroit l'emploi le plus honorable dans plusieurs maisons principales qu'il me nomma pour être le directeur des études du premier rejeton de la famille.

Le diner de D. Antonio fut magnifique; mais j'y fus reveur, et de mauvaise humeur, parceque sa femme me regardoit de travers. Je l'ai plusieurs fois observée qu'après avoir regardé mon habit, elle parloit à l'oreille de son voisin. Elle avoit tout su. Il y a dans la vie des situations auxquelles je n'ai jamais pu m'adapter. Dans la plus brillante compagnie, une seule personne qui y figure, et qui me lorgne me demonte; l'humeur me vient, et je suis bete. C'est un defaut.

D. Lelio Caraffa me fit offrir des gros appointements, si je voulois rester auprès de son neveu duc de Matalone qui avoit alors dix ans pour diriger ses études. Je fus le remercier, le suppliant de devenir mon vrai bienfaicteur me donnant une bonne lettre de recomandation pour Rome. Ce seigneur m'en a envoyé le lendemain deux, dont une étoit

adressée au cardinal Acquaviva, l'autre au père Georgi, puissant Padouan.

Je me suis vite déterminé à partir quand j'ai vu qu'on voulait absolument me procurer l'honneur de baiser la main à la reine. Il était évident que, répondant aux interrogations qu'elle m'aurait faites, j'aurais dû lui dire que je venais de quitter Mastrovano, et lui parler du misérable accident que son infâme passion avait produit à ce bon ministre. Outre cela, cette princesse connaissait ma main, et nulle raison n'aurait pu l'empêcher de dire ce qu'elle était à Dresde, D. Antonio en aurait été scandalisé, et ma généalogie serait devenue ridicule. Je connaissais les suites immanquables, et ennuyeuses des préjugés communs, je serais tombé tout à plat. J'ai pris le beau moment de partir. D. Antonio me fit présent d'une montre à carré d'acaille enrichie en or, et me donna une lettre pour D. Garzoni par Vivaldi qu'il appellait le meilleur de ses amis. D. Garzoni me donna soixante ducats, et son fils me pria de lui écrire, me jurant une amitié éternelle. Il m'accompagnerait tout à l'heure en voiture, où j'avais pris la dernière place. La fortune depuis mon débarquement à Chioggia jusqu'à Naples m'avait traité plaisamment comme un mari. Naples où j'ai commencé à respirer, et Naples me fut toujours propice, comme on verra dans la suite de ces mémoires. Je me mis en route à Portici dans l'affreux moment où mon esprit allait s'avilir, et contre l'avilissement de l'esprit il n'y a pas de remède. On ne peut parler que relever. C'est un découragement qui n'admet plus de ressource. J'écrivis à Naples avec la lettre à D. Garzoni un mot de doléance de Monseigneur de Mastrovano avec ma lettre à D. Garzoni un mot de doléance de tout le mal qu'il m'avait fait. De Rome je lui ai écrit que de Rome.

Occupé par la belle rue de Tolède, et à essayer mes larmes, je n'ai songé à regarder les physionomies de mes trois compagnons de voyage qu'à la porte de la grande ville. L'homme de quarante à cinquante ans que j'avais à mon côté avait la physionomie agréable, et à l'air de gens de femmes assises sur le devant étaient jeunes, et jolies; leur vêtement était fort propre, leur air libre, et en même temps honnête. Nous arrivâmes à Aversa dans le plus grand silence, où la voiture nous ayant avertis qu'il ne s'arrêterait que pour faire boire les mules nous ne descendîmes pas. Vers le soir nous nous arrêtâmes à Capoue. Chère inexorable! Je n'ai jamais ouvert la bouche pendant toute la journée, écoutant avec plaisir le jargon de l'homme qui était napolitain, et le beau langage des deux sœurs qui étaient romaines. Ce fut pour la première fois de ma vie que j'eus la constance de passer cinq heures sans parler, me trouvant vis à vis de deux filles ou femmes charmantes. On nous donna à Capoue une chambre à deux lits; cela alla sans dire. Mon voisin fut alors celui qui dit en me regardant: J'aurai donc l'honneur de me coucher

avec M. l'abbé — Je vous laisse le maître monsieur, lui répondis-je d'un air froid, de disposer même autrement. Cette réponse fit faire un sourire à celle que je trouvois déjà plus jolie. J'ai bien augure.

A souper nous fumes cinq, parceque l'usage est que quand le voiturier en fonde de son accord doit nourrir ses passagers, il mange avec eux. Dans ces propos indifferens de table, j'ai trouvé la decence, et l'esprit du monde. Cela me rendit curieux. Je me descendu après manger pour savoir du voiturier la qualité des trois personnes. L'homme, me dit il, est avocat, et une des deux ~~filles~~ soeurs est son epouse; mais j'ignore laquelle.

Je leur ai fait la politesse de me coucher le premier, comme de me lever, et sortir pour laisser ~~me~~ le Dame ~~de Cellini~~ en pleine liberté. Le papa me fit son garçon qu'appelle pour prendre du caffé. Je l'ai trouvé, et la fille aîné me promit ce ~~joli~~ cadeau tous les jours.

Un barbier vint, qui après avoir rasé l'avocat, m'offrit, d'un air qui ne me plut pas, le même service. Lui ayant répondu que je n'avois pas besoin de lui, il me répondit aussi que la barbe étoit une malpropreté; et il s'en alla.

D'abord que nous fumes dans la voiture, l'avocat dit que presque tous les barbiers étoient insolens. C'est à savoir, dit la belle, si la barbe soit, ou non, une malpropreté. Oui, lui répond l'avocat, car c'est un excrement. Cela se peut, lui dis-je, mais on ne la regarde pas comme tel; appelle-t-on excrement les cheveux, qu'au contraire on nourrit, et dont on admire la beauté, et la longueur. Par conséquent, reprit la Dame, le barbier a tort. Mais encore, lui dis-je, est ce que j'ai une barbe? — Je le croyois — Je commençai donc à me faire raser à Rome. C'est la première fois que je m'avisai de faire ce reproche. Ma chère femme, dit l'avocat, tu devois le faire, car il se peut que M. l'abbé aille à Rome pour se faire capucin.

Cette saillie me fit rire; mais je n'ai pas voulu rester court. Je lui ai dit qu'il avoit deviné; mais que l'envie de me faire capucin m'étoit prise à bord que j'avois vu Madone. Riant aussi il me répondit que la femme avoit mort à la folie des capucins; et qu'ainsi je ne devois pas quitter ma vocation. Ce propos badin nous ayant entraîné dans plusieurs autres nous passames une journée agréablement jusqu'à Castellan où les jolis propos nous dédommagerent du mauvais souper. Mon inclination naturelle se trouvoit toujours vice complaisante.

Le lendemain d'abord que nous fumes dans la voiture la belle Dame me demanda, si avant d'aller à Venise je comptois de faire quelque séjour à Rome. Je lui ai répondu que ne connoissant personne à Rome j'avois peur de m'y ennuyer. Elle me dit qu'on y aimoit les étrangers, et qu'elle croyoit même que je

m'y plairois — Je pourrois donc esperer que vous permettriez que je vous fisse ma cour? — Vous nous feriez honneur, dit l'avocat.

La belle rougit, j'ai fait semblant de ne pas la voir, et dans des charmans propos nous passames la journée si agreablement que la precedente. Nous nous arretames à Terracina, où on nous donna une chambre à trois lits; deux etroits, et un large entre les deux. Ce fut tout simple que les deux soeurs se coucherent ensemble dans le grand lit, tandis que je causois à table avec l'avocat ayant tous les deux le dos tourné vers elles. L'avocat alla se coucher dans le lit où il vit son bonnet; et moi dans l'autre qui n'etoit distant du grand que d'un pied, sa femme se trouvant de mon coté. Sans fatuité, je n'ai pas pu me determiner à croire que cet arrangement n'ait dependu que du hazard. Je brulois deja pour elle.

Je me deshabille, j'eteins la chandele, et je me couche ruminant un projet tres inquietant, car je n'osois ni l'embrasser, ni le rejeter. Je ne pouvois pas m'endormir. Une tres faible lueur qui me laissoit voir le lit où cette charmante femme etoit couchée me forçoit à tenir les yeux ouverts. Dieu sait à quoi je me seroit decidé à la fin, car il y avoit deja une heure que je combattois, lorsque je l'ai vue sur son séant, puis sortir du lit, faire le tour tres doucement, et aller dans le lit de son mari. Après cela, je n'ai plus entendu le moindre bruit. Cet evenement me deplut au supreme degré, me depita, et me degouta tellement, que me tournant de l'autre coté, je me suis endormi pour ne me reveiller qu'à la pointe du jour; j'ai vu la dame dans son lit.

Je m'habille de tres mauvaise humeur, et je sors les laissant tous endormis. Je vais me promener, et je ne retourne à l'auberge que dans le moment que la voiture étant prête à partir, les dames, et l'avocat m'attendoient. La belle d'un air doux, et obligeant se plaint de ce que je n'avois pas voulu de son caffé. Je m'excuse sur le besoin que j'avois eu d'aller me promener. J'ai passé toute la matinée, non seulement sans parler; mais sans la regarder. Je me plaignois d'un grand mal aux dens. Elle me dit à Piperno, où nous avons diné que ma maladie étoit de comande. Ce reproche me fit plaisir car il me mettoit en droit de venir à une explication.

L'après diné j'ai joué le meme role jusqu'à Sermoneta, où nous devions coucher, et où nous arrivames de tres bonne heure. La journée etant belle, la dame dit qu'elle iroit volontiers faire quatre pas, me demandant d'un air honête, si je voulois lui donner le bras. J'y ai d'abord consenti. La politesse ne me permettoit pas de faire autrement. J'avois le coeur navré. Il me tardoit de retourner à être le même; mais après une explication qu'il falloit amener; et je ne savois pas comment.

D'abord que je me suis vu assez eloigné de son mari qui donnoit le bras à sa soeur, je lui ai demandé à quoi elle pouvoit avoir connu que mon mal aux dens étoit

de comande — Je suis franche. A la différence près marquée à votre pro-
cédé : ait joint que vous avez eu de vous abstenir de me regarder de toute
la journée. Le mal aux dents ne pouvoit pas vous empêcher d'être poli, je l'ai
jugé de comande. D'ailleurs, je sais qu'aucun de nous n'a pu donner motif à vô-
tre changement d'humeur — Il doit cependant avoir eu quelque motif. Vous n'êt
tes, madame, qu'à moitié, sincère — Vous vous trompez, monsieur. Je suis en-
tièrement, et si je vous ai donné un motif, je l'ignore, ou je dois l'ignorer. Aurez
la bonté de me dire en quoi je vous ai manqué — En rien ; car je n'ai droit à au-
cune prétention — Oui : vous avez des droits. Les mêmes que j'ai, et que la bonne
société accorde à tous les membres qui la composent. Parlez. Soyez aussi franc que
moi — Vous devez ignorer le motif : c'est à dire faites semblant de l'ignorer : c'est
vrai. Convenez aussi que mon devoir est celui de ne pas vous le dire — A la bonne
heure. Actuellement tout est dit ; mais si votre devoir est celui de ne pas me
dire la raison de votre changement d'humeur, le même devoir vous oblige à
ne pas faire connoître ce changement. La délicatesse ordonne quelque fois à
l'homme poli de cacher certains sentimens, qui peuvent compromettre. C'est
une gêne de l'esprit ; je le sais ; mais elle vaut la peine quand elle ne sert qu'à
rendre plus aimable celui qui l'exerce.

Un raisonnement fait avec cette force me fit rougir de honte. J'ai collé mes lèvres
sur sa main lui disant que je reconnoissois mon tort, et qu'elle me venoit à l'esprit
pour lui demander pardon, si nous n'étions pas dans la rue. N'en parlons donc plus,
me dit elle, et pénétrée de mon prompt retour, elle me regarda d'un air qui
peignoit le pardon si bien que je n'ai pas eu de demande plus empressée durant
de sa main mes lèvres pour les laisser aller sur sa belle bouche vierge.

Sortis de mon bonheur, je me suis passé de la bistecca à la joye si impatiemment que
l'avocat dit, durant la rougeur, cent plaisanteries sur ma faim de loup, dans
la promenade qui m'en avoit guéri. Le lendemain nous dînames à Velletri, et
de là nous allâmes nous coucher à Marino, où malgré la gaieté de nos
pas nous avions deux petites heures, et un assez bon rougeur.

Je ne pouvois pas douter d'être mieux avec cette charmante comède. Je
n'avois reçu d'elle qu'un gage ; mais c'étoit celui de l'amour le plus délicat,
qui m'assuroit qu'elle seroit toute à moi à Rome. Dans la voiture nous nous
passions des genoux plus que des pieds, et par là nous nous assurions que nos
passions des genoux plus que des pieds, et par là nous nous assurions que nos
pas le langage ne pouvoit être entendu de personne.

L'avocat m'avoit dit qu'il alloit à Rome pour terminer une affaire ec-
clésiastique, et qu'il logeroit à la Minerve chez sa belle mère. Il tardoit à la
femme de la revoir depuis deux ans qu'elle l'avoit quittée, et sa sœur épouseroit
de retour à Rome devenoit épouse d'un employé à la banque du St. Esprit.
Invité à leur société, je leur ai promis d'en profiter tant que mes affaires me
le permettroient.

Nous étions au dessert, lorsque ma belle admirant la beauté de ma tabatière, dit
à son mari qu'elle avoit grande envie d'en posséder une dans ce gout là. Il la lui pro=
mit. Achetez, lui dis-je alors, celle-ci; je vous la donne pour vingt onces. Vous les
payerez au porteur du billet que vous me ferez. Ce sera un anglois auquel devant
cette somme je saisis volontiers l'occasion de la lui faire payer. La tabatière, me
répondit l'avocat vaut les vingt onces, et je serois charmé de la voir entre les mains
de ma femme, qui par là se souviendroit avec plaisir de vôtre personne; mais
je n'en ferai rien que vous la payant argent comptant. Voyant que je n'y consen=
tois pas, sa femme lui dit qu'il lui seroit egal de me faire le billet au porteur dont
j'avois besoin. Il lui dit alors, en riant, de se garder de moi, car c'étoit de ma parture
fine friponnerie. Tu ne vois pas, lui dit il, que son anglois est imaginaire? Il ne
paroitra jamais, et la tabatière nous restera pour rien. Cet abbé, ma chere femme,
est un grand fripon. Je ne croyois pas lui repondit elle en me regardant, qu'il y ~~eut~~
~~eut~~ au monde des fripons de cette espèce. Je lui ai dit tristement que je voudrois bien
être assez riche pour exercer des friponneries pareilles.

Mais voici un évenement qui me combla de joie. Dans la chambre où nous soupions.
il y avoit un lit, et un autre dans un cabinet contigu qui n'avoit pas de porte,
et où on ne pouvoit entrer que passant par la chambre. Ces deux soeurs naturel=
lement choisirent le cabinet. Après qu'elles se furent couchées, l'avocat se
coucha aussi, et moi le dernier, avant d'éteindre la chandele, j'ai mis la tête dans
le cabinet pour leur souhaiter un bon sommeil. Ce fut pour voir de quel coté la ma=
riée se trouvoit. J'avois un projet tout fait.

Mais quelles malédictions n'ai-je données à mon lit quand j'ai entendu l'é=
pouvantable bruit qu'il fit quand je m'y suis mis? Me sentant sûr de la com=
plaisance de la dame, malgré qu'elle ne m'eut rien promis, j'attens que l'avocat
ronfle, et je veux me lever pour aller lui faire une visite; mais d'abord que
je veux me lever, voila le lit qui crie, et l'avocat qui se reveillant allonge un
bras. Il sent que je suis là, et il se rendort. Une demie heure après, je tente
la même chose, le lit me fait le même lazzi, et l'avocat me fait l'autre.
Sûr que j'étois là, il se rendort de nouveau; mais la maudite indiscretion de
ce lit me fait prendre le parti d'abandonner mon projet. Mais voila un coup unique.

Un grand bruit de gens qui montent, et descendent, qui vont, qui viennent se
fait entendre par toute la maison. Nous entendons des coups de fusil, le tam=
bour, l'alarme, on appelle, on crie, on frappe à notre porte, l'avocat me demande
ce que c'étoit, je lui repons que je n'en savois rien, le priant de me laisser dormir.
Ces soeurs épouvantées nous demandent au nom de Dieu de la lumière. L'a=
vocat se leve en chemise pour aller en chercher, et je me leve aussi. Je veux
refermer la porte; et je la ferme; mais le ressort saute de fas, on que je
vois qu'on ne peut plus l'ouvrir qu'avec la clef, que je n'avois pas. Je vais
au lit des deux soeurs pour leur faire courage dans la confusion qu'on enten=
doit, et dont j'ignorois la cause. Leur disant que l'avocat alloit revenir d'abord

avec de la lumiere, je me procure des faveurs d'importance. La foible resis-
tance m'enhardit. Ayant peur de perdre un tems precieux, je m'incline, et
pour serrer le cher objet entre mes bras, je me laisse tomber sur lui. Les planches
qui soutenoient le matelas se derangeant, le lit precipite. L'avocat frappe,
la soeur se leve, ma déesse me prie de la laisser, je dois ceder à ses prieres, je vais
à tâton à la porte, disant à l'avocat que le ressort étant tombé je ne pouvois pas
l'ouvrir. Il redescend pour aller chercher la clef. Les deux soeurs en chemise étoient
derriere moi. Esperant d'avoir le tems de finir, j'allonge mes bras; mais me sentant
rudement repoussé je m'apperçois que ce devoit être sa soeur. Je me saisis de l'au-
tre. L'avocat étant à la porte avec un clarier, elle me prie au nom de Dieu d'al-
ler me coucher, car son mari, me voyant dans l'état epouvantable où je devois
etre, devineroit tout. Sentant mes mains poisseuses, j'entens tres bien ce qu'
elle vouloit me dire, et je vais vite dans mon lit. Les soeurs se retirent aussi
dans le leur; et l'avocat entre.

Il va d'abord dans le cabinet pour les rassurer; mais il eclate de rire quand
il les voit enfoncées dans le lit tombé. Il m'excite à aller les voir, et com-
me de raison je m'en dispense. Il nous conte que cet alarme venoit de ce qu'un
detachement allemand avoit surpris les troupes espagnoles qui étoient là,
et qui à cause de cela decampoient. Dans un quart d'heure il n'y eut plus
personne, et le silence succeda à tant de confusion. Après m'avoir fait com-
pliment sur ce que je n'avois pas bougé de mon lit, il vint se recoucher.

J'ai attendu sans dormir la pointe du jour, pour descendre, me laver, et changer de
chemise. Quand j'ai vu l'etat dans lequel j'etois j'ai admiré la presence d'
esprit de mon amour. L'avocat auroit deviné tout. Non seulement ma che-
mise, et mes mains étoient souillées, mais, je ne sais pas comment, mon vi-
sage aussi. Helas! il m'auroit jugé coupable, et je ne l'etois pas tout à fait.
Cette camisade est sur l'histoire; mais elle ne fait pas mention de moi. Je ris
toutes les fois que je la lis sur l'elegant de Amicis, qui ecrivit mieux que Salute.
La soeur de ma divine boudoit au caffé; mais sur la figure de l'ange que j'aimois,
je voyois l'amour, l'amitié, et la satisfaction. C'est un grand plaisir que celui de
se sentir heureux! Peut on l'être sans le sentir? Les théologiens disent qu'oui.
Il faut les envoyer paître. Je me voyois possesseur de Dª Lucrezia, c'est ainsi qu'
elle s'appelloit, sans avoir rien obtenu. Ni ses yeux, ni le moindre de ses gestes me
desavouoit quelque chose. Nos rires avoient pour pretexte l'alarme des espagnols;
mais ce n'étoit que l'incident inconnu à elle même.

Nous arrivames à Rome de tres bonne heure. A la Tour, où nous avons
mangé une omelette, j'ai fait à l'avocat les plus tendres caresses; je l'ai ap-
pellé papà, je lui ai donné cent baisers; et je lui ai predit la naissance d'un
garçon, obligeant sa femme à lui jurer qu'elle le lui donneroit. Après
cela j'ai dit tant de plies choses à la soeur de mon adorée qu'elle dut me.

pardonner le précipice du lit. En les quitant je leur ai promis une visite le lendemain. On m'a descendu à une auberge près de la place d'Espagne, d'où le voiturier les a conduits à leur maison à la Minerve.

Me voila donc à Rome bien en aquipage, assez pourvu d'argent, bien en bijoux, assez pourvu d'experience, avec des bonnes lettres de recomandation, parfaitement libre, et dans un age où l'homme peut compter sur la fortune, s'il a un peu de courage, et une figure qui previent à sa faveur ceux qu'il approche. Ce n'est pas de la beauté; mais quelque chose qui vaut mieux, que j'avois, et que je ne sais pas ce que c'est. Je me sentois fait pour tout. Je savois que Rome étoit la ville unique, où l'homme, partant du rien, étoit souvent monté très haut; et il n'est pas étonnant que je crusse en avoir toutes les qualités requises: mon garant étoit un amour propre effrené, dont l'inexperience m'empechoit de me méfier.

L'homme fait pour faire fortune dans cette ancienne capitale de l'Italie doit être un Camaléon susceptible de toutes les couleurs que la lumiere réflechit sur son atmosphere. Il doit être souple, insinuant, grand dissimulateur, impénétrable, complaisant, souvent bas, faux sincere, fesant toujours semblant de savoir moins de ce qu'il sait, n'ayant qu'un seul ton de voix, patient, maitre de sa physionomie, froid comme glace lorsqu'un autre à sa place bruleroit; et s'il a le malheur de ne pas avoir la religion dans le coeur, il doit l'avoir dans l'esprit, souffrant en paix, s'il est honnête homme, la mortification de devoir se réconnoitre pour hypocrite. S'il abhorre cette fiction, il doit quiter Rome, et aller chercher fortune en Angleterre. De toutes ces qualités necessaires, je ne sais pas si je me vante, ou si je me confesse, je ne possedois que la seule complaisance, qui, étant isolée, est un defaut. J'étois un étourdi interessant, un assez beau cheval d'une bonne race, non dressé, ou mal, ce qui est encore pire.

BrF MSS

J'ai d'abord porté au pere Georgi la lettre de D. Lelio. Ce savant moine possedoit l'estime de toute la ville. Le pape avoit pour lui une grande consideration, parceque n'étant pas ami des jesuites, il ne se masquoit pas. Les jesuites d'ailleurs se croyoient assez forts pour le mepriser.

Après avoir attentivement lu la lettre, il me dit qu'il étoit prêt à être mon conseil, et que par consequent il ne tiendroit qu'à moi de le rendre responsable que rien ne m'arriveroit de sinistre, car avec une bonne conduite l'homme n'a point de malheurs à craindre. M'ayant interrogé de ce que je voulois faire à Rome, je lui ai répondu que ce seroit lui qui me le diroit — Cela peut être. Venez donc chez moi souvent, et ne me cachez rien, rien, rien

de tout ce qui vous regarde, et de tout ce qui vous arrive — D. Lelio m'a aussi donné une lettre pour le cardinal Acquaviva — Je vous en fais compliment, car c'est l'homme qui à Rome peut plus que le pape — Irai-je la lui porter d'abord — Non. Je le previendrai ce soir: venez ici demain matin. Je vous dirai où, et a quelle heure vous irez la lui remettre. Avez vous de l'argent? — Assez pour pouvoir me suffire au moins un an — Voila qui est excellent. Avez vous des connoissances? — Aucune. — N'en faites pas sans me consulter, et sur tout n'allez pas aux caffés: et aux tables d'Hote, si vous pensez d'y aller, ecoutez, et ne parlez pas. Fuyez les interrogateurs, et si la politesse vous oblige à répondre, eludez la demande, si elle peut tirer à consequence. Parlez vous françois? — Pas le mot — Tant pis: vous devez l'aprendre. Avez vous fait vos etudes? — Mal. Mais je suis infarinato au point que je me soutiens en cercle — C'est bon; mais soyez circonspect, car Rome est la ville des infarinati, qui se demasquent entr'eux, et se font toujours la guerre. J'espere que vous porterez la lettre au cardinal, vetu en modesto abbé, et non pas dans ce galant habit, qui n'est pas fait pour conjurer la fortune. Adieu donc jusqu'à demain.

Tres content de ce moine, je suis allé au Campo di fiore pour porter la lettre de mon cousin D. Antonio à D. Gaspar Vivaldi. Le brave homme m'a reçu dans sa bibliotheque, où il étoit avec deux abbés respectables. Après m'avoir fait le plus gracieux acueil, D. Gaspar me demanda mon adresse, me priant à diner pour le lendemain. Il me fit le plus grand eloge du pere Georgi, et m'accompagnant jusqu'à l'escalier, il me dit qu'il me remettroit le lendemain la somme que D. Antonio lui ordonnoit de me compter.

Voila encore de l'argent que mon genereux cousin me donnoit, et que je ne pouvois pas refuser. Il n'est pas difficile de donner; mais de savoir donner. En retournant chez moi j'ai rencontré le pere Steffano, qui toujours le même me fit cent caresses. Je devois avoir une sorte de respect pour cet original meprisable, dont la providence s'étoit servie pour me garantir du precipice. M. Steffano, après m'avoir dit qu'il avoit obtenu du pape tout ce qu'il desiroit, m'avertit que je devois eviter la rencontre du sbire qui m'avoit donné les deux cequins, car se trouvant trompé il vouloit se venger. Le coquin avoit raison. J'ai dit à M. Steffano de faire que le sbire depose mon billet chez un marchand, où quand je saurai qui c'etoit, j'irai le retirer. La chose fut faite ainsi, j'ai payé les deux cequins, et cette vilaine affaire fut finie.

J'ai soupé à table d'hote avec des romains, et des étrangers suivant fidelement le conseil du pere Georgi. On a dit beaucoup du mal du pape, et du Cardinal ministre qui étoit la cause que l'état ecclesiastique étoit inondé de quatre vingt mille hommes entre allemands, et espagnols. Ce qui me surprit fut

qu'on mangeoit gras, malgré que ce fut un samedi ; mais à Rome plusieurs surprises
ne me durerent que huit jours. Il n'y a point de ville chretienne catholique au mon=
de, où l'homme soit moins gené en matiere de religion qu'à Rome. Les romains
sont comme les employés à la ferme du tabac, aux quels il est permis d'en pren=
dre gratis tant qu'ils veulent. On y vit avec la plus grande liberté, à cela près,
que les ordini santissimi sont autant à craindre que l'étoient les lettres de
cachet à Paris avant l'atroce revolution, [redacted]

1743 Ce fut le lendemain premier d'octobre de l'année 1743 que j'ai enfin pris la reso=
lution de me faire raser. Mon duvet étoit devenu barbe. Il me parut de devoir com=
mencer à renoncer à certains privileges de l'adolescence. Je me suis habillé à la romaine
en tout point, comme le tailleur de D. Antonio avoit voulu. Le pere Georgi me parut
fort content, quand il me vit habillé ainsi. Après m'avoir fait prendre avec lui une
tasse de chocolat, il me dit que le cardinal avoit été prevenu par une lettre du même
D. Lelio, et que S. E. me recevroit au midi à villa Negroni où il se promeneroit.
Je lui ai dit que je devois diner chez M. Vivaldi, et il me conseilla d'aller le voir souvent.
A villa Negroni, d'abord que le cardinal me vit, il s'arreta pour recevoir la lettre,
se separant de deux personnes qui l'accompagnoient. Il la mit dans sa poche sans la lire.
Après avoir passé en silence deux minutes qu'il employa à me regarder, il me demanda si je
me sentois du gout pour les affaires politiques. Je lui ai repondu que jusqu'à ce moment
là je ne m'avois decouvert que des gouts frivoles, et que partant je n'osois lui repondre
que du plus grand empressement que j'aurois à executer tout ce que S. E. m'ordonneroit,
s'il me trouvoit digne d'entrer à son service. Il me dit alors d'aller le lendemain à son
hotel parler à l'abbé Gama, au quel il communiqueroit ses intentions. Il faut, me
dit il, que vous vous appliquiez bien vite à apprendre le françois. C'est indispensable.
Après m'avoir demandé comment D. Lelio se portoit, il me laissa, me donnant sa main à baiser.
De là je suis allé à Campo di fiore, où D. Gaspar me fit diner en compagnie choisie. Il
étoit garçon, et il n'avoit autre passion que celle de la litterature. Il aimoit la
poesie latine plus encore que l'italienne, et son favorit étoit Horace que je savois par
coeur. Après diner, il me donna cent écus romains pour le compte de D. Antonio Casanova.
Après m'avoir fait signer la quittance, il me dit que je lui ferois un vrai plaisir toutes les fois
que j'irois le matin à sa bibliotheque prendre du chocolat avec lui
En partant de sa maison, je suis allé à la Minerve. Il me tardoit de voir la surprise
de D. Lucrezia, et d'Angelica sa soeur. Pour trouver sa maison, j'ai demandé où
demeuroit D. Cicilia Monti. C'étoit sa mere.
BnF MSS
J'ai vu une jeune veuve qui paroissoit soeur de ses filles. Elle n'a pas eu besoin
que je m'annonçasse, car elle m'attendoit. Ses filles vinrent, et leur abord m'a =
mesa un moment, car je ne leur paroissois pas le même. D. Lucrezia me presenta
sa soeur cadette qui n'avoit qu'onze ans, et son frere abbé qui en avoit quinze joli à paroître.

J'ai gardé un maintien fait pour plaire à la mère : modestie, respect, et démonstrations du plus vif intérêt que tout ce que je voyois devoit m'inspirer. L'avocat arriva, et, surpris de me trouver tout nouveau, fut flatté que je me souvinsse de lui donner le nom de père. Il entama des propos pour rire ; et je les ai suivis mais très obligé de leur donner le vernis de gayeté, qui nous fesoit tous rire dans la voiture. Il me dit qu'en me faisant la barbe je l'avois donnée à mon esprit. D. Cecilia ne savoit que juger de mon changement d'humeur. Soir un amateur sur la beauté des femmes ne bellarmi laids, et cinq ou six abbés tous faits pour être abhorrés. Nous en merveilles écoutant avec la plus grande attention tout ce que j'ai dit, et je les ai laissés maîtres de leurs conjectures. D. Cecilia dit à l'avocat qu'il étoit bon peintre ; mais que ses portraits n'étoient pas ressemblans : il lui répondit qu'elle ne me voyoit qu'en masque, et j'ai fait semblant de trouver sa raison mortifiante. D. Cecilia dit qu'elle me trouvoit absolument la même, et D. Angelina soutint que l'air de Rome donnoit aux étrangers absolument une autre apparence. Tout le monde applaudit à sa sentence, et elle rougit de plaisir. Je tout de bonne heure je me mis en route ; mais l'avocat me courut après pour me dire que D. Cecilia désiroit que je devinsse l'ami de la maison, maître d'y aller sans étiquette à toutes les heures. Je me retournai à mon auberge, désirant d'avoir plus autant que cette compagnie m'avoit enchanté.

Le lendemain, je me vis présenté à l'abbé Grimani. C'étoit un portugais, qui m'en fait grand accueil, jolie figure qui affichoit la candeur, la gayeté, et l'esprit. Son affabilité couloit inspirer la confiance. Sa langue, et ses manières étoient telles qu'il auroit pu, je dis romain. Il me dit avec des phrases choisies, que S. E. elle même avoit donné des ordres à son maître d'hôtel pour ce qui regardoit mon logement dans le palais. Il me dit que je dinerois, et soupperois avec lui à la table de 6 couverts, et qu'en attendant que j'eusse appris la langue française, je m'exercerois sans me gener à faire des extraits de lettres qu'il me donneroit. Il me donna alors l'adresse du maître de langue auquel il avoit déjà parlé. C'étoit un avocat romain nommé Balzaretti, qui demeuroit positivement vis à vis du palais d'Espagne.

Après cette courte instruction, il m'avoit dit que je pouvois compter sur son amitié, et m'avoit fait signer mon nom au bas d'une feuille d'un grand livre remplie d'autres noms, il me donna d'avance comme appointemens de trois mois trente écus romains en billets de banque. Il monta ensuite avec moi au troisième étage suivi d'un estaffier pour me conduire à mon appartement. C'étoit une antichambre suivie d'une chambre avec alcove cabinets de cabinets, le tout meublé très proprement. Après cela nous sortîmes, et le domestique me donna le clef me dit qu'il viendroit faire mon lit tous les matins. Il me conduisit à la porte pour me faire connoître au portier. Sans perdre alors la moindre tems, je suis allé à mon auberge pour faire porter au palais d'Espagne tout mon petit équipage. C'est toute l'histoire de ma subite installation dans une maison où j'aurois fait une grande fortune ayant une conduite que tel que j'étois je ne pouvois pas avoir. Ubi bene, ibi patria

Je suis d'abord allé chez mon Mentor le pere Georgi pour lui rendre compte de tout. Il me dit que je pouvois regarder mon chemin comme commencé, et qu'étant superieurement bien installé, ma fortune ne pouvoit plus dépendre que de ma conduite. Songez, me dit cet homme sage, que pour la rendre irreprochable vous devez vous gener; et que tout ce qui pourra vous arriver de sinistre ne sera regardé par personne ni comme malheur, ni comme fatalité; ces noms sont vides de sens; tout sera par votre faute — Je suis faché, mon tres reverend pere, que ma jeunesse, et mon manque d'experience m'obligera à vous importuner souvent. Je vous deviendrai à charge; mais vous me trouverez docile, et obéissant — Vous me trouverez souvent trop severe; mais je prevois que vous ne me direz pas tout — Tout tout absolument — Permettez moi de rire. Vous ne me dites pas où vous avez ~~[illegible]~~ passé hyer quatre heures — Ce n'est d'aucune consequence. J'ai fait cette connoissance en voyage. Je crois que c'est une maison honete que je pourrai frequenter, à moins que vous ne me dites le contraire — Dieu m'en garde. C'est une tres honete maison frequentée par des personnes de probité. On s'y felicite d'avoir fait votre connoissance. Vous avez plu à toute la compagnie, et on espere de vous attacher. J'ai tout su ce matin. Mais vous ne devez pas frequenter cette maison — Je dois la quiter de bout en blanc? — Non. Ce seroit mal honête de votre part. Allez y une ou deux fois par semaine. Point d'assiduité. Vous soupirez mon enfant — Non en verité. Je vous obéirai. — Je desire que ce ne soit pas à titre d'obéissance; et que votre coeur n'en souffre pas; mais en tout cas il faut le vaincre. Souvenez vous que la raison n'a point de plus grand ennemi que le coeur — On peut cependant les mettre d'accord — On s'en flatte. Deffiez vous de l'animum de votre cher Horace. Vous savez qu'il n'a pas de milieu nisi paret imperat — Je le sais. Compecte catenis me dit il, et il a raison; mais dans la maison de D. Cicilia mon coeur n'est pas en danger — Tant mieux pour vous. Vous ne ressentirez donc pas de peine à ne pas la frequenter. Souvenez vous que mon obligation est celle de vous croire — Et la mienne celle de suivre vos conseils. Je n'irai chez D. Cicilia que quelque fois.

Dans le desespoir de mon ame je lui ai pris la main pour la lui

baiser: il la retira me serrant contre son sein, et se detournant pour ne pas me laisser voir ses larmes.

J'ai diné à l'hotel d'Espagne à coté de l'abbé Gama à une table de dix à douze abbés; car à Rome tout le monde est, ou veut être abbé. N'étant defendu à personne d'en porter l'habit, tous ceux qui veulent être reputés le portent, la noblesse exceptée, qui n'est pas dans la carriere des dignités ecclesiastiques. À cette table, où je n'ai jamais parlé à cause du chagrin que j'avois, on a attribué mon silence à ma sagacité. L'abbé Gama m'invita à passer la journée avec lui; mais je m'en suis dispensé pour aller écrire mes lettres. J'ai passé sept heures à écrire à D. Lelio, à D. Antonio, à mon jeune ami Palo, et à monseigneur de Martorano, qui me repondit de bonne foi qu'il auroit bien voulu être à ma place.

Amoureux de D. Lugrezia, et heureux, l'action de la quiter me sembloit la plus noire de toutes les perfidies. Pour faire le pretendu bonheur de ma vie à venir, je commençois par être le bourreau de l'actuelle, et l'ennemi de mon coeur: je ne pouvois reconnoitre cette verité que devenant un vil objet de mepris au tribunal meme de ma raison. Je trouvois que le P. Georgi me defendant cette maison n'auroit pas dû me dire qu'elle étoit honete: ma douleur auroit été moindre.

Le matin du lendemain l'abbé Gama me porta un grand livre rempli de lettres ministerielles, que, pour m'amuser, je devois compiler. En sortant je suis allé prendre ma premiere leçon de françois; puis ayant intention d'aller me promener, en traversant strada condotta, je me suis entendu appeller dans un caffé. C'étoit l'abbé Gama. Je lui ai dit à l'oreille que Minerve m'avoit defendu les caffés de Rome. Minerve, me répondit il, vous ordonne d'en gagner une idée. Assayez vous près de moi.

J'entens un jeune abbé qui conte à haute voix un fait vrai, ou controuvé, qui attaquoit directement la justice du saint pere; mais sans aigreur. Tout le monde rit, et lui fait eco. Un autre interrogé pourquoi il avoit quité le service du cardinal B., répond parce qu'il l'eminence pretendoit de n'être pas obligée de lui payer à part certains services extraordinaires qu'elle exigeoit en bonnet de nuit. La risée fut generale. Un autre vint dire à l'abbé Gama que s'il vouloit passer l'après diner à villa Medicis, il le trouveroit accompagné di due romanelle qui se contentoient du quartino. C'est une monnoie d'or qui est le quart d'un coquin. Un autre lut un sonet incendiaire contre le gouvernement, dont plusieurs prirent copie. Un autre lut une sienne satire, qui dechiroit l'honneur d'une famille.

Je vois entrer un abbé à figure attrayante. Ses anches, et ses cuisses me font croire que c'est une fille déguisée; je le dis à l'abbé Gama, qui me répond que c'étoit Bepino della Mamana fameux castrato. L'abbé l'appelle, et lui dit en riant que je l'avois pris pour une fille. L'impudent me regarde, et me dit, que si je voulois aller passer la nuit avec lui, il me serviroit également soit en fille, soit en garçon.

À dîner, tous les convives me parlerent, et il me parut de m'être bien resté dans mes réponses. L'abbé Gama, me donnant du caffé dans sa chambre, après m'avoir dit que tous ceux avec lesquels j'avois dîné étoient honnêtes gens, me demanda si je croyois d'avoir généralement plu — J'ose m'en flatter — Ne vous en flattez pas. Vous avez éludé des questions si évidemment, que toute la table connut votre réserve. On ne vous questionnera plus à l'avenir — J'en serai fâché. Auroit il fallu publier mes affaires? — Non; mais il y a partout un chemin du milieu — C'est celui d'Horace. Il est souvent très difficile — Il faut se faire aimer, et estimer en même tems — Je ne vise qu'à cela. — Au nom de Dieu. Vous avez aujourd'hui visé à l'estime plus qu'à l'amour. C'est beau; mais disposez vous à combattre l'envie, et sa fille la calomnie: si ces deux monstres ne parviennent pas à vous abîmer, vous vaincrez. À table, vous avez pulvérisé Salicetti, physicien, et qui plus est Corse. Il doit vous en vouloir — Devois-je lui accorder que les voglie des femmes grosses ne puissent jamais avoir la moindre influence sur la peau du fetus? J'ai l'expérience du contraire. Êtes vous de mon avis? — Je ne suis ni du vôtre, ni du sien, car j'ai bien vu des enfans avec des marques qu'on appelle envies; mais je ne peux pas jurer que ces taches vinssent d'envies de leurs meres — Mais je peux le jurer — Tant mieux pour vous, si vous savez la chose avec tant d'évidence, et tant pis pour Salicetti, s'il en nie la possibilité. Laissez le dans son erreur. Cela vaut mieux que le convaincre, et en faire un ennemi.

BnF MSS

Je fus le soir chez D. Lucrezia. On savoit tout, et on me fit compliment. Elle me dit que je lui paroissois triste, et je lui ai répondu que je fesois les obsèques de mon tems, dont je n'étois plus le maître. Son mari lui dit que j'étois amoureux d'elle, et sa belle mere le conseilla à ne pas tant faire l'intrépide. Après y avoir passé une seule heure je suis retourné à l'hôtel enflammant l'air avec mes soupirs amoureux. J'ai passé la nuit à composer une ode que le lendemain j'ai envoyé à l'avocat, étant sûr qu'il la donneroit à sa femme qui aimoit la poésie, et qu'il ne savoit pas que c'étoit ma passion. J'ai passé trois jours sans aller la voir. J'apprenois le françois, et je compilois des lettres de ministre.

Il y avoit chez S. C. une assemblée tous les soirs, où la premiere noblesse de Rome en hommes, et en femmes se trouvoit: je n'y allois pas: Gama me dit que je devois y aller sans pretention comme lui. J'y fus. Personne ne me parla; mais ma personne étant inconnue tout le monde demanda qui j'étois. Gama m'ayant demandé quelle étoit la dame qui me sembloit plus aimable, je la lui ai montrée; mais je m'en suis d'abord repenti, quand j'ai vu le courtisan qui est allé le lui dire. Je l'ai vue me lorgner, puis sourire. Cette dame étoit la marquise G., dont le serviteur étoit le cardinal S. C.

Le matin d'un jour dans le quel j'avois decidé d'aller passer la soirée chez D. Lucrezia, j'ai vu son mari dans ma chambre, qui après m'avoir dit que je me trompois, si je croyois de lui démontrer que je n'étois pas amoureux de sa femme, n'allant pas la voir plus souvent, m'invita à aller le premier Jeudi gouter à Testaccio avec toute la famille. Il me dit que je verrois à Testaccio la seule pyramide qui étoit à Rome. Il me dit que sa femme savoit mon ode par coeur, et qu'elle avoit donné une grande envie de me connoitre au futur de D. Angelica sa belle soeur, qui étoit poete, et qui seroit aussi de la partie de Testaccio. Je lui ai promis de me rendre chez lui dans une voiture à deux places à l'heure indiquée.

Les jeudis du mois d'octobre étoient dans ce tems là à Rome des jours de gayeté. Nous ne parlames le soir dans la maison de D. Cicilia que de cette partie, et j'ai cru voir que D. Lucrezia y comptoit dessus autant que moi. Nous ne savions pas comment; mais devoués à l'amour nous nous recomandions à sa protection. Nous nous aimions, et nous languissions ne pouvant pas nous en entredonner des convictions.

Je n'ai pas voulu laisser que mon bon pere Georgi apprenne d'autres que de moi l'histoire de cette partie de plaisir. J'ai voulu positivement aller lui en demander la permission. Affectant l'indifference, il n'a pas eu des raisons contre: Il me dit que je devois absolument y être, car c'étoit une belle partie faite en famille; et rien d'ailleurs ne devoit m'empecher de connoitre Rome, et de me divertir honétement.

Je fus chez D. Cicilia à l'heure marquée dans un carosse coupé que j'ai loué chez un Avignonois nommé Roland. La connoissance de cet homme eut des suites importantes qui me feront parler de lui dans dixhuit ans d'ici. Cette charmante veuve me presenta D. Francesco son futur beau fils, comme grand ami des gens de lettres, et orné lui même d'une rare litterature. Prenant cet annonce comme argent comptant, je l'ai traité en consequence; mais en attendant je lui ai trouvé l'air engourdi, et tout autre maintien que celui d'un galant qui alloit epouser une fort jolie fille, car telle étoit Angelique. Il étoit cependant honéte, et riche

ce qui vaut beaucoup mieux que l'air galant, et l'erudition.

Lorsque nous fumes pour monter dans nos voitures, l'avocat me dit qu'il me tiendroit compagnie dans la mienne, et que les trois femmes i=roient avec D. Francesco. Je lui ai repondu qu'il iroit lui même avec D. Francesco, car D. Cicilia devoit être mon lot sous peine de me deshonorer si cela se fesoit autrement; et disant cela j'ai donné mon bras à la belle veuve qui trouva mon arrangement dans les regles de la noble, et honnête societé. J'ai vu l'approbation dans les yeux de D. Lucrezia; mais j'étois etonné de l'avocat, car il ne pouvoit pas ignorer qu'il me devoit sa femme. Seroit il devenu jaloux? me disois-je. Cela m'auroit donné de l'humeur. J'es=perois cependant de lui faire envisager son devoir à Testaccio.

La promenade, et le gouter aux depens de l'avocat nous trainerent facilement jusqu'à la fin du jour; mais la gayeté fut aux miens. Le badinage de mes amours avec D. Lucrezia ne fut jamais mis sur le tapis: mes attentions particulieres ne furent jamais que pour D. Cicilia. Je n'ai dit à D. Lucrezia que quelques mots en passant, et pas un seul à l'avocat. Il me sembloit que ce fût le seul moyen pour lui faire comprendre qu'il m'avoit manqué

Lorsque nous fumes pour remonter dans nos equipages l'avocat m'en=leva D. Cicilia allant se mettre avec elle dans la voiture à quatre où se trouvoit D. Angelica avec D. Francesco, ainsi avec un plaisir qui me fit presque perdre l'esprit, j'ai donné le bras à D. Lucrezia lui fesant un compliment qui n'avoit pas le sens comun, tandis que l'avocat riant de tout son coeur paroissoit s'applaudir de m'avoir attrapé.

Combien de choses nous nous serions dit, avant de nous livrer à nôtre tendresse, si le tems n'avoit pas été precieux! Mais ne sachant que trop que nous n'avions qu'une demie heure, nous de=vinmes dans une minute un seul individu. Aux faites du bonheur, et dans l'ivresse du contentement je me trouve surpris d'entendre sor=tir de la bouche de D. Lucrezia les paroles ah! Mon Dieu! Que nous sommes malheureux! Elle me repousse, elle se rajuste, le cocher s'arrête, et le laquais ouvre la portiere — Qu'est il donc arrivé, lui dis-je, me remettant en état de decence — Nous sommes chez nous

Toutes les fois que je me rappelle cet evenement il me semble fa=buleux, ou surnaturel. Il n'est pas possible de reduire le tems à rien, car ce fut moins qu'un instant, et les chevaux cependant étoient des rosses. Nous eumes deux bonheurs. L'un que la nuit étoit sombre; l'au=tre que mon ange étoit à la place où elle devoit descendre la premiere.

1204 L'avocat se trouva à la portiere dans le meme moment que le laquais l'ouvrit. Rien ne se raccomode si vite qu'une femme; mais un homme! Si j'avois été de l'autre coté, je me serois tiré mal d'affaire. Elle descendit lentement, et tout alla à merveille. Je suis resté chez D. Cecilia jusqu'à minuit.

Je me suis mis au lit; mais comment dormir? J'avois dans l'ame tout le feu que la trop petite distance de Testaccio à Rome m'avoit empeché de renvoyer à ce Soleil dont il emanoit. Il me devoroit les entrailles. Malheureux ceux qui croyent que le plaisir de Venus soit quelque chose à moins qu'il ne vienne de deux caeurs qui s'entraiment, et qui se trouvent dans le plus parfait accord.

Je me suis levé à l'heure d'aller prendre ma leçon. Mon maître de langue avoit une jolie fille qui s'appelloit Barbara, qui dans les premiers jours que j'allois prendre leçon étoit toujours presente, et qui meme quelque fois me donnoit ~~leçon~~ elle même, plus exacte encore que son pere. Un joli garçon qui venoit aussi prendre leçon, etoit son amoureux, et je n'ai pas eu de difficulté à m'en apperçevoir. Ce même garçon venoit souvent chez moi, et m'étoit cher en grace aussi de sa discretion. Dix fois je lui avois parlé de Barbaruccia, et convenant qu'il l'aimoit, il avoit toujours detourné le propos. Je ne lui en parlois plus; mais depuis quelques jours ne voyant ~~[illegible]~~ plus ce garçon ni chez moi, ni chez le maître de langue, et même ~~je~~ ne voyant plus Barbaruccia, j'étois curieux de savoir ce qui étoit arrivé, malgré que cela ne m'interessat que tres mediocrement.

En sortant enfin de la messe de S. Charles au cours, je vois le jeune homme. Je l'aborde, lui fesant des reproches de ce qu'il ne se laissoit plus voir. Il me répond qu'un chagrin qui lui rongeoit l'ame, lui avoit fait perdre la tête; qu'il étoit au bord du precipice; qu'il étoit desesperé.

Je vois ses yeux gros de larmes, il veut me quiter, je le retiens; je lui dis qu'il ne devoit plus me compter entre ses amis à moins qu'il ne me confiât ses peines. Il s'arrete alors, il me mene dans un cloître, et il me parle ainsi.

Il y a six mois que j'aime Barbaruccia, et il y en a trois qu'elle m'a rendu sûr d'être aimé. Il y a cinq jours que son pere nous surprit à cinq heures du matin dans une situation qui nous declaroit amans coupables. Cet homme sortit se possedant, et dans le moment que j'allois me jeter à ses pieds il me conduisit à la porte de sa maison me défendant de m'y presenter à ~~[illegible]~~ l'avenir. Le monstre qui nous a perdu fut la servante. Je ne peux pas la demander en mariage, car j'ai un frere marié, et mon pere n'est pas riche. Je n'ai point d'état, et Barbaruccia n'a rien. Helas! Puisque je vous ai confié tout, dites moi en quel état elle est. Son desespoir doit être egal au mien, puisqu'il ne peut pas être plus grand. Il est impossible que je lui fasse par=

venir une lettre, car elle ne sort pas même pour aller à la messe. Malheureux! Que ferai-je?.

Je ne pouvois que le plaindre, car en honneur je ne pouvois pas me mêler de cette affaire. Je lui ai dit que depuis cinq jours je ne la voyois plus, et ne sachant que lui dire je lui ai donné le conseil qu'en pareil cas donnent tous les sots. Je l'ai conseillé à l'oublier. Nous étions sur le quai de Ripetta, et les yeux égarés avec lesquels il fixoit les eaux du Tibre me fesant aprehender quelque funeste effet de son desespoir, je lui ai dit que je m'informerai de Barbaruccia à son pere, et que je lui en donnerai des nouvelles. Il me pria de ne pas l'oublier.

Il y avoit quatre jours que je ne voyois D. Lucrezia, malgré le feu que la partie de Testaccio avoit mis à mon ame. Je craignois la douceur du pere Georgi, et encore plus le parti qu'il auroit pris de ne plus me donner des conseils.

Je suis allé la voir après avoir pris ma leçon, et je l'ai trouvée seule dans sa chambre. Elle me dit d'une voix triste, et tendre qu'il n'étoit pas possible que je n'eusse le tems d'aller la voir — Ah! Ma tendre amie! Ce n'est pas le tems qui me manque. Je suis jaloux de mon amour au point que je veux mourir plutôt que de le mettre à decouvert. J'ai pensé de vous inviter tous à diner à Frascati. Je vous enverrai un Phaeton. J'espere que là nous pourrons nous trouver tête à tête — Faites, faites cela: je suis sûre qu'on ne vous refusera pas.

Un quart d'heure après, tout le monde vint, et j'ai proposé la partie toute à mes frais pour le dimanche prochain jour de S.te Ursule qui étoit le nom de la soeur cadette de mon ange. J'ai prié D. Cicilia de la conduire, et son fils aussi. On accepta. Je leur ai dit que le Phaeton seroit à leur porte à sept heures precises, et moi aussi dans une voiture à deux places.

Le lendemain après avoir pris ma leçon de M. Dalacqua, descendant l'escalier pour m'en aller, je vois Barbaruccia qui passant d'une chambre à l'autre laisse tomber une lettre me regardant. Je me vois obligé de la ramasser parceque la servante qui montoit l'auroit vue. Cette lettre, qui en contenoit une autre, me disoit Si vous croyez de commettre une faute donnant cette lettre à votre ami, brulez la. Plaignez une malheureuse, et soyez discret. Voici le contenu de l'inclus qui n'étoit pas cachetée. Si votre amour est egal au mien, vous n'esperez pas de pouvoir vivre heureux sans moi. Nous ne pouvons ni nous parler ni nous ecrire par autre moyen que par celui que j'ose employer. Je suis prête à faire sans exception tout ce qui peut unir nos destinées

 jusqu'à la mort. Pensez, et decidez.

Je me sentois extremement emu par la cruelle situation de cette fille; mais je n'ai pas hesité à me determiner à lui rendre sa lettre le lendemain dans une mienne dans laquelle je lui aurois demandé pardon si je ne pouvois pas lui rendre ce petit service. Je l'ai ecrite le soir, et je l'ai mise dans ma poche.

Le lendemain j'allois la lui remettre; mais ayant changé de culotes, je ne l'ai pas trouvée: l'ayant donc laissée chez moi j'ai dû differer au lendemain. D'ailleurs je n'ai pas vu la fille.

Mais dans le meme jour voila le pauvre amant desolé qui entre dans ma chambre au moment que je venois de diner. Il se jette sur un canapé me peignant son desespoir avec des couleurs si vives qu'à la fin craignant tout je ne peux m'empecher de calmer sa douleur lui donnant la lettre de Barbaruccia. Il parloit de se tuer parcequ'il avoit une notion interne qui l'assuroit que Barbaruccia avoit pris le parti de ne plus penser à lui. Je n'avois autre moyen de le convaincre que sa notion etoit fausse que lui donnant la lettre. Voila ma premiere faute dans cette fatale affaire commise par foiblesse de coeur.

Il la lut, il la relut, il la baisa, il pleura, il me sauta au cou me remerciant de la vie que je lui avois donnée, finissant par me dire qu'il me porteroit avant que j'allasse me coucher sa reponse, car son amante devoit avoir besoin d'une consolation pareille à la mienne. Il partit m'assurant que sa lettre ne me compromettroit en rien, et que d'ailleurs je pourrois la lire.

Effectivement sa lettre quoique fort longue ne contenoit autre chose que les assurances d'une constance eternelle, et des espoirs chimeriques; mais malgré tout cela je ne devois pas me constituer Mercure de cette affaire. Pour ne pas m'en meler je n'aurois eu besoin que de penser que certainement le pere Georgi n'auroit jamais donné son approbation à ma complaisance.

Ayant trouvé le lendemain le pere de Barbaruccia malade, je fus charmé de voir sa fille assise au chevet de son lit. J'ai jugé qu'il pouvoit lui avoir pardonné. Ce fut elle qui sans s'eloigner du lit de son pere me donna ma leçon. Je lui ai donné la lettre de son amant qu'elle mit dans sa poche devenant toute de feu. Je les ai avertis qu'ils ne me verroient pas le lendemain. C'étoit le jour de S.te Ursule, et Undecimille martires, vierges, et princesses royales.

Le soir à l'assemblée de Son Eminence, où j'allois regulierement, malgré qu'il ne m'arrivât que tres rarement que quelque personne de distinction m'adressât la parole, le cardinal me fit signe de l'approcher. Il parloit à cette belle marquise G. à laquelle Gama avoit dit que je l'avois trouvée superieure à toutes les autres.

Madame, me dit le cardinal, est curieuse de savoir, si vous faites bien de progrès dans la langue françoise qu'elle parle merveilleusement bien. — Je lui repons en italien que j'avois appris beaucoup; mais que je n'osois pas encore parler — Il faut oser, me dit la marquise; mais sans pretention. On se met ainsi à l'abri de toute critique.

N'ayant pas manqué de donner au mot oser une signification, à laquelle vraisemblablement la marquise n'avoit pas pensé, j'ai rougi. S'en étant apperçue, elle entama avec le cardinal un autre propos, et je me suis évadé.

Le lendemain à sept heures je fus chez D. Cicilia. Mon Phaeton étoit à sa porte. Nous partimes d'abord dans l'ordre premedité. Nous arrivames à Frascati en deux heures.

Ma voiture cette fois ci étoit un elegant vis à vis, doux, et si bien suspendu que D. Cicilia en fit l'eloge. J'aurai mon tour, dit D. Lucrezia, retournant à Rome. Je lui ai fait une reverence comme pour la prendre au mot. C'est ainsi que pour dissiper le soupçon elle le defiait. Sûr d'une pleine jouissance à la fin du jour je me suis livré à toute ma gayeté naturelle. Après avoir ordonné un diner sans épargne, je me suis laissé conduire par eux à villa Ludovisi. Comme il pouvoit arriver que nous nous egarassions nous nous donnames rendez vous à une heure à l'auberge. La discrete D. Cicilia prit le bras de son beau fils, D. Angelica de son futur, et D. Lucrezia resta avec moi. Ursule alla courir avec son frere. En moins d'un quart d'heure nous nous vimes sans temoins.

As tu entendu, commença-t-elle à me dire, avec quelle innocence je me suis assurée de passer deux heures vis à vis de toi? Aussi est-ce un vis à vis. Que l'amour est savant! — Oui mon ange, l'amour a fait que nos esprits deviennent un seul. Je t'adore, et je ne passe des jours sans venir chez toi que pour m'assurer la possession tranquille d'un. — Je n'ai pas cru une pareille chose possible. C'est toi qui as tout fait. Tu en sais trop à ton age — Il y a un mois, mon coeur, que j'étois un ignorant. Tu

as la première femme qui me mit à part des mystères de l'amour. Tu as
celle dont le départ me rendra malheureux, car en Italie il ne peut être
qu'une seule fois. — Comment ! Je suis ton premier amour ? Ah ! Mal-
heureux ! Tu n'enguériras jamais. Que ne suis-je à toi ! Tu as aussi le pre-
mier amour de mon âme ; et tu seras certainement le dernier. Heureuse
celle que tu aimeras après moi. Je n'en suis pas jalouse, fâchée seule-
ment qu'elle n'aura pas un cœur égal au mien.

D. Lucrezia voyant alors mes larmes, laissa déborder les siennes. Nous
étant jetés sur un gazon, nous entrelaçâmes nos bras, et nos larmes
mêmes y mêlèrent de nous faire savourer leur goût. Les anciens
physiciens ont raison : elles sont douces, je peux le jurer ; ceux de nos
jours ne sont que des bavards. Nous fûmes sûrs de les avoir avalées mêlées au
nectar que nos baisers exprimèrent de nos âmes amoureuses. Nous
n'étions qu'un, lorsque je lui ai dit que nous pouvions être surpris.

— Ne crains pas cela. Nos Génies nous ont sous leur garde.

Nous nous tenions là tranquilles après le premier court combat, en nous
regardant sans prononcer le mot, et sans penser à changer de position,
lorsque la divine Lucrezia regardant à sa droite : Tiens, me dit-elle, ne
te l'ai-je pas dit que nos Génies nous ont sous leur garde ? Ah ! Comme il
nous observe ! Ils veulent nous assurer. Regarde la capitale démon. C'est
tout ce que la nature a de plus occulte. Admire la. C'est certaine-
ment ton Génie, ou le mien.

J'ai cru qu'elle délirait. — Que dis-tu, mon ange ? Je ne te comprends pas.
Que dois-je admirer ? — Ne vois-tu pas ce beau serpent, qui a de
pareille flamboyante, et la tête levée, semble nous adorer ?

Je regarde alors là où elle fixait l'œil, et je vois un serpent à couleurs
changeantes, long d'une aune, qui réellement nous regardoit. Cette
vue ne m'amusait pas ; mais prenant sur moi, je n'ai pas voulu me
montrer moins intrépide qu'elle. Est-il possible, lui dis-je, mon adora-
ble amie, que son aspect ne t'effraye ? — Son aspect me ravit, me dit-elle.
Je suis sûre que cette idole n'a de serpent que l'apparence. — Et s'il mordoit
sillonnant, et sifflant jusqu'à toi ? — Je le serrerois encore plus étroite-
ment contre mon sein, et je le défierois à me faire du mal. Lucrezia en effet
les bras n'est susceptible d'aucune crainte. Mais. Il s'en va. Vite, vite. Il
veut nous dire en s'éloignant que des profanes vont arriver ; et que nous
devons aller chercher un autre gazon pour renouveller nos plaisirs.
Levons nous donc. Arrange toi.

A peine levés, nous marchons après Carle, et nous voyons sortir de table Mad. la voisine D. Cecilia avec l'avocat. Sans les éviter, et sans nous presser, comme s'il étoit très naturel de se rencontrer, je demande à D. Cecilia si sa fille avoit peur des serpens —— Malgré tout son esprit, elle craint le tonnerre jusqu'à s'évanouir, et elle se sauve devant des cris perçans, quand elle voit un serpent. Il y en a ici; mais elle a tort, car ils ne sont pas venimeux.

Mes cheveux se dressèrent, car ces paroles m'allumèrent d'abord une soif mirable de nature amoureuse. Les enfans survinrent, et sans façon nous nous reposâmes de nouveau.

Mais dis moi, lui dis-je, être charmant. Qu'auroit-tu fait, si ton mari avec ta mère nous eussent surpris dans le bain? —— Rien. Ne sais tu pas que dans ces divins momens on n'ait qu'amoureux? Pense tu encore que tu ne me possédois pas toute entière?

Cette jeune femme ne comprenoit pas une idée quand elle ne parloit ainsi. Crois tu, lui dis-je, que personne ne nous surprenne? —— Mon mari ou ne nous croit pas amoureux, ou fait par cas de certains tableaux que les jeunes gens ordinairement représentent. Ma mère a de l'esprit, elle s'imagine peut être tout; mais elle sait que ce ne sont pas ses affaires. Angelique, ma chère sœur, sait tout; car elle ne pourroit jamais oublier le lit écroulé; mais elle est prudente, et outre cela elle s'avise de me plaindre. Elle n'a pas d'idée de la nature de mon feu. Sans toi, mon cher ami, je serois morte, peut être, sans connoître l'amour, car pour mon mari je n'ai jamais eu que toute la complaisance qu'on doit avoir. —— Ah! Mon mari jouit d'un privilège divin, dont je ne peux m'empêcher d'être jalouse. Il sera entre ses bras tous les charmes quand il veut. Nul voile empêche ses yeux, ses yeux, son ame d'en jouir —— Dis tu, mon cher serpent? Accours à ma garde, et je vais, dans l'instant contenter mon amant.

Nous passames ainsi toute la matinée nous disant que nous nous aimions, et nous le prouvions par tout où nous nous croyons à l'abri de toute surprise.

Nè per mari sempre perdergli dal collo

Il me donne sentir de lui satollo.

A mon dîner délicat, et fin, mes principales attentions furent pour Dona Cecilia. Comme mon tabac d'Espagne étoit excellent, ma jolie tabatière fit souvent le tour de la table. Quand elle fut entre les mains de D. Lucrezia, qui étoit assise à ma gauche, son mari lui dit qu'elle pouvoit me donner la bague, et la garder. Nous, lui dis-je croyant que la bague valoit moins; mais elle valoit d'avantage. D. Lucrezia ne voulut pas entendre raison.

elle mit la tabatière dans sa poche, et elle me donna la bague, que j'ai mis aussi dans la mienne parcequ'elle n'étoit trop étroite.

Mais nous voilà, tout à coup, tous obligés de nous taire. La prelate d'Angelique tire de sa poche un sonnet, fruit de son génie, qu'il fit à mon honneur, et le lit. Tout le monde applaudit, je dois le reconnoître, excepté le sonnet, et lui promettre une réponse à tems, et bien. Il croyoit que j'aurois d'abord demandé à écrire pour lui répondre, et que nous aurions passé là avec son maudit Apollon les trois heures qui étoient destinées à l'amour. Après le caffé, et avoir tout fini avec Thalie, nous allames nous promener à la ville, si je ne me trompe, Montpellier.

Ici moi, ai-je dit à ma fourrure, avec la métaphysique de ton amour, d'où cela vient qu'il me semble dans ce moment d'aller me plonger avec toi dans les délices de l'amour pour la première fois. Alors vite chercher l'endroit où nous ferions un autel de Vénus, et sacrifions jusqu'à la mort, quand même nous ne verrions pas des corps; et si le pape arrive avec tout le sacré collège, ne bougeons pas. Sa sainteté nous donnera sa bénédiction.

Nous entrames, après quelques détours dans une allée couverte, avec longue, qui avoit à sa moitié une chambre remplie de sièges de gazon tous de formes différentes. Nous en vîmes un frappant. Il avoit la forme d'un lit, qui, outre le chevet ordinaire, en avoit un autre à une coudée de distance; mais trois grands noeuds hauts, qui traversoit le lit et le parallèle au gros. Nous le regardames en riant. C'étoit un lit parlant. Nous nous disposames d'abord à faire l'expérience de sa [illegible]. Vis à vis de ce lit, nous jouissions du spectacle d'une plaine immense, et de toute, où un lapin même n'auroit pu venir jusqu'à nous sans être apperçu. Derrière le lit l'allée étoit inabordable, et nous apperceviones ses deux bouts à droite et à gauche à égale distance. Personne, après être entré dans l'allée, n'auroit pu parvenir jusqu'à nous, sans couru, que dans un quart d'heure. Ici, dans le jardin de Dur, j'ai vu un lieu dans ce goût; mais le jardinier allemand n'a pas pensé au lit. Dans cet heureux endroit nous n'avions pas besoin de nous communiquer notre pensée.

L'un devant l'autre, debout, serions, ne nous entregardant que dans les yeux, nous délacions, nous débouttonions, nos coeurs palpitoient, et nos mains rapides s'empressoient à calmer leur impatience. L'un n'ayoit pas fini de nos lacs d'amour, que l'autre [illegible] avoit déjà plus tard que l'autre [illegible] vers pour servir chacun l'objet dont il alloient s'emparer. Notre première fut vive. La belle fourrure qui avoit que la gaine ayant le droit de briller pas tout nu se trouvoit déplacé nulle part. Nous applaudimes tous les deux à l'heureux effet du petit chevet. Nos [illegible] chances [illegible] agréés, et elles

furent toutes heureuses, et toutes, malgré cela rejetées pour faire place à d'autres. Au bout de deux heures, enchantés l'un de l'autre, nous dîmes ensemble, nous entrerregardant de l'air le plus tendre ces precises paroles. Amour je te remercie.

D. Lucrezia, après avoir glissé ses yeux reconnoissans sur la marque infaillible de ma defaite, me donna toute viante un baiser de langueur; mais lorsqu'elle vit qu'elle me rendoit la vie, en voila assez, en voila assez, s'écria-t-elle; treve de triomphes. Habillons nous. Nous nous hatames ~~[illegible]~~ alors; mais au lieu de tenir les yeux sur nous, nous les avions sur ce que des voiles impenetrables ~~[illegible]~~ alloient derober à notre insatiable cupidité. Quand nous nous vimes completement habillés, nous tombames d'accord de faire une libation à l'amour pour le remercier d'avoir ecarté de nous tous les perturbateurs de ses orgies. Un siege long, et etroit sans dossier à echine de mulet monté à califourchon fut choisi de concert. La lutte commença, et elle alloit à vigoureux train; mais en prevoyant l'issue trop longue, et la libation douteuse, nous l'avons differée au vis à vis sous l'ombre de la nuit au son du trot de quatre chevaux.

Nous acheminant à pas lents vers nos voitures, nos discours furent des confidences d'amans consomés. Elle me dit que son futur beau frere étoit riche, et qu'il avoit une maison à Rivoli, où il nous engageroit à aller passer la nuit. Elle pensoit de conjurer l'amour pour savoir comment nous pourrions la passer ensemble. Elle finit par me dire tristement que la cause ecclesiastique qui occupoit son mari alloit si heureusement qu'elle craignoit qu'il n'obtint la sentence trop tôt.

Nous employames les deux heures que nous passames dans le vis à vis à jouer une farce que nous ne pumes pas achever. Arrivés au logis nous dumes baisser la toile. Je l'aurois finie, si je n'eusse pas eu le caprice de la diviser en deux actes. Je me suis retiré un peu fatigué; mais un excellent sommeil me remit entierement. Le lendemain je suis allé prendre ma leçon à l'heure comme de coutume

Bibl. MSS

VII

Chap. X.

(Fin du tome premier) biffé!

Bnf MSS

Benoit XIV. Partie de Tivoli. Depart de D. Guiseppe la marquise G. Barbaruccia. Mon malheur. Mon depart de Rome.

Ce fut Barbaruccia qui me la fit, car son pere étoit fort malade. A mon départ elle me mit dans la poche une lettre, et elle se sauva d'abord pour ne pas me laisser le tems de la refuser. Elle avoit raison, car elle n'étoit pas faite pour l'être. Elle étoit adressée à moi même dictée par les sentimens de la plus vive reconnoissance. Elle me prioit de faire savoir à son amant que son pere lui parloit, et qu'elle espérait qu'à son retour il prendroit une autre servante. Elle finissoit par m'assurer, et me jurer qu'elle ne me compromettroit jamais.

La maladie ayant obligé son pere à garder le lit deux jours de suite, ce fut elle qui me donna leçon. Elle m'intéressa pour un chemin pour moi tout nouveau à l'egard d'une jolie fille. C'étoit un peu sentiment de pitié, et je me sentois flatté voyant clairement qu'elle y comptoit dessus. Jamais ses genoux ne s'arrêtoient sur les miens, jamais sa main ne rencontroit la mienne, je ne voyois jamais dans sa parure la moindre marque d'une étude faite pour me la rendre agréable. Elle étoit jolie, et je savois qu'elle étoit sensible; mais ces ne diminuoient en rien ce qui me paroissoit de devoir mes soins à l'honneur, et à la bonne foi, et j'étois bien aise qu'elle ne me crut pas capable de profiter de la connoissance que j'avois de sa foiblesse, et ce sentiment me rendoit encore plus aimable à elle.

D'abord que son pere recouvra la santé, il chassa la servante, et il en prit une autre. Elle me pria d'en donner la nouvelle à son amant, et lui dire qu'elle espéroit de la mettre dans leurs interets pour avoir du moins le plaisir de l'écrire. Quand je lui ai promis de lui en donner la nouvelle, elle me prit la main pour me la baiser. L'ayant retirée, montrant de vouloir lui donner un baiser, elle se détourna en souriant. Cela n'a plus. J'en ai donné la nouvelle à son amant, il trouva le moyen de lui parler, il la mit dans ses interets, et j'ai fini de me mêler de cette intrigue, dont je voyois très bien les mauvaises conséquences qui pouvoient en resulter; mais le mal étoit déjà fait.

J'allois rarement chez D. Gaspar, car l'étude de la langue françoise me l'empechoit; mais j'allois tous les mois chez le pere Georgi, où quoique je ne figurasse qu'en qualité de cher au même moine, cela cependant me faisoit une reputation. Je n'y parlois jamais; mais

je ne m'y ennuyois pas. On critiquoit sans medire, on parloit politique, et litterature; je m'instruisois. En sortant du couvent de ce sage moine, j'allois à la grande assemblée du cardinal mon maitre par la raison que je devois y aller.

Presqu'à chaqu'assemblée, la marquise G., quand elle me voyoit à la table où elle jouoit me disoit une parole ou deux en françois auxquelles je repondois en italien, parcequ'il me paroissoit de ne devoir pas la faire rire en public. Singulier sentiment que j'abandone à la perspicacité de mon lecteur. Je la trouvois charmante, et je la fuyois, non pas par crainte de devenir amoureux d'elle, car aimant D. Lucrezia, cela me paroissoit impossible; mais par peur qu'elle put devenir amoureuse, ou curieuse de moi. Etoit ce futuité, ou modestie? Vice, ou vertu? Solvat Apollo. Elle me fit encore appeller par l'abbé Gama, étant debout, et ayant près d'elle mon maître, et le cardinal S. C. Je me presente, et elle me surprend par une interrogation en italien à laquelle je ne me serois jamais attendu. Vi ha piacciuto molto, me dit elle, Frascati? — Beaucoup madame. Je n'ai jamais de ma vie rien vu de si beau — Ma la compagnia con la quale eravate, era ancora più bella, ed assai galante era il vostro vis à vis.

Je ne repons que par une reverence. Une minute après le cardinal Acquaviva me dit avec bonté, etes vous étonné qu'on le sache? — Non monseigneur; mais je suis surpris qu'on en parle. Je ne croyois pas Rome si petite — Et plus vous y resterez, me dit S. C. plus vous la trouverez petite. N'etes vous pas encore allé baiser le pied du saint pere? — Pas encore, Monseigneur — Vous devez y aller, me dit le cardinal Acquaviva. Je lui ai repondu par une reverence.

L'abbé Gama me dit en sortant de l'assemblée que je devois y aller sans faute le lendemain. Vous vous montrez, me dit il, je n'en doute pas, chez la marquise G. — Doutez en; car je n'y ai jamais été — Vous m'étonnez. Elle vous fait appeller; elle vous parle! — J'y irai avec vous — Je n'y vais jamais — Mais elle vous parle aussi — Oui; mais..... Vous ne connoissez pas Rome. Allez y tout seul. Vous devez y aller — Elle me recevra donc? — Vous badinez je crois. Il ne s'agit pas de vous faire annoncer. Vous irez la voir, quand les deux battans de la chambre où elle sera seront ouverts. Vous verrez là tous ceux qui lui font homage — Me verra-t-elle? — N'en doutez pas.

Je vais le lendemain à Monte Cavallo, et je vais tout droit dans la chambre où etoit le pape d'abord qu'on me dit que je pouvois y entrer, et qu'il étoit seul.

Je lui baise la sainde croix sur la très sainde mule, il me demande qui je suis, je le lui dis, il me repond qu'il me connoissoit; et il me fait compliment sur le bonheur que j'avois d'appartenir à un cardinal d'une si grande importance. Il me demande comment j'avois fait pour entrer à son service, et je lui conte tout avec la plus grande verité commençant par mon arrivée à Montorano. Après avoir bien ri de ce que je lui ai dit de l'évêque il me dit que sans me gêner à lui parler toscan, je devois lui parler Venitien, comme il me parloit Bolognois. Je lui ai dit tout de chaud qu'il me dit que je lui ferois plaisir toutes les fois que j'irois le voir. Je lui ai demandé la permission de lire tous les livres defendus, et il me la donna par une benediction, me disant qu'il me la feroit expedier par écrit gratis; mais il l'a oublié.

Benoit XIV étoit savant, homme à bon mot, et fort aimable. La seconde fois que je lui ai parlé ce fut à ville Medicis. Il m'appella à lui, et tout en marchant, il me parla de bagatelles. Il étoit accompagné du cardinal Annibal Albani, et de l'ambassadeur de Venise. Un homme à l'air modeste s'approche, le pontife lui demande ce qu'il veut, l'homme lui parle bas, et le pape après l'avoir ecouté lui dit vous avez raison, recommandez vous à Dieu. Il lui donne la benédiction, l'homme part tristement, et le pape poursuit sa promenade. Cet homme, dis-je en moi-même, n'a pas été content de la reponse de votre Sainteté — Comment? — Parce que il y a apparence qu'il l'étoit déjà recommandé à Dieu avant de vous parler, et sans entendons l'y renvoyer de nouveau, l'trouver encore, comme dit le proverbe, d'Herode à Pilate. Le pape poursuivit, et les deux qui l'accompagnoient aussi, et je suis resté dans mon serieux — Je ne peux, dit le pape, faire rien qui vaille sans l'aide de Dieu — C'est vrai; mais cet homme a-t-il aussi que V. S. a un premier ministre; ainsi on peut s'imaginer l'embarras dans lequel se trouve actuellement qu'il se voit renvoyé au maître. Il ne lui reste autre ressource que celle d'aller donner de l'argent aux gueux de Rome. Pour ma bagasse qu'il leur donnera ils prieront tous Dieu pour lui. Ils vaudront leur credit. Je crois qu'à celui de V. S., aussi je vous supplie de me delivrer de cette chaleur qui m'enflamme les yeux, me dispensant de manger maigre — Mangez gras — Très saint pere: Votre benediction!

Il me la donna me disant qu'il me me dispensoit par du jeun ~~de lui dit~~ ~~je suis dans dit il me~~

Le même soir j'ai trouvé à l'assemblée du cardinal la nouvelle de tout le dialogue entre le pape, et moi. Tout le monde alors commença à vouloir me parler. Ce qui me flattoit étoit le plaisir que le cardinal Acquaviva avoit, et qu'il dissimuloit en vain.

Je n'ai pas negligé l'avis de l'abbé Gama. Je suis allé chez Madame G. à l'heure que tout le monde pouvoit y aller. Je l'ai vue, j'ai vu son cardinal, et

beaucoup d'autres abbés; mais j'ai cru d'être invisible, car madame ne m'ayant pas honoré d'un regard, personne ne m'a dit le mot. Une demie heure après je suis parti. Ce ne fut que cinq à six jours après qu'elle me dit d'un air noble et gracieux qu'elle m'avoit vu dans sa sale de compagnie — Je ne croyois pas d'avoir eu l'honneur d'être observé de madame — Oh! Je vois tout le monde. On m'a dit que vous avez de l'esprit — Si ceux qui vous l'ont dit madame s'y connoissent, vous me donnez là une bonne nouvelle — Oui: ils s'y connoissent — S'ils ne m'avoient jamais parlé, ils ne l'auroient jamais su — C'est certain. Laissez vous voir chez moi.

Nous avions cerché. Le cardinal S. C. me dit que quand madame me parloit françois, bien ou mal je devois répondre dans la même langue. Le politique Gama me dit à part que mon style etoit trop tranchant, et qu'à la longue je deplairois.

Ayant assez appris de françois, je ne prenois plus leçon. Le seul exercice devoit me donner l'usage de la langue. Je n'allois chez D. Lucrezia que quelque fois le matin; et j'allois chez le pere Georgi le soir. Il avoit su ma partie de Frascati, et il n'y avoit pas trouvé à redire.

Deux jours après l'espace d'ordre que la marquise m'avoit donné de lui faire ma cour, je suis entré dans sa sale. M'ayant d'abord vu, elle fit un sourire que j'ai cru devoir relever avec une profonde reverence; mais voila tout. Un quart d'heure après elle se mit à jouer, et je suis allé diner. Elle étoit jolie, et puissante à Rome; mais je ne pouvois pas me determiner à ramper. Les façons romaines m'excedoient.

Vers la fin de novembre le pretendu de D. Angelica vint chez moi avec l'avocat pour me prier d'aller passer un jour, et une nuit chez lui à Tivoli avec la même compagnie que j'avois traitée à Frascati: j'ai accepté avec plaisir, car depuis le jour de Ste Ursule je ne m'etois jamais trouvé un seul moment seul avec D. Lucrezia. Je lui ai promis d'être chez D. Cicilia dans ma voiture à la pointe du jour indiqué. Il falloit partir de tres bonne heure parceque Tivoli ~~étoit~~ est à seize milles de Rome, et parceque la quantité de belles choses qu'il y avoit à voir demandoient beaucoup de tems. Devant rester dehors une nuit j'en ai demandé la permission au cardinal même, qui ayant entendu avec qui j'y alloit, me repondit que je fesois fort bien à saisir l'occasion de voir les merveilles de ce fameux endroit en belle compagnie.

A l'heure convenue, je me suis trouvé à la porte de D. Cicilia dans le même vis à vis à quatre chevaux, et elle fut comme toujours mon partage. Cette aimable veuve, malgré la pureté de ses moeurs étoit fortaise que j'aimasse sa fille. Toute la famille étoit dans un Phaeton à six places que D. Francisco avoit loué. A sept heures et demie nous fimes halte à une petite maison, où D. Francesco nous fit trouver un elegant dejeuner, qui devant nous tenir l'eau de diner fut tres suffisant. A Tivoli nous ~~[illegible]~~ ne pouvions avoir le tems que de souper. Après avoir donc bien dejeuné, nous remontames dans nos voitures, et nous fumes chez lui à dix heures. J'avois à mon doigt la bague que D. Lucrezia m'avoit donnée, l'ayant faite remonter pour l'adapter à mon doigt. J'y avois fait faire une autre face derriere, où on ne voyoit qu'un champ d'email avec un caducée entouré d'un seul serpent.

On le voyoit entre les deux lettres grecques Alpha, et Omega. Cette bague fut le sujet du discours dans tout le tems du dejeuner, d'abord qu'on s'apperçut que dans le revers il y avoit les memes pieres qui composoient la bague de D. Lucrezia ~~[illegible]~~ L'avocat, et D. Francesco s'evertuerent pour expliquer l'hieroglyphe ce qui divertit beaucoup D. Lucrezia qui savoit tout.

Après avoir passé une demie heure à voir la maison de D. Francesco qui étoit un vrai bijoux, nous allames tous ensemble passer six heures pour voir les antiquités de Tivoli. Pendant que D. Lucrezia disoit quelque chose à D. Francesco, j'ai tout bas dit à D. Angelica que quand elle seroit maitresse de cette maison j'irai dans les belles saisons passer quelques jours avec elle. — D'abord, monsieur, que je serai maitresse ici, la premiere personne à la quelle je ferai fermer ma porte ce sera vous. — Je vous remercie, mademoiselle, de m'avoir averti.

Le plaisant est que je n'ai pris cette incartade que pour une tres belle, et tres nette declaration d'amour. Je suis resté comme petrifié. D. Lucrezia me demanda me secouant ce que sa soeur m'avoit dit. Quand elle le sut, elle me dit tout de bon qu'après son depart, je devois l'entreprendre pour la reduire à devoir confesser son tort. Elle me plaint, me dit elle, c'est à toi à me venger.

D. Francesco, m'entendant louer une petite chambre qui donnoit sur l'orangerie, me dit que j'y dormirois. D. Lucrezia fit semblant de ne l'avoir pas entendu. Devant aller voir les beautés de Tivoli tous ensemble, nous ne pouvions pas esperer de nous trouver tête à tête dans le jour. Nous passames six heures à voir, et à admirer, mais je n'ai vu que tres peu. Si le lecteur est curieux de savoir quelque chose de Tivoli sans y aller, il n'a qu'à lire Campugnani. Je n'ai bien connu Tivoli que vingt huitans après.

Vers le soir nous retournames à la maison rendus, et mourans de faim. Une heure de repos avant de nous mettre à table, deux heures de table, les mets exquis, et l'excellent vin de Tivoli nous remirent si bien que nous n'avions besoin que du lit, soit pour y dormir, soit pour y fêter l'amour.

Personne ne voulant coucher seul, Lucrece dit qu'elle coucheroit avec Angelique dans la chambre qui donnoit sur l'orangerie, que son mari coucheroit avec l'abbé, et sa jeune soeur avec sa mere. La disposition fut trouvée excellente. D. Francesco alors, prit une bougie, me conduisit dans le cabinet que j'avois loué, et me montra comme je pouvois m'enfermer, puis il me souhaita la bonne nuit. Ce cabinet étoit contigu à la chambre où devoient coucher les deux soeurs. Angelique ignoroit tout à fait que je fusse son voisin.

Cinq minutes après je les ai vues par le trou de la serrure entrer accompagnées de D. Francesco, qui après leur avoir allumé une lampe de nuit les laissa. Après s'etre enfermées, elles s'assirent sur le canapé, où je les voyois se deshabiller. Lucrece, sachant que je l'entendois, dit à sa soeur d'aller se coucher du coté de la fenetre. Voila la vierge, qui ne sachant pas d'etre vue ote jusqu'à sa chemise; et passe dans cette imposante figure de l'autre coté de la chambre. Lucrece etouffe la lampe de nuit, eteint les flambeaux, et va se coucher aussi.

117 Moment heureux que je n'espere plus; mais dont la seule mort peut m'en faire perdre le cher souvenir. Je crois que je ne me suis jamais deshabillé plus rapidement. J'ai ouvert la porte, et je suis tombé entre les bras ouverts de Lucrece, qui dit à sa soeur c'est mon ange: tais toi, et dors.

Elle ne pouvoit pas dire d'avantage, car nos bouches colées n'étoient plus ni l'organe de la parole, ni le canal de la respiration. Devenus un seul être dans le meme instant, nous n'eumes pas la force de retenir plus qu'une minute notre premier desir; il parvint à sa periode sans aucun bruit de baisers, et sans le moindre mouvement de notre part. Le feu violent qui nous animoit nous embrasoit: il nous auroit brulé si nous nous fussions avisés de le contraindre.

Après un court repit, taciturnes, serieux, et tranquilles, ingenieux ministres de notre amour, et jaloux du feu qu'il devoit ralumer dans nos veines, nous desechions nos champs de l'inondation trop copieuse survenue à la premiere eruption. Nous nous acquitames de ce sacré service avec des fins linges reciproquement, devotement, et observant un religieux silence. Après cette expiation, nous fimes hommage avec nos baisers à toutes les parties que nous venions de monder.

Ce fut alors à moi à inviter ma belle guerriere à commencer un conflit, dont la tactique ne pouvoit être connue qu'à l'amour, combat qui charmant tous nos sens ne pouvoit avoir autre defaut que celui de finir trop tôt; mais j'excellois dans l'art de l'allonger. A sa fin, Morphée s'emparant de nos sens nous tint dans une douce mort jusqu'au moment que la lumiere de l'aube nous fit appercevoir dans nos yeux à peine ouverts une source intarissable de desirs tous nouveaux. Nous nous y livrames; mais pour les detruire. Charmante destruction que nous ne pouvions operer qu'en les rassasiant. Prens garde à ta soeur, lui dis-je, elle pourroit se tourner, et nous voir — Non; ma soeur est charmante; elle m'aime; et elle me plaint. N'est ce pas, chere Angelique? Tourne toi, embrasse ta soeur que Venus possede. Tourne toi, et contemple ce qui t'attend quand l'amour te fera son esclave.

Angelique, fille de dix sept ans, qui devoit avoir passé une nuit infernale, ne demanda pas mieux que de saisir une raison de se tourner pour donner à sa soeur une marque qu'elle lui avoit pardonné. En lui donnant cent baisers, elle lui avoua qu'elle n'avoit jamais dormi. Pardonne, lui dit Lucrece, à l'objet qui m'aime, et que j'adore; tiens: regarde le, et regarde moi. Nous sommes comme nous étions il y a sept heures. Pouvoir de l'amour! — Hay par Angelique, lui dis-je, je n'ose pas..... — Non; me dit Angelique. Je ne vous hais pas.

Lucrece, me priant alors de l'embrasser, me saute, et jouit de voir sa soeur entre mes bras languissante, et n'ayant le moindre air de penser à resister. Mais le sentiment plus encore que l'amour me défend de frustrer Lucrece de la marque de reconnoissance que je lui devois. Je m'empare d'elle avec fureur, jouissant de l'espece d'extase dans laquelle je voyois Angelique qui

pour la premiere fois se trouvoit presente à une si belle lutte. Lucrece mourante me prie de finir; mais me trouvant inexorable, me jete sur sa soeur, qui bien loin de me repousser, me serre contre son sein de façon qu'elle se rend heureuse sans presqu'avoir eu besoin que j'y consente. Ce fut ainsi qu'au tems du sejour des Dieux sur la terre la voluptueuse Anaidia amoureuse ~~[illegible]~~ du souffle doux, et gracieux du vent d'Occident lui ouvrit un jour ses bras, et devint feconde. C'étoit le divin Zephire. Le feu de la nature rendit Angelique sourde à toute douleur: elle ne sentit que la joye de satisfaire à son ardent desir.

Lucrece étonnée, et ravie d'aise, nous distribuant des baisers, fut enchantée de la voir mourir, autant que charmée de voir que je poursuivois. Elle essuyoit les gouttes de sueur que je distillois de mon front. Angelique à la fin expira pour la troisieme fois si tendrement qu'elle m'arracha l'ame.

Les rayons du Soleil entrant par les fentes de nos fenêtres, je les ai quitées. Après m'être enfermé, je me suis mis au lit; mais peu de minutes après j'ai entendu la voix de l'avocat, qui reprochoit à sa femme, et à sa belle-soeur leur paresse. Ayant, après, frappé à ma porte, et m'ayant vu en chemise il me menaça de faire entrer mes voisines. Il me laissa pour aller m'envoyer un friseur. Je m'enferme de nouveau, je me lave beaucoup le visage avec l'eau froide, et je me rens par là la figure comme à l'ordinaire. Une heure après j'entre dans la salle de compagnie; et il n'y paroit rien. Je me rejouis voyant le teint de mes belles conquetes frais, et fleuri; D. Lucrezia toute libre, et Angelique gaie plus que de coutume, et radieuse; mais tournante à droite, et à gauche, inquiete, et remuante, je ne peux jamais la voir que de profil. La voyant rire de ce que je cherchois en vain ses yeux qu'elle étoit sûre de ne me laisser jamais trouver, je dis à D. Cicilia que sa fille avoit tort de mettre du blanc. Pour lors dupe de ma calomnie, elle m'oblige à lui passer sur le visage un mouchoir, et elle me regarde. Je me retracte lui demandant excuse, et D. Francesco est enchanté que la blancheur de sa future ait donné lieu à cette question.

Après avoir pris du chocolat nous allons voir son beau jardin, et me trouvant avec D. Lucrezia, je lui reproche sa scelerattesse. Me regardant en deesse elle me reproche mon ingratitude. J'ai porté la lumiere, me dit elle, dans l'esprit de ma soeur. Au lieu de me plaindre, elle doit actuellement m'approuver, elle doit t'aimer, et étant sur mon depart, je te la laisse — Mais comment l'aimerai-je? — N'est elle pas charmante? — C'est vrai; mais charmé par toi, je suis à l'abri de

119 tout autre charme, et d'ailleurs le seul D. Francesco doit actuellement l'occuper toute entiere, et je dois me garder de troubler la paix des menages. Je peux encore te dire que ta soeur à un esprit different du tien. Dans cette nuit ta soeur egalement que moi nous fumes les victimes de nos sens. C'est si vrai qu'il ne me semble pas de t'avoir manqué. Mais Angelique, vois tu? Angelique doit être déja fachée de s'être laissée seduire par la temperature. ment — Tout cela peut être vrai; mais ce qui me desole est que nous partirons le dernier de ce mois. Mon mari est sûr d'obtenir la sentence dans cette semaine. Voila nos jouissances finies.

Cette nouvelle m'a rendu triste. Mable je ne me suis plus occupé que du genereux D. Francesco, au quel j'ai promis un epitalame pour le jour de ses noces qu'on devoit faire en Janvier.

Nous retournames à Rome, et D. Lucrezia en trois heures que nous passames l'un vis à vis de l'autre, ne put jamais me convaincre que je fusse moins amoureux d'elle que je ne l'étois avant qu'elle m'eut mis en possession de toutes ces richesses. Nous nous arretames à la petite maison où nous avions dejeuné la veille pour prendre des glaces que D. Francesco nous avoit fait faire. Nous arrivames à Rome à huit heures. Ayant grand besoin de me reposer, je suis d'abord allé à l'hotel d'Espagne.

Trois, ou quatre jours après, l'avocat vint prendre congé de moi avec des paroles tres obligeantes. Il retournoit à Naples, après avoir gagné son procès. Comme il partoit le surlendemain, j'ai passé chez D. Cicilia les deux dernieres soirées de son sejour à Rome. Ayant su l'heure à laquelle il devoit partir, je suis allé deux heures auparavant pour m'arreter là où je croyois qu'il devoit coucher pour avoir le plaisir de souper avec lui pour la derniere fois; mais un contretems l'ayant forcé à differer son depart de quatre heures, je n'ai eu autre plaisir que celui de diner.

Après le depart de cette rare femme, je me suis trouvé avec l'ennui que cause au jeune homme le coeur vide. Je passois toute la journée dans ma chambre faisant des sommaires de lettres françoises du cardinal même, qui eut la bonté de me dire qu'il trouvoit mes extraits tres judicieux; mais que je devois absolument travailler moins. Madame G. étoit presente à ce compliment tres flatteur. Après la seconde fois que j'avois été lui faire ma cour, elle ne m'avoit plus vu. Elle me boudoit. Entendant le reproche de travailler trop que le cardinal me fit, elle lui dit que je devois travailler pour dissiper mon ennui après le depart de D. Lucrezia — C'est vrai, madame, j'y ai été tres sensible. Elle étoit bonne; et elle me pardonnoit, si je ne pouvois pas aller souvent chez elle. Mon amitié d'ailleurs étoit innocente — Je n'en doute pas; malgré qu'on trouve dans votre ode Le

poëte amoureux — Il n'est pas possible, dit mon adorable cardinal, qu'un poëte écrive sans faire semblant d'être amoureux — Mais, s'il l'est, reprit la marquise, il n'a pas besoin d'en faire semblant.

En disant ces paroles, elle tire de sa poche mon ode, et elle la donne à S. E. lui disant qu'elle me faisoit honneur, que c'étoit un petit chef d'œuvre arraché de tous les beaux esprits de Rome, que D. Lucrèce savoit par cœur, le cardinal la lui rendit, souriant, et lui disant qu'il ne goutoit pas la poesie italienne, et que la trouvant jolie, elle pouvoit se donner le plaisir de la traduire en françois. Elle lui répond qu'elle n'écrivoit françois qu'en prose, et que toute traduction en prose d'une pièce de vers devoit être mauvaise. Je ne me mêle, ajouta-t-elle, me regardant, que de faire quelquefois des vers italiens sans prétention — Je me croirois heureux, madame, si je pouvois me procurer le bonheur d'en admirer quelques uns — Voici, me dit son cardinal, un sonet de madame.

Je le prens respectueusement, me mettant en position de le lire, lorsque madame me dit de le mettre dans ma poche, et de le rendre le lendemain à S. E. quoique un sonet fut très peu de chose. Si vous sortez le matin, me dit le cardinal, vous pouvez me le rendre en venant dîner chez moi — Donc ce sera, répartit d'abord le cardinal Acquaviva, il sortira exprès.

Après une profonde reverence qui disoit tout, je m'éloigne peu à peu, et je monte à ma chambre impatient de lire le sonet. Mais avant de le lire, je jette un coup d'œil sur moi, sur ma situation actuelle, et sur le grand voyage qu'il me sembloit d'avoir fait à l'assemblée de ce soir là. La marquise G., qui me fait la plus claire de toutes les déclarations qu'elle s'étoit avisé à moi, qui se donnant un air de grandeur, ne craint pas de se compromettre me faisant des avances en public. Qui auroit osé y penser à l'oser dire ? Un jeune abbé comme moi, très sans conséquence, ne pouvoit aspirer qu'à la protection, et elle étoit faite pour l'accorder principalement à ceux qui ne montroient pas, s'en croyant très dignes, de la prétendre. Ma modestie, sur cet article là, sautoit aux yeux de tout le monde. La marquise m'auroit insulté, si elle m'eut cru capable de m'imaginer qu'elle se fut fait un goût pour moi. Non sûrement. Une pareille folie n'est pas en nature. C'étoit si vrai que son cardinal même m'invite à dîner. Auroit il fait cela, s'il eut pu croire que je plusse à sa marquise ? Au contraire. Il me m'a dit d'aller dîner avec lui qu'après avoir relevé des paroles de la marquise même que j'étois la personne qui il leur falloit pour passer quelques heures à causer sans rien risquer, mais rien du grand vrai. A d'autres.

Pourquoi faut il que je me mêle à mon cher lecteur. Qu'il me croye fat, et je lui pardonne. Je me suis senti sûr d'avoir plu à la marquise ; je me suis

felicité sur ce qu'elle avoit fait ce terrible premier pas, sans lequel je n'aurois jamais osé non seulement l'attaquer par les moyens convenables; mais jeter un devolu sur elle. Je ne l'ai connue enfin faite pour me rendre amoureux, et tres digne de succeder à D. Lucrezia que ce soir là. Elle étoit belle, jeune, remplie d'esprit, tres cultivée, lettrée, et puissante dans Rome. J'ai decidé de faire semblant d'ignorer son inclination, et de commencer le lendemain, à lui donner motif de croire que je l'aimois sans oser esperer. Je fus sûr de parvenir à tout. C'etoit une entreprise que le pere Georgi même devoit faire semblant d'applaudir. J'avois vu avec le plus grand plaisir que le cardinal Acquaviva avoit été bien aise que le Cardinal S. C. m'eut invité, tandis que lui même il ne m'avoit jamais fait un pareil honneur.

Je lis son sonet, je le trouve bon, coulant, facile, écrit en langue parfaite. La marquise fesoit l'eloge du roi de Prusse qui s'étoit alors emparé de la Silesie par une espece de coup de main. Il me vint envie en le copiant de faire que la Silesie même reponde au sonet se plaignant que l'amour auteur du meme sonet ose applaudir celui qui l'avoit conquise, tandis que c'étoit un roi ennemi declaré de l'amour.

Il est impossible qu'un homme habitué à faire des vers à l'abitieme d'abord qu'une belle pensée se presente à son esprit. Ma pensée me parut superbe: c'est l'essentiel. J'ai repondu par les mêmes rimes au sonet de la marquise, et je suis allé me coucher. Le matin je l'ai poli, mis en net, et mis dans ma poche.

L'abbé Gama vint dejeuner avec moi me fesant compliment sur l'honneur que S. C. m'accordoit; mais m'avertissant de me tenir sur mes gardes parceque Son Em. étoit tres jaloux. Je l'assure, le remerciant, que je n'avois rien à craindre de ce coté là, car je ne me sentois aucun gout pour la marquise.

Le Cardinal S. C. me reçut avec un air de bonté, melé d'une dignité faite pour me faire sentir la grace qu'il m'accordoit. Avez vous trouvé, me dit il d'abord, le sonet de la marquise bien fait? — Charmant, Monseigneur, le voila — Elle a beaucoup de talent. Je veux vous faire voir dix stances de sa façon; mais sous le plus grand secret — Votre Eminence peut en etre sûre.

Il ouvre un secretaire, et il me fait lire dix stances, dont il étoit le sujet. Je n'y trouve pas de feu; mais des images bien couchées dans un style passioné. C'étoit de l'amour tout net. Le cardinal par cette demande devenoit tres indiscret. Je lui demande s'il avoit repondu; il me dit que non; et il me demande en riant, si je voulois lui preter ma plume; mais toujours sous le plus grand secret. Pour le secret, monseigneur, j'en repons sur ma tête; mais madame connoitra la difference du style — Elle n'a rien de moi; et d'ailleurs je ne pense pas qu'elle me croye bon poete. Par cette raison vos stances doivent être faites de façon qu'elle ne puisse pas les trouver au dessus de ma capacité — Je les ecrirai, Monseigneur, et V. E. en sera le juge. Si vous trouverez de ne pas pouvoir

en faire autant. V. E. ne les lui remettra pas — C'est bien dit. Voulez vous les faire d'abord? — D'abord? Ceci est par de la prose, monseigneur — Jachez de me les donner demain que je mangerai pendant que lui. Je lui ai répondu qu'il me flattoit trop, et que je lui cedois: je voyois en moi même de ce caractere original, voyant le bon parti que je pouvois en tirer; mais voila la marquise, qui, comme de raison, entre sans qu'on l'ait annoncée. Ce fut le premier moment dans lequel elle me parut beaucoup achevée. La voyant paroitre, le cardinal vit qu'allant vite s'avoir prié de lui, elle me lui donne par le bout de sa barre. Pour moi, on me laisse de bout: c'étoit au reste. Elle parle avec esprit de différentes choses; on porte du caffé, et elle me dit enfin de m'asseoir; mais comme si elle m'avoit fait l'aumone — A propos! l'abbé! Avez vous lu mon sonet? — Je l'ai même remis à monseigneur et l'ai admiré madame. Je l'ai trouvé si heureux que je suis sûr qu'il vous a coûté des pleurs — Des pleurs? dit le cardinal. Vous ne la connoissez pas — Sans peine, monseigneur, cela fait rien qui vaille. Par cette raison je n'ai pas osé donner à V. Em: une reponse que j'y ai fait dans une demie heure — Voyons là, voyons la, dit la marquise. Je veux la lire

Reponse de la Silesie à l'Amour. Ce titre la fait rougir. Elle devient pourpre. Mais la marquise sérieuse. Le cardinal dit qu'il n'y a pas question d'amour — Attendez, dit madame, il faut respecter les premieres des poetes.

Elle le lit très bien; elle le relit. Elle trouve justes les reproches que la Silesie lui fait; et elle explique au cardinal la raison que la Silesie doit trouver mauvais que ce soit le roi de Prusse qui ait fait sa conquete. Ah! oui oui, dit le cardinal. C'est que la Silesie est une femme... C'est que le roi de Prusse... Ah! pour le coup, la pensée est divine.

Il a fallu alors attendre un demi quart d'heure jusqu'à ce que le vin de S. Em: revint. Je veux copier le sonet, dit il, absolument — L'abbé, dit la marquise souriant, vous en épargnera la peine — Je vais le lui dicter. Que vois je! C'est admirable. Il l'a fait par vos mêmes rimes. Vous en êtes vous apperçue? Marquise. Un coup d'oeil qu'elle m'a donné alors a fini de me rendre amoureux. J'ai vu qu'elle vouloit que je comprisse. Le cardinal comme elle le connoissoit, et que je fusse de moitié avec elle. Je me remettois tout prêt. Après avoir copié le sonet, je le lui laissai. Le cardinal me dit qu'il m'attendoit à dîner le lendemain.

Je me suis allé m'enfermer dans ma chambre, car les dix stances que je devois faire étoient de l'espece la plus singuliere. J'avois besoin de me tenir à cheval du fauteuil avec une adresse extreme, car dans le même moment que la marquise auroit dû faire semblant de croire que l'auteur des stances étoit le cardinal, elle devoit être sûre qu'elles étoient de moi, et elle devoit savoir que je savois qu'elle le savoit. Je devois ménager sa gloire, et en même tems faire que dans mes vers elle apperçut un feu, qui ne pouvoit être mené que de mon propre amour, et non par une imagination poétique.

123 Je devois aussi penser à faire de mon mieux par rapport au cardinal, qui plus il trouveroit les stances jolies plus il les auroit ~~[illegible]~~ crues faites pour se les approprier. Il ne s'agissoit que de clarté; et c'est precisement ce qu'il y a de plus difficile dans la poesie. L'obscur qui est le plus facile, auroit paru du sublime à cet homme, dont je devois tacher de gagner les bonnes graces. Si la marquise dans ses dix stances faisoit la description de ~~[illegible]~~ belles qualités du cardinal physiques, et morales, je devois lui rendre la pareille. Je les ai donc faites avec tous ces caracteres. J'ai peint ses beautés visibles, et je me suis dispensé de peindre les secrètes, finissant la derniere stance avec les deux beaux vers de l'Arioste

Le angeliche bellezze nate in velo
Non si ponno celar sotto alcun velo.

Assez content de mon petit ouvrage, je suis allé chez le cardinal, et je le lui ai donné, lui disant que je doutois qu'il voulut se dire auteur d'une production qui sentoit trop l'écolier. Après les avoir lues, et relues fort mal, il me dit qu'effectivement elles étoient peu de chose; mais que c'étoit ce qui lui falloit; et il me remercia d'y avoir mis les deux vers de l'Arioste qui feroient voir à la marquise qu'il en avoit eu besoin. Il me dit pour me consoler que, les copiant, il auroit soin de manquer des vers, ce qui feroit qu'elle ne douteroit pas qu'il n'en fut auteur. Nous dinames de meilleure heure, et je suis parti pour lui laisser le tems de copier les stances avant l'arrivée de la dame...

Ce fut le lendemain la nuit, que l'ayant rencontrée à la porte de l'hotel dans le moment qu'elle descendoit de sa voiture, je lui ai donné le bras. Elle me dit de bout en blanc qu'elle deviendroit mon ennemie, si on parvenoit à Rome à connoitre ses stances, et les miennes — Je ne sais pas, madame, de quoi vous ~~me~~ parlez — Je m'y attendois; mais que cela vous suffise.

D'abord qu'elle fut dans la sale, je me suis retiré dans ma chambre au desespoir, parceque je l'ai crue reellement fachée. Mes stances, me disois-je, ont un coloris trop vif; elles compromettent sa gloire, et elle trouve mauvais que je sois trop à part de son intrigue. Elle craint, me dit elle, mon indiscretion; mais je suis sûr qu'elle n'en fait que semblant: c'est un pretexte pour me disgracier: Qu'auroit elle fait, si dans mes vers je l'eusse mise toute nue? J'étois faché de ne l'avoir pas fait. Je me deshabille; je me couche, et une demie heure après, l'abbé Gama frappe à ma porte: je tire le cordon. Il entre me disant que monseigneur desiroit que je descendisse. La marquise G., le cardinal S. C., demandent de vous — J'en suis faché. Allez leur dire la verité. Dites aussi, si vous voulez, que je suis malade.

N'etant pas retourné, j'ai vu qu'il devoit avoir bien fait sa commission. Le lendemain matin j'ai reçu un billet du cardinal S. C., ~~qui~~ ou il me disoit qu'il m'attendoit à diner, qu'il s'etoit fait saigner, qu'il avoit besoin

de me parler, et d'y aller de bonne heure quand même je serois malade. C'étoit pressant. Je ne pouvois deviner rien ~~[illegible]~~; mais je ne m'attendois à rien de desagréable.

À peine habillé, je descens, et je vais entendre la messe, où j'étois sûr que monseigneur me verroit. Après la messe, il me demande à l'écart si j'étois vraiment malade — Non monseigneur. Je n'avois qu'envie de dormir — Vous avez tort, car on vous aime. Le cardinal S. C. se fait saigner — Je le sais. Il me le marque dans ce billet, dans lequel il m'ordonne d'aller lui faire ma cour si V. E. le trouve bon — Très bon. Mais c'est plaisant. Je ne croyois pas qu'il eut besoin d'un tiers — Y aura-t-il un tiers? — Je n'en sais rien; et je n'en suis pas curieux.

On crut que le cardinal m'avoit parlé d'affaires d'état. Je suis allé chez S. C. qui étoit au lit — Étant obligé, me dit-il, de faire diète, je dînerai tout seul; mais vous n'y perdrez rien, car le cuisinier n'est pas averti. Ce que j'ai à vous dire est que j'ai peur que vos stances soient trop jolies, car la marquise en est folle. Si vous me les aviez lues comme elle les a lues, je ne les aurois pas adoptées — Elle les croit cependant de V. E.? — Elle n'en doute pas; mais que ferai-je si elle s'avise de me faire des nouveaux vers? — Disposez de moi, monseigneur, jour, et nuit, et soyez sûr que je mourrai plus tôt que de trahir votre secret — Je vous prie d'accepter ce petit present. C'est du Negrillo de la Havane que le cardinal Acquaviva m'a donné.

Le tabac étoit bon, mais l'accessoire étoit meilleur. La tabatiere étoit d'or emaillée. Je l'ai reçue avec respect, et tendre reconnoissance. Si son eminence ne savoit pas faire des vers, il savoit au moins donner; et cette science dans un seigneur est beaucoup plus belle que la premiere.

Je fus surpris à midi de voir la marquise dans le deshabillé le plus galant. Si j'avois su, lui dit-elle, que vous avez bonne compagnie, je ne serois pas venue — Je suis sûr, lui repondit-il, que vous ne trouverez pas de trop notre abbé — Non, car je le crois honête.

Je me tenois là sans rien dire; mais je me tenois aussi prêt à partir avec ma belle tabatiere au premier lardon qu'elle se seroit avisée de me lacher. Il lui demanda si elle dînoit, lui

disant en même tems qu'il avoit ordre de faire diete — Je dinerai; mais mal, car je n'aime pas à manger seule — L'abbé, si vous voulez lui accorder cet honneur, vous tiendra compagnie.

Elle ne repondit qu'en me regardant d'un air gracieux. C'étoit la premiere femme du grand ton à laquelle j'avois à faire. Je ne pouvois pas m'accoutumer à un maudit air de protection, qui ne peut avoir rien de commun avec l'amour; mais je voyois qu'en presence de son cardinal elle devoit en agir ainsi. Je savois qu'elle devoit savoir que l'air soutenu demonte.

On mit la table près du lit de S. E. La marquise ne mangeant presque rien m'encourageoit applaudissant à mon heureux appetit — Je vous ai dit, lui dit le cardinal que l'abbé ne me cede pas — Je crois, lui repondit elle qu'il ne s'en faut pas de beaucoup; mais vous etes plus friand

Je la prie alors de me dire quel fondement elle avoit de me croire gourmand. Je n'aime, madame, que le morceau fin, et exquis en tout — Explication de l'en tout, dit le cardinal.

Me permettant alors de rire, j'ai commencé à dire en vers faits sur le champ tout ce qu'en tout genre étoit digne d'être appellé morceau choisi. La marquise m'applaudissant me dit qu'elle admiroit mon courage — Mon courage, madame, est votre ouvrage, car je suis timide comme un lapin quand on ne m'en donne pas. C'est vous qui etes l'auteur de mon impromptu.

A cum dico quæ placent dictat auditor

— Je vous admire. Pour moi, quand meme celui qui m'encourageroit seroit Apollon, je ne saurois pas prononcer quatre vers sans les écrire — Osez, madame, vous abandonner à votre Genie, et vous direz des choses divines — Je le crois aussi dit le cardinal. Permettez, de grace, que je montre à l'abbé vos dix stances — Elles sont negligées; mais je le veux bien pourvu que cela reste entre nous.

Le cardinal alors me donna les dix stances de la marquise, que j'ai lues, leur donnant tout l'esprit que la lecture peut donner à une bonne piece de poesie

Comme vous avez lu cela! dit la marquise. Il ne me semble

plus d'en être l'auteur. Je vous remercie. Mais ayez aussi la complaisance de lire dans le même ton les dix de son Eminence en reponse des miennes. Elles les surpassent de beaucoup. — Ne croyez pas cela, me dit-il; les voici cependant. Mais tachez aussi de ne leur faire rien perdre à la lecture.

Le cardinal n'avoit pas besoin de me faire cette priere, car c'étant du mien, je n'étois pas le maitre de lire mal, d'autant plus que Baccus augmentoit le feu que la marquise devant mes yeux allumoit dans mon ame.

Je les ai lues d'une façon que le cardinal en fut ravi; ~~mais~~ et qui fit rougir la marquise là ou je fesois la description de certaines beautés qu'on permet à la poésie de louer; mais que je ne pouvois pas avoir vues. Elle m'arracha les stances d'un air depiteux me disant que j'y avois changé des vers. C'étoit vrai; mais j'ai fait semblant de ne pas en convenir. J'étois tout en flammes, et elle n'étoit pas moins ardente. Le cardinal s'étant endormi, elle se leva pour aller s'asseoir sur le Bel-vedere; et je l'ai suivie.

A peine assise sur la hauteur d'appui, je me mets devant elle debout. Un de ses genoux donnoit contre le gousset où j'avois ma montre. Prenant avec une respectueuse douceur une de ses mains, je lui dis qu'elle m'avoit embrasé. Je vous adore, madame, et si vous ne me permettez pas d'esperer du retour, je suis decidé à vous eviter pour toujours. Prononcez ma sentence. — Je vous crois libertin, et inconstant. — Je ne suis ni l'un, ni l'autre. Lui disant cela, je l'ai serrée contre mon sein, mettant sur ses levres un baiser d'amour qu'elle reçut sans avoir la bassesse de souffrir ~~faire la~~ que je lui fisse la moindre violence. Mes mains affamées tenterent alors de s'ouvrir le chemin à tout; mais elle changea vite de posture, me priant de la respecter avec tant de douceur que je me suis cru en devoir, non seulement de moderer tout transport; mais de lui demander pardon. Elle me parla alors de D. Lucrezia, et elle dut être enchantée de me trouver un monstre de discretion. Elle me parla après du cardinal, dont

elle voulut que je crusse qu'elle n'étoit que bonne amie. Ensuite nous nous recitames des beaux morceaux de poesie, elle se tenoit assise me laissant voir la moitié d'une jambe faite au tour, et moi toujours de bout, et faisant semblant de ne pas la voir, decidé de ne pas me procurer dans ce jour là une faveur plus grande que celle que j'avois obtenue.

Le Cardinal vint en bonnet de nuit nous surprendre, nous demandant de bonne foi si nous nous étions impatientés à l'attendre. Je ne le crois pas. Il me laissa que sur la bonne, très coulant de mon côté, et déterminé à ne point laisser naître mon amour naissant en lâche jusqu'au moment qu'une heureuse occasion se presenteroit dans laquelle je me trouverois sûr de le voir couronné par la victoire. Depuis ce jour là la Donna Olimpia ne cessa jamais de me donner des marques d'une estime toute particuliere sans affecter le moindre mystere. Il me semblait de pouvoir compter sur le carnaval prochain, étant sûr que plus je meriterois sa delicatesse, plus elle prendroit à me procurer elle même une occasion dans laquelle elle recompenseroit entierement ma fidelité, et ma constance. Mais ma fortune devoit prendre une différente tournure precisement lorsque j'en y attendois le moins, et lorsque le cardinal Acquaviva, et le pape même paroissoient à la veille de mourir. Cet illustre pontife m'avoit fait des compliments flateurs sur la belle tabatiere que le cardinal S. C. m'avoit donnée, sans jamais me parler de la marquise G. ; et le cardinal Acquaviva ne me dissimula pas le plaisir qu'il ressentit lorsqu'il vit la belle tabatiere dans laquelle son generieux confrere m'avoit donné à garder son Negrille. L'abbé Grano qui me voyoit sur un si beau chemin, me felicitoit; et n'osoit plus me donner des conseils; et le pere George qui devinoit tout, me disoit que je devois me contenter de la grace de la marquise G. et prendre bien garde à ne pas quitter sa connoissance pour en faire une autre. Telle étoit ma situation.

Ce fut dans le jour de Noël que j'ai vu l'amant de Barbaruccia entrer dans ma chambre, fermer la porte, puis se jetter sur un canapé me disant que je le voyois pour la derniere fois. Je ne vis que vous demander qu'un bon conseil — Quel conseil puis-je vous donner? — Mener. Vivez. Vous sauverez tout.

C'étoit une lettre de Barbaruccia qui parloit ainsi » Je suis
» grosse, mon cher ami, et je ne puis plus en douter. Je vous avertis que
» je suis determinée à partir de Rome toute seule, et à aller mourir où
» Dieu voudra, si vous n'avez pas soin de moi. Je souffrirai tout plus tot
» que de decouvrir à mon pere l'etat malheureux dans lequel ~~vous~~ nous
» ~~[illegible]~~ nous sommes mis.

En caractere d'honête homme, lui dis-je, vous ne pouvez pas l'a=
bandonner. Epousez la, malgré votre pere, et malgré le sien, et
après vivez avec elle. La providence eternelle aura soin de vous. Il
pense, il me semble plus calme, et il s'en va.

a. Au commencement de Janvier je le vois paroitre devant moi
1744 ayant l'air tres content. J'ai loué, me dit il, le haut étage de la
maison contigue à celle de Barbaruccia. Elle le sait; et cette nuit
j'en sortirai par la lucarne du grenier, et j'entrerai par la lucarne
du sien dans sa maison. Je fixerai avec elle l'heure à laquelle
je l'enleverai. Mon parti est pris. J'ai decidé de la conduire à
Naples, et comme sa servante, qui couche au grenier, ne pourroit pas
ignorer son evasion, je la conduirai avec nous aussi — Dieu vous benisse.

Huit jours après, je le vois dans ma chambre une heure avant mi=
nuit accompagné d'un abbé — Que voulez vous de moi à cette heure?
— Je vous presente ce bel abbé.

Je reconnois Barbaruccia, et je m'alarme. Vous a-t-on vu entrer?
— Non. Et quand meme? C'est un abbé. Nous passons ensemble
toutes les nuits — Je vous felicite — La servante a deja consenti;
elle viendra avec nous. Nous partirons dans peu; et nous serons à
Naples en vingt quattre heures. Nous aurons une voiture qui nous met=
tra à la premiere poste, où je suis sur qu'on nous donnera des chevaux.
— Adieu donc. Je vous souhaite du bonheur. Je vous prie de vous
en aller — Adieu.

BnF MSS

Peu de jours après, me promenant à villa Medici avec l'abbé Gama,
je l'entens dire que dans la nuit il y auroit une execution dans
la place d'Espagne — En quoi consiste cette execution? — La Bar=
gello, ou son lieutenant viendra executer quelqu'ordine santissimo, ou
visitant quelque maison suspecte, ou enlevant quelqu'un qui n'en s'y at=
tend pas — Comment sait on cela? — S. E. doit le savoir, car le pape

n'oseroit empieter sur sa jurisdiction sans lui en demander la permission — Il la lui a donc demandée? — Oui. Un auditor santissimo est venu la lui demander ce matin — Mais notre cardinal auroit pu la lui refuser — C'est vrai; mais il ne la refuse jamais — Et si la personne inquise est sous sa protection? — Son Eminence pour lors la fait avertir.

Un quart d'heure après, ayant quité l'abbé, je me suis trouvé inquiet. J'ai pensé que cet ordre pourroit regarder Barbaruccia ou son amant. La maison de Dalacqua étoit sous la jurisdiction d'Espagne. J'ai cherché en vain le jeune homme par tout: allant chez lui, ou chez Barbaruccia, j'aurois eu peur de me compromettre. Il est cependant certain qu'étant sûr j'y serois allé; mais mon soupçon n'avoit pas d'assez forts fondemens.

Vers minuit, voulant aller me coucher, j'ouvre ma porte pour en ôter la clef, lorsque je me trouve surpris par un abbé qui entre vite, et qui hors d'haleine se jette sur un fauteuil. Reconnoissant Barbaruccia, je ferme ma porte; je devine tout, et prevoyant le consequence, je me vois perdu. Troublé, confus, je ne l'interroge sur rien, je lui dis son fait, je la condamne de s'être sauvée chez moi, et je la prie de s'en aller.

Malheureux! Il ne falloit pas la prier; mais la forcer, et meme appeller du monde si elle n'eut pas voulu partir. Je n'en ai pas eu la force.

Au mot de s'en aller, elle se jete à mes pieds pleurant, gemissant, et me demandant pitié. Je cede; mais l'avertissant que nous étions perdus tous les deux — Personne ne m'a vu ni entrer dans l'hotel, ni monter ici, j'en suis sûre; et je me crois heureuse d'être venue chez vous ici, il y a dix jours, car sans cela je n'aurois jamais pu deviner où étoit votre chambre — Helas! Il auroit mieux valu que vous l'eussiez ignorée. Qu'est devenu le docteur votre amant? — Les Mimes l'ont enlevé avec la servante. Mais voici tout le fait.

Mon amant m'ayant dit la nuit passée que dans cette même nuit à onze heures une biroche se trouveroit aux pieds de l'escalier de la Trinité de Monti, et qu'il y seroit dedans pour m'y attendre, je suis sortie il y a une heure, de la lucarne de notre maison precedée par la servante. Je suis entrée dans la sienne, je me suis habillée comme vous voyez, je suis descendue, et je m'acheminois tout droit à la biroche. Ma servante me precedoit avec ma pacotille. En tournant le coin, sentant qu'une boucle de mon soulier s'étoit lachée, je m'arrete, et m'incline pour la remettre. Ma servante qui croyoit que je la suivois, allant toujours son chemin, arriva à la biroche, et y monta: je n'étois qu'à trente pas d'elle. Mais voici ce qui me rendit immobile. La servante à peine montée, je vois à la lueur

d'une lanterne la voiture entourée de 3 birres, et en même tems le 1130
voiturier descendre de cheval pour laisser qu'un autre y monte qui à
bride abattue enleva la biroche avec ma servante, et mon amant qui
certainement y étoit pour m'attendre. Que pouvois-je faire dans ce terrible
moment? Ne pouvant plus retourner chez moi, j'ai suivi un mouvement de
mon ame, que je peux appeller involontaire, et qui m'a conduite ici. Il y
voila. Vous me dites que par cette demarche je vous ai perdu, et je me
sens mourir. Cherchez un expedient: je suis prête à tout: même à me perdre,
s'il le faut, pour vous sauver.

Mais en prononçant ces dernieres paroles, elle commença à verser des
larmes que je ne saurois comparer à rien. Comprenant tout ce que sa si=
tuation avoit d'affreux, je la trouvois bien plus malheureuse que la mienne;
mais cela n'empechoit pas que je ne me visse à la veille de mon preci=
pice tout innocent que j'étois. Laissez, lui dis-je, que je vous conduise aux
pieds de votre pere: je me sens assez fort pour le convaincre qu'il doit vous sauver
de l'opprobre.

Mais à la proposition de cet expedient qui étoit l'unique, je vois la
pauvre malheureuse desolée. Elle me repond pleurant à verse qu'elle
aimoit mieux que je la misse dans la rue, et que je l'y abandonnasse.
Je devois en agir ainsi; et j'y ai pensé; mais je n'ai pas eu la force de m'y
determiner. Ce qui m'a empeché de l'avoir furent les larmes. Savez
vous, mon cher lecteur, ce que c'est que la force des larmes, qui sortent des
beaux yeux d'une jeune, et jolie figure d'une fille honnête, et malheureuse?
C'est une force irressistible. Credete a chi ne ha fatto esperimento. Je me
suis trouvé dans l'impuissance physique de la mettre à la porte. Quelles
larmes! Trois mouchoirs dans une demi-heure en furent imbibés. Je n'ai
jamais vu des pleurs pareils jamais discontinués: s'ils furent neces=
saires à la soulager de sa douleur, il n'y a jamais eu au monde une
douleur egale à la sienne.

Après tous ces pleurs, je lui ai demandé ce qu'elle pensoit de faire à
l'apparition du nouveau jour. Minuit étoit deja sonné — Je sortirai de l'
hotel, me repondit elle en sanglotant. Sous cet habit personne ne pren=
dra garde à moi; je sortirai de Rome; je marcherai jusqu'à ce que l'ha=
leine me manquera.

A ces mots elle tomba sur le parquét: j'ai cru qu'elle alloit mourir.
Elle mettoit, elle meme, un doigt à son colét pour se faciliter la respi=
ration, parcequ'elle etouffoit. Je la voyois devenue bleue. Je me
trouvois dans le plus cruel de tous les embaras.

Après avoir delacé son colet, et deboutonné ce qui la serroit tout par tout,
je l'ai rappellée à la vie à force d'eau dont je saupoudrois son visage.

La nuit étant des plus froides, et n'ayant pas de feu, je lui ai dit de se mettre au lit, et d'être sûre que je la respecterois. Elle me repondit qu'elle ne se croyoit en état que de faire pitié, et que d'ailleurs elle étoit entre mes mains, et que j'étois son maître. Ayant besoin de gagner du courage, et de procurer à son sang un libre cours, je l'ai persuadée à se deshabiller pour se mettre sous les couvertures. Étant destituée de force j'ai dû la deshabiller moi même, et la porter au lit. A cette occasion j'ai fait une nouvelle experience sur moi meme. Ce fut une decouverte. Sans nulle difficulté j'ai resisté à la vue de tous ses charmes. Elle s'endormit, et moi aussi à côté d'elle; mais tout vetu. Un quart d'heure avant jour, je l'ai reveillée, et se trouvant en force, elle n'eut pas besoin que je l'ai=dasse à s'habiller.

A la premiere lueur du jour je suis sorti, lui disant d'être tranquille jusqu'à mon retour. Je sortois avec intention d'aller chez son pere; mais j'ai changé d'avis d'abord que j'ai vu des mouches. Je suis allé au caffé de la rue Condotta me voyant suivi de loin. Après avoir pris une tasse de chocolat, j'ai mis des biscuits dans ma poche, et je suis retourné à l'hotel, me remarquant toujours suivi par le meme espion. J'ai alors connu que le bargello qui avoit manqué sa capture devoit batir sur des soupçons. Le portier me dit sans que je l'interroge, que dans la nuit on avoit voulu faire une execution, mais qu'il croyoit qu'on l'avoit manquée. Dans le meme moment un auditeur du cardinal Vicaire demanda au portier à quelle heure il auroit pu parler à l'abbé Gama. J'ai alors vu qu'il n'y avoit plus tems, et je suis remonté à ma chambre pour prendre un parti.

Après avoir obligé Barbarossa à manger deux biscuits trempés dans du vin de Canaries, je l'ai conduite au plus haut du palais dans un endroit indecent; mais où n'alloit personne. Je lui ai dit d'attendre là mes avis, puisque mon laquais alloit sûrement arriver. Il arriva quelques minutes après. Je suis alors descendu chez l'abbé Gama, ~~où je lui~~ lui ordonnant de me porter la clef de ma chambre d'abord qu'il en auroit fait tout le service.

J'ai trouvé l'abbé qui parloit à l'auditeur du cardinal vicaire. Après lui avoir parlé, il vint à moi, et il ordonna d'abord du chocolat. Pour me dire ensuite quelque chose de nouveau, il me rendit compte du message du cardinal vicaire. Il s'agissoit de prier son Eminence de faire sortir de l'hotel une personne qui devoit s'y être refugiée vers minuit. Il faut attendre, ajouta l'abbé, que le cardinal

soit visible, et il est certain que s'il y aura quelqu'un retiré dans le palais à son insu, il le fera sortir. Nous parlames alors du froid qu'il fe=soit jusqu'au moment que le domestique me porta ma clef. Voyant que j'avois au moins une heure devant moi, j'ai pensé à un expedient qui pouvoit uniquement sauver Barbaruccia de l'oprobre.

Sûr de n'etre observé de personne, je suis allé au lieu où Barbaruccia se tenoit cachée, et je lui ai fait écrire avec du crayon un billet conçu en ces termes en bon françois » Je suis, monseigneur une honete fille
» habillée en abbé. Je supplie Votre Eminence de me permettre de lui
» dire mon nom en personne. J'espere dans la grandeur de vôtre
» ame que vous sauverez mon honneur.

Vous sortirez d'ici, lui dis-je, à neuf heures precises. Vous descendrez trois escaliers, et vous entrerez dans l'appartement à main droite, et irez jusqu'à la derniere antichambre, ou vous verrez un gros gen=tilhomme assis devant une braziere. Vous lui donnerez ce petit billet, le priant de le remettre d'abord entre les mains du cardinal. Ne craignez pas qu'il le lise, car il n'en aura pas le tems. D'abord qu'il le lui aura remis, soyez sûre que dans l'instant même il vous fera entrer, et qu'il vous ecoutera sans temoins. Mettez vous à genoux, et contez lui toute votre histoire, toute dans la plus pure verité, la circonstance exceptée que vous avez passé la nuit dans ma chambre, et que vous m'avez parlé. Dites que voyant vo=tre amant enlevé vous eutes peur, vous entrates dans le palais, mon=tant au plus haut, où après avoir passé une nuit douloureuse, vous vous sentites inspirée d'ecrire le billet que vous lui avez fait passer. Je suis cer=tain, ma pauvre Babiche, que S. E. d'une façon ou de l'autre vous sauvera de l'oprobre. C'est par ce seul moyen que vous pouvez es=perer que votre amant deviendra votre epoux.

Après qu'elle m'eut assuré qu'elle executeroit à la lettre toute mon instruction, je suis descendu, je me suis fait coeffer, je me suis habillé, et après avoir entendu la messe en presence du cardinal, je suis sorti pour ne plus rentrer qu'à l'heure de diner.

A table, on ne parla que de cette aventure. Chacun la contoit selon son idée. Le seul abbé Lama ne disoit rien, et j'en fesois de même. Ce que je com=prenois étoit que le cardinal avoit pris sous sa protection la personne qu'on vouloit avoir. C'étoit tout ce que je desirois, et me paroissant de n'a=voir plus aucun sujet de crainte, je jouissois en silence de l'effet de mon manege, qui me sembloit un petit chef d'oeuvre. Après diner, j'ai demandé à l'abbé Lama ce que c'étoit que cette intrigue, et voila ce qu'il m'a repondu.

Un pere de famille, dont je ne sais pas encore le nom, fit instance au cardinal vicaire pour qu'il empeche son fils d'enlever une fille, avec

1838 avec laquelle il allait retirer de l'état l'enlèvement devait se faire à minuit dans cette place. Le vicaire après avoir obtenu le consentement de S. E., comme je vous ai conté hier, ordonna au bargello d'apporter ses gens, et de capturer les coupables le pistolet sur le fait. L'ordre fut exécuté; mais les sbires ne reconnurent pour attrapés quand on arrivait chez le bargello, et pensant désormais de retrouver les dames, ils trouvèrent au lieu de la fille une figure de femme qui ne pouvait faire venir à personne la tentation de l'enlever. Quelques minutes après, un espion arriva chez le bargello, et lui dit que dans le moment même que le Corsaire gravait de la place, un abbé s'était reconnu en courant dans le palais d'Espagne. Le bargello alla d'abord rendre compte au cardinal vicaire de l'incident qui lui avait fait manquer la fille, et lui commença apparemment beaucoup qu'il avait qu'elle put être la même abbé qui s'était sauvé dans l'hôtel. Le vicaire alors fit savoir à notre maître qu'il ne pouvait qu'une fille habillée en abbé se trouvait cachée dans son palais. Il le pria de faire mettre dehors la personne, soit fille, soit abbé, à moins qu'elle ne soit connue de S. E. pour exemple de soupçon. Le cardinal Acquaviva sut cela ce matin avant neuf heures de l'audience du vicaire que vous avez vu ce matin me parler. Il le renvoya l'assurant qu'il pouvait faire toutes les perquisitions, et qu'il pouvait mettre dehors toute personne inconnue qui pourrait se trouver chez lui.

Effectivement le cardinal donna d'abord cet ordre au maître d'hôtel, qui commença sur le champ à s'en acquitter; mais un quart d'heure après le maître d'hôtel reçut ordre de suspendre toute recherche. La raison de cette suspension ne peut être que celle-ci.

M. le maître de chambre m'a dit qu'à neuf heures précises, un abbé fort joli, que naturellement lui parut une fille déguisée, s'était présenté à lui et l'avait prié de remettre à S. E. un billet qu'il lui donna. Il le lui remit sur le champ, et S. E. après l'avoir lu, ne tarda pas un instant à lui ordonner de faire passer l'abbé, qui depuis ce moment là n'est plus sorti de l'appartement. Comme l'ordre de suspendre la perquisition fut donné immédiatement après l'introduction de l'abbé, on a lieu de croire que cet abbé soit la fille que les sbires ont manqué, et qui s'est sauvée dans l'hôtel, où elle doit s'être tenue cachée toute la nuit jusqu'au moment, où elle fut inspirée de se présenter au cardinal — Son Em: la remettra peut être encore aujourd'hui entre les mains non par des sbires, mais du vicaire — par même entre celles du pape. Vous ne saurez pour avoir une juste idée de la force de la protection de notre cardinal; et cette protection est déjà déclarée, puisque la personne est encore non seulement dans le palais, mais dans l'appartement même du maître, sous sa garde.

L'histoire était intéressante, l'attention avec laquelle je l'ai écoutée ne put donner aucun ombrage au spectateur Corse, qui certainement ne m'aurait

rien dit, s'il eut su combien j'y avois de part, et combien l'intérêt que je devois y prendre étoit grand. Je suis allé à l'opera au theatre Alibarti.

Le lendemain matin, Gama entra dans ma chambre d'un air riant, me disant que le cardinal vicaire savoit que le ravisseur étoit mon ami, et que je devois l'être aussi de la fille, puisque son pere étoit mon même maître de langue. On est sûr, me dit il, que vous saviez toute l'histoire; et il est naturel qu'on croye que la pauvre petite a passé la nuit dans votre chambre. J'admire votre prudence dans votre maintien de hyer vis à vis de moi. Vous vous tintes si bien sur vos gardes, que j'aurois gagé que vous n'en saviez rien — Je n'en savois rien non plus, lui repondis-je d'un air serieux, et tranquille, je ne le sais que dans ce moment de vous même. Je connois la fille que cependant je n'ai plus vue depuis six semaines que j'ai fini de prendre leçon; et je connois beaucoup plus le jeune docteur qui cependant ne m'a jamais communiqué son projet. Tout le monde cependant est le maître de croire ce qu'il veut. Il est naturel, dites vous, que la fille ait passé la nuit dans ma chambre. Permettez moi de rire de ceux qui prenent des conjectures pour des certitudes — C'est le vice des romains, mon cher ami; heureux ceux qui peuvent en rire; mais cette calomnie, car je la crois calomnie, peut vous faire du tort même dans l'esprit de notre maître.

Le soir, n'y ayant point d'opera, je fus à l'assemblée. Je n'ai trouvé le moindre changement ni dans le ton du cardinal, ni dans celui de personne. J'ai trouvé la marquise gracieuse envers moi même plus qu'à l'ordinaire. Ce fut le lendemain après table que Gama me dit que le cardinal avoit fait passer la fille dans un couvent où elle étoit tres bien traitée aux frais de S. E. Je suis sûr, me dit il, qu'elle n'en sortira que pour devenir femme du garçon qui a voulu l'enlever — Je vous assure, lui repondis-je que j'en serai tres content, car elle est aussi bien que lui tres honete, et digne de l'estime de tout le monde.

Un jour ou deux après le pere Georgi me dit que la nouvelle du jour à Rome étoit l'enlevement manqué de la fille de l'avocat Dalacqua; et qu'on me fesoit directeur de toute cette intrigue; ce qui lui deplaisoit tres fort. Je lui ai parlé comme j'avois parlé à Gama, et il montra de me croire; mais il me dit que Rome n'aimoit pas de savoir les choses comme elles étoient, mais comme il lui paroissoit qu'elles devoient être. On sait, me dit il, que vous alliez tous les matins chez Dalacqua; on sait que le jeune homme alloit souvent chez vous, et cela suffit. On ne veut pas savoir ce qui detruiroit la calomnie, car on l'aime dans cette sainte cité. Votre innocence n'empechera pas que cette histoire ne soit mise sur

185 votre compte dans quarante ans d'ici entre les cardinaux dans un conclave à l'occasion qu'on vous proposeroit pour être élu pape.

Tous les jours suivans, cette maudite histoire commença à m'ennuyer tout de bon, car on n'en parloit par tout, et je voyois avec évidence qu'on n'écoutoit ce que je disois, et qu'on ne faisoit semblant de me croire parce qu'on ne pouvoit pas faire autrement.

La marquise me dit d'un air fin que la demande d'Aranjuez n'avoit des obligations essentielles; mais ce qui me feroit la plus grande peine étoit que le cardinal Acquaviva même dans les derniers jours de carnaval n'avoit plus vis à vis de moi le ton libre qu'il avoit toujours eu: personne ne s'en apperceuvoit; mais je voyois cela à ne pas pouvoir en douter.

1744 Ce fut au commencement du careme, précisement lorque personne ne parloit plus de l'histoire de l'enlevement, que le cardinal me dit d'entrer avec lui dans son cabinet. Ce fut là qu'il me fit ce petit discours.

L'affaire de la Valenzuela est finie: on n'en parle même plus; mais on a decidé, pour prétendre que ce soit de la médisance que ceux qui ont profité de la malheureuse du jeune homme qui vouloit l'enlever sont vous, et moi. Je laisse qu'on dise, car, si un coquin veil n'avoit encore, je ne me reglerois pas autrement; et je ne me mêle pas de savoir ce que personne ne peut vous obliger à dire, et même ce que vous ne devez pas dire en caractere d'homme d'honneur. Si vous n'en saviez rien d'avance, vous auriez commis en chassant la fille de chez vous, en apprenant qu'elle y avoit été, une action basse et même lache, qui l'auroit rendue malheureuse pour toute la vie de ses jours, et qui vous auroit laissé tout de même suspect de complicité, et qui plus est de trahison.

Mais malgré tout cela vous pouvez vous figurer, que quoique je méprise tous les propos de cette espece, je ne peux cependant ~~m'empêcher~~ donner le fond leur être indifferent. Cela étant je me vois forcé à devoir vous prier, non seulement de me quitter, mais de quitter Rome; mais je vous fournirai un prétexte pour le quel vous sauverez votre honneur, et qui plus est la considération que peuvent vous avoir procurée les marques d'estime que je vous ai données. Je vous permets de confier à l'oreille de qui vous voudrez, et même de dire à tout le monde que vous allez faire un voyage pour une commission que je vous ai donnée.

Parlez dans quel pays vous voulez aller : j'ai des amis partout ; je vous recommanderai de façon que je ne sois sur que vous aurez de l'emploi. Je vous recommanderai de ma propre main ; il ne tiendra qu'à vous de faire que personne ne sache où vous allez. Venez demain à Villa Negroni pour me savoir dire où vous voulez que je vous recommande. Vous vous disposerez à partir dans huit jours. Croyez que je serai fâché de vous perdre. C'est un sacrifice que je fais au plus grand de tous les préjugés. Je vous prie de ne pas me laisser voir votre affliction.

Il me dit ces dernières paroles voyant mes larmes ; il me donna pas le temps de lui répondre pour ne pas en voir davantage. Malgré cela j'ai eu la force de me remettre, et de paraître gai à tous ceux qui me virent sortir du cabinet. On me trouva à table de la meilleure humeur du monde. L'abbé Grama, après m'avoir donné du caffè dans sa chambre, me fit compliment sur mon air de satisfaction. Je lui dis, me dit-il, que cela vient de la conversation que vous eutes ce matin avec S-t—C'est vrai ; mais vous ignorez l'affliction que j'ai dans le cœur, et que je dissimule — Affliction ? — Oui, j'ai peur d'ennuyer dans une amitié aussi difficile que le cardinal m'a donné ce matin. Je dois cacher le peu de confiance que j'ai en moi même pour ne pas diminuer celle que S-t L. a dans mon peu de talent — Si mon conseil peut vous être bon à quelque chose, je vous l'offre. Vous faites cependant fort bien à vous mettre tranquille et tranquille. Est ce une commission dans Rome ? — Non-Mr, c'est d'un voyage que je dois entreprendre dans huit à dix jours — Depuis quelle époque ? — Au couchant — Je n'en suis pas curieux (BIF MSS)

Je suis allé tout seul me promener à villa Borghese, où j'ai parcouru dans Lenvy dans le désespoir ; car j'avois Rome, et tout sur le grand chemin de la fortune, je me voyois précipité ne sachant où aller, et de plus de toutes mes belles espérances. En examinant ma conduite, je ne me trouvois pas coupable ; mais je voyois clairement que le pour Georgi avoit raison. J'aurois dû non seulement ne me mêler en rien dans l'affaire de Barbarucia ; mais changer de maître de langue, d'abord que j'avois découvert son intrigue. Mais à l'âge que j'avois, et ne connoissant pas encore assez les malheurs, il m'étoit impossible d'avoir une prudence qui ne pouvoit être que le fruit de la longue expérience. Je pensois où je devois aller, j'y ai pensé toute la nuit, et tout le matin sans avoir jamais pu me déterminer à un endroit plutôt qu'à un autre. Je suis allé me retirer dans ma chambre sans me coucher

de souper. L'abbé Gama vint me dire que S. E. me feroit avertir de ne m'engager à diner nulle part pour le lendemain, car il avoit à faire à moi.

Je l'ai trouvé à villa Negroni a Tomar el Sol. Il se promenoit avec son secretaire qu'il quitta quand il me vit. Étant seul avec lui, je lui ai fait toute la narration fidele de l'intrigue de Barbaruccia sans lui cacher la moindre circonstance. Après cette fidele narration, je lui ai peint la douleur que je ressentois à le quiter avec les plus vives couleurs. Je me voyois, lui disois-je, frustré de toute la fortune que je pouvois esperer dans ma vie, puisque je me sentois sûr de ne pouvoir la faire qu'à son service. J'ai passé une heure à lui parler ainsi presque toujours pleurant; mais tout ce que j'ai su lui dire fut inutile. Il m'encouragea avec bonté, et me pressant de lui dire dans quel lieu de l'Europe je voulois aller, le mot que le desespoir, et le depit fit sortir de ma bouche fut Costantinople — Costantinople? me dit-il, reculant de deux pas. — Oui Monseigneur; Constantinople, lui repetai-je en essuyant mes larmes.

Ce prelat, qui étoit rempli d'esprit; mais espagnol dans l'ame, garda pour deux ou trois minutes un profond silence; puis me regardant avec un sourire. Je vous remercie, me dit-il, de ne m'avoir pas nommé Hispaam, car vous m'auriez embarassé. Quand voulez vous partir? — Aujourd'hui en huit, comme V. E. me l'a ordonné — Irez vous vous embarquer à Naples, ou à Venise? — A Venise — Je vous donnerai un ample passeport, car vous trouverez dans la Romagne deux armées en quartiers d'hiver. Il me semble que vous pouvez dire à tout le monde que je vous envoye à Constantinople, car personne ne vous croira.

Cette ruse politique me fit presque rire. Il me donna sa main que j'ai baisé, et il alla rejoindre son secretaire qui l'attendoit dans une autre allée, me disant que je dinerois avec lui.

En retournant à l'hotel d'Espagne, et reflechissant au choix que j'avois fait de Constantinople, j'ai un moment cru, tout étonné, ou d'être devenu fou, ou de n'avoir prononcé ce mot que par la force occulte de mon Genie qui m'appelloit là pour agir à seconde de ma destinée. Ce qui me surprenoit étoit que le cardinal y avoit d'abord consenti. Il me sembloit que son orgueil lui avoit empeché de me conseiller d'aller ailleurs. Il eut peur que je pusse penser qu'il s'étoit vanté en vain d'avoir des amis par tout. A qui me recomanderoit-il? Que ferai-je à Costantinople? Je n'en savois rien; mais je devois y aller.

S. E. dina seule à table, avec moi affectant d'avoir pour moi la plus grande bonté, et moi la plus grande satisfaction, car mon amour propre plus fort que mon chagrin ne me permettoit pas de donner aux observateurs le moindre motif de me croire disgracié. La principale cause de ma douleur étoit celle de devoir quitter la marquise G., dont j'étois amoureux, et de laquelle je n'avois obtenu rien d'essentiel

Le surlendemain S. E. me donna un passeport pour Venise, et une lettre cachetée adressée à Osman Bonneval Bacha de Caramanie à Cotentinople. Je pouvois n'en rien dire à personne; mais le cardinal ne me l'ayant pas défendu, j'ai montré l'adresse de la lettre à toutes mes connoissances: l'abbé Grama me disoit en riant qu'il auroit que je n'allois pas à Cotentinople: le chevalier de Lezze ambassadeur de Venise me donna une lettre adressée à un Turc nommé, et ad: mable qui avoit été son ami intime dans sa jeunesse. D. Gaspar me pria de lui écrire, et le pere Georgi aussi. Quand j'ai pris congé de D. Cecilia, elle me lut une partie d'une lettre de sa fille qui lui donnoit l'heureuse nouvelle qu'elle étoit grosse. J'ai fait aussi une visite à D. Angelica que D. Lucrece avoit épousée sans m'inviter à la noce

Lorsque je fus prendre la benediction du S. Pere je ne fus pas surpris de l'entendre me parler des connoissances qu'il avoit à Cotentinople. Il avoit connu particulierement M. de Bonneval. Il m'ordonna de lui faire ses compliments, et de lui dire qu'il étoit faché de ne pas pouvoir lui envoyer sa benediction. En m'en donnant une tres edifiante, il me fit present d'un chapelet d'Agathe lié en or legerement qui pouvoit valoir douze cequins.

Lorsque j'ai pris congé du cardinal Acquaviva, il me donna une bourse dans laquelle j'ai trouvé cent sequins d'or appellés doblons de ocho. C'étoit la valeur de trois cent cequins, et j'en avois trois cent. J'en ai gardé deux cent, et j'ai pris une lettre de change de seize cent ecus romains sur un ragusien qui avoit maison à Ancone et s'appelloit Giovanni Buchetti. J'ai pris place dans une berline avec une dame qui conduisoit sa fille à Loretto en conséquence d'un vœux qu'elle avoit fait dans le fort d'une maladie, qui sans ce vœux l'auroit peut etre conduite au tombeau. Cette fille étoit laide. Je me suis ennuyé pendant tout le voyage.

159

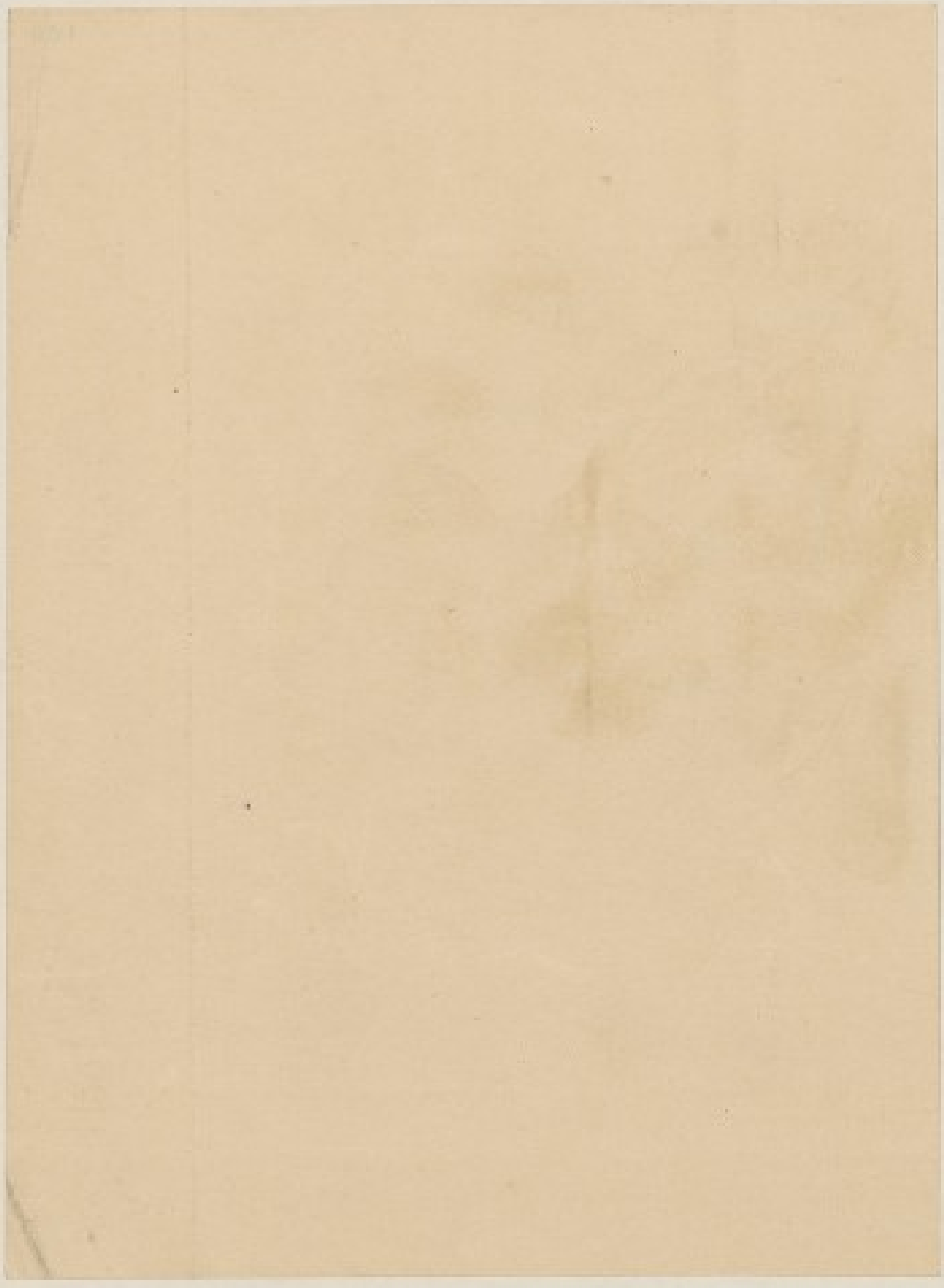
a17

Anbei Vol II Casa-
nova im Original mit
Dank zurück.

By

10 JAN. 1912

BnF MSS



1744

Bd II

Chap. I

(Tome second) biffé !

Chap. XI Original

31F
455

~~Tome second~~

12.

Chapitre XI

Mon court, et trop vif sejour à Ancone. Cecile. Marine Bellino, L'esclave grecque du lazaret. Bellino se decouvre.

Je suis arrivé à Ancone le 25 de Fevrier de l'an 1744 au commencement de la nuit à la meilleure auberge de la ville. Content de ma chambre, je dis à l'hote que je voulois manger gras. Il me répond qu'en quarême les chretiens mangent maigre. Je lui dis que le pape m'a donnée la permission de manger gras; il me dit de la lui montrer; je lui repons qu'il me l'a donnée de bouche, il ne veut pas me croire; je l'appelle sot; il m'intime d'aller me loger ailleurs; et cette derniere raison de l'hôte, à laquelle je ne m'attendois pas, m'étonne. Je jure, je peste; et voila un grave personnage qui sort d'une chambre me disant que j'avois tort de vouloir manger gras, tandis que dans Ancone le maigre étoit meilleur: que j'avois tort de vouloir obliger l'hôte à croire sur ma parole que j'en avois la permission: que j'avois tort, si je l'avois, de l'avoir demandée à mon age: que j'avois tort de ne l'avoir pas prise par écrit: que j'avois tort d'avoir donné à l'hôte le surnom de sot, puisqu'il étoit le maitre de ne pas vouloir me loger; et qu'enfin j'avois tort de faire tant de bruit.

Cet homme qui, non appellé, vint se mêler de mes affaires, et qui n'étoit sorti de sa chambre que pour me donner tous les torts imaginables, m'auroit fait quasi rire. Je signe, monsieur, lui dis-je, à tous les torts que vous me donnez; mais il pleut, j'ai grand appetit, et je n'ai pas envie de sortir à cette heure pour aller me chercher une autre gite. Or je vous demande si au defaut de l'hôte vous voulez bien me donner à souper.

— Non, car étant catholique je jeune; mais je vais calmer l'hote, qui, quoiqu'en maigre, vous donnera un bon souper.

En disant cela il descend, et comparant à sa froide sagesse, ma petulante vivacité, je le reconnois pour digne de me donner des leçons. Il remonte, il entre chez moi, et il me dit que tout étoit accomodé, que j'allois avoir un bon souper, et qu'il y assisteroit. Je lui repons qu'il me fera honneur, et pour l'obliger à me dire son nom, je lui dis le mien en me qualifiant de secretaire du cardinal Acquaviva.

Je m'appelle, me dit il, Sancio Pico, je suis Castillan, et proveditеur de l'armée de S. M. C., dont le comte de Gages a le comandement sous les ordres du Generalissime duc de Modene.

Ayant admiré l'appetit avec le quel j'ai mangé tout ce qu'on m'a servi, il me demanda si j'avois dîné; et il me parut content quand je lui ai repondu que non — Votre confesseur, me dit il, vous fera-t-il du mal? — J'ai lieu d'espérer qu'au contraire il me fera du bien — Vous avez donc trompé le pape. Venez avec moi dans la chambre ici près. Vous aurez le plaisir d'entendre une bonne musique. La premiere actrice y loge.

La nuit d'actrice m'interesse; et je le suis. Je vois assis à une table une femme en age qui soupoit avec deux jeunes filles, et deux jolis garçons. Je cherche en vain l'actrice. D. Sancio me la presente dans un de ces garçons, joli à ravir, qui ne pouvoit avoir que seize à dix sept ans. Je pense d'abord que c'étoit le castrato qui avoit joué le role de premiere actrice sur le theatre d'Ancone sujet aux mêmes loix qu'à Rome. La mere me presente son autre fils joli aussi, mais non pas castrato, qui l'appelloit Femme — et qui avoit representé la premiere danseuse, et ses deux filles, dont l'aînée, qui s'appelloit Cecile gouvernoit la musique, et avoit douze ans, l'autre qui étoit Danseuse en avoit onze, et elle s'appelloit Marine; toutes les deux jolies. Cette famille étoit de Bologne, et se soutenoit par ses talens. La complaisance, et la gayeté suppleoient à la pauvreté. première actrice, à l'intrada

En se levant de table, Bellino, c'étoit le nom du castrato, se mettant au clavecin, s'accompagna un air avec une voix d'ange, et de graces enchanteresses. L'espagnol, qui écoutoit debout les yeux fermés, me semblait en extase. Moi, bien loin de tenir les yeux fermés, j'admirois ceux de Bellino, qui noirs comme des escarboucles jettoient un feu qui me brûloit l'ame. Cet être avoit plusieurs traits de D. Lucrezia, et des manieres de la marquise G. Son visage me paroissoit femenin. Son habit d'homme n'empechoit pas qu'on ne vît le relief de sa gorge, ce qui fit que, malgré l'annonce, je me mis dans la tête que ce devoit être une fille. Dans cette certitude, je n'ai point du tout regretté ceux dont il m'a privé.

Après avoir passé deux heures agréablement, D. Sancio, m'accompagna gracieusement à ma chambre, me dit qu'il partoit de grand matin pour Sinigaille avec l'abbé de Vilmarcati, et qu'il retourneroit le jour suivant à souper. Je lui souhaitai un bon voyage, je lui ai dit que je le rencontrerois en chemin, puisque dans le même jour je voulois aller souper à Sinigaille. Je ne m'arrêtai à Ancone qu'un jour pour presenter au banquier ma lettre de change et en prendre une pour Bologne.

Je me suis couché tout plein de l'impression que Bellino m'avoit faite, faché de partir sans lui avoir donné des marques de la justice que je lui rendois, n'étant pas la dupe de son déguisement. Mais le matin, à peine ai-je ouvert ma porte, je le vois devant moi m'offrant son frere pour

me servir à la place de laquais de louage. J'y consens, il
vient d'abord, et je l'envoye chercher du caffé pour toute la
famille. Je fais asseoir Bellino sur le lit avec l'idée de le traiter
en fille; mais voila ses deux soeurs qui courent à moi, et interrom=
pent ainsi mon projet. Je ne pouvois qu'être tres content de l'at=
trayant tableau que j'avois devant mes yeux: gayeté, beauté
sans fard, de trois differentes especes, douce familiarité, esprit du the=
atre, jolis badinages, petites grimaces de Bologne que je ne con=
noissois pas, et qui me plaisoient à l'excès. Les deux petites filles
étoient des vrais boutons de rose vivans, et tres dignes d'être pre=
ferées à Bellino, si je ne m'étois mis dans la tête que Bellino
étoit une fille comme elles. Malgré leur grande jeunesse on vo=
yoit la marque de leur puberté precoce sur leurs blanches poi=
trines.

Le caffé vint, porté par Petrone, qui le servit, et en porta à sa
mere qui ne sortoit jamais de sa chambre. Ce Petrone étoit un
vrai Giton, il l'étoit de profession. Cela n'est pas rare dans la bizarre
Italie, où l'intollerance dans cette matiere n'est ni deraisonnée
comme en Angleterre, ni farouche comme en Espagne. Je lui ai
donné un cequin pour qu'il paye le caffé, et je lui ai fait present
des dixhuit pauls de reste, qu'il reçut me donnant une marque
de sa reconnoissance faite pour me faire connoitre son gout. Ce
fut un baiser à bouche entrouverte qu'il m'appliqua sur les ~~les~~
levres me croyant amateur de la belle chose. Je l'ai facilement
desabusé, mais je ne l'ai pas vu humilié. Quand je lui ai dit d'ordon=
ner à diner pour six, il me repondit qu'il n'ordonneroit que pour
quatre, car il devoit tenir compagnie à sa chere mere, qui man=
geoit restant au lit.

BnF MSS

Deux minutes après, l'hote monta pour me dire que les personnes

que j'allois faire dîner avec moi mangeoient pour le moins comme deux, et qu'ainsi il ne me seroit qu'à six paols par tête. Il y ai consenti. Me croyant en devoir de donner le bon jour à la complaisante mere, j'entre dans sa chambre, et je lui fais compliment sur sa charmante famille. Elle me remercie des dix-huit paols que j'avois donnés à son bien aimé fils, et elle me confie son état de détresse. L'entrepreneur Rocco Argenti, me dit elle, est un barbare qui ne m'a donné que 30 sous romains pour tout le carnaval. Nous les avons mangés, et nous ne pouvons retourner à Bologne qu'à pied, et demandant l'aumône. Je lui ai donné un doblon de cho, qui la fit pleurer de joye. Je lui en promets un autre pour prix d'une confidence. Comarez, lui dis-je, que Bellino est une fille — Soyez sûr que non; mais il en a l'air. C'est si vrai qu'il a dû se laisser visiter — Par qui? — Par le très reverend confesseur de Monseigneur l'evêque. Vous pouvez aller lui demander, si c'est vrai — Je n'en croirai rien qu'après l'avoir vû: le voi même — Faites cela; mais en conscience je ne veux pas m'en mêler, car, Dieu me pardonne, j'ignore vos intentions.

Je vais dans ma chambre, j'envoye Pétrone m'acheter une bouteille de vin de Chipre, il me donne sept cequins du reste d'un doblon que je lui avois donné, et je le partage entre Bellino, Cecile, et Marine, puis je prie ces deux dernieres de me laisser seul avec leur frere.

Mon cher Bellino, lui dis-je, je suis sûr que vous n'êtes pas de mon sexe — Je suis de votre sexe, mais castrat; et on m'a visité — Faites que je vous visite aussi, et voilà un doblon — Non, car il est evident que vous m'aimez, et la religion me le défend — Vous n'aurez pas eu ce scrupule avec le confesseur de l'evêque — Il étoit vieux, et ce ne fut qu'un coup d'œil qu'il jeta à la hâte sur ma malheureuse conformation.

J'allonge la main, et il me la repousse, et il se leve. Cette obstination me donne de l'humeur, car j'avois déjà dépensé quinze à seize cequins pour satisfaire à ma curiosité. Je me mets à table en boudant, mais

l'appétit de trois jolies créatures me rend toute ma bonne humeur, et je me détermine à me refaire sur les cadettes de l'argent que j'avois déjà.

Assis tous les trois devant le feu mangeant des marrons, je commence à distribuer des baisers; et Bellino à son tour ne manque pas de complaisance. Je touche et je baise les naissantes gorges de Cecile, et de Marine, et Bellino, faisant un mouvement, ne s'oppose pas à ma main qui entre dans son jabot, et empoigne un sein qui ne me laisse plus douter de rien. A ce sein, lui dis-je, vous êtes une fille, et vous ne pouvez pas le nier — C'est le défaut de tous nous autres — Je le vois; mais je nie y connois assez pour en distinguer l'espece. Ce sein d'albâtre, mon cher Bellino est le diamant d'une fille de dix-sept ans.

Etant tout en feu, et voyant qu'il ne portoit aucun obstacle à ma main qui jouissoit de sa possession, je veux y approcher mes lèvres bénites, et décolorées par l'excès de mon ardeur; mais l'importun, comme s'il avoit prévu que dans ce moment là du plaisir infini que j'y prenois, je leve, et me plante là. Je me trouve ardent de colere, et dans l'impuissance de la manifester, car j'avois dû commencer par moi. Dans la nécessité de me calmer, j'ai prié Cecile, qui étoit ma sœur, de me chanter quelques airs napolitains; puis je suis sorti pour aller chez le négocian Buchetti, qui me donna une lettre à une sur Bologne en échange de celle que je lui ai présentée. De retour à l'auberge, je suis allé me coucher après avoir mangé en compagnie de ces filles un plat de macaroni. J'ai dit à Petrone de me faire trouver à la pointe du jour une chaise de poste, parceque je voulois partir.

Dans le moment que j'allois fermer ma porte, je vois Cecile, qui me dit qu'elle venoit me dire de la part de Bellino que je lui ferois plaisir le conduisant avec moi jusqu'à Rimini, où il étoit engagé à chanter dans l'opera qu'on devoit donner après Pâques — Va lui dire, mon petit ange, que je suis prêt à lui faire ce plaisir s'il veut d'abord me faire l'autre à la preuve, de me faire voir s'il est fille, ou garçon. Elle va, et elle revient pour me dire qu'il étoit déjà au lit; mais que si je

voulois differer mon depart d'un seul jour, il promettoit de satisfaire à ma curiosité — Dis moi la verité; et je te donne six sequins — Je ne peux pas les gagner, car ne l'ayant jamais vu tout nu je ne peux jurer de rien; mais surement il est garçon, car sans cela il n'auroit pas pu chanter dans cette ville — Fort bien. Je ne partirai qu'après demain, si tu veux passer la nuit avec moi — Vous m'aimez donc? — Beaucoup; mais dispose toi à être bonne — Très bonne, car je vous aime aussi. Je vais avertir ma mere — Tu as certainement eu un amant — Jamais.

Elle revint toute gaye, me disant que sa mere me croyoit honête homme. Elle ferma ma porte, et elle tomba entre mes bras toute amoureuse. J'ai trouvé qu'elle pouvoit être neuve; mais n'en étant pas amoureux je ne l'ai pas chicannée. L'Amour est la divine sauce qui rend cette pitance délicieuse. Cecile étoit charmante; mais je n'avois pas eu le temps de la desirer; ainsi je n'ai pas pu lui dire <u>tu as fait mon bonheur</u>: ce fut elle qui me le dit; mais je n'en fus pas beaucoup flatté. J'ai cependant voulu le croire, elle fut douce, je fus doux, je me suis endormi entre ses bras, et à mon reveil, après lui avoir donné le bon jour de l'amour, je lui ai fait present de trois doblons qu'elle dut aimer mieux que des serments d'une constance éternelle. Serments absurdes que l'homme n'est pas en état de faire à la plus belle de toutes les femmes. Cecile est allée porter son tresor à sa mere qui pleurant de joye confirma sa foi à la divine providence.

J'ai fait monter l'hôte pour lui ordonner un souper sans épargne pour cinq personnes. J'étois sûr que le noble D. Sancio, qui devoit arriver vers le soir ne me refuseroit pas l'honneur de souper avec moi. Je n'ai pas voulu diner; mais la famille bolognaise n'eût pas besoin de ce regime pour s'assurer de son appetit à souper. Ayant fait appeller Bellino pour le sommer de sa parole, il me dit en riant que la journée n'étoit pas finie, et qu'il étoit sûr de m'accompagner à Rimini. Je lui ai demandé s'il vouloit venir se promener avec moi, et il est allé s'habiller. Mais voila Marine, qui d'un air mortifié vient me dire qu'elle ne savoit pas d'avoir merité la marque de mepris que j'allois lui donner. Cecile a passé la nuit avec vous, vous partez demain avec Bellino, je suis la seule

malheureuse — Veux tu de l'argent? — Non. Je vous aime. — Tu es trop enfant — L'age n'y fait rien. Je suis plus formée que ma soeur — Et il se peut aussi que tu ayes eu un amant — Pour ça non — Fort bien. Nous verrons cette nuit — ~~[illegible]~~. Je vais donc dire à Maman de preparer des draps pour demain, car la servante de l'auberge devineroit la verité.

Ces farces m'amusoient au supreme degré. Étant au port avec Bellino, j'ai acheté un petit baril d'huitres de l'arsenal de Venise pour bien traiter D. Sancio, et après l'avoir envoyé à l'hotellerie, j'ai conduit Bellino avec moi en rade, et je suis allé au bord d'un vaisseau de ligne venitien qui venoit de finir sa quarantaine. N'y ayant trouvé personne de ma connoissance, je suis allé au bord d'un vaisseau turc qui étoit à la voile pour Alexandrie. À peine entré, la premiere personne qui se presente à mes yeux est la belle grecque, que j'avois laissée il y avoit sept mois au lazaret d'Ancone. Elle étoit à coté du vieux capitaine. Je fais semblant de ne pas la voir, et je lui demande s'il avoit des belles marchandises à vendre. Il nous mene dans sa chambre, où il ouvre ses armoires. Je voyois dans les yeux de la grecque la joye qu'elle ressentoit me revoyant. Tout ce que le turc me fit voir ne me convenant pas, je lui ai dit que j'achetterois volontiers quelque chose de joli, et qui pourroit plaire à sa belle moitié. Il rit, elle lui parle turc, et il s'en va. Elle court à mon cou, et me serrant contre son sein elle me dit voila le moment de la Fortune. N'ayant pas moins de courage qu'elle, je m'assieds, je me l'adapte, et en moins d'une minute je lui fais ce que son maitre en cinq ans ne lui avoit jamais fait. J'ai cueilli le fruit, et je le mangeois; mais pour l'avaler j'avois encore besoin d'une minute. La malheureuse grecque, entendant son maitre qui revenoit, sortit de mes bras, me tournant le dos, me donnant ainsi le tems de me rajuster sans qu'il put voir mon desordre qui auroit pu me couter la vie, ou tout l'argent

que j'avois pour accomoder tout à l'amiable. Dans cette situation tres serieuse, ce qui me fit rire fut l'étonnement de Bellino immobile, et tremblant de peur.

Les colifichets que la belle esclave choisit ne me couterent que vingt ou trente cequins. Spolaitis me dit elle dans la langue de son pays; mais elle se sauva, se couvrant le visage quand son maitre lui dit qu'elle devoit m'embraser. Je suis parti plus triste que gai plaignant cette charmante créature que, malgré son courage, le ciel s'étoit obstiné à ne favoriser qu'à demi. Bellino dans la felouque, revenu de sa peur, me dit que je lui avois fait voir un phenomene, dont la realité n'étoit pas vraisemblable, mais qui lui donnoit une étrange idée de mon caractere; pour celui de la grecque il n'y comprenoit rien, à moins que je ne lui dise que telles étoient toutes les femmes de son pays. Bellino me dit qu'elles devoient être malheureuses. Vous croyez donc, lui dis-je, que les coquettes soyent heureuses? — Je ne veux ni l'un ni l'autre. Je veux qu'une femme cede de bonne foi à l'amour, et qu'elle se rende après avoir combattu avec elle même; et je ne veux pas qu'en grace d'une premiere sensation que lui cause un objet qui lui plait, elle s'y abandonne comme une chienne qui n'écoute que son instinct. Convenez que cette grecque vous a donné une marque certaine que vous lui avez plu; mais en même tems un parfait indice de sa brutalité, et d'une effronterie qui l'exposoit à la honte d'être rejettée, car elle ne pouvoit pas savoir de vous avoir plu autant que vous lui plutes. Elle est fort jolie, et tout est allé bien; mais tout cela m'a fait trembler.

J'aurois pu appaiser Bellino, et mettre un frein à son juste raisonnement lui contant toute l'histoire; mais je n'y aurois pas trouvé mon compte. Si c'étoit une fille, mon interest vouloit qu'il fut convaincu que l'importance que j'attachois à la grande affaire étoit petite, et qu'elle ne valoit pas la peine d'employer des ruses pour en empecher les suites dans la plus grande tranquillité.

Nous retournames à l'auberge, et sur la brune nous vimes entrer dans la cour D. Sancio dans sa voiture. Lui allant au devant je lui ai demandé excuse si j'avois compté sur l'honneur qu'il me feroit de souper avec Bellino, et moi. Relevant avec dignité, et politesse le plaisir que j'avois eu l'attention de lui faire, il accepta.

Les mets choisis, et bien apprêtés, les bons vins d'Espagne, les belles huitres, et plus que tout cela la gayeté, et les voix de Bellino, et de Cecile, qui nous donnerent des duos, et des Siguedilles firent gouter à l'Espagnol cinq heures de Paradis. Nous quitant à minuit, il me dit qu'il ne pouvoit se declarer entierement content qu'allant se coucher sûr que je soupperois le lendemain dans sa chambre dans la même compagnie. Il s'agissoit de differer mon depart encore d'un jour. Je l'ai étonné acceptant.

J'ai alors pressé Bellino ne me tenir sa parole, mais me repondant que Marine avoit à me parler, et que nous aurions le tems de nous trouver ensemble le lendemain, il me laissa. Je suis resté seul avec Marine qui toute joyeuse ferma ma porte. Cette fille plus formée que Cecile, quoique plus jeune, se sentoit engagée à me convaincre qu'elle meritoit d'être preferée à sa soeur. Je l'ai facilement cru n'examinant que le feu de ses yeux. Craignant de se voir negligée par un homme que dans la nuit precedente pouvoit avoir été epuisé, elle me deploya toutes les idées amoureuses de son ame; elle me parla en detail de tout ce qu'elle savoit faire, elle me fit parade de toutes ses doctrines, et elle me circonstantia toutes les occasions qu'elle avoit eues de se rendre grande maitresse dans les mysteres de l'amour, de l'idée qu'elle avoit de ses plaisirs, et des moyens qu'elle avoit employés

pour en gouter des echantillons. J'ai vu enfin qu'elle craignoit, que ne la trouvant pas pucelle, je ne lui en fisse des reproches. Son inquiétude me plut, et je me suis diverti l'assurant que le pucellage des filles ne me sembloit qu'une imagination puerile, puisque la plus grande partie n'en ~~recevoit~~ avoit reçu de la nature pas seulement les marques. J'ai mis en ridicule ceux qui souvent avoient tort de leur en faire une querelle.

J'ai vu que ma science lui plut, et qu'elle vint entre mes bras remplie de confiance. Elle se montra effectivement superieure en tout à sa soeur, et elle triompha quand je le lui ai dit; mais quand elle pretendit de me combler m'assurant qu'elle passeroit avec moi toute la nuit sans dormir, je l'ai deconseillée lui demontrant que nous y perdrions puisqu'accordant à la nature le doux repit du sommeil, elle se declare reconnoissante au reveil dans l'augmentation de la force de son feu.

Après avoir donc assez joui, et bien dormi, nous renouvellames la fête le matin; et Marine partit toute contente quand elle vit les trois doblons que dans la joye de son ame elle porta à sa mere, qui étoit insatiable de contracter des obligations toujours plus grandes avec la divine providence.

Je suis sorti pour aller prendre de l'argent de Buchetti, ne pouvant pas deviner ce qui pourroit m'arriver en voyage jusqu'à Bologne. J'avois joui; mais j'avois trop depensé. Il me restoit encore Bellino, qui étant fille ne devoit pas me trouver moins genereux que ses soeurs. Cela devoit infailliblement être tiré au clair dans la journée; et il me sembloit de devoir en être certain

Ceux qui disent que la vie n'est qu'un assemblage de malheurs veulent dire que la vie même est un malheur. Si elle est un malheur, la mort donc est un bonheur. Ces gens là n'ecrivirent pas ayant une bonne santé, la bourse pleine d'or, et le contentement dans l'ame ~~ayant eu~~ venant d'avoir entre leurs bras des Ceciles, et des

Marine, et étant sûrs d'en avoir d'autres dans la suite. C'est une race de pessimistes (pardon ma chere langue françoise) qui ne peut avoir existé qu'entre des philosophes gueux, et des theologiens fripons, ou atrabilaires. Si le plaisir existe, et si on ne peut en jouir qu'en vie, la vie est donc un bonheur. Il y a d'ailleurs des malheurs; je dois le savoir. Mais l'existence même de ces malheurs prouve que la masse du bien est plus forte. Je me plais infiniment quand je me trouve dans une chambre obscure, et que je vois la lumiere à travers d'une fenetre vis à vis d'un immense horizon.

A l'heure de souper, je suis entré chez D. Sancio que j'ai trouvé seul et tres proprement logé. Sa table étoit couverte en vaisselle d'argent, et ses domestiques étoient en livrée. Bellino par caprice, ou par artifice entre habillé en fille, suivi de ses deux soeurs fort jolies; mais effacées par lui, qui dans ce moment là m'a rendu si sûr de son sexe que j'aurois gagé ma vie contre un paul. Il n'étoit pas possible de se figurer une plus jolie fille. Êtes vous persuadé, dis-je à D. Sancio, que Bellino ne soit pas une fille? — Fille, ou garçon, qu'importe? Je le crois un fort joli castrato; et j'en ai vu d'autres aussi beaux que lui. — Mais en êtes vous sûr? — Velgame Dios! Je ne me soucie pas de m'en rendre sûr.

J'ai alors respecté dans l'espagnol la sagesse qui me manquoit ne repliquant pas le mot; mais à table je n'ai jamais pu detacher mes yeux de cet être que ma nature vicieuse me forçoit à aimer, et à croire du sexe, dont j'avois besoin qu'il fût.

Le souper de D. Sancio fut exquis, et comme de raison superieur au mien, car sans cela il se seroit cru deshonoré. Il nous donna des truffles blanches, des coquillages de plusieurs especes, les meilleurs poissons de l'adriatique, du champagne non

250 mousseux, Peralta, Xeres, et Pedro Ximenes. Après souper, Bel:
lino chanta à nous faire perdre le peu de raison que les excellens
vins nous avoient laissé. Ses gestes, les mouvemens de ses yeux, sa
marche, son port, son air, sa physionomie, sa voix, et sur tout mon
instinct, qui selon mon calcul ne pouvoit pas me faire sentir sa force
pour un castrat, tout, tout me confirmoit dans mon idée. Je devois
cependant m'en rendre certain par le temoignage de mes yeux.
Après avoir bien remenié le noble castillan, nous lui souhaitames
un parfait someil, et nous entrames dans ma chambre, où Bel:
lino devoit me tenir sa parole, ou meriter mon mepris, et se
disposer à me voir partir seul au point du jour.
Je le prens par la main, je le fais asseoir pres de moi devant le
feu, et je prie les deux petites de nous laisser seuls. Elles s'en vont
dans l'instant. L'affaire, lui dis-je, ne sera pas longue si vous etes de
mon sexe, et si vous êtes de l'autre il ne tiendra qu'à vous de passer la
nuit avec moi. Je vous donnerai demain matin cent cequins, et
nous partirons ensemble — Vous partirez seul, et vous aurez la
generosité de pardonner à ma faiblesse, si je ne peux pas vous
tenir ma parole. Je suis castrat, et je ne peux ~~pas~~ me determiner
ni à vous laisser voir ma honte, ni à m'exposer aux horribles
consequences que cet eclaircissement peut avoir — Il n'en aura pas
puisque d'abord que j'aurai vu, ou touché, je vous prierai moi mê:
me d'aller vous coucher dans vôtre chambre; et nous partirons
demain fort tranquilles, et il n'y aura plus question de cela entre
nous — Non; c'est decidé: je ne peux pas satisfaire vôtre curiosité.
A ces mots, je me sens poussé à bout, mais je me domine, et je tente
avec douceur d'aller avec ma main là où j'aurois trouvé ma raison,
ou mon tort; mais il se sert de la sienne pour rendre impossible à la
mienne la perquisition desirée — Otez donc cette main, mon cher
Bellino — Non, et absolument non, car vous voila dans un état

qui m'epouvante. Je le savois, et je ne consentirai jamais à de telles horreurs. Je vais vous envoyer mes soeurs.

Je le retiens, je fais semblant de devenir calme; mais tout d'un coup croyant le surprendre j'allonge mon bras au bas de son dos, et ma main rapide alloit s'eclaircir par ce chemin là s'il n'eut paré le coup se levant, et opposant à main qui ne vouloit pas lacher prise la sienne, la même avec la quelle il couvroit ce qu'il appelloit sa honte. Ce fut dans ce moment que je l'ai vu homme, et que j'ai cru de le voir malgré lui. Etonné, faché, mortifié, degouté je l'ai laissé partir. J'ai vu Bellino vrai homme; mais homme meprisable tant par sa degradation que par l'honteuse tranquillité dans la quelle je l'ai vu dans un moment où je ne devois pas voir avec evidence la marque de son insensibilité.

Un moment après, j'ai vu ses soeurs que j'ai priées de s'en aller, parceque j'avois besoin de dormir. Je leur ai dit d'avertir Bellino qu'il partira avec moi, et qu'il ne me trouvera plus curieux de rien. J'ai fermé ma porte, et je me suis couché; mais fort mecontent, car malgré que ce que j'avois vu dût m'avoir desabusé, je sentois que je ne l'étois pas. Mais que voulois-je d'avantage? Helas! J'y pensois, et je n'y concevois rien.

Le matin, après avoir mangé une bonne soupe, je suis parti avec lui, et avec le coeur dechiré par les pleurs de ses soeurs, et de la mere qui machant des patenôtres, le chapelet à la main, ne fesoit que repeter le refrein Dio provederà.

La foi dans la Providence eternelle de la plus grande partie de ceux qui vivent de métiers défendus par les lois, ou par la religion n'est ni absurde, ni fictice, ni derivante d'hypocrisie; elle est vraye, réelle, et, telle qu'elle est, elle est pieuse, car sa source est excellente.

Quelquefois soyent ses voyes, celle qui agit est toujours la Providence, et ceux qui l'adorent indépendamment de tout ne peuvent être que de bons et justes quoique coupables de transgression —— Pulcra Laverna

Da mihi fallere; da justo, sanctoque videri;
Noctem peccatis, et fundite obyce nubem.

C'est ainsi que parloient Catin à Leur Déesse les voleurs romains du tems d'Horace, qui me dit un jésuite, n'auroit pas eu la langue, s'il avoit dit justo sanctoque. Il y avoit des ignorans entre les fripons aussi. Les voleurs se moquent de la grammaire.

Me voilà donc en voyage avec Bellino, qui, croyant de m'avoir dupé, pouvoit avoir raison d'espérer que je ne serois plus curieux de lui. Mais dès le pas fendu un grand d'heure à voir qu'il se trompoit. Je ne pouvois fixer mes yeux dans les siens sans brûler d'amour. Si l'on dit que ses yeux étoient d'une femme, et non pas d'un homme, j'avois besoin de me convaincre par le tact que ce que j'avois vu à son visage ne n'étoit pas un clystoris monstrueux. Il peut l'être, lui dis-je, et je veux que je n'aurai aucune peine à vous pardonner ce défaut, qui d'ailleurs n'est pas ridicule; mais si ce n'est pas un clystoris, j'ai besoin de m'en convaincre, ce qui est très facile. Je ne me servis plus de vous; je ne demande qu'à y toucher, et soyez sûr, que d'abord que je me trouverai satisfait, je deviendrai doux comme un pigeon, car après que je vous aurai vue femme, il me sera impossible de continuer à vous aimer. C'est connu pour homme il me sera impossible de continuer à vous aimer. C'est une abomination pour la quelle, Dieu soit loué, je ne me sens aucun goût. Votre magnétisme, et qui plus est votre gorge que vous avez abandonnée à mes yeux, et à mes mains, prétendant de me convaincre par là de mon sort, m'ont donné au contraire une impression invincible qui me force à pouvoir vous avoir fille. Le caractère de votre écriture, vos pensées, vos ruses à vous avoir fille. Le caractère de votre écriture, vos pensées, vos gaieté, vos cuillers, vos fourches, vos fesses sont la copie parfaite de celles de mes amis que j'ai vu cent fois. Si après tout cela il est vrai que vous n'êtes qu'un simple castrat, permettez que je croye que vous, touché de ma tendresse pour vous, avez fait le cruel projet de me faire devenir passionnément à une fille, avez fait le cruel projet de me faire devenir fou me refusant la conviction, qui seule pouvoit m'assurer pour me faire devenir fou me refusant la conviction, qui seule

peut me mettre à la raison. Excellent physicien, vous A.S.B.
avez appris dans la plus maudite de toutes les écoles que le vrai moyen
de rendre impossible à un jeune homme la guérison d'une passion amoureuse,
à laquelle il s'est livré, est celui de l'irriter; mais, mon cher Bellino, con:
venez que vous ne sauriez exercer cette tyrannie que haïssant la personne sur
laquelle elle doit faire cet effet; et la chose étant ainsi, je devrois employer la
raison qui me reste à vous haïr également ou que vous soyez fille, ou que vous
soyez garçon. Vous devez sentir aussi que par votre obstination à me
refuser l'éclaircissement que je vous demande, vous me forcez à vous me:
priser en qualité de castrat. L'importance que vous attachez à la chose
est puérile, et méchante. Avec un ame humaine vous ne pouvez pas vous
obstiner à un refus, qui en conséquence de mon raisonnement me met dans
la dure nécessité de douter. Dans cet état de mon esprit, vous devez
à la fin des fins sentir que je dois me déterminer à me servir de la force,
car si vous êtes mon ennemi, je dois vous traiter comme tel sans plus
rien ménager.

A la fin de ce discours trop féroce, qu'il écouta sans jamais m'interrompre,
il ne me répondit que ces vingt mots. Songez que vous n'êtes pas mon
maître, que je suis entre vos mains sous la foi d'une promesse que vous m'
avez envoyée par Cécile, et que vous deviendriez coupable d'un assassinat
me fesant violence. Dites au postillon d'arrêter: je descendrai, et je ne
m'en plaindrai à personne.

Après cette courte réponse, il fondit en larmes qui mirent ma pauvre
ame dans un véritable état de désolation. J'ai presque cru d'avoir tort:
je dis presque, car si j'en avois été sûr je lui aurois demandé pardon. Je n'
ai pas voulu m'ériger en juge de ma propre cause. Je me suis concen:
tré dans le plus morne silence, ayant la constance de ne plus prononcer
un seul mot qu'à la moitié de la troisième poste qui finissoit à Sini:
gaille, où je voulois souper, et coucher. Avant d'y arriver il falloit ve:
nir à une définition. Il me sembloit de pouvoir espérer de le mettre
encore à la raison.

Nous aurions pu, lui dis-je, nous séparer à Rimini bons amis, et cela serait arrivé, si vous auriez conçu pour moi quelque sentiment d'amitié. Moyennant une complaisance qui enfin n'aurait abouti à rien vous auriez pu me guérir de ma passion —— Vous n'en seriez pas guéri, me répondit Bellino avec un courage, et un ton dont la douceur me surprit, car vous êtes amoureux de moi soit que je sois fille, soit que je sois garçon; et m'ayant trouvé garçon vous auriez poursuivi à l'être, et mes refus vous auraient fait devenir encore plus furieux. Me trouvant toujours ferme, et inflexible, vous auriez donné dans des excès, qui après vous auraient fait verser des larmes inutiles —— C'est ainsi que vous croyez de me démontrer votre obstination raisonnable; mais je suis en droit de vous donner un démenti. Rassurez moi convaincu, et vous ne me verrez que bon, et honnête ami —— Vous deviendriez furieux contre moi-je —— Ce qui m'a rendu furieux fut l'étalage que vous m'avez fait de vos charmes, dont, convenez, vous ne pouviez pas ignorer l'effet. Vous m'avez par redoublé ma fureur alors amoureuse alors, et vous voulez que je croye que vous la craignez présentement que je ne vous demande que de toucher une chose faite pour me dégoûter?! —— Oh! Vous dégoûter! Je suis sûr du contraire. Voici la conclusion: Si j'étois une fille il ne seroit pas en mon pouvoir de ne pas vous aimer, et je le sais: Etant garçon, mon devoir est de n'avoir pour ce que vous voulez la moindre complaisance, car votre passion, qui n'est maintenant que naturelle, deviendroit tout d'un coup monstrueuse. Votre nature ardente deviendroit l'ennemie de votre raison, et votre raison même deviendroit facilement complaisante au point que devenant complice de votre égarement elle se

mettroit de moitié avec vôtre nature. C'est eclaircissement incendiaire que vous souhaitez, que vous ne craignez pas, et que vous me demandez, ne vous laisseroit plus maitre de vous même. Vôtre vue, et vôtre tact, cherchant ce qu'ils ne pourroient pas trouver, voudroient se venger sur ce qu'ils trouveroient, et il arriveroit entre vous et moi tout ce qu'il y a de plus abominable entre les hommes. Comment pouvez vous avec un esprit si éclairé vous imaginer, vous flatter que me trouvant homme, vous cesseriez de m'aimer? Croyez vous qu'après vôtre decouverte ce que vous appellez mes charmes, et dont vous dites d'être devenu amoureux disparoitroient? Sachez qu'ils augmenteroient peut être de force, et que pour lors vôtre feu devenu brutal adopteroit tous les moyens que vôtre esprit amoureux inventeroit pour se calmer. Vous parviendriez à vous persuader de pouvoir me metamorphoser en femme, ou vous figurant de pouvoir devenir femme vous même, vous voudriez que je vous traitasse comme telle. Vôtre raison seduite par vôtre passion feroit des sophismes sans nombre. Vous diriez que vôtre amour pour moi homme est plus raisonnable qu'il ne le seroit si j'étois fille, car vous vous aviseriez de trouver sa source dans la plus pure amitié; et vous ne manqueriez pas de m'alleguer des exemples de pareilles extravagances. Seduit vous même par le faux brillant de vos argumens, vous deviendriez un torrent que nulle digue pourroit retenir, et je manquerois de paroles pour abattre vos fausses

raison, et de forces pour vaincre vos violentes fureurs.
Vous parviendriez enfin à me menacer la mort, si je vous
défendois de pénétrer dans un temple inviolable, dont la
porte ne fut faite par la sage nature que pour être ou-
verte au sortant. Ce seroit une horrible profanation qui
ne pourroit se faire qu'avec mon consentement, et que
vous me trouveriez plus tôt prêt à mourir qu'à vous
la donner — Rien de tout cela arriveroit, lui répondis-je
un peu accablé par son fort raisonnement, et vous exagérez.
Je dois cependant vous dire par manière d'acquit, que quand
même tout ce que vous dites arriveroit, il me semble qu'il
y auroit moins de mal à passer à la nature un égarement
de cette espèce, qui peut n'être envisagé par la philosophie
que comme un jeu fou, et sans conséquence qu'à procurer
de façon à rendre incurable une maladie de l'esprit que la
raison ne rendroit que passagère.

C'est ainsi que le pauvre philosophe raisonne, quand il s'a-
vise de raisonner dans des momens où une passion en fureur
égare les facultés divines de son âme. Pour bien raisonner
il faut n'être ni amoureux ni en colère, car ces deux pas-
sions nous rendent égaux aux brutes; et par malheur
nous ne sommes jamais tant portés à raisonner comme
lorsque nous sommes agités par l'une, ou par l'autre.

Étant animé à Sinigaille m'en paisiblement, et la nuit
étant obscure nous sommes descendus à l'auberge de la
poste. Après avoir fait délier, et porter dans une bonne

~~bonne~~ chambre nos ~~équipages~~ mâles j'ai ordonné à souper. Comme il n'y avoit qu'un lit, j'ai demandé d'une voix très calme à Bellino, s'il vouloit se faire allumer du feu dans une autre chambre. Il me surprit me repondant avec douceur qu'il n'avoit aucune difficulté à se coucher dans mon lit.

Le lecteur se figurera facilement quel fut l'étonnement dans lequel me jeta cette reponse à laquelle je ne pouvois jamais m'attendre, et dont j'avois grand besoin pour éloigner de mon esprit toute la noire humeur qui le troubloit. J'ai vu que j'étois au dénouement de la pièce, et je n'osois pas m'en féliciter, car je ne pouvois pas prévoir s'il seroit agréable, ou tragique. Ce dont j'étois certain étoit qu'au lit il ne m'échaperoit pas, quand même il auroit eu l'insolence de ne pas vouloir se deshabiller. Satisfait d'avoir vaincu, j'étois décidé à obtenir une seconde victoire le respectant, si je l'avois trouvé homme, mais je ne le croyois pas. Le trouvant fille je ne doutois pas de toutes les complaisances qu'il devoit avoir, quand ce n'auroit été que pour me faire raison.

Nous nous mimes à table; et dans ses discours, dans son air, dans l'expression de ses yeux, dans ses sourires il me parut devenu un autre.

Soulagé, comme je me sentois, d'un grand fardeau, j'ai rendu le souper plus court que d'ordinaire, et nous nous levames de table. Bellino après avoir fait porter une lampe de nuit, ferma la porte, se deshabilla, et se coucha. J'en ai fait de même sans prononcer un seul mot. Nous voila couchés ensemble.

BnF MSS

NS II

Chap. II

Chap XII Original

BnF
NSS

13

Chapitre XII

175 158

Bellino demasqué. Son histoire. On me fait mettre aux arrêts. Ma fuite involontaire. Mon retour à Rimini. Mon arrivée à Bologne

A peine couché, je tressaillis le voyant venir à moi. Je le serre contre mon sein, je le vois animé par le même transport. L'exorde de nôtre dialogue fut un deluge de baisers qui se confondirent. Ses bras furent les premiers à descendre de mon dos jusqu'aux reins, je pousse les miens encore plus bas, [illegible], et pour tout eclaircissement je me trouve heureux, je le sens, je le ressens, je suis convaincu de l'être, j'ai raison, on me la fait, je ne peux pas en douter, je ne me soucie pas de savoir comment, je crains si je parle de ne plus l'être, ou de l'être comme je n'aurois pas voulu l'être, et je me livre en corps, et en ame à la joye qui inondoit toute mon existence, et que je voyois partagée. L'excès de mon bonheur s'empare de tous mes sens au point qu'il arrive à ce degré où la nature noyée dans le plaisir supreme s'epuise. Je reste occupé l'espace d'une minute dans une action immobile pour contempler en esprit, et adorer ma propre apotheose.

La vue, et le toucher que j'avois cru devoir representer dans cette pièce les principaux personnages ne jouent que des roles secondaires. Mes yeux ne desirent pas un bonheur plus grand que celui de se tenir fermes sur la figure de l'être qui les enchantoit, et mon tact confiné au bout de mes doigts craint à changer de place, puisqu'il ne peut pas se figurer de trouver d'avantage. J'aurois accusé la nature de la plus lâche couardise, si sans mon consentement elle auroit osé decamper de la place dont je me sentois en possession.

Deux minutes s'étoient à peine ecoulées que sans rompre notre eloquent silence nous travaillames d'accord à nous entretendre des nouvelles assurances de la realité de notre bonheur mutuel: Bellino à m'en assurer à chaque quart d'heure par les plus doux gemissemens; moi ne voulant jamais parvenir de nouveau au bout de ma carriere. Je fus toute ma vie dominé par la peur que mon coursier recalcitre à la recomencer, et cette economie ne me parut jamais penible, car le plaisir visible que je donnois composa toujours les quatre cinquiemes du mien. Par cette raison la nature doit abhorrer

17 la vieillesse, qui peut bien se procurer du plaisir, mais jamais en donner.
259 La jeunesse l'esquive : c'est son redoutable ennemi, qui la sequestre enfin triste, et foible, diforme, hideuse, et toujours trop tôt.

Nous primes enfin relache. Une intermission nous étoit necessaire. Nous n'étions pas accablés ; mais nos sens avoient besoin de la tranquillité de notre esprit pour aller se remettre à leur place.

Bellino, premier à rompre le silence, me demanda si je l'avois trouvé bien amoureuse — Amoureuse ? Ja conviens donc d'être femme ? Dis moi, Tigresse, s'il est vrai que tu m'aimois, comment tu as pu tant differer ton bonheur, et le mien ? Mais est il bien vrai que tu es du sexe enchanteur, donc je crois de t'avoir trouvée ? — Tu es maintenant le maitre de tout. Rens toi certain — Oui. J'ai besoin de m'en convaincre. Grand Dieu ! Où est donc allé le monstrueux clytoris que j'ai vu hyer ?

Après une pleine conviction qui fut suivie d'une reconnoissance de longue haleine, c'est ainsi que cet être charmant me conta son histoire.

Therese est mon nom. Pauvre fille d'un employé à l'institut de Bologne j'ai connu Salimbeni celebre musicien castrat, qui logeoit chez nous. J'avois douze ans, et une belle voix. Salimbeni étoit beau ; je fus enchantée de lui plaire, de me voir louée par lui, et excitée à apprendre la musique de lui même, et à toucher le clavecin. Dans une année de tems je me suis trouvée passablement instruite, et en état de m'accompagner un air imitant les graces de ce grand maitre, dont l'electeur de Saxe roi de Pologne s'étoit emparé. Sa récompense fut celle que sa tendresse le força à me demander : je ne me suis pas trouvée humiliée à la lui accorder, puisque je l'adorois. Les hommes comme toi meritent, ce n'est pas douteux, la preference sur ceux qui ressemblent à mon premier amant ; mais Salimbeni fesoit exception. Sa beauté, son esprit, ses manieres, son talent, et les eminentes qualités de son coeur, et de son ame le rendoient preferable à tous les hommes parfaits que j'avois connus jusqu'à ce moment là. La modestie, et la discretion etoient ses vertus favorites, et il étoit riche, et genereux. Il n'est pas possible qu'il ait trouvé une femme capable de lui resister ; mais je ne l'ai jamais entendu se vanter d'avoir triomphé d'aucune. La mutilation enfin fit de cet homme un monstre, comme elle devoit faire, mais un monstre en qualités adorables. Je sais que quand je me suis donnée à lui il a fait mon bonheur ; mais il a tant fait, que je dois croire aussi d'avoir fait le sien.

Salimbeni entretenoit à Rimini chez un maitre de musique un garçon de mon age que son pere au lit de la mort avoit fait mutiler pour lui conserver la voix, et pour qu'il pût en tirer parti, à l'avantage de la nombreuse famille qu'il laissoit, montant sur les théatres. Ce garçon qui s'appelloit Bellino étoit fils de la bonne femme que vous venez de connoitre à Ancone, et que tout le monde croit ma mere.

Un an après avoir connu cet être, si bien favorisé du ciel, ce fut de lui même que j'ai reçu la triste nouvelle qu'il devoit me quitter pour aller à Rome. J'en fus au desespoir, malgré qu'il m'assurât que je le reverrois bientôt. Il laissoit à mon pere le soin, et le moyen de poursuivre à cultiver mon talent; mais precisement dans les mêmes jours une fievre maligne l'emporta, et je suis restée orfeline. Salimbeni pour lors n'eut pas la force de resister à mes pleurs. Il se determina à me conduire avec lui à Rimini, et de me mettre en pension chez le même maître de musique, où il tenoit le jeune castrat frere de Cecile, et de Marine. Nous partîmes de Bologne à minuit. Personne ne sut qu'il me conduisoit avec lui, et cela fut facile, car je ne connoissois, ni n'interessois personne que mon cher Salimbeni.

D'abord que nous arrivâmes à Rimini, il me laissa à l'auberge pour aller parler au maître de musique, et faire son accord pour tout ce qui me regardoit. Mais une demie heure après, le voila de retour à l'auberge tout pensif. Bellino étoit mort la veille de nôtre arrivée. Reflechissant à la douleur que sa mere ressentiroit, lorsqu'il lui en écriroit la nouvelle, il pense de me reconduire à Bologne sous le nom du même Bellino qui venoit de mourir, et de me mettre en pension chez sa mere même, qui étant pauvre trouveroit son interest à garder le secret. Je lui donnerai, me dit-il, tous les moyens pour te faire parfaitement aprendre la musique, et dans quatre ans d'ici je te ferai venir à Dresde, non pas en qualité de fille, mais de castrat. Nous vivrons là ensemble, et personne ne pourra y trouver à redire. Tu feras mon bonheur jusqu'à ma mort. Il ne s'agit donc que de faire que toute Bologne te croye Bellino, ce qui te sera facile, n'étant connue de personne. La seule mere de Bellino saura tout. Ses enfans ne douteront pas que tu ne sois leur frere, car ils étoient en tres bas age quand je l'ai envoyé à Rimini. Tu dois renoncer, si tu m'aimes, à ton sexe, et en perdre même le souvenir. Tu dois prendre dans ce moment le nom de Bellino, et partir d'abord avec moi pour Bologne. Dans deux heures tu te verras habillée en garçon; ton unique soin sera celui de faire que personne ne te reconnoisse pour fille. Tu coucheras seule; tu prendras garde à toi quand tu t'habilles; et quand dans une année ou deux tu gagneras de la gorge, ce ne sera rien; puisqu'en avoir trop est le defaut ordinaire de tous nous autres. Outre cela je te donnerai avant de te quiter une petite machine, et je t'aprendrai le moyen de te l'adapter si bien à l'endroit qui demontre la difference du sexe qu'on s'y meprendra facilement, si le cas arrivoit qu'on dût te faire une perquisition. Si mon projet te plait, tu me rens sûr que je pourrai vivre à Dresde avec toi sans que la reine qui est devote puisse y trouver à redire. Dis moi si tu y consens.

Il ne pouvoit pas douter de mon consentement. Je ne pouvois pas avoir un

plaisir plus grand que celui de faire tout ce qu'il desiroit. Il me fit habiller en garçon, il me fit quiter toutes mes nippes de fille, et après avoir ordonné à son domestique de l'attendre à Rimini, il me conduisit à Bologne. Nous y arrivons au commencement de la nuit, il me laisse à l'auberge, et il va d'abord chez la mere de Bellino. Il lui communique son projet, elle l'approuve, et elle se console par là de la mort de son fils. Il vient me rejoindre avec elle à l'auberge, elle m'appelle son fils, je lui donne le nom de mere; Salimbeni s'en va nous disant d'attendre. Il revient une heure après, et il tire de sa poche la machine, qui dans le cas de necessité devoit me faire croire homme. Tu l'as vue. C'est une espece de petit boyeau long, mou, et gros comme le pouce de la main, blanc, et d'une peau tres douce. Tu m'as fait rire sous cappe ce matin quand tu l'as appellé clytoris. Cette machine étoit au milieu d'une peau tres fine, et transparente, de forme ovale, qui avoit cinq à six pouces en longueur, deux en largeur. En adaptant cette peau avec de la gomme d'adragant à l'endroit où on distingue le sexe, elle fait disparoître le feminin. Il liquifie la gomme, il en fait l'experience sur moi en presence de ma nouvelle mere, et je me vois devenue ressemblante à mon cher ami. En verité cela m'auroit fait rire, si le depart subit de l'objet que j'adorois ne m'eut percé le coeur. Je suis restée là comme morte avec un pressentiment que je ne le verrois plus. On se moque des pressentimens, et on a raison, parceque le coeur ne parle pas à tout le monde; mais il ne m'a pas trompée. Salimbeni est mort tres jeune l'année passée dans le Tirol en vrai philosophe. Je me suis trouvée reduite à devoir tirer parti de mon talent. Ma mere pensa de bien faire en poursuivant à me faire croire homme, parcequ'elle esperoit de me faire aller chanter à Rome. En attendant elle accepta le théatre d'Ancone, où elle employa Petrone pour le faire danser en fille.

Après Salimbeni tu es le seul homme entre les bras duquel Therese a fait des veritables offrandes à l'amour parfait; et il ne tient qu'à toi de me faire quiter aujourd'hui le nom de Bellino, que depuis la mort de Salimbeni je deteste, et qui commence même à me donner des embaras qui m'impatientent. Je n'ai fait que deux théatres, et j'ai dû dans tous les deux, si j'ai voulu y etre admise, subire le honteux examen, car on trouve partout que je ressemble si bien à une fille qu'on ne veut me croire homme qu'après la conviction. Jusqu'à present je n'ai eu à faire qu'à des vieux pretres, qui de bonne foi se contenterent d'avoir vu, et certifierent l'eveque; mais il faut que je me defende continuellement de deux sortes de gens qui m'obsedent pour obtenir des faveurs illicites, et horribles. Ceux qui comme toi deviennent amoureux de moi ne pouvant pas croire que je soye homme exigent que je leur fasse voir la verité, et je ne peux pas me resoudre, parceque je risque qu'ils veuillent s'en convaincre par le tact aussi; et pour lors je crains non seulement qu'ils

arracher le masque; mais qu'en dernier cumul ils ne veuillent
mettre la machine en état de servir à des envies monstrueuses qui peuvent
leur venir. Mais les perfides qui me persécutent à outrance sont ceux
qui me déclarent leur hostal amour en qualité de castrat comme je veux
leur paroître. J'ai peur, mon cher ami, d'en poignarder quelqu'un. Hélas!
Mon ange! Minette de cet opprobre. Viens moi avec toi. Je ne demande pas
de devenir ta femme; je ne veux être que ta bonne amie, comme je l'aurois
été à Salimbeni: mon cœur est pur: je ne veux faire pour vous plaire
d'un amant. Ne m'abandonne pas. La tendresse que tu m'as inspirée est
véritable: celle qui me venoit de Salimbeni procédoit de l'innocence.
Je ne me crois devenue véritablement femme que depuis que j'ai goûté
le parfait plaisir de l'amour entre des bras.

Attends-moi jusqu'aux Rameaux, j'ai arrangé les affaires, et de cette fois je te serai donné
parole de t'accorder à une destinée, flattée infiniment par l'histoire extraor-
dinaire qu'elle m'avoit communiquée, et où j'avois surtout la curiosité
de la vérité, je ne pouvois pas cependant me persuader de lui avoir inspi-
ré un vrai amour pendant mon séjour à Ancone. Comment aurois
tu pu, lui dis-je, souffrir, si tu m'avois aimé, que je visse tout, et que
je me donnasse à tes yeux! — Hélas! Mon ami, l'envie à notre genre
de pauvreté, et à la difficulté que je devois avoir à me découvrir. Je
t'aimois; mais pouvois-je être sûre que l'inclination que tu me mon-
trois ne fût un caprice? Me voyant fuir si facilement de Cecile à Ro-
vine, j'ai cru que tu me traiterois de même d'abord que tu aurois
satisfait à tes désirs. Mais je n'ai pu plus douter de ton caractère vo-
lage, et de peu d'importance que te paroîtroit au bonheur de l'amour,
lorsque j'ai vu ce que tu as fait pour le vaisseau sur lequel cette enclave,
et dans que ma présence te gêne. Ah! t'aurois-je aimé, si tu m'avois aimé.
J'ai eu peur de me voir méprisée ayant, et Dieu sait combien j'ai
souffert. Mais m'as insultée, mon cher ami, de cet propos d'hier soir,
mais je plaidois ta cause. Je te voyois dans la voiture avec M^r
geance. Ne m'as tu pas menacée aujourd'hui dans la voiture? Tu
as me que tu m'as fait peur, mais ne tâche pas de voir que
ce soit la peur qui te détermine à te contenter. Non, mon cher
ami, je ne suis déterminée à n'abandonner à toi d'abord que tu
m'auroit enlevée d'Ancone jusque du premier moment que j'ai char-
gé Cecile d'aller te demander si tu voulois me conduire à Rimini —
Quitte l'engagement que tu as à Rimini, et passons outre. Nous ne
mettrons à Bologne que trois jours, tu viendras à Venise avec moi
et sous l'habit de ton vrai sexe, et nous irons autre part, je défie
l'entrepreneur de l'opera de Rimini de te faire — Adieu. Ma
volonté est toujours la même. Salimbeni est mort tendre ma maîtresse

et je me donne à toi; tu auras mon coeur, et j'espere que je saurai me conserver le tien. — Laisse, je t'en prie, que je te voye de nouveau avec le singulier meuble que Salimbeni t'a donné — Dans l'instant.

Elle sort du lit, elle met de l'eau dans un gobelet, elle ouvre sa mâle, elle tire dehors sa machine, et ses gommes, les fonds, et elle s'adapte le masque. Je vois une chose incroyable. Une charmante fille qui paroissoit telle partout, et qui avec ce meuble extraordinaire me sembloit encore plus interessante, car ce blanc pendeloque ne pouvoit porter aucun obstacle au reservoir de son sexe. Je lui ai dit qu'elle avoit bien fait à ne pas me permettre de la toucher, car elle m'auroit plongé dans l'ivresse, et fait devenir ce que je n'étois pas, à moins qu'elle ne m'eut d'abord calmé en me desabusant. J'ai voulu le convaincre que je ne mentois pas, et notre debat fut comique. Nous nous endormimes après, et nous nous reveillames fort tard.

Frappé par tout ce que j'avois entendu de la bouche de cette fille, par sa beauté, par son talent, par la candeur de son ame, par ses sentimens, et par ses malheurs dont le plus cruel étoit certainement celui du faux personnage qu'elle devoit representer, qui l'exposoit à l'humiliation, et à l'opprobre, je me suis determiné à l'associer à ma destinée, ou à m'associer à la sienne, car nôtre condition étoit à peu près la même.

Poussant encore ma pensée plus loin, j'ai vu que d'abord que je me sentois decidé à m'emparer d'elle, à me donner à elle, je devois apposer à cette union le sceau du mariage. Cela ne devoit selon les idées que j'avois dans ce tems là, qu'augmenter notre tendresse, notre estime reciproque, et celle de la societé generale qui n'auroit jamais su trouver notre lien legitime, ni le reconnoitre pour tel que corroboré de lois civiles. Son talent m'assuroit que le necessaire à la vie ne sauroit jamais nous manquer, et je ne desesperois pas du mien, quoique j'ignorasse en quoi, et comment j'aurois pu en tirer parti. Notre amour reciproque se seroit trouvé lesé, et se seroit reduit à rien, si l'idée de vivre à ses depens eut pu m'humilier, ou si elle eut pu s'inorgueillir, prendre un dessus sur moi, et changer la nature de ses sentimens par la raison qu'au lieu de devoir me reconnoitre pour son bienfaicteur, elle se seroit au contraire reconnue pour ma bienfaictrice. Si Theresa avoit eu une ame susceptible d'une pareille bassesse, elle devenoit digne de mon plus haut mepris. J'avois besoin de le savoir, je devois la sonder, il étoit necessaire de la mettre à une epreuve qui m'auroit developpé son ame avec la plus grande evidence. Dans cette idée voila le discours que je lui ai tenu.

Ma chere Theresa, tout ce que tu m'as dit me rend sur que tu m'aimes, et la certitude dans laquelle tu te sens d'etre devenue maitresse de mon coeur achevé de me rendre amoureux de toi au point que je me sens

prêt à tout faire pour te convaincre que tu ne t'es pas trompée. Il faut que je te fasse voir que je suis digne depositaire d'une confidence, dont je ne connois pas la plus noble avec une sincerité egale à la tienne. Nos coeurs donc doivent se mettre l'un vis à vis de l'autre dans la plus parfaite egalité. Je te connois actuellement; mais tu ne me connois pas. Tu me dis que cela t'est egal, et ton abandon est la preuve de l'amour le plus parfait; mais il me met trop au dessous de toi dans le moment meme que tu penses d'achever de te rendre adorable me mettant au dessus. Tu ne veux rien savoir, tu ne demandes qu'à être à moi, et tu n'aspires qu'à la possession de mon coeur. C'est beau, belle Therese, mais cela m'humilie. Tu m'a confié tes secrets, je dois te confier les miens. Promets moi qu'après avoir tout su tu me diras sincerement tout ce qu'il y aura de changé dans ton ame — Je te le jure. Je ne te cacherai rien; mais n'ayes pas la cruauté de me faire des fausses confidences. Je t'avertis qu'elles ne te serviront de rien, si tu cherches de me decouvrir par elles moins digne de ta tendresse; mais elles te degraderont un peu dans mon ame. Je ne voudrois pas te connoitre capable de ruse. Soye sûr de moi, comme je suis sure de toi. Dis moi la verité sans detour — La voici. Tu me supposes riche; je ne le suis pas. Je n'aurai plus rien quand j'aurai fini de vider ma bourse. Tu me supposes, peut etre, homme de grande naissance, et je suis d'une condition ou inferieure, ou egale à la tienne. Je n'ai aucun talent lucratif, aucun emploi, aucun fondement pour être certain que j'aurai de quoi manger dans quelques mois. Je n'ai ni parens, ni amis, ni aucun droit pour pretendre, et je n'ai aucun projet solide. Tout ce que j'ai à la fin n'est que jeunesse, santé, courage, un peu d'esprit, des sentimens d'honneur, et de probité, et quelques commencemens de bonne litterature. Mon grand tresor est que je suis mon maitre, que je ne depens de personne, et que je ne crains pas les malheurs. Mon caractere plie à etre dissipateur. Voila ton homme. Belle Therese, repons. Commence par apprendre que je suis sûre que tout ce que tu m'as dit est la pure verité, et sache que dans ton recit rien ne m'a étonné que le noble courage avec lequel tu me l'as dite. Sache aussi que dans certains momens à Ancona je t'ai jugé tel que tu viens de te decrire; et que bien loin d'en être effrayée, je desirois de ne pas me tromper, car je me trouvois pour lors plus fondée à esperer de faire ta conquête. Mais bref. Puisqu'il est vrai que tu es pauvre, que tu ne tiens à rien, et que tu es même un vaux rien pour l'economie, permets que je te dise que j'en suis bien aise, car naturellement en m'aimant, tu ne pourras me priser le present que je vais te faire. Ce present consiste dans la personne que tu aimes. Je me donne à toi; je suis à toi; j'aurai soin de toi. Ne penses à l'avenir qu'à m'aimer; mais uniquement. Depuis ce moment je ne suis plus Bellino. Allons à Venise, et mon talent nous gagnera la vie; et si

23 Tu ne veux pas aller à Venise, allons où tu voudras — Je dois aller à Constantinople — Allons y. Si tu as peur de me perdre à cause d'inconstance, epouse moi, et pour lors ton droit sur moi deviendra legal. Je ne te dis pas qu'etant mari je t'aimerai d'avantage; mais le titre flatteur de ta femme me plaira, et nous en rirons. — Fort bien. Après demain, pas plus tard, je t'epouserai à Bologne; car je veux te rendre appartenente à moi par tous les liens imaginables. — Me voila heureuse. Nous n'avons rien à faire à Rimini. Nous partirons d'ici demain matin. Il est inutile de nous lever. Mangeons au lit, et après fesons l'amour — C'est tres bien pensé.

Après avoir passé la seconde nuit dans le plaisir, et le contentement, nous partimes à la pointe du jour, et après avoir voyagé quatre heures nous pensames à dejeuner. Nous étions à Pesaro. Dans le moment que nous allions remonter en voiture pour suivre notre voyage, voila un bas officier accompagné de deux fusiliers qui nous demande notre nom, et tout de suite notre passeport. Bellino lui donne le sien; je cherche le mien, et je ne le trouve pas. Je l'avois avec les lettres du cardinal et du chevalier du Lac, je trouve les lettres, et je ne trouve pas le passeport: toutes mes diligences sont inutiles. Le caporal s'en va après avoir ordonné au postillon d'attendre. Une demi heure après, il revient, il rend à Bellino son passeport lui disant qu'il étoit le maitre de partir; mais quant à moi, il a ordre de me conduire chez le comandant. Le comandant me demande pourquoi je n'avois pas de passeport — Parceque je l'ai perdu — On ne perd pas un passeport — On le perd, et c'est si vrai que je l'ai perdu — Vous ne passerez pas outre — Je viens de Rome, et je vais à Costantinople porter une lettre du cardinal Acquaviva. Voici sa lettre cachetée à ses armes. — Je vais vous faire conduire chez M. de Gage.

On me conduit devant ce fameux general qui étoit debout entouré de tout son etat major. Après lui avoir dit tout ce que j'avois dit au comandant, je le prie de me laisser poursuivre mon voyage — La grace que je peux vous faire est de vous tenir aux arrets jusqu'à ce qu'il vous arrive de Rome un nouveau passeport sous le meme nom que vous avez donné à la consigne. Le malheur de perdre un passeport ne peut arriver qu'à un étourdi, et le cardinal apprendra à ne pas donner des comissions à des étourdis.

Il ordonna alors de me faire mettre aux arrets à la grande garde hors de la ville qu'on appelloit Ste Marie après que j'aurois écrit à Rome pour avoir un nouveau passeport. On m'a donc reconduit à la poste, où j'ai écrit au cardinal mon malheur, le suppliant de m'envoyer sans perte de tems le passeport, et ~~j'ai envoyé~~ lui envoyant ma lettre par estafette. Je le priois d'envoyer le passeport en droiture à la secretererie de guerre; ~~et il me fit cette guerre~~. Après cela, j'ai embrassé Bellino-Therese que ce contretems desoloit. Je lui ai

dit d'aller m'attendre à Rimini, et je l'ai forcée à accepter cent ecquins.
Elle vouloit rester à Pesaro; mais je n'y ai pas consenti. J'ai fait delier mon
male, et après l'avoir vu partir je me suis laissé conduire à la grande
garde. Ce sont des momens dans les quels tout optimiste doute de
son systeme; mais un stoycisme, qui n'est pas difficile sait emousser leur
mauvaise influence. Ce qui me fit une tres grande peine fut l'angoisse de
Therese, qui me voyant ainsi arraché de ses bras dans le premier moment de
notre union etouffoit voulant à force retenir ses larmes. Elle ne m'auroit pas
quité, si je n'avois su la rendre sûre qu'elle me reverroit dans dix jours à
Rimini. Elle fut d'ailleurs tres persuadée qu'elle ne devoit pas rester à Pesaro.
A Ste Marie, l'officier me mit dans le corps de garde où je me suis assis sur ma mâle.
C'étoit un maudit catalan, qui ne m'honora pas seulement d'une réponse
quand je lui ai dit que j'avois de l'argent, que je voulois un lit, et un domestique
pour faire tout ce qui m'étoit necessaire. J'ai dû passer la nuit couché sur la
paille, sans avoir rien mangé, entre des soldats catalans. C'étoit la seconde nuit
dans ce gout là que je passois à la suite de delicieuses. Mon Genie s'amusoit à
me traiter ainsi pour me procurer le plaisir de faire des comparaisons. C'est
une rude école; mais son effet est immancable, principalement dans les
hommes qui tiennent un peu de la nature du Stokfiche.
Pour fermer la bouche à un philosophe qui ose vous dire que dans
la vie de l'homme la masse des peines, est superieure à celle
des plaisirs, demandez lui s'il voudroit d'une vie où il n'y auroit
ni peines ni plaisirs. Il ne vous repondra pas ou il biaisera; car s'il dit
que non, il la cherit, et s'il la cherit il l'avoue agréable, ce qu'elle ne
pourroit pas être, si elle étoit penible; et s'il vous dit qu'oui, il se con=
fesse pour sot, car il est obligé de concevoir le plaisir dans l'indifference.
Quand nous souffrons, nous nous procurons le plaisir d'esperer la fin
de la souffrance, et nous ne nous trompons jamais, car notre pis
aller est le sommeil, dans lequel des reves heureux nous consolent, et calment;
et quand nous jouissons, la reflexion que notre joye sera suivie de peine
ne vient jamais nous troubler. Le plaisir donc dans son actualité est tou=
jours pur; la peine est toujours temperée.
Vous avez l'age de vingt ans. Le recteur de l'univers vient vous dire je te
donne trente ans de vie, dont quinze seront douloureux, et quinze de=
licieux. Les uns, et les autres jamais discontinués. Choisis. Veut
tu commencer par les douloureux, ou par les delicieux?
Avouez lecteur, quelque vous soyez, que vous répondriez mon Dieu,
je commence par les quinze années malheureuses. Dans l'attente cer=
taine des quinze années delicieuses je suis sûr d'avoir la force de me priser
mes douleurs.
Voyez vous, mon cher lecteur la consequence de ses raisonnements? L'homme
sage, croyez moi, ne sauroit jamais être entièrement malheureux. Il est

même toujours heureux, dit mon maître Horace, nisi quum pituita molesta est.
Mais quel est l'homme qui ait toujours la pituite?

Le fait est que dans cette maudite nuit à S.te Marie de Pesaro j'ai peu perdu, et beaucoup gagné, car à l'égard de Therese étant sûr de la rejoindre en dix jours, ce n'étoit rien. Ce que j'ai gagné regarde l'école de la vie de l'homme. J'ai gagné un systeme contre l'étourderie. Prevoyance. Il y a cent contre un à parier qu'un jeune homme qui a perdu une fois sa bourse, et une autre fois son passeport, ne perdra plus ni l'un ni l'autre. Aussi ces deux malheurs ne me sont plus arrivés. Ils me seroient arrivés encore, si je n'avois pas eu toujours peur qu'ils m'arrivent. Un étourdi n'a jamais peur

Le lendemain quand on remonta la garde on me consigna à un officier à physionomie revenante. Il étoit françois. Les françois m'ont toujours plu: les espagnols tout au contraire. J'ai cependant été souvent la dupe des françois, jamais des espagnols. Meffions nous de nos gouts.

Par quel hazard, M. l'abbé, me dit cet officier, ai-je l'honneur de vous avoir sous ma garde?

Voila un style qui d'abord fait respirer. Je l'informe de tout, et après avoir tout écouté, il trouve tout plaisant. A la verité dans ma pauvre aventure je ne trouvois rien de plaisant; mais un homme qui la trouvoit plaisante ne pouvoit pas me deplaire. Il mit d'abord à mon service un soldat qui pour mon argent me trouva lit, sieges, table, et tout ce qui m'étoit necessaire. Il fit mettre mon lit dans sa propre chambre.

Après m'avoir fait diner avec lui, il me proposa une partie de piquet, et j'ai perdu jusqu'au soir trois ou quatre ducats; mais il m'avertit que ma force n'étoit pas egale à la sienne, et encore moins à celle de l'officier qui devoit monter la garde le lendemain. Il me conseilla donc de ne pas jouer, et j'ai suivi son conseil. Il me dit aussi qu'il auroit du monde à souper, et qu'après il y auroit une banque de Pharaon: il me dit que ce seroit un banquier contre lequel je ne devois pas jouer. Il me dit que c'étoit un grec. Les joueurs vinrent, on joua toute la nuit, les pontes perdirent, et maltraiterent le banquier, qui les laissant dire mit l'argent dans sa poche après avoir donné sa part à l'officier mon ami qui s'étoit interessé dans la banque. Ce banquier s'appelloit D. Bepe il cadetto, ayant connu à son langage qu'il étoit napolitain, j'ai demandé à l'officier pourquoi il m'avoit dit qu'il étoit grec. Il m'expliqua alors ce que ce mot vouloit dire; et la leçon qu'il me fit sur cette matiere me fut utile dans la suite.

Pour quatre ou cinq jours de suite il ne m'est rien arrivé. Le sixième jour, j'ai vu reparoitre le meme officier françois qui m'avoit bien traité. Me revoyant il se felicita de bonne foi de me trouver encore là: j'ai pris le compliment pour ce qu'il valoit. Vers le soir, les mêmes joueurs vinrent, et le même D. Bepe après avoir gagné reçut le titre de fripon, et un coup de canne que tres bravement il dissimula. Neuf ans après, je l'ai vu à Vienne.

devenu capitaine au service de l'imperatrice Marie Therese
ayant le nom d'Afflisio. Dix ans après cet epoque je l'ai vu colonel; en
suite je l'ai vu riche d'un million, et enfin il y a treize à quatorze
ans je l'ai vu aux galeres. Il etoit joli, et c'est plaisant, sa physionomie,
toute jolie qu'elle étoit, ~~elle~~ étoit patibulaire. J'en ai vu d'autres dans
ce gout: cagliostro par exemple, et quelqu'un autre qui n'est pas
encore aux galeres; mais qu'il n'y echapera pas parceque no-
lentem trahit. Si le lecteur est curieux je lui dirai tout à l'o-
reille.

En neuf à dix jours j'etois connu, et aimé de toute l'armée atten-
dant mon passeport qui ne pouvoit pas tarder. J'allois me prome-
ner meme hors de vue de la sentinelle; et on avoit raison de
ne pas craindre ma fuite, car j'aurois eu grand tort d'y penser; mais
voila un des plus singuliers accidens qui me soit arrivé dans ma vie.

Me promenant à six heures du matin à cent pas du corps de garde,
j'observe un officier, qui descend de son cheval, lui met la bride sur le
cou, et va quelque part. Reflechissant à la tranquillité de ce
cheval qui se tenoit là comme un fidele domestique auquel
son maitre auroit ordonné de l'attendre, je l'approche, et sans
aucun dessein, je lui prens la bride, je mets le pied dans l'étrier,
et je le monte. C'etoit la premiere fois de ma vie que je mon-
tois à cheval: Je ne sais pas si je l'ai touché avec ma canne, ou a-
vec mes talons; le cheval part comme la foudre, et ventre à terre,
lorsqu'il se sent pressé de mes talons, avec lesquels je ne le serrois
que pour m'y tenir dessus, ayant meme le pied droit hors de l'
etrier. Le dernier poste avancé m'ordonne d'arreter: c'etoit un
ordre que je ne savois pas executer. Le cheval ~~[illegible]~~ son chemin
J'entens des coups de fusil qui me manquent. Au premier poste a-
vancé des autrichiens on arrête mon cheval, et je remercie Dieu de
pouvoir descendre. L'officier des huzards me demande où j'allois si
vite, et je repons, sans y penser, que je ne pouvois en rendre compte
qu'au prince Lobkovitz, qui comandoit l'armée, et etoit à Rimini.
L'officier alors fait vite monter à cheval deux huzards qui après m'
avoir fait monter sur un autre me conduisent au galop à Rimini;
me presentent l'officier de la grande garde qui me fait d'abord con-
duire devant le prince.

Il etoit tout seul, je lui conte la pure verité, qui le fait rire, et me
dire que tout cela etoit fort peu croyable. Il me dit qu'il devroit me
faire mettre aux arrets; mais qu'il vouloit bien m'epargner cette peine,
Il appelle un adjudant, et il lui ordonne de m'accompagner hors de la

porte de Cesene. Puis se tournant à moi, en presence de l'officier, il me dit que de là je pourrois aller où bon me sembleroit; mais il me dit de prendre bien garde à ne pas retourner dans son armeè sans un passeport, car il me feroit mal passer mon tems. Je lui demande si je pouvois demander mon cheval. Il me repond que le cheval ne m'appartenoit pas.

Je fus faché de ne l'avoir pas prié de me renvoyer à l'armeè espagnole. L'officier qui devoit me conduire hors de la ville, passant par devant un caffé me demanda si je voulois prendre une tasse de chocolat, et nous y entrames. Je vois Petrone, et dans le moment que l'officier parloit à quelqu'un je lui ordonne de faire semblant de ne pas me connoitre, et en meme tems je lui demande où il logeoit, et il me le dit. Après avoir pris du chocolat, il paye, nous partons, et chemin fesant il me dit son nom, je lui dis le mien, et l'hirtoire du rare accident qui étoit la cause que j'etois à Rimini. Il me demande si je m'etois arreté quelques jours à Ancone, je lui dis qu'oui, et je le vois sourire. Il me dit que je pourrois prendre un passeport à Bologne, retourner à Rimini, et à Pesaro sans rien craindre, et recouvrer ma mâle en payant le cheval ~~au~~ à l'officier auquel je l'avois enlevè. Avec ces discours nous arivames hors de la porte où il me souhaita bon voyage.

Je me vois en liberté, avec de l'or, des bijoux; mais sans ma mâle. Therese étoit à Rimini, et il m'etoit defendu d'y retourner. Je me determine d'aller vite à Bologne, prendre un passeport, et retourner à l'armeè d'Espagne, où j'etois sur que le passeport de Rome devoit arriver. Je ne pouvois pas me resoudre à abandonner ma mâle ni à me priver de Therese jusqu'à la fin de son engagement avec l'entrepreneur de l'opera de Rimini.

Il pleuvoit; j'étois en bas de soye, j'avois besoin d'une voiture. Je m'arrete sous la porte d'une chapelle pour attendre que la pluye cesse. Je tourne ma belle redingote pour n'être pas connu comme abbé. Je demande à un paysan s'il avoit une voiture pour me conduire à Cesena, et il me repond qu'il en avoit une à une demi heure de là; je lui dis d'aller la prendre, l'assurant que je l'attendroit; mais voila ce qui m'est arrivé. Une quarantaine de mulets chargés qui alloient à Rimini passe devant moi. La pluye tomboit toujours. Je m'avoisine à un de ces mulets, et je lui mets la main sur le cou, en verité sans y penser, et allant à pas lent comme le mulet j'entre de nouveau dans la ville de Rimini et ~~en qualité de~~ ayant l'air d'un muletier personne ne me dit le mot; les muletiers mêmes ne m'ont pas peut être apperçu. À Rimini j'ai donné deux bayoques au premier polisson

que j'ai vu pour me faire conduire à la maison, où logeoit Therese. 128
Avec mes cheveux sous un bonnet de nuit, mon chapeau rabatu, ma
belle cane cachée sous ma redingote tournée, j'avois l'air de rien. D'abord
que je me suis vu dans la maison, j'ai demandé à une servante où lo=
geoit la mere de Bellino, elle me mene à sa chambre, et je vois Bellino,
mais habillé en fille. Elle étoit là avec toute la famille. Petrone
les avoit prevenus. Après leur avoir dit toute la courte histoire, je leur
fais comprendre la necessité du secret, et chacun jure que de sa part
personne ne saura que j'étois là; mais Therese est au desespoir de me
voir dans un si grand danger, et malgré l'amour, et la joye qu'elle
ressentoit en me revoyant elle condamne ma démarche. Elle me dit que
je dois absolument trouver le moyen de partir pour Bologne, et re=
venir avec un passeport comme M. Vais me l'avoit dit. Elle me dit
qu'elle le connoissoit, que c'étoit un tres honnête homme, et qu'il venoit
chez elle tous les soirs; et que par consequent je devois me cacher. Nous
avions le tems d'y penser. Il n'étoit que huit heures. Je lui ai promis
de partir; et je l'ai tranquillisée l'assurant que j'en trouverois le mo=
yen sans etre observé de personne. Petrone en attendant est allé faire
des recherches pour savoir si des muletiers partoient. Il me seroit fa=
cile de partir comme j'étois arrivé.

Therese m'ayant conduit dans sa chambre me dit que meme a=
vant d'entrer dans Rimini elle avoit rencontré l'entrepreneur
de l'opera, qui l'avoit d'abord conduite à l'appartement qu'elle de=
voit occuper avec sa famille. Tête à tête, elle lui avoit dit qu'étant reel=
lement fille, elle ne se souciroit plus de representer comme castrat, et
que partant il ne la verroit à l'avenir qu'habillée avec les habits de
son sexe. L'entrepreneur lui en avoit fait compliment. Rimini de=
pendant d'une autre legation, il n'y étoit pas defendu comme à Ancone
de faire monter sur le theatre des femmes. Elle conclut par me dire que
n'étant engagée que pour vingt representations qui comenceroient a=
près Paques, elle seroit libre au commencement de May, et qu'ainsi,
si je ne pouvois pas demeurer à Rimini, elle iroit me rejoindre où je
voudrois à la fin de son engagement. Je lui ai dit que d'abord que mo=
yennant un passeport je n'aurai rien à craindre à Rimini rien ne m'em=
pecheroit d'y passer les six semaines avec elle. Sachant que le baron
Vais alloit chez elle, je lui ai demandé si c'étoit elle qui lui avoit dit que je
m'étois arreté trois jours à Ancone, et elle me dit qu'oui, et qu'elle lui avoit même

dit qu'on m'avoit arrêté faute d'avoir un passeport. J'ai alors compris la raison de son silence.

Après cet entretien qui étoit essentiel, j'ai reçu les compliments de la mère, et de ses petites femmes, qui me parurent moins gayes, et moins ouvertes, parce qu'elles se sentoient sûres que Bellino qui n'étoit plus castrat, ni leur frere devoit s'être emparé de moi en qualité de Mr Hevers. Elle se tromperent par, et je n'ai eu garde de leur donner un seul baiser. J'ai acheté avec beaucoup de patience toutes les plaintes de la mere qui prétendoit que Mr Hevers se découvrant pour fille avoit perdu sa fortune, puisque pour le carnaval prochain elle auroit reçu à Rome mille ecquins. Je lui ai dit qu'à Rome on l'auroit découverte, et qu'on l'auroit mise pour toute sa vie dans un mauvais couvent.

Malgré l'état violent, et la dangereuse situation où j'étois, j'ai passé toute la journée tête à tête avec ma Lore Mr Hevers, dont il me semblait d'être toujours plus amoureux. Elle sortit à huit heures du soir de mes bras, ayant entendu entrer quelqu'un, et elle me cacha à l'obscur. J'ai vu le besoin Vais entrer, et Mr Hevers lui donner la main à baiser comme une princesse. La première nouvelle qu'il lui donna fut celle qui me regardoit: elle montra de s'en réjouir, et elle accueillit avec un air d'indifférence le conseil qu'il lui dit de m'avoir donné de venir à Rimini avec un passeport. Il passa une heure avec elle, et j'ai trouvé Mr Hevers adorable dans toutes ses manières, convenant un mari tien qui ne pouvoit de nulle façon pêcher dans un cœur la moindre atteinte celle de jalousie. Marine fut celle qui alla l'éclairer vers les dix heures, et Mr Hevers retourna d'abord auprès de moi. Nous soupames avec plaisir, et nous nous disposions à aller nous coucher lorsque Pétronne nous dit que trente muletiers partoient pour Césene avec deux heures avant jour. Six muletiers partoient pour Césene avec deux heures avant qu'ils partent, et qui il étoit sûr qu'allant à l'écurie un seul quart d'heure avant qu'ils partent, et trouvant avec eux, il ne seroit facile de partir avec [redacted] sans même leur faire un mystère. Ainsi qu'il dit soit vrai, et je me mis dans le moment déterminé à suivre le conseil de ce garçon qui s'engagea de me reveiller à deux heures du matin. Il n'eut pas besoin de me reveiller. Je me mis vite habille, et je me partis avec Pétronne. Laissant ma chere Mr Hevers certaine que je l'adorois, et que je lui serois constant; mais inquiet sur ma sortie de Rimini. Elle vouloit me remettre soixante ecquins qui lui restoient encore. Je lui ai demandé en l'embrassant ce qu'elle penseroit de moi si je les prenois.

Ayant dit à un muletier avec le quel j'ai lu, que je montois volontiers sur

un de ses mulets jusqu'à Savignan, il me repondit que j'en étois le maître; mais que je ferois bien à ne le monter que hors de la ville en passant la porte à pieds comme si j'etois un d'entr'eux.

C'étoit ce que je voulois. Petrone ne m'a quité qu'à la porte, où il reçut une bonne marque de ma reconnoissance. Ma sortie de Rimini fut aussi heureuse que mon entrée. J'ai quité les muletiers à Savignan, où après avoir dormi quatre heures j'ai pris la poste jusqu'à Bologne allant me loger dans une mauvaise auberge.

Dans cette ville je n'ai eu besoin que d'un jour pour voir qu'il me seroit impossible d'avoir un passeport. On me disoit que je n'en avois pas besoin, et on avoit raison; mais je savois que j'en avois besoin. J'ai pris le parti d'ecrire à l'officier françois qui m'avoit fait politesse le second jour qu'on m'a mis aux arrets de s'informer à la secreterie de guerre si mon passeport etoit arrivé et s'il l'étoit de me l'envoyer, le priant en attendant de s'informer qui étoit le maître du cheval que j'avois enlevé, trouvant tres juste de le lui payer. En tout cas, je me suis determiné d'attendre Therese à Bologne, et je lui ai fait part de ma resolution dans le meme jour, la priant de ne me laisser jamais sans ses lettres

Après avoir mis à la poste ces deux lettres, le lecteur verra ce que je me suis determiné de faire dans le meme jour.

BNF MSS

N° II

Chap. III

Chap XIII Origine

(Fin du premier Tome)

BnF
MSS

Chapitre XII

Je mets bas l'habit ecclesiastique pour m'habiller en officier militaire. Je laisse aller Therese à Naples. Je vais à Venise, je me mets au service de ma patrie. Je m'embarque pour Corfou, je descens pour aller me promener à Orsara

A Bologne, je me suis logé dans une auberge où n'alloit personne pour n'être pas observé. Après avoir écrit mes lettres, et m'être determiné à y attendre Therese, je me suis acheté des chemises, et le retour de ma mâle etant incertain, j'ai pensé à m'habiller. Reflechissant qu'il n'y avoit plus d'apparence que je pusse faire fortune en qualité, et en état d'ecclesiastique, j'ai formé le projet de m'habiller en militaire dans un uniforme de caprice, étant sûr de ne pouvoir être forcé à rendre compte de mes affaires à personne. Venant de deux armées, où je n'avois vu autre habit respecté que le militaire, j'ai voulu devenir respectable aussi. Je me fesois d'ailleurs une vraye fête de retourner à ma patrie sous les enseignes de l'honneur où on ne m'avoit pas mal maltraitté sous celles de la religion.

Je demande un bon tailleur: on m'en fait venir un qui s'appelloit Morte. Je lui fais entendre comment, et de quelles couleurs l'uniforme que je voulois devoit être composé, il me prend la mesure, il me donne des echantillons de draps que je choisis, et pas plus tard que le lendemain il me porte tout ce qui m'étoit necessaire pour representer un disciple de Mars. J'ai acheté une longue epée, et avec ma belle cane à la main, un chapeau bien troussé à cocarde noire, mes cheveux coupés en face, et une longue queue postiche, je suis sorti pour en imposer ainsi à toute la ville. Je suis d'abord allé me loger au Pelerin. Je n'ai jamais eu un plaisir de cette espece pareil à celui que j'ai ressenti me voyant au miroir habillé ainsi. Je me trouvois fait pour être militaire, il me sembloit d'être etonnant. Sûr de n'être connu de personne, je jouissois des histoires qu'on forgeroit sur mon compte à mon apparition au caffé le plus frequenté de la ville.

Mon uniforme étoit blanc, veste bleue, avec un nœud d'epaule argent, et or, et noeud d'epée à l'avenant. Tres content de mon air, je vais au grand caffé, où je prens du chocolat, lisant la gazette sans y faire attention. J'etois enchanté de me voir entouré fesant semblant de ne pas m'en appercevoir. Tout le monde curieux se parloit à l'oreille. Un audacieux, mendiant un propos, osa m'adrever la parole; mais n'ayant repondu qu'un monosyllabe, j'ai decouragé les plus aguerris interrogateurs du caffé. Après m'être beaucoup promené sous les plus belles arcades je suis allé diner tout seul à mon auberge.

L'hote à la fin de mon diner monta avec un livre pour y écrire mon nom.

— Casanova — Vos qualités? — Officier — A quel service? — A aucun
— Votre patrie? — Venise — D'où venez vous? — Ce ne sont pas vos affaires.
Je me trouve très content de mes réponses. Je vois que l'hôte n'est venu me
faire toutes ces questions qu'excité par quelque curieux; car je savois qu'on vi-
voit à Bologne en pleine liberté.
Le lendemain je suis allé chez le banquier Orsi me faire payer ma lettre de
change. J'ai pris cent ce quins, et une lettre de six cent sur Venise. Puis je suis
allé me promener à la montagnola. Le troisième jour dans le moment
que je prenois du caffé après dîner, on m'annonce le banquier Orsi.
Surpris de cette visite, je le reçois, et je vois avec lui monseigneur Comaro que
je fais semblant de ne pas connoître. Après m'avoir dit qu'il venoit m'offrir de
l'argent sur mes traites, il me présente le prélat. Je me lève, lui disant que j'étois
enchanté de faire sa connoissance. Il me dit que nous nous connoissions déja
de Venise, et de Rome; je lui réponds d'un air mortifié que certainement
il se trompoit. Le prélat devient alors sérieux, et au lieu d'insister il me demande
de excuse, d'autant plus qu'il croyoit de savoir la raison de ma réserve. Après
avoir pris du caffé, il s'en va m'invitant à aller déjeuner chez lui le lendemain.
Décidé de poursuivre à me désavouer, j'y fus. Je ne voulois pas convenir
d'être le même que Monsignor connoissoit à cause de la fausse qualité d'officier que
je m'étois donnée. Novice dans l'imposture comme j'étois, j'ignorois qu'à Bo-
logne je ne courois aucun risque.
Ce prélat, qui alors n'étoit que protonotaire apostolique, me dit, prenant avec
moi du chocolat, que les raisons de ma réserve pouvoient être très bonnes;
mais que j'avois tort de manquer de confiance en lui, puisque l'affaire
en question me faisoit honneur. A ma réponse que je ne savois pas de
quelle affaire il me parloit, il me pria de lire un article de la gazette de
Pesaro qu'il avoit devant lui. » M. de Casanova, officier au régiment de
» la reine, a déserté, après avoir tué en duel son capitaine. On ne sait pas
» les circonstances de ce duel; on sait seulement que le susdit officier a pris la
» route de Rimini sur le cheval de l'autre qui est resté mort.
Très surpris de ce mélange où fort peu de vrai étoit mêlé au faux, me
conservant maître de ma physionomie, je lui dis que le Casanova dont la
gazette parloit devoit être un autre — Cela se peut; mais vous êtes
certainement le même que j'ai vu il y a un mois chez le cardinal Acqua-
viva, et il y a deux ans à Venise chez ma ~~sœur~~ madame Loredan. Buchetti
d'Ancone aussi vous qualifie d'abbé dans sa lettre de change à Orsi — Fort
bien, monseigneur, V. excellence m'oblige à en convenir; je suis le même; mais
je vous supplie de borner là toutes les questions ultérieures que vous pourriez
me faire. L'honneur m'oblige aujourd'hui au plus rigoureux silence — Cela
me suffit; et je suis content. Parlons d'autre chose.
Après plusieurs propos tous polis, je l'ai quitté le remerciant de tous ses offres.
Je ne l'ai revu que seize ans après. ~~[illegible]~~ Nous en parlerons quand nous serons là.

Rient en moi même de toutes les fausses histoires, et des circonstances qui se combinent pour leur donner le caractere de la verité, je suis devenu jusque de ce tems là grand pyrrhonien en fait de verités historiques. Je jouissois d'un vrai plaisir, nourissant, precisement par ma reserve, dans la tete de l'abbé Cornaro la croyance que je fusse le meme Casanova dont la gazette de Pesaro parloit. J'etois sûr qu'il en ecriroit à Venise, où ce fait me feroit honneur, au moins jusqu'au moment où on parviendroit à savoir la verité, qui pour lors justifieroit ma fermeté. Par cette raison je me suis determiné d'y aller d'abord que j'ai reçu une lettre de Therese. J'ai pensé de la faire venir à Venise, c'étoit à Venise que je pouvois l'attendre beaucoup plus comodement qu'à Bologne; et rien n'auroit pu dans ma patrie m'empecher de l'epouser publiquement. En attendant cette fable m'amusoit. Je m'attendois tous les jours à la voir tirée au clair sur la gazette. L'officier Casanova devoit rire du cheval sur lequel le gazettier de Pesaro l'avoit fait partir, tout comme je riois du caprice que j'avois eu de m'habiller en officier à Bologne pour donner matiere à tout ce conte

Le quatrième jour de ma demeure dans cette ville j'ai reçu une grosse lettre de Therese par les mains d'un exprès. Cette lettre enfermoit deux feuilles volantes. Elle me disoit que le lendemain de mon depart de Rimini, le baron Vais avoit conduit chez elle le duc de Castropignano qui après l'avoir entendue chanter au clavessin lui avoit offert mille onces pour un an, et voyage payé, si elle vouloit chanter sur le théatre de S. Charles. Elle devoit y être dans le mois de May. Elle m'envoyoit la copie de l'ecriture qu'il lui avoit faite. Elle lui avoit demandé huit jours pour lui donner une reponse, et il les lui avoit accordés. Elle n'attendoit que la reponse à la lettre qu'elle m'envoyoit pour signer l'écriture du duc, ou pour refuser son offre.

L'autre feuille volante étoit une écriture qu'elle me fesoit directement par laquelle elle s'engageoit à mon service pour toute sa vie. Elle me disoit que si je voulois aller à Naples avec elle, elle iroit me rejoindre où je lui marquerois, et que si j'avois de l'aversion ~~[illegible]~~ à retourner à Naples, je devois mepriser cette fortune, et etre certain qu'elle ne connoissoit ni autre fortune ni autre bonheur que celui de faire tout ce qui pouvoit me rendre content et heureux

Cette lettre m'ayant mis dans la necessité de penser, j'ai dit à l'exprès de retourner le lendemain. Je me trouvois dans la plus grande irresolution. Ce fut pour la premiere fois de ma vie que je me suis trouvé dans l'impuissance de me determiner. Deux motifs egaux en force dans

134 la balance l'empechoit de se pencher ni d'un coté ni de l'autre. Je ne
pouvois ni ordonner à Therese de mepriser une si belle fortune, ni la laisser aller
à Naples sans moi, ni me resoudre à aller à Naples avec elle. La seule pen:
sée que mon amour pût mettre un obstacle à la fortune de Therese me
fesoit fremir; et ce qui m'empechoit d'aller à Naples avec elle étoit mon
amour propre encore plus fort que le feu qui me fesoit bruler pour elle. Com:
ment pouvois-je me determiner à retourner à Naples sept à huit mois après
que j'en etois parti, y paroissant sans autre état que celui d'un lache
qui vivroit au depens de sa femme ou de sa maitresse? Qu'auroit dit mon
cousin D. Antonio, les Palo pere, et fils, D. Lelio Carrafa, et toute la noblesse qui
me connoissoit? Je frissonnois en pensant aussi à D. Lucrezia, et a son mari. Me
voyant là meprisé de tout le monde, la tendresse avec laquelle j'aurois aimé
Therese auroit elle empeché que je ne me trouvasse malheureux? Assavé
à son sort ~~[illegible]~~ mari ou amant, je me serois trouvé avili, humilié, et
devenu rampant par office, et par metier. La reflexion que dans le
plus beau moment de ma jeunesse j'allois renoncer à tout espoir de
la grande fortune pour laquelle il me paroissoit d'être né donna à la
balance une si forte secousse que ma raison imposa silence à mon coeur.
J'ai pris un expedient qui me fit gagner du tems. J'ai ecrit à Therese d'al:
ler à Naples, et d'être sûre que j'irais la rejoindre ou dans le mois
de Juillet, ou à mon retour de Costantinople. Je lui ai recomandé de
prendre avec elle une femme de chambre à l'air honete pour paroître
dans le grand Naples avec decence, et de se conduire de façon que je pusse
devenir son mari sans rougir de rien. Je prevoyois que la fortune de The:
rese devoit dependre de sa beauté plus encore que de son talent, et tel
que je me connoissois je savois que je ne pourrois jamais etre ni a:
mant ni mari comode.

Mon amour a cedé à ma raison; mais mon amour n'auroit pas
eté si complaisant une semaine avant ce moment là. Je lui ai ecrit
de me repondre à Bologne par le même exprès, et j'ai reçu trois jours
après sa derniere lettre dans laquelle elle me dit qu'elle avoit signé l'écri:
ture, qu'elle avoit pris une femme de chambre qui pouvoit representer
comme sa mere, qu'elle partiroit à la moitié du mois de May, et qu'elle
m'attendroit jusqu'au moment dans lequel je lui écrivois que je ne
pensois plus à elle. Quatre jours après ~~[illegible]~~ la reception de cette lettre je suis
parti pour Venise, mais voici ce qui m'est arrivé avant mon depart.
L'officier françois auquel j'avois écrit pour recouvrer ma mâle, lui
offrant de payer le cheval que j'avois emporté, ou qui m'avoit emporté, m'
écrivit que mon passeport etoit arrivé, qu'il etoit à la chancellerie de guerre, et

qu'il pourroit me l'envoyer facilement avec ma mâle si je voulois me donner la peine d'aller payer cinquante doblones pour le cheval que j'avois enlevé a D. Marcello Birac commissionnaire de l'armée d'Espagne qui demeuroit dans la maison qu'il me nommoit. Il me dit qu'il avoit écrit tout le fait au meme Birac, qui recevant la somme s'engageroit lui même par ecrit de me faire parvenir ma male, et mon passeport.

Charmé de voir tout en bon ordre, je fus sans perdre un seul moment chez le commissionnaire qui demeuroit avec un venitien que je connoissois, qui s'appelloit Batagia. Je lui ai compté l'argent, et le matin même du jour que j'ai quitté Bologne j'ai reçu ma mâle et mon passeport. Toute Bologne a su que j'avois payé le cheval, ce qui confirma à l'abbé de Cornaro que j'etois le même qui avois tué en duel mon capitaine.

Pour aller à Venise j'étois obligé de faire la quarantaine; mais je m'etois determiné à ne pas la faire. Elle subsistoit encore parceque les deux gouvernemens respectifs s'étoient piqués. Les venitiens vouloient que le pape fut le premier à ouvrir ses frontieres aux voyageurs, et le pape pretendoit le contraire. La chose ne s'etoit pas encore accomodée, et le commerce souffroit. Voila comment je m'y suis pris sans rien craindre; malgré que l'affaire fut delicate; car à Venise principalement la rigueur en matiere de santé étoit extreme; mais dans ce tems là un de mes plus grands plaisir étoit celui de faire tout ce qui étoit defendu, ou du moins difficile.

Sachant que le passage étoit libre de l'etat de Mantoue à celui de Venise, et de celui de Modene à celui de Mantoue, j'ai vu que si je pouvois entrer dans l'état de Mantoue faisant croire que je venois de Modene tout seroit fait. Je passerois le Pô quelque part, et j'irois à Venise en droiture. J'ai donc pris un voiturier pour qu'il me conduise à Revere. C'est une ville sur le Pô qui appartient à l'état de Mantoue. Le voiturier me dit qu'il pouvoit prenant des chemins de traverse aller à Revere, et dire qu'il venoit de Modene; mais que nous nous trouverions embarassés quand on nous demanderoit le certificat de santé fait à Modene. Je lui ai ordonné de dire qu'il l'avoit perdu, et de me laisser faire le reste. Mon argent l'a fait consentir.

BnF MSS

A la porte de Revere, je me suis dit officier de l'armée d'Espagne allant à Venise pour parler au duc de Modene, qui alors y étoit,

d'affaire de grande importance -

Non seulement on negligea de demander au voiturier le certificat de santé de Modene; mais outre les honneurs militaires on me fit beaucoup de politesses. On n'eut la moindre difficulté à me livrer le certificat que je partois de Revere avec lequel après avoir passé le Po à Ostille, je suis allé à Legnago où j'ai laissé mon voiturier tres bien recompensé, et tres content. A Legnago j'ai pris la poste, et je suis arrivé le soir à Venise allant me loger dans une auberge à Rialte le 2 d'Avril 1744 jour de ma naissance, qui
1744 dans toute ma vie fut dix fois remarcable par quelqu'evenement extraordinaire. Le lendemain à midi je suis allé à la bourse avec intention de louer une place sur un vaisseau pour aller d'abord à Costantinople; mais n'en ayant trouvés que disposés à partir dans deux ou trois mois j'ai pris une chambre sur un vaisseau de ligne ~~de~~ venitien qui devoit partir pour Corfou dans le courant du mois. Le vaisseau s'appelloit Nostre dame du rosaire du Capitaine Zane.

Après avoir ainsi obéi à ma destinée qui, selon mon caprice superstitieux m'appelloit à Costantinople, où il me sembloit de m'être engagé à aller immancablement, je me suis acheminé à la place S. Marc tres curieux de voir, et de me laisser voir de tous ceux qui me connoissoient, et qui devoient s'etonner de ne me voir plus abbé. Depuis Revere j'avois mis sur mon chapeau cocarde rouge.

Ma premiere visite fut à M. l'abbé Grimani, qui me voyant fit les hauts cris. Il me voit en habit de guerre dans un moment où il me croyoit chez le cardinal Acquaviva dans le chemin du ministere politique. Il se levoit de table, et il étoit en grande compagnie. Je remarque entr'autres un officier avec uniforme d'Espagne; mais je ne perds pas pour cela courage. Je dis à l'abbé Grimani qu'étant de passage je me croyois heureux de pouvoir lui faire ma cour — Je ne m'attendois pas à vous voir dans cet habit — J'ai pris le sage parti de jeter bas celui de l'eglise, sous lequel je ne pouvois pas esperer une fortune faite pour me satisfaire — Où allez vous? — A Costantinople, esperant de trouver un prompt embarquement à Corfou. J'ai une commission du Cardinal Acquaviva — D'ou venez vous maintenant? — De l'armée d'Espagne, où je me trouvois il y a dix jours

A ces mots j'entens la voix d'un jeune seigneur qui dit en me regardant ce n'est pas vrai. Je lui repons que mon état ne me permettoit pas de souffrir un dementi; et disant cela, je tire une reverence en cercle, et je m'en vais, ne fesant attention à personne, qui me disoit de m'arreter.

Ayant sur le corps un uniforme, il me sembloit d'être en devoir d'en avoir toute la morgue. N'étant plus prêtre, je ne devois pas dissimuler un démenti. Je vais chez Madame Manzoni qu'il me tardoit de voir, et son accueil me comble. Elle me rappelle ses prédictions, et elle en est vaine. Elle veut savoir tout, je la satisfait, et elle me dit en souriant que si j'allois à Costantinople, il pourroit fort bien arriver qu'elle ne me revît plus.

Sortant de chez elle je vais chez madame Orio. Ce fut là que j'ai joui de la surprise. Elle, le vieux procureur Rosa, et Nanette, et Marton restèrent comme petrifiés. Elles me parurent embellies dans ces neuf mois, dont elles desirèrent en vain que je leur disse l'histoire. L'histoire de ces neuf mois n'étoit pas faite pour plaire à madame Orio, et à ses nièces: elle m'auroit degradé dans leur ames innocentes; mais je ne leur ai pas moins fait passer trois heures delicieuses. Voyant la vieille dame dans l'enthousiasme, je lui ai dit qu'il ne tenoit qu'à elle de me posseder toutes les quatre ou cinq semaines que je devois rester pour attendre le départ du vaisseau, où je devois m'embarquer, en me logeant, et me donnant à souper avec elle, mais sous condition que je ne lui serois pas à charge. Elle me répondit qu'elle se croiroit heureuse si elle avoit une chambre, et Rosa lui dit qu'elle l'avoit, et que dans deux heures il se chargeroit de la faire meubler. C'étoit la chambre contigue à celle ~~[illegible]~~ de ses nièces ~~[illegible]~~. Nanette dit que dans ce cas elle ~~[illegible]~~ descendroit avec sa sœur, et elles dormiroient dans la cuisine; et pour lors j'ai dit que ne voulant pas les incomoder je resterois à l'auberge où j'étois. Madame Orio pour lors dit à ses nièces qu'elles n'avoient pas besoin de descendre, puisqu'elles pouvoient s'enfermer — elles n'en auroient pas besoin, madame, lui dis-je d'un air serieux — Je le sais; mais ce sont des bégueules, qui se croyent quelque chose.

Je l'ai alors forcée à recevoir quinze ce quins, l'assurant que j'étois riche, et qu'encore j'y gagnois, car à l'auberge dans un mois il m'en couteroit d'avantage. Je lui ai dit que je lui enverrois ma mâle, et j'y irois le lendemain souper, et coucher. Je voyois la joye peinte sur la figure de mes petites femmes qui reprirent leurs droits sur mon cœur, malgré l'image de Therese que j'avois devant les yeux de mon ame dans tous les moments.

Le lendemain après avoir envoyé ma mâle chez Madame Orio, je suis allé au bureau de la guerre; mais pour éviter tout embaras j'y suis allé sans cocarde. Le major Pelodoro me sauta au cou quand il me vit en habit militaire. D'abord que je lui ai dit que je devois aller à Costantinople, et que malgré l'uniforme qu'il voyoit j'étois libre, il me dit que je devrois me procurer l'avantage d'aller à Costantinople avec le bailo qui devoit partir dans deux mois tout au plus tard, et tacher meme d'entrer au service venitien.

Le conseil me plut. Le Sage à la guerre qui étoit le même qui m'avoit connu l'année précédente, m'ayant vu là, m'appella. Il me dit qu'il avoit reçu une lettre de Bologne qui lui parloit d'un duel qui me feroit honneur, et qu'il savoit que je n'en convenois pas. Il me demanda si actuellement au service d'Espagne j'avois reçu mon congé, et je lui ai répondu que je ne pouvois pas avoir un congé, car je n'avois jamais servi. Il me demanda comment je pouvois être à Venise sans avoir fait la quarantaine, et je lui ai répondu que ceux qui viennent par l'état de Mantoue ne sont pas obligés à la faire. Il me conseilla lui avis de me mettre au service de ma patrie.

Descendant du palais ducal, j'ai trouvé sur les procuraties Pietro Grimani, qui me dit que ma longue visite de chez lui avoit déplu à tous ceux qui s'y trouvoient presens — A l'officier espagnol aussi? — Non; il dit au contraire, que s'il est vrai que vous étiez à l'armée d'Espagne il y a dix jours, vous avez raison, et qui plus est il dit que vous y étiez, et il montra une gazette qui parle d'un duel, et dit que vous avez huit coups d'épée. C'est vraiment une folle — Qui vous a dit qu'elle est une folle — C'est donc vrai? — Je ne dis pas cela; mais la chose pourroit être vraie, comme il est vrai que j'étois à l'armée d'Espagne il y a dix jours — Cela n'est pas possible à moins que vous n'ayez volé la cinquantaine — Il n'y a pas de vols. J'ai passé publiquement le Po à Revere, et me voilà. Je suis fâché de ne plus pouvoir aller chez V. E. à moins que la personne qui m'a donné un démenti ne me donne une satisfaisante satisfaction. Je pourois suffire des insultes grandes à peu près de mes l'hurluberlu; mais aujourd'hui je fais cas de l'honneur — Vous avez fort de prendre la chose sur un ton là. Celui qui vous a donné le démenti est le Valmarana procurateur actuel à la Suède, qui soutient que le passage n'étoit pas ouvert, vous ne pouvez pas être sûr. Satisfaction! Mais vous oubliez qui vous êtes? — Non. Je sais que l'année passée je pouvois passer pour fâché; mais qu'aujourd'hui je ferai respecter tous ceux qui me manqueront — Venez dîner avec moi — Non; car cet officier le sauroit — Il vous verroit même par il dira chez nous tous les jours — Fort bien. Je le prie pour arbitre de ma querelle.

Dînai avec Pelodoro, et trois de quatre officiers, qui s'accordèrent tous à me dire que je devois entrer au service vénitien, je n'y vois d'inconvénient. Un jeune lieutenant, dont la santé ne lui permettoit pas d'aller en Levant voulut vendre sa place; il en demandoit cent cequins; mais cela ne suffisoit pas: il falloit obtenir l'agrément du Sage. J'ai dit à Pelodoro que les cent cequins étoient prêts; et il s'engagea de parler pour moi au Sage.

Vers le soir je suis allé chez Madame Orio, où je me suis trouvé très bien logé. Après avoir assez bien soupé, j'ai eu le plaisir de voir les nièces obligées par leur tante même à venir m'installer dans ma chambre.

La première nuit elle coucherent avec moi toutes les deux, et dans les suivantes elles se donnerent le change otant de la cloison une planche par laquelle l'amoureuse passoit et repassoit. Nous fimes cela tres sagement crainte de surprise. Nos portes etant fermées, si la tante eut fait une visite à ses nièces, l'absente auroit eu le tems de repasser, et remettre la planche; mais cette visite ne se verifia jamais. Madame Orio comptoit sur notre sagesse.

Deux ou trois jours après l'abbé Grimani me fit parler au caffé de la Sultane à M. Valmarana, qui me dit que s'il avoit su qu'on pouvoit eluder la quarantaine il ne m'auroit jamais dit que ce que j'avois dit n'étoit pas possible, et qu'il me remercioit de lui avoir donné cette instruction, ainsi la chose fut accomodée, et jusqu'à mon depart je suis toujours allé diner chez lui.

Vers la fin du mois, je suis entré au service de la republique en qualité d'enseigne dans le regiment Bala qui étoit à Corfou. Celui qui en etoit sorti en force des cent cequins que je lui avoit donné étoit lieutenant; mais le Sage à la guerre m'allegua des raisons que si j'ai voulu entrer au service j'ai dû adopter. Il m'a donné parole qu'au bout de l'année j'avancerai au grade de lieutenant, et que j'aurois d'abord le congé qui m'étoit necessaire pour aller à Costantinople. J'ai accepté parceque j'avois envie de servir.

Celui qui me fit obtenir la grace d'aller à Costantinople avec le Ch.r Venier qui y alloit en qualité de Bailo fut M. Pierre Vendramin illustre Senateur. Il me presenta au Ch.r Venier qui me promit de me prendre avec lui à Corfou, où il arriveroit un mois après moi.

Quelques jours avant mon depart j'ai reçu une lettre de Therese, qui me donnoit la nouvelle que le duc qui l'avoit engagée pour Naples la conduisoit en personne. Elle me disoit qu'il étoit vieux; mais que quand même il seroit jeune je n'aurois rien à craindre. Elle me disoit qu'ayant besoin d'argent je devois tirer des lettres de change sur elle, et être certain qu'elles les payeroit quand même elle devroit vendre tout ce qu'elle auroit.

Sur le vaisseau, où je devois aller à Corfou devoit s'embarquer un noble venitien qui alloit au Xante avec la charge de conseiller. Il avoit à sa suite une cour tres nombreuse, et le capitaine du

vaisseau m'ayant averti qu'etant obligé de manger seul je man=
gerois fort mal, il me conseilla de me faire presenter à ce seigneur,
et d'etre sur qu'il me prieroit à sa table. Il s'appelloit Antonio
Dolfin, et par sobriquet on l'appelloit Bucintoro. On lui
avoit donné le nom de ce magnifique batiment à cause de son air,
et de l'elegance avec la quelle il se mettoit.

D'abord que M. Grimani sut que j'avois loué une chambre sur
le meme vaisseau ou ce seigneur alloit au Xante, il n'atten=
dit pas que je lui en parle pour me presenter, et me procurer
par là l'honneur, et l'avantage de manger à sa table. Il me
dit de l'air le plus affable que je lui ferois plaisir d'aller me
faire connoitre de madame son epouse, qui s'embarqueroit avec
lui. J'y fus le lendemain, et j'ai vue une charmante femme,
quoique sur son retour, mais sourde tout à fait. Je n'avois plus rien
à esperer. Elle avoit une charmante fille fort jeune, qu'elle
laissa au couvent, et qui avec le tems devint celebre. Je crois qu'elle
vit encore veuve du procurateur Iron, dont la famille est aujour=
d'hui éteinte.

Je n'ai guere vu d'homme plus beau, et qui representât mieux
que M. Dolfin pere de cette dame. Outre cela il se distinguoit par l'es=
prit. Tres eloquent, tres poli, beau joueur qui perdoit toujours,
aimé de toutes les femmes desquelles il vouloit l'être, toujours
intrepide, et egal dans les bonheurs, et dans les travers de la fortune.
Il avoit voyagé sans permission, et etant tombé par consequent en
disgrace du gouvernement, il s'étoit mis au service militaire d'une
puissance étrangere. Un noble venitien ne peut pas commettre
un plus grand crime; aussi l'a-t-on demandé, et forcé à retourner
à Venise, et à subir la punition de passer quelque tems sous les
plombs.

Cet homme charmant genereux, et point riche, eut besoin de
demander au grand conseil un gouvernement lucratif; et on
l'a elu conseiller dans l'île du Xante; mais il y alloit avec un
tel train qu'il ne pouvoit pas esperer d'y gagner

Ce noble venitien Dolfin, tel que je viens de le decrire ne pouvoit
pas faire fortune à Venise. Un gouvernement aristocratique ne peut

aspirer à la tranquillité qu'ayant pour base, et pour maxime fondamentale l'égalité entre les aristocrates. Or il est impossible de juger de l'égalité soit physique, soit morale autrement que par l'apprence, d'où il resulte que le citoyen qui ne veut pas être persecuté, s'il n'est pas fait comme les autres, ou pire, doit employer toute son étude pour le paroitre. S'il a beaucoup de talent, il doit le cacher; s'il est ambitieux, il doit faire semblant de mepriser les hõneurs: s'il veut obtenir, il ne doit rien demander: s'il a une jolie figure il doit la negliger: il doit se tenir mal, se mettre encore plus mal, sa parure ne doit avoir rien de recherché, il doit tourner en ridicule tout ce qui est etranger; faire mal la reverence, ne pas se piquer d'une grande politesse, ne faire pas grand cas des beaux arts; cacher son bon gout s'il l'a fin; ne pas tenir un cuisinier étranger, il doit porter une peruque mal peignée, et être un peu mal propre. M. Delfin Buintoro n'ayant aucune de ses qualités ne pouvoit donc pas faire fortune dans Venise sa patrie.

La veille de mon depart je ne suis pas sorti de la maison de Madame Orio. Elle verra autant de larmes que ses nieces, et je n'en ai pas versé moins qu'elles. Cent fois dans cette derniere nuit elles me dirent expirant d'amour entre mes bras qu'elles ne me reverroient plus, et elles le devinerent. Si elles m'eussent encor vu, elles n'auroient pas deviné. Voila tout l'admirable des predictions.

Je suis allé à bord le cinq du mois de Mai tres bien en equipage, en bijoux, et en argent comptant. J'etois maitre de 400 cequins. Notre vaisseau etoit armé de vingt-quatre canons, et avoit de garnison deux cent esclavons. Nous passames de Malamocco en Istrie pendant la nuit, et jetames l'ancre dans le port d'Orsara pour faire Savorna. On appelle ainsi l'ouvrage de mettre au fond de cale une quantité suffisante de pieres, car la trop grande legereté du vaisseau le rend moins propre à la navigation. Je suis descendu avec plusieurs autres pour aller me promener, malgré que je connusse le vilain endroit, où il n'y avoit pas encore neuf mois que j'avois passé trois jours. Je riois reflechissant à la difference de mon etat actuel a celui que j'avois quité. J'etois sûr que personne dans mon imposante figure ne reconnoitroit le chetif abbé qui sans le fatal M. Steffano seroit devenu Dieu sait quoi.

Fin du premier tome.